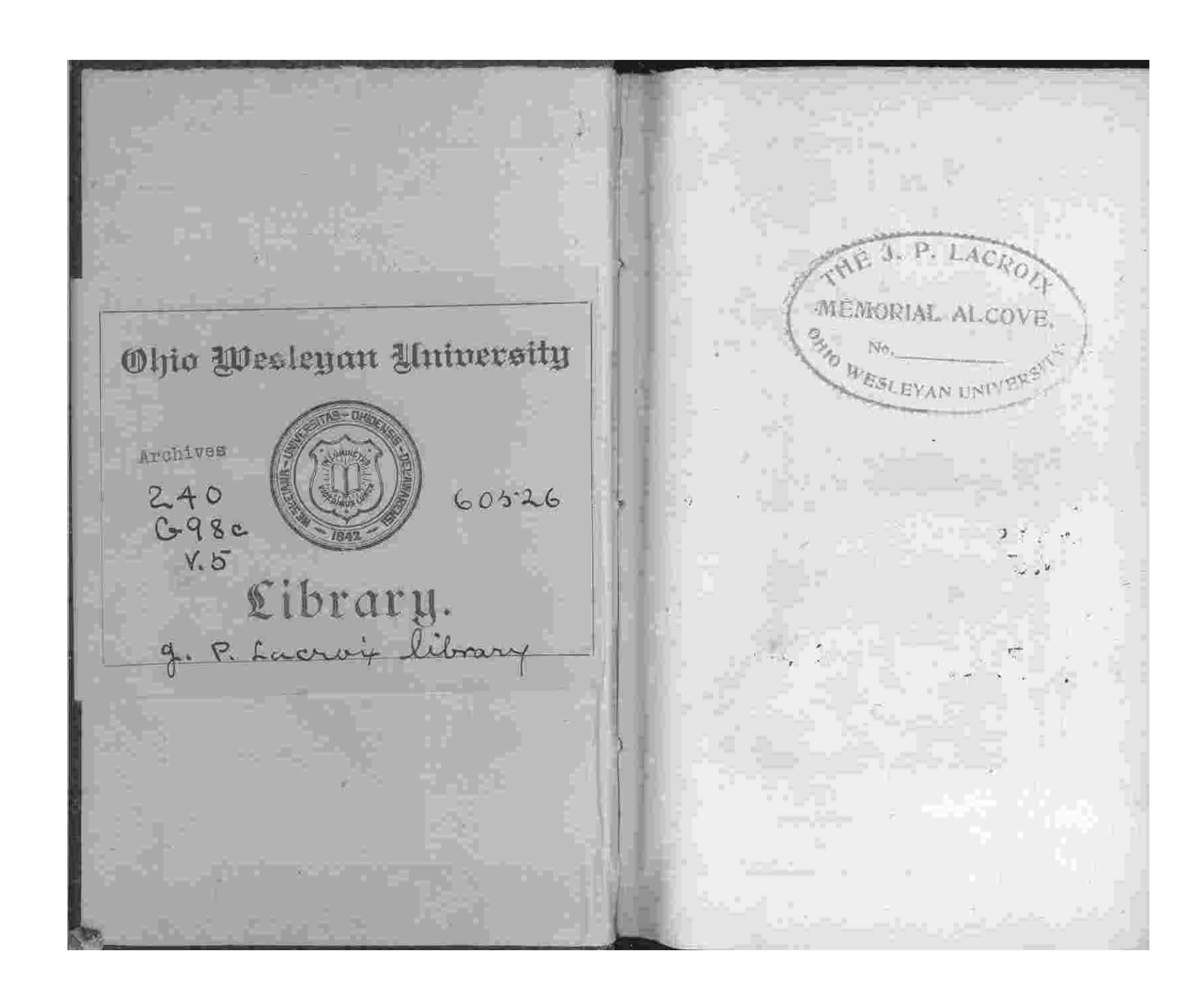
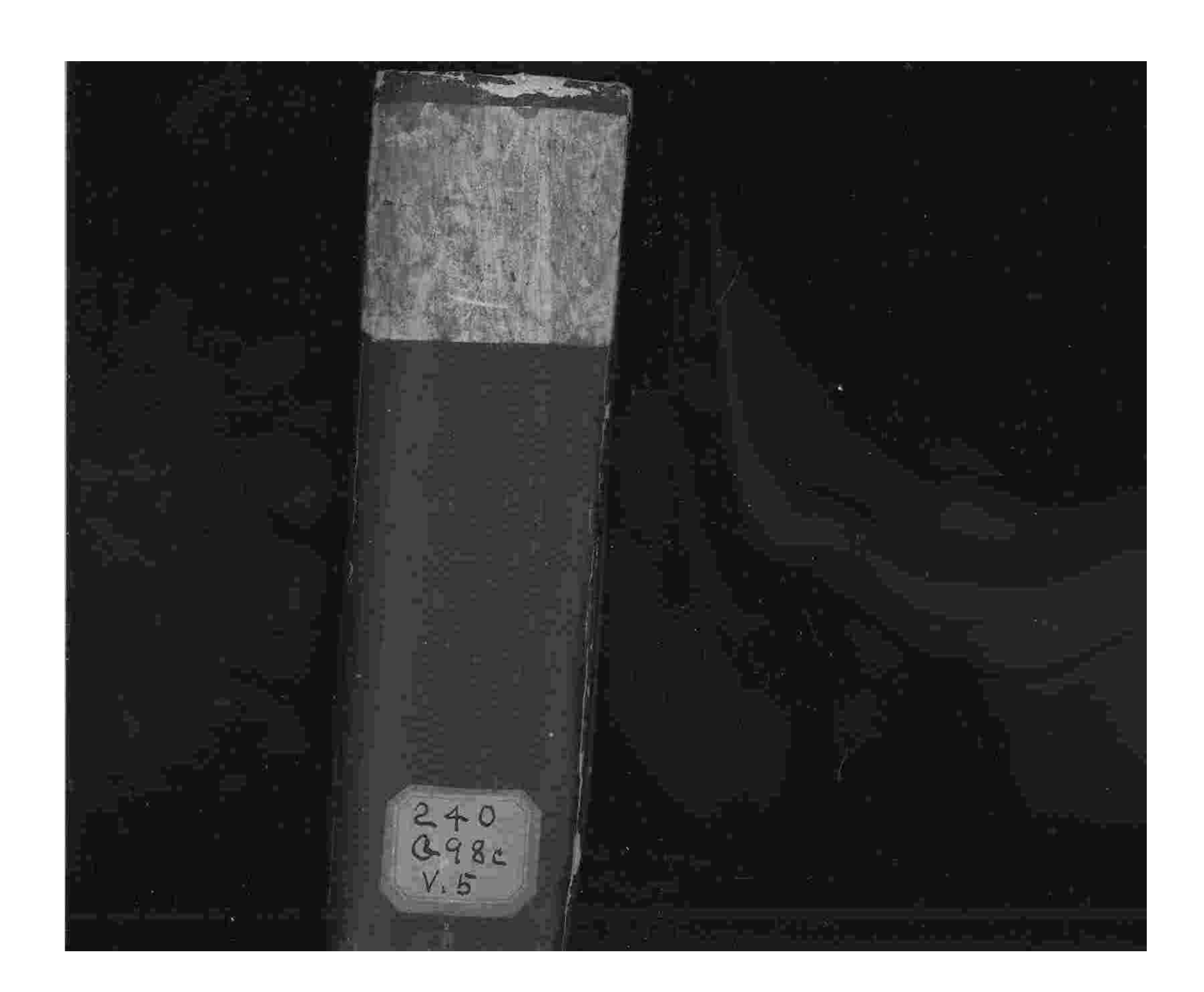
Lettres Chretiennes et Spirituelles - Tome 4 de 5 - Sur Divers Sujets Qui Regardent La Vie Interieure, Ou - Letters Christian And Wisdom On Various Subjects That Look at Life Interior, Or THE Spirit Of The True Christianity. Enriched With The Secret Correspondence Of Mr. Fenelon With THE Author - Volume 4 of 5 - brought by Peter-John Parisis (As Known As – Bryan Edwin Dean of Linden, Michigan, USA) - Founder of The School of Prayer

----


Ohio Wesleyan University
Archives
240
G98c
V.5
60526
Library.
J. P. Lacroix library
THE J. P. LACROIX
MEMORIAL ALCOVE.
No.
OHIO WESLEYAN UNIVERSITY


240
C98c
V.5

Guyon

LETTRES CHRÉTIENNES ET SPIRITUELLES

SUR

divers Sujets qui regardent

LA VIE INTERIEURE,

OU L'ESPRIT

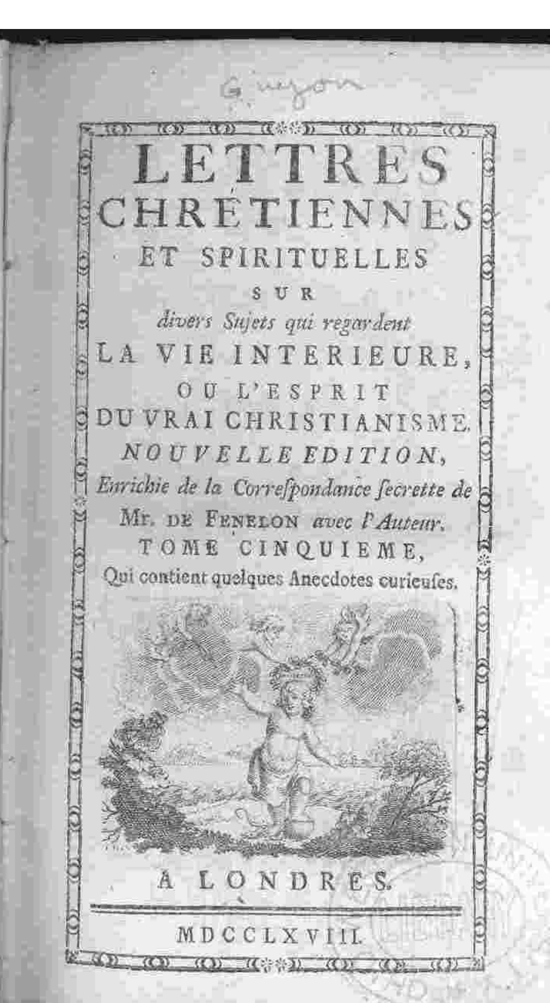
DU VRAI CHRISTIANISME.

NOUVELLE EDITION,

Enrichie de la Correſpondance ſecrette de Mr. DE FENELON *avec l'Auteur.*

TOME CINQUIEME,

Qui contient quelques Anecdotes curieuſes.



A LONDRES.

MDCCLXVIII.



ANECDOTES
ET
REFLEXIONS

Sur cette Correspondance,

Où il est parlé des Jésuites, des Jansenistes, de FENELON, *de* BOSSUET *& de plusieurs autres, & où on dévoile beaucoup de faits très intéressans.*

SI l'on avoit eu à tems le manuscript de cette Correspondance secrette, on l'auroit inseré dans le corps de l'ouvrage où se trouvent répandues plusieurs autres Lettres de Madame GUYON à son cher FENELON.

On en verra le Catalogue à la fin de ce Volume. Tellement qu'au moien de cette liſte, on aura leur Correſpondance complette. Quelle correſpondance ! Non il n'eſt rien parti de plus beau de la main des hommes. Je me trompe, c'eſt le Saint Eſprit, c'eſt le Verbe lui-même qui a écrit par la main de cette Divine femme ; & s'il eſt permis de le dire, ce que des hommes prophânes ont imaginé d'Apollon & d'Homere ; *Je chantois* (ou *dictois*) *Homere écrivoit :* ce que ces hommes ont rêvé, ſe trouve ici auſſi ſaintement qu'exactement vrai. Madame Guyon n'a été que le canal, & l'Eſprit de DIEU s'eſt ſervi de cet organe.

C'eſt la grande raiſon pour laquelle on reſtitue ici ce qui de cette correſpondance avoit été ſuprimé dans la premiere édition. Les motifs qu'on en avoit alors ne

ſubſiſtent plus. Tout ce qui eſt parti d'une telle main eſt ſi précieux, que ce ne ſeroit faire aujourd'hui rien moins qu'un vol ſacrilege, ſi l'on en privoit une infinité d'ames affamées du vrai Chriſtianiſme qu'on ne voit plus qu'obſcurci, mélangé, corrompu en tant de partis qui diviſent l'Egliſe de Jéſus-Chriſt, & qui pourtant ſe glorifient tous d'avoir la vérité.

Mais à cette raiſon déja par elle-même du tout prépondérante, il s'en eſt joint pluſieurs autres. Cette infinité d'injuſtes & acharnés ennemis qui ſe ſont toujours & de toutes parts élevés contre les perſonnes les plus reſpectables ; ces hommes à qui aucune intrigue, aucun artifice, aucune aſſertion ne coute dès qu'il eſt queſtion de perſécuter l'intérieur, auroient pu dire qu'on ſuprimoit des écrits, des faits, des choſes peu favorables.

Ils auroient, au lieu de preuves, enflé les foupçons, comme ils l'ont fait tant de fois. Il eſt bon d'ailleurs qu'on voie la ſincérité, la candeur de perſonnes ſi ſouvent oprimées. Il eſt bon qu'on les prenne pour ainſi dire ſur le fait & en des circonſtances où le cœur s'ouvre ſans reſerve & où l'eſprit ſe répand en liberté & ſans crainte. Ceux qui marchent en la préſence de DIEU, ceux qui ſont animés de ſon Eſprit, ne ſauroient craindre la lumiere. Leur cœur ſeroit nud devant les hommes qu'ils n'auroient pas à en rougir. La calomnie il eſt vrai, peut jetter ſur eux ſes infernales ombres, mais au Tribunal de la vérité qui tôt ou tard perce le nuage, ils ſeront toujours victorieux. S'ils ont des foibleſſes ils ne les cachent point avec art, ils ne ſont point fachés qu'on les voie, afin que l'hommage ſoit

tant mieux rendu au DIEU ſeul ſaint qu'ils adorent & qu'ils aiment. Ce fard trompeur dont ſe colorent preſque tous les hommes, ils ne s'en ſervent point & il leur ſeroit en horreur. Tels étoient les Saints Apôtres; tels ſont tous leurs imitateurs.

En conſéquence, nous ne craignons point de dévoiler les ſecrets de Madame Guyon, ni même les premieres foibleſſes de Mr. de Cambray, parce que nous ſommes ſûrs qu'ils ne le craindroient point & n'en ſeroient pas fachés eux-mêmes. Enfans du jour, ils ne s'enveloppent point dans la nuit & en de tortueuſes démarches. On verra à la vérité dans leurs lettres une certaine circonſpection ſur le ſecret & une prudence exacte & préciſe. Ce n'eſt pas là obliquité, mais cette reſerve dont l'obliquité & les ruſes de leurs ennemis, leur avoit

fait une néceſſité; mais cette heureuſe prudence que le Maitre qui ne veut pas qu'on rougiſſe de lui, va pourtant juſqu'à ordonner. Les artifices de tant d'hommes prêts à les perſécuter, en partie dévoilés dans ce diſcours, démontreront à quel point ils devoient alors leur dérober ce qui ſe paſſoit entr'eux.

Deux raiſons paroiſſent avoir engagé l'Editeur de ces Lettres comme de tous les ouvrages de Madame Guyon, à ſuprimer cette partie de la correſpondance entr'elle & Mr. de Cambray qu'on reſtitue aujourd'hui. La premiere de ces raiſons n'étoit qu'à tems & n'eſt plus de circonſtance. Il craignoit ſans doute en des tems trop prochains de faire de la peine, ou même d'occaſionner quelque perſécution à des perſonnes reſpectables nommées dans ces Lettres & liées d'intimité avec ceux qui les

ont écrites. L'éclat injuſte & ſcandaleux qui s'étoit fait ne pouvoit que trop le faire augurer. Quelques-unes n'étoient pas mortes au tems de cette édition. Mais ce qu'une ſage retenue a ſuprimé dans cette époque, nous oſons le reſtituer aujourd'hui que ces perſonnes dans le ſein de DIEU ſont hors de l'atteinte de leurs adverſaires; & dans une ſi ſûre & ſi haute retraite, inacceſſibles à leur aveuglement & à leurs paſſions.

Mais peut-être y avoit-il une autre motif de cette ſupreſſion. Ces belles & claires rivieres, ces fleuves majeſtueux qui font tant de bruit & qui fécondent, fertiliſent tout, avant de porter leurs eaux dans la mer, ont tous une origine obſcure & bourbeuſe. Vous voiez dans leur ſource un filet d'eau imprégné, teint encore du limon, de la terre d'où il jaillit & ſe dé-

gage. Ainsi sont tous les commencemens, & ceux du Grand Fenelon dans l'intérieur n'ont pas été différens. On le verra par ses premieres Lettres, par des essais timides & embarassés en même tems que par un orgueil secret, malheureux partage de la nature humaine & qui n'avoit pas encore péri en lui. Sans doute l'Editeur se faisoit quelque peine de montrer ce vase d'élection, ce canal de tant de bénédictions, non dans son vrai jour, mais dans une aurore incertaine, douteuse, bien éloignée de ce qu'il a été dans la suite. Il ne faut voir les statues des grands hommes que dans leur vrai point & lorsqu'elles sont achevées. Les premiers coups de ciseau, l'ébauche, ne fait pas honneur à ce qui dans la suite fera l'admiration de tout le monde. Il semble que ce soit une espeçe de trahison de

les montrer avant le moment....

Dédaignons ces petits artifices de l'orgueil ou d'une fausse prudence. Essayons plûtôt, tâchons de tourner à notre profit ces premieres foiblesses qui échapent aux amis de DIEU, avant qu'ils soient afermis & confirmés. On verra une sorte d'orgueil, dis-je, dans les commencemens de *Fenelon* avec Madame *Guyon*; on verra en lui une quantité de fausse prudence qui fut bien foudroyée dans la suite. Il ne chantoit pas encore alors

Adieu, vaine prudence,
Je ne te dois plus rien (*).

Il faut lire là-dessus un morceau de l'excellente préface mise à la tête de ses *Oeuvres Spirituelles*. Enfin on verra dans cette Correspondance naissante

(*) On voit assez ce qu'il faut penser d'une telle prudence çà & là, au 4e. Tome des Lettres de Me. Guyon, & surtout aux Lettres 149. §. 3. & à la 148. §. 1.

que Fenelon ne comprenoit pas d'abord toute l'étendue de l'enfantement ſpirituel & les communications inviſibles & ſecrettes du canal dont Dieu ſe ſervoit pour lui injecter la grace de l'intérieur.

Défauts preſque inévitables des commençans. L'orgueil eſt le premier comme le dernier ennemi de l'homme, & il faut une grande grace pour le vaincre. La crainte du monde, le reſpect humain, des démarches ajuſtées, ménagées, Voilà encore ce qui fait le caractere & l'écueil de la nature, juſqu'à ce que l'eſprit de Dieu lui ait donné la force & le courage qui lui manquent. Enfin l'homme naturel & la raiſon même la plus annoblie ne ſauroit comprendre ces enfantemens inviſibles que fait la grace par les canaux par leſquels elle ſe répand. Au contraire, étonnée, déconcertée, elle ne peut

que les revoquer en doute, & même traiter d'abord cette œuvre interne ſi réelle & ſi divine, d'illuſion & de chimere.

Ainſi Mr. de Fenelon avoit encore un orgueil ſecret infiniment tombé depuis, & la ſoumiſſion, la douceur, qu'on a dans la ſuite admirées en lui: c'eſt à Madame Guyon, c'eſt à ſon commerce qu'il les a dûes; non, c'eſt à Dieu qui dans ces tems malheureux, a tiré des tréſors de ſa miſéricorde cette Aigle miſtique, cette Lumiere de nos jours, pour renouveller l'intérieur preſque enſeveli, & de tout tems oprimé par les Docteurs, ſous les meilleurs prétextes du monde. Cette Apôtre de la Religion intérieure, la ſeule vraie parce qu'elle eſt ſeule ſpirituelle, tout en injectant la grace à ſon enfant, lui donnoit en même tems l'exemple d'une douceur, d'une candeur,

d'une ſimplicité, d'une démiſſion inouie. Elle ſavoit que la mouche, comme on dit, ne ſe prend qu'avec du miel, & que la nature humaine avant que la grace l'ait murie & ait mortifié ſes divers genres d'orgueil, reſſemble à un cheval indompté, qu'il faut careſſer pour l'attirer & pour pouvoir lui mettre une heureuſe bride. Les corps ne ſe vainquent que par la force, mais la force qui agit ſur les eſprits & qui les gagne, c'eſt la douceur ; ce qui n'exclut point toutefois ces coups de vigueur deſtinés à étonner la lâcheté, à fondre la ſécurité, à déconcerter l'aiſe, la moleſſe, les replis de l'amour propre & qui de tems en tems ſont néceſſaires.

Certainement cette correſpondance préſente à qui l'entend bien, & à qui a le cœur & le goût afiné pour les objets de l'eſprit, l'un

des plus beaux ſpectacles qui aient jamais été ; & les ames de bonne volonté qui en profiteront en doivent une éternelle reconnoiſſance à cette adorable Providence, qui nous l'ayant fait tomber entre les mains, nous a par-là fourni le moyen de la tirer de l'obſcurité & de l'oubli.

On ne peut ſans raviſſement conſidérer cette étonnante ſoumiſſion, cette démiſſion d'un Aigle du vol de Madame Guyon. Mais encore pour qui & envers qui ? Envers ſon enfant de grace ; envers un homme qui lui devoit plus que toutes les richeſſes de l'univers, qui lui devoit tout en un mot, & pour qui elle avoit été établie, le moyen d'une grace qui nous faiſant trouver DIEU, eſt d'un prix au-deſſus de tout prix & n'aura d'autre fin que la durée de tous les ſiecles. Ha ! c'eſt ici qu'eſt le

fecret de Jéfus-Chrift pour ces ames chéries, intérieurement inftruites de fes mifteres également contredits, abhorrés du monde, des fages, des faux pieux & de leur orgueil replié. Elle favoit cette divine femme qu'on ne rifque rien à ne pas abonder en fon fens, à fe démettre, à ceder autant qu'on le peut, à une grace même inférieure, & autant que le Maître qui parle au-dedans ne l'empêche pas. Parce que cette démiffion d'une ame de grace fupérieure pour une inférieure, voit fes écueils corrigés par l'oraifon, & l'union fixe à Dieu où elle eft établie; parce encore qu'elle donne à l'inférieur un exemple plus vivant, plus inftructif mille fois que les plus beaux difcours, plus capable de fondre fon orgueil & de le pénetrer tôt ou tard d'une humiliation falutaire. Parce enfin que la perfonne qui fe démet

par ces purs motifs & pour Dieu, ne fait quant à elle, & quelque avancée qu'elle foit, que d'augmenter encore fon anéantiffement. Cet anéantiffement bienheureux, le feul moien de trouver Dieu & fon union interminable, eft un pays où quelque confommé qu'on foit, on peut toujours avancer. Mais on n'y peut avancer que par les démiffions & par les morts à foi-même. Plus on y enfonce & plus on augmente fa capacité à jouir de Dieu & de fon union bienheureufe. Un Dieu qui veut en nous regner feul, n'anime, ne vivifie que le néant; c'eft fi on ofe le dire, fur le fond du néant de nous-même que ce grand Dieu nous donne ce rendez-vous où on le trouve enfin en demeure permanente. Ainfi Madame Guyon fe foumettant quelquefois à Fenelon, avec le plus grand profit pour lui

& fans danger quant à elle, Madame Guyon ne faifoit que s'anéantir davantage.

Que vous êtes donc étrangement abufés, hommes fiers, efprits fuperbes, qui ne voulez jamais ceder ni vous démettre. Vous voulez toujours avoir raifon ; ce qu'on vous propofe a toujours tort au tribunal de la vôtre. Vous voulez toujours la fonde, l'examen, la pierre de touche. Ce n'eft pas le procedé de ceux qu'anime l'Efprit de DIEU. Pauvres d'efprit (propre) ils reçoivent ce qu'on leur dit comme ces bienheureux enfans à qui Jéfus-Chrift a promis le Royaume. Qu'on les trompe, ils ne fauroient être trompés, parce que la démiffion a pour cortége le goût fûr de l'intelligence Divine, qui leur fert d'Egide contre les féductions & les piéges. O hommes de raifon & de fauffe fa-

geffe ! vous ne pouvez jamais comprendre qu'il faut ceder à l'efprit de grace en dépit de ce qu'il vous femble & de ce que vous croyez voir. La crainte de vous méprendre eft l'écueil contre lequel vous allez faire naufrage, & la fuite de l'erreur vous mène à une erreur infiniment plus dangereufe encore. Vous feriez mille fois plus heureux de vous tromper en vous démettant, (fi en fe démettant on pouvoit fe tromper) que d'avoir raifon & d'être dans la vérité, en abondant dans votre fens, fi en abondant en fon fens, on pouvoit être dans la vérité. La vérité pour l'homme, c'eft l'efprit de docilité & d'enfance, c'eft la démiffion de notre raifon aveugle, miferable & fuperbe. Les vérités partiales qu'elle envifage périront & toute la fcience : mais DIEU qui eft la vérité éternelle fe donne lui-même à la

docilité ſans bornes & ne ſe donne qu'à elle.

Qu'on ne s'étonne pas de me voir apuyer là deſſus ; c'eſt ici que git le tout, & la gorge, le détroit infiniment dificile à paſſer. C'eſt ce qui de tout tems à ſéparé les faux pieux des vrais, & ceux qui n'ont qu'une grace inférieure, mélangée, diſons mieux infectée de leur raiſon, de ce très petit nombre, qui pour trouver Jéſus-Chriſt, conſentent à tout perdre. Le monde ne manque pas de gens qui ont du bon ; vous verrez beaucoup d'hommes qui paroiſſent avoir de la droiture, la meilleure volonté, & même une aparence de docilité & de ſoupleſſe, en même tems que beaucoup d'onction & de grace, vous diriez des Saints. Gardez vous bien de le croire ; ces gens qui ont eu une grace naiſſante & qui s'y ſont arrêtés par proprieté, épluchent,

épient, péſent, examinent tout ce qu'on leur dit. Ce goût du cœur ſi ſûr qui fait diſcerner ſans voir, qui adopte ou rejette ſans lente & douteuſe opération de l'eſprit, cet inſtinct, ce ſens interne que DIEU donne au cœur qui l'aime, & en qui il a poſé ſon trône ; ce goût du cœur très ſûr malgré les ténèbres de la raiſon, eſt ſi peu fait pour eux & ils le connoiſſent ſi peu, que leur orgueil ſecret va juſqu'à le traiter d'illuſion dangereuſe. C'eſt ce qu'on voit ſurtout parmi les Docteurs. Ils ne ſavent pas, ces ſages, ces ſavans, que je ne crains point d'après l'Evangile d'apeller des inſenſés, ils ignorent que la vérité divine ne fut jamais l'objet & le partage de la raiſon ; qu'elle ne peut jamais la ſaiſir. Que cette raiſon dont on fait tant de bruit, à la ſupoſer même dégagée des épais nuages de la nature, ce

qui n'arrive jamais, à la ſupoſer dégagée des préjugés & des principes acoutumés, ce qui n'arrive pas davantage; oui, di-je, en la poſant dans le cas le plus favorable, elle n'eſt jamais qu'un réſultat afiné, annobli des ſens & de l'imagination. C'eſt ce que je pourrois démontrer par les plus invincibles preuves, ſi c'étoit le moment d'une diſcuſſion ſi longue.

Mais s'il en eſt ainſi, l'édifice ſeroit-il plus ſûr que le fondement ruineux ſur lequel il eſt apuyé? Nos ſens nous trompent & même dans ce qu'ils ont de certain ne nous donnent qu'un vrai inférieur; vrai de circonſtance pour la terre tout au plus, & faux pour le ciel & pour les céleſtes objets de la foi. Notre imagination n'eſt que l'impoſture; & la raiſon ne fait que combiner, enchainer, coudre des raiſonnemens, arranger, ſyſtématiſer, abſtraire & bâtir ſur ce que les ſens ont vu & ſur ce que l'imagination lui a préſenté. Voilà le plus haut terme des Docteurs profonds de ce ſiecle, des ſages ſi vantés, des Philoſophes ſi induſtrieux & ſi ſagaces, de tous ces rares & perçans génies. Voilà l'homme naturel & raiſonnable.

La lumiere & le feu de leur raiſon viennent du déhors & des objets groſſiers de ce monde. Dès que l'homme commence à être regéneré, il lui faut un autre allumement, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. L'eſprit de grace s'unit à ſon propre eſprit & y commence une autre lumiere. Mais ſi la raiſon ne veut pas ceder la place à cette lumiere ſupérieure cela produit en l'homme le même éfet que ce qui a lieu lorſqu'on ne veut pas éteindre au lever du ſoleil la bougie qu'on avoit allumée dans la nuit.

Ces deux lumieres ſe contraſtent l'une l'autre, & on n'a ni le vrai jour mêlangé par le lumignon, ni cette petite lumiere qui vous éclairoit dans la nuit & maintenant ofuſquée par le ſoleil. La raiſon, depuis la chute & depuis que l'homme s'eſt ſouſtrait à DIEU qui étoit ſa lumiere, la raiſon eſt le lumignon allumé par les ſens & l'imagination pour éclairer l'homme dans les ténèbres de la nature. Dès qu'il n'a plus eu cette lumiere interne & immédiate qui réſultoit de ſon union avec DIEU & dont la caution étoit ſon innocence; il a fallu que le fond de ſon Eſprit qui a un apetit immenſe de la lumiere, la tirât d'où il pouvoit, & ne l'ayant plus de DIEU même ſe ſervit de ce qui lui venoit du déhors.

La grace de Jéſus-Chriſt fait le divin allumement, mais elle ne le fait

fait qu'en la proportion exacte que la raiſon veut bien laiſſer éteindre le ſien. Auparavant on peut bien avoir une ſorte de foi Théologique, réſultat encore de la raiſon, mais la *vraie foi* pur don du Saint Eſprit, ne ſe donne qu'à l'allumement divin, à ce feu, à cette lumiere interne qu'il produit. Qu'on comprenne maintenant ; ceci eſt infiniment plus inſtructif que je ne pourrois le dire. La grace qui s'unit à la raiſon, voilà les premiers commencemens de la régénération, & cette aurore qui voudroit contrequarrer la lumiere allumée dans la nuit. L'un & l'autre s'uniſſent, ſe broyent, s'incorporent pour ainſi dire enſemble. La quantité en laquelle la raiſon veut bien ceder & ſe laiſſer aveugler par cette grace naiſſante, fait auſſi exactement la quantité de vraie lumiere. La part qu'y met la raiſon fait les monſtres

d'opinion aux plus beaux traits & en même tems aux plus grandes erreurs. Quand la raiſon non obſcurcie, mais ſeulement annoblie par la grace, s'énorgueillit des beaux traits, des beaux éclairs de lumiere que cette grace a mis en elle; voilà ce qui a fait de tout tems & dans tous les ſiecles les grandes héréſies & les grands hérétiques. Ces gens de renom, ces géans qui ont laiſſé allier en eux les enfans de DIEU avec les filles des hommes; c'eſt-à-dire ici, ce que la grace mettoit en eux & les penſées qu'une raiſon non morte encore, mais rivale & fiere de mettre ſa part, leur ſuggeroit.

Ce n'eſt pas en vain que l'Apôtre a dit, *ſoyez remplis de l'Eſprit*. Il veut, remarquez bien, qu'on en ait la plénitude. Mais cette plénitude n'a lieu que quand tout le reſte lui cede la place; tout ce que

la raiſon, l'eſprit propre retiennent d'eux-mêmes, forme autant de digues aux écoulemens de cette eau céleſte. Les endroits de l'eſprit & du cœur où ſont les digues ſont les obſtructions ſpirituelles, & ces obſtructions ſont le plus grand des malheurs. La volonté, la liberté que DIEU qui la donnée, attire bien doucement à la vérité, mais qu'il ne contraint pas; cette volonté & cette liberté lorſqu'au lieu de laiſſer ruiner les paſſions & aveugler la raiſon, elles s'obſtinent à garder ce qu'elles ont, malgré les attraits d'une grace naiſſante, ne font alors autre choſe que de durcir les obſtructions déja formées & de faire dans ces intervalles des calus plus ou moins impénétrables. Tandis que les endroits & les intervalles où la grace a ſon écoulement libre, montrent en même

tems dans le même homme de fort belles & de grandes choses.

Et c'est ici qu'est la clef d'une énigme obscure à la plûpart des hommes. On est étonné, scandalisé même avec raison, des divisions de tant de genre & d'une si grande varieté d'opinions parmi des gens qui se disent tous Chrétiens. Est-ce que Jésus-Christ seroit divisé? Et son Esprit qui est un pourroit-il jamais se contredire & ne pas se compter perpétuellement à lui-même? A la vérité je conviens que cet Esprit toujours un en lui-même a dans sa main, & opére, dit Saint Paul, une diversité de dons. Mais ces dons quelque diférens qu'ils soient, ne peuvent jamais, lorsqu'ils viennent véritablement du Saint Esprit, se contredire, se contraster & s'exclure les uns les autres. Ils font la beauté de l'Eglise de DIEU, & non

pas la confusion, le trouble, les disputes, les heurts, les déchiremens qui en font le scandale & qui donnent beau jeu aux incrédules qui en triomphent. Ces dons divers sont seulement les couleurs diférentes & les reflets des rayons tout purs qui émanent d'un seul & même soleil; je veux dire, comme on l'entend de l'Esprit de Jésus-Christ toujours un. Ils font, dis-je, la perfection de l'Eglise & les heureuses jointures d'un corps bien lié & bien assorti, & non pas sa destruction. Perfection qui consiste dans cette diversité admirable qui va refluer & se perdre dans l'unité d'où elle procéde.

Qu'on jette un coup d'œil sur le trop douloureux spectacle que nous présente l'Eglise, déja même dès sa naissance. Qu'est-ce qui bientôt a mis sur cet arbre céleste une mousse malheureuse? Les paf-

ſions humaines, ſans doute? Mais ce n'eſt pas ce dont il eſt ici queſtion. Quoi donc encore? les mêlanges de la nature d'une raiſon ſuperbe & de la grace. Voilà ce qui a fait & produit ce monſtrueux tas d'héréſies où on s'eſt allé perdre en des égaremens ſans fin & en des erreurs de tous les genres. Tous ces hérétiques ont eu de la grace, de l'orgueil, de l'eſprit & de la raiſon. Quelques-uns ont mené une aſſez belle vie. Prenez encore une image dans la nature. Le rayon émane tout pur du ſoleil, mais lorſqu'il s'engage dans le nuage non ſeulement la lumiere n'eſt plus pure, mais ſelon le plus ou le moins d'opacité du nuage, il le colore diverſement & fait diférens reflets d'une lumiere fauſſe, parce qu'elle eſt mélangée d'une moitié lumiere & moitié ténèbres. Oui le ſoleil qui s'engage dans les

nuages fait avec eux une infinité de fauſſes nuances: & ce n'eſt que lorſque tous les nuages ſont chaſſés, que le ſoleil & ſes rayons ſe marians avec un air dégagé, font avec lui le jour pur, ſerein, ſans tâches, ſans voiles & ſans ombres. Ici l'aplication de l'image, l'alluſion eſt claire & je n'aurois pas beſoin d'achever. Le ſoleil, c'eſt l'Eſprit de Jéſus-Chriſt; les rayons, ſont ſes dons & ſes graces. Les nuages dans l'homme, ce n'eſt pas ſeulement les paſſions groſſieres, qu'on ne s'y méprenne point, mais l'homme lui-même, mais ſon eſprit propre, mais ſon cœur terreſtre, mais ſa raiſon & tout ce qui eſt de lui, en un mot, qui, quant à la lumiere ſurnaturelle, n'eſt qu'opacité, ténèbres & miſere, & la grace qui s'unit à tout cela, avant que tout en l'homme ſoit mort & aveuglé par une lumiere ſupérieu-

re. Voilà le rayon engagé dans le nuage, voilà les héréfies, voilà la vérité & l'erreur broyées enfemble, voilà les opinions élevées hardies, voilà les fectes, voilà les fchifmes, voilà l'illufion, voilà le fanatifme, voilà le faux entoufiafme & le tout mêlé fouvent avec de la pieté. Oui, dis-je, voilà quelques-uns des divers afpects de la grace, mélangée, engagée, dans une raifon non obfcurcie.

Mais pourquoi toutes ces opinions & tous ces partis en apelent-ils à l'Ecriture? C'eft juftement par une raifon qui vérifie tout ce que je viens de dire. Lorfque la raifon nuage le pur efprit, on lit cette divine Ecriture felon fon fens, chacun y trouve le point de vue que fa raifon voit & en fait ainfi le magazin de toutes fortes d'ames. Quelle eft la fecte, quelle eft même l'héréfie qui ne

s'y apuye point & qui n'en reclame pas le témoignage? A cette caufe, il en faut encore joindre une autre. Cette divine Ecriture qui contient toute la vérité, cette Ecriture toute parfaite prife en fomme & en elle même, a pourtant en certains endroits & en certains verfets des vérités partiales, parce que dans ces endroits elle ne peut pas tout dire, & qu'elle y envifage un objet fous un point de vue, tandis qu'en d'autres paffages elle préfentera le même objet fous d'autres points de vue. S'arrêter donc à ces endroits particuliers, fans tout combiner, tout raffembler & faire confter l'Ecriture avec elle-même, c'eft fans faute courir à l'héréfie, c'eft trouver dans le Livre de la vérité dequoi authorifer le menfonge, c'eft lui faire confacrer toutes les erreurs de diférens genres, enfans d'une raifon fauffe &

prévenue en même tems que d'un orgueil d'esprit qui ne veut pas ceder. L'impie Socinien en apelle à l'Ecriture; autant en fait l'Arminien, autant l'Arrien, autant le Jansenifte, autant le Molinifte. Cet amas immense de Théologies qui se battent, font autant de fruits partans de cette féve, j'entends d'une raison un peu éclairée par la grace; mais qui ne voulant pas ceder, voit un faux jour & produit une quantité de vrai, mélangé, infecté de beaucoup de fax. Voilà les fystêmes qui amusent, arrêtent les hommes & qui pêle & mêle, répandent la vérité & le mensonge.

O vous, à qui Jésus-Christ veut donner le Royaume, vous qu'il veut préserver de la séduction universelle; petit & très petit troupeau d'*enfans* qu'il veut pour lui-même; gardez vous donc de vous laisser féduire par ce que vous voiez

& entendez de toutes parts, même sous d'assez grandes aparences de pieté & de vertus. C'est à vous seuls que va parler mon cœur qui voudroit se verser dans le vôtre. Chers disciples du Seigneur, ignorés, ou méprisés, ou persécutés par les Docteurs & même par les pieux qui veulent se retrouver eux-mêmes & si répandus aujourd'hui: croyez toujours & croyez inébranlablement que l'Ecriture Sainte ne peut jamais s'expliquer que par l'Esprit même qui l'a dictée; que c'est lui seul qui peut en donner la clef & le vrai sens. *C'est l'Esprit qui sonde les choses profondes de* DIEU, & encore *vous avez reçu l'onction du Saint & vous connoissez toutes choses.* Croyez que ce vrai sens qui consomme l'ame en charité, n'est véritablement & absolument accessible que lorsque la raison, faux jour dans les objets divins, a

été abſolument aveuglée. (Eſaïe) *Je conduirai*, vous dit votre Dieu, *Je conduirai les aveugles par un chemin qu'ils ne connoiſſent point & moi l'Eternel je ne les abandonnerai point.* Mais pourquoi donc, ô mon Dieu! ne les abandonnerez-vous point? Ha! c'eſt parce qu'ils ſont aveuglés, parce qu'ils laiſſent aveugler leur raiſon par ma céleſte lumiere, c'eſt parce qu'ils n'ont rien voulu retenir de l'orgueil de leur eſprit, c'eſt parce qu'ils n'ont ni vue propre, ni faux déſir ni intérêt au menſonge, ni ſyſtême que leur orgueil, ou de faux & trompeurs avantages les engage d'apuyer & de ſoutenir. C'eſt parce qu'ils ne cherchent pas la gloire des hommes, & qu'au lieu d'être ſages pour le monde, ils veulent bien être foux pour moi : c'eſt parce qu'ils s'en fient à moi, ſans vouloir toujours voir où j

les mène, & qu'enfin ſur les ailes d'un abandon ſans reſerve & de la foi nue, allans ſans s'arrêter de ténèbres en ténèbres, ſans peur, ſans frayeur des obſcurités de la nuit de la raiſon, ils s'élévent juſqu'à cette lumiere qui renferme mon amour & qui en clou-rivé, les fixe en moi pour jamais.

Qu'on ne s'y méprenne point. Les commencemens de la grace & même ſes progrès, ſont une lumiere qu'il faut perdre, ſi l'on en veut une plus céleſte & plus pure. Cette grace d'abord, comme je l'ai dit, s'unit à la raiſon, mais ne la détruit que lorſqu'on veut bien longuement la laiſſer détruire; & c'eſt ce qui fait l'arrêt d'une infinité de pieux. Ames proprietaires, ils ſe ſervent de cette même grace pour s'encrer dans leur nature annoblie : à chaque repriſe de mort à eux-mêmes & à leurs lu-

mieres précédentes, ils déclinent le Tribunal, & Dieu qui ne fait pas toujours les coups de force, qui ne les fait que rarement & même ne les fait gueres qu'au commencement, laiſſe leur nature ſe gîter dans cette grace. Ils veulent des *nids* & des *tanieres*, & ils y reſtent. Ils croyent avoir gagné beaucoup & ils ne voyent pas ce qu'ils perdent. De-là les imputations de ces gens là contre la vraie route & contre les ames plus fidéles qu'eux qui perdent toutes leurs lumieres pour gagner Dieu même, qui ne ſe trouve que dans le néant & l'obſcurité, & l'aveuglement de nous-mêmes. Dans chaque dégré, dans chaque progrès en la vie ſpirituelle, il faut que Jean Baptiſte, le van dans la main, éprouve & nétoye la lumiere mélangée par la nature. Il n'eſt par la lumiere, mais par la pénitence

qu'il inculque, il accuſe les faux jours & rend témoignage du véritable : Et tous ces pieux & tous ces Docteurs ne veulent point de la pénitence de leurs eſprits plus ou moins éclairés par la grace, ni de la pénitence de leurs cœurs pleins encore de duplicité & de roideur, & qui toujours avec Dieu reſervent quelque choſe.

C'eſt ce qui a fait de tout tems & les Docteurs profonds de ce ſiecle tant adoniſés, & toutes les ſectes de pieux répandues dans l'Egliſe. C'eſt ce qui a fait dans l'Egliſe Catholique, les *Boſſuet*, les *Paſcal*, les *Nicole*, les *Arnaud*, les, les, les, que vous diriez les plus grandes lumieres, & tous gens arrêtés, fixés dans un mélange de raiſon & d'une grace dont la nature ſe ſert au lieu de s'en laiſſer détruire. C'eſt la cauſe des diviſions des Reformateurs qui n'ont jamais

pu s'acorder. C'eſt la cauſe dans la reforme de toutes ces diférentes ſectes de pieux qui cachent & ofuſquent l'ami véritable, & font que ceux qui ne ſont pas éclairés ſupérieurement & qui pourtant ſeroient de bonne volonté, ne ſavent à quoi s'en tenir, ni où aller chercher la lumiere. Tous gens qui ont de la grace en laquelle ils ſe ſont arrêtés. Rayons engagés dans les nuages divers & qui font cette prodigieuſe quantité d'aſpects diférens, des mélanges de la grace avec la nature. Tous des ſaints en eux-mêmes qui ne veulent pas ſe laiſſer vuider entiérement & ſe laiſſer perdre pour gagner Jéſus-Chriſt; qui tous ont le don de Jéſus Chriſt qu'ils arrêtent en eux & qui ne trouvent jamais Jéſus-Chriſt lui-même, qu'on ne trouve que par la totale & longue mort à ſoi-même.

On peut comparer les commencemens de la grace au jour naturel. Il faut que la nuit lui ſuccéde. Elle tombe, les ténèbres s'épaiſiſſent par dégrés; arrive le minuit où on ne voit plus. Voilà le tems des ſacrées ténèbres de la foi nue où on va ſans voir, où la nature & la raiſon dans la défaillance perdent toute leur fauſſe lumiere. Enfin après les longues & épaiſſes ténèbres vient l'aurore qui annonce & prépare le jour de Dieu, & la lumiere divine qui s'éleve ſur les ruines de la raiſon & qui ne vient vraie & pleine qu'à ce prix. C'eſt alors qu'eſt véritablement le *ſentier du Juſte qui*, dit le Sage, *va reluiſant juſqu'à-ce que le jour ſoit en ſa perfection*, & qu'il arrive inſenſiblement au midi de l'éternité. C'eſt ce midi où il n'y a plus d'ombres & où tout eſt clair, comme le diſoit le bienheureux Gre-

goire Lopez; c'eſt ce midi après lequel aſpire l'Epouſe du Cantique. Elle dit à Jéſus-Chriſt ſon Epoux; *ô Jéſus qui êtes le bien-aimé de mon ame, montrez-moi où vous paiſſez ſur le midi*, (Cant. I. vſ. 7.) Ainſi la grace elle-même doit paſſer par l'étamine & les épreuves de mort lorſqu'il eſt queſtion de la purifier, d'en ſéparer la bouë qu'y mêle la nature; lors enfin qu'on doit paſſer du don au Donateur même, & du rayon engagé dans le nuage au rayon pur, & au ſoleil lui-même.

Ces épreuves de ténèbres bienheureuſes, parce qu'elles conduiſent à la pure lumiere, ces épreuves ſont de deux eſpeces qui colludent enſemble: ce ſont deux ſources de mort qui conſpirent pour l'ame docile à ſe laiſſer aveugler. Morts qui viennent du dehors & morts qui viennent du de-

dans. Ha! c'eſt encore ici qu'eſt le miſtere de Jéſus-Chriſt ſi inconnu des ſuperbes. C'eſt ici qu'eſt le divin ſecret révélé aux ſeuls enfans. Mais où les trouve-t-on ces enfans qui ſuivans le filet de la Providence & le connoiſſans, vont à DIEU en mort à eux-mêmes dans tous les momens & par tout ce qui leur arrive? Hélas! où les trouve-t-on? C'eſt toutefois ce qui fait l'infaillible progrès en DIEU, dès cette vie; les morts du dedans aux connoiſſances premieres avec la pénitence du cœur & les événemens de la Providence qui nous fait inſtruire. DIEU fait rencontrer à *Fenelon* Madame *Guyon*, qui l'inſtruit, l'enfante, le pouſſe dans l'intérieur, lui fait connoitre la céleſte lumiere, & de Docteur qu'il étoit auparavant, le rend Diſciple. Peu à peu Fenelon reçoit l'eſprit de docilité & d'enfance dont les Phari-

siens & les Docteurs profonds de ce siecle ne veulent rien, & par là se fixans, ils manquent le moyen que DIEU leur auroit donné pour aller de *foi en foi*, pour leur révéler son Fils par dégrés, pour les mener par des routes inconnues, pour les rendre aveugles d'abord afin qu'ils vissent mieux ensuite, & pour déconcerter leur raison d'autant plus superbe que la grace n'a fait que d'en farder la misere, parce qu'ils ne veulent pas se laisser vuider, ni aller plus avant. Qu'on prenne ici un exemple & qu'on contemple les deux faces de ce tableau. *Fenelon* rencontre Madame *Guyon*, écoute, reçoit la semence sainte, entre insensiblement dans le pur amour, en témoigne, en écrit & est condamné. *Bossuet*, cet astre qui a brillé de tant de lumiéres, moitié vrayes & moitié fausses, ce Docteur profond, ce pré-

tendu défenseur de la vraye foi qui a fait tant de Livres si bien arrangés & si bien écrits, cet homme qui a dit de si belles choses, voit aussi Madame Guyon. Mais pourquoi la voit-il ? Pour la persécuter & avec elle la pure & céleste vérité à laquelle il ne peut ni ne veut atteindre, content qu'il est d'une lumiere qui a de grandes aparences & qui renferme encore beaucoup de faux. Pourquoi la voit-il ? Pour l'examiner par les yeux de sa raison, & non pour soumettre sa raison au pur Esprit qui parloit par elle. Pourquoi la voit-il ? Pour épuiser sur cette divine femme, si soumise & si docile, toute la fureur de sa passion, pour la tiranniser d'une maniere à jamais incompréhensible dans un homme qui a eu tant d'éclat, si ces incompréhensibilités en de tels hommes étoient étonnantes pour les entendeurs ins-

truits du ſecret de Jéſus-Chriſt qui réſiſte aux ſuperbes, aux Phariſiens & aux Docteurs.

Qu'on ne croye pas que j'en impoſe ſur Mr. Boſſuet, ſi eſtimé des hommes qui ont un bon mêlange de la grace & de la nature, de la raiſon & de la religion. Ce que j'écris ici, je l'écris en la préſence de DIEU qui jugera & lui & moi, & qui dévoilera les ſecrets de nos cœurs. Je ne crains point d'avoir outré, & de ce que je dis ici j'en rendrai compte au Tribunal où ſeront cités & ſes faits & ce que je dis. Que s'il falloit des preuves, dès longtems on les a données, & on en donnera bien d'autres dans une nouvelle édition de la vie de cette divine femme qu'il a injuſtement oprimée. Mais ce n'eſt pas ce dont il eſt queſtion dans ce diſcours. Je faiſois cette comparaiſon entre ces deux hom-

mes, pour montrer en inſtruction les diférences. Mr. de Cambray, par le goût naiſſant de l'Eſprit de DIEU, reçoit peu à peu ce que lui dit une femme. Mr. Boſſuet, fier de ſes lumieres, indigné de voir qu'une femme en fait de ſpiritualité en ſçut plus que lui, indigné qu'on put l'accuſer juſtement d'avoir ignoré la traduction du miſticiſme & du pur amour venue dès les premiers tems, & continuée comme authoriſée par l'Egliſe dans tant de ſiecles où elle a toujours eu des témoins. Mr. Boſſuet, jaloux peut-être d'une éloquence douce, tendre, moëlleuſe, inſinuante, procédant plus encore de la grace que d'une belle nature. Mr. Boſſuet, homme de Cour, travaillé de l'ambition du Cardinalat & de la gloire d'être une colomne, un Pere de l'Egliſe; Mr. Boſſuet, méconnu, trahit, oprima la vérité, &

manqua le moment de la Providence & le filet que la grace lui tendoit pour devenir fon difciple. Il faut l'en plaindre & ne pas s'en étonner. Il n'en faut pas tant pour manquer la vérité, & non feulement pour la perdre, mais pour la perfécuter. Vous le permettez, ô mon DIEU! par des vues infiniment adorables. La vérité de votre pur amour n'eft pas faite pour les Docteurs profonds & pour les efprits fuperbes; & votre premiere punition fur ces hommes qui fe veulent encore bien plus eux-mêmes que vous, c'eft de la leur laiffer méconnoitre & de les abandonner aux paffions qui la leur font condamner. Sans entrer avec témérité dans la profondeur de votre Confeil, il me femble qu'entr'autres raifons que vous en avez, ô mon DIEU! votre divine lumiere daigne m'en découvrir quelques

ques-unes. Vous permettez que votre charité pure, que l'union permanente avec vous, que l'oraifon de contemplation indéclinable, foit perfécutée par les Docteurs, & vous laiffez fous les plus fpécieux prétextes du monde leur aveuglement fe tourner de ce côté-là, parce qu'ils font dignes de cet emploi & que votre fecret Jugement les en trouve dignes. Vous le permettez, parce que la vérité de votre amour pour être féconde & fe répandre fans bruit, & s'infinuer dans les cœurs qui en ont foif, doit être oprimée & contredite. C'eft comme une eau, qui, gêhénée, preffée dans fes canaux en jaillira enfin avec plus de force. Vous le permettez, parce que le monde n'eft ni digne, ni capable de recevoir cette charité pure, & qu'il lui faut par conféquent des Docteurs fublimes & éloquens à

qui il croit & en qui il met sa confiance, qui la combattant lui en défendent les aproches. Comme il falloit que l'Eglise extérieure fut d'abord fondée sur le sang des martyrs, il n'en est pas autrement de l'Eglise intérieure qui est votre seule vraie Eglise, ô Jésus mon DIEU & que vous allez bientôt élever. Elle ne peut l'être que par l'opression & l'immolation des témoins que vous lui suscités. C'est ce que vous nous avez prédit dans l'Apocalypse, & c'est ce que nous voions de nos yeux à chaque époque où vous élevés ces témoins. Toutefois ô mon DIEU! comme vous n'avez pas entiérement encore abandonné le monde à lui-même, & que vous voulez qu'il lui soit fait le peu de bien dont il est capable; vous permettez qu'en même tems que ces superbes Docteurs blasphêment votre vérité pure, ils don-

nent au monde le *clair brun* & une lumiere mêlangée qui soit faite pour ses yeux malades. Ce sont autant de luminaires pour le monde qui ne peut pas voir dans les ténèbres de lui-même la lumiere inaccessible à tout ce qui n'est pas mort à soi. Ces Docteurs donc en lui défendant les aproches de l'intérieur qui est le tout, lui présentent en échange cependant une certaine quantité de pieté & de lumiere. C'est un bien si on veut pour ceux qui ne veulent pas aller plus loin; c'est même une digue contre le torrent de l'incrédulité pure; mais c'est en même tems un mal infini & une incalculable perte pour tous ceux qui auroient la volonté & le courage de s'élever jusqu'à la grandeur de la vocation du Chrêtien apellée au pur amour, & à s'unir à DIEU en se quitant soi-même. Ha! si tous ces Docteurs pouvoient se dire

humblement à eux-mêmes ; je n'en ſuis pas là, mais je me garderai bien de racourcir le bras de DIEU & de blaſphêmer ce à quoi je ne puis atteindre : je tâcherai, j'eſſaierai plûtôt d'entrer dans ce ſanctuaire, non en m'élevant, mais en m'abaiſſant & m'anéantiſſant moi-même. Mais la barriere y eſt & on ne peut attendre d'eux que la perſécution ou le mépris. O hommes! vous admirez ces beaux ſoleils : ils ſont ſpectacle dans le monde, ils éblouiſſent tous les yeux de leur éclat. Que vous arrivera-t-il, & que leur arrivera-t-il à eux-mêmes? Préciſément ce qui arrivera à ce ſoleil materiel que vos yeux contemplent. Spectacle pour un tems & pour éclairer les yeux de chair. Vous admirez ſa ſplendeur, mais & ces yeux matériels qui le contemplent périront & lui-même il périra. Lorſque les Cieux ſeront

pliés & roulés, & que DIEU lui-même, DIEU ſeul ſera l'Eternel ſoleil de ceux qui l'auront aimé, non en la maniere des Docteurs, mais dans ſa charité pure.

Il faut revenir. Tous ceux donc qui veulent non pas s'arrêter, mais avancer dans la grace & dans la lumiere, non pas ſe fixer, mais arriver juſqu'à la conſommation de cette lumiere, doivent outre l'exacte mortification de leurs paſſions fines, de leurs vues propres, de leur intérêt, doivent dis-je, outre cela ſaiſir en docilité le moment divin & les circonſtances qu'il enfante : ils doivent, ſe ſoumettant en tous les dégrés & les circonſtances, recevoir la vérité, quel que ſoit le canal par lequel elle leur eſt communiquée ; & quelque vil que puiſſe paroitre l'inſtrument que met en œuvre un DIEU qui n'a pas apellé les ſçavans, mais de

ſimples pécheurs, qui ſe ſert des *choſes foibles* pour *confondre les fortes*, des *choſes folles pour confondre les ſages & de celles qui ne ſont point pour anéantir celles qui ſont*. Un Dieu qui a apellé la plus humble & la plus humiliée des créatures à concevoir dans ſes chaſtes flancs, le Sauveur du monde, a montré par-là qu'il ſe ſert non des Docteurs, mais des chétifs pour confondre les Docteurs même.

Si la nuit & les ténèbres vouloient ou pouvoient rejimber contre l'aurore & la lumiere naiſſante, cette lumiere n'arriveroit jamais pleine & l'univers n'auroit point le jour. Ce jour à meſure qu'il augmente ne tue pas ſeulement la profonde nuit, pour ainſi parler, mais il engloutit encore les lumieres douteuſes de l'aurore & les perd en lui. Ainſi faut-il que les progrès dans la lumiere ſpirituelle ſoient encore

tués par ſa plénitude. Il ſera vu au grand jour, lorſque la vérité étalée en ſon plein, foudroyera ceux qui l'auront manquée: il ſera vu qu'ils ne l'auront manquée, que parce que leur prévention, leur hauteur, leur paſſion les ont empêché de ſaiſir le filet que leur tendoit la Providence & qu'ils n'ont pas voulu ſuivre tous les chainons de cette heureuſe chaine. Les uns s'arrêtent à l'un de ces chainons, d'autres à un autre; l'un parcourt quelques dégrés & s'y fixe; un autre pouſſe plus loin, mais ſe fixera au point précis qui convient à ſes vues & refuſe la lumiere ultérieure qui les contrecarreroit. *Si quelcun veut faire ma volonté, il connoitra de ma doctrine.* Voilà ce que dit le Seigneur, mais qui eſt ce qui veut faire ſa volonté toute entiere? Qui eſt-ce qui veut le ſuivre nud à la croix à travers les

morts du dedans, les contradictions du déhors, les oprobres, les afronts, la perfécution, l'ignominie? Qui eft-ce qui n'a pas les referves d'une nature lâche & rebelle? Qui veut écouter quoiqu'il en coute les faintes infpirations du dedans, & les circonftances de Providence qui inftruifent par le déhors?

Mais pour rentrer dans la carriere qui a amené cette difcution. J'en étois à la foumiffion, à la démiffion de Madame Guyon, envers fon enfant de grace, Fenelon. J'ai donné l'une des grandes raifons d'un tel procédé: voyons en une autre non moins inftructive. Madame Guyon envifageoit Mr. de Cambray fous un double point de vue; & ces deux points de vue fembloient devoir faire un choc, un conflict & fe contrafter l'un l'autre. La grace intérieure furéminemment donnée à cette divine femme, faifoit l'une de ces faces: l'ordre extérieur faifoit l'autre. Par l'une Madame Guyon étoit infiniment fupérieure à Fenelon, par l'autre elle lui étoit inférieure & foumife. Par l'une elle devoit commander, & par l'autre obéir. Dans un point de vue elle devoit influer, & dans l'autre elle devoit fe foumettre. Ce n'eft pas la premiere fois qu'un ordre extérieur néceffaire pour contenir les hommes dans la regle, eft convenable à tems. Ce n'eft pas la premiere fois que cet ordre extérieur a été en conflict avec cette grace intérieure, qui libre & fupérieure ne veut d'autre ordre qu'elle même, & fait étonner & maitrifer toutes les regles. Ce conflict s'eft vu de tout tems & a occafionné une infinité de perfécutions & de chocs; les exemples en font vraiment innombrables. Mais ici, entre Madame Guyon & Fe-

nelon, c'étoit un conflict généreux, qui par la foumiffion des deux alla bientôt fe perdre en concours & dans cette unité que chaque moment de l'éternité ne fera que concentrer davantage. En qualité d'enfant que DIEU lui avoit donné, Madame Guyon l'enfantoit, prioit, foufroit pour lui, l'inftruifoit & faifoit couler en lui la divine grace, comme le célefte lait qui lui venoit de fa mere. *Mes petits enfans pour lefquels je foufre les douleurs de l'enfantement jufqu'à-ce que Jéfus-Chrift foit formé dans vos cœurs.* C'eft ce qui fe paffoit en St. Paul: c'eft ce qui fe paffoit en Madame Guyon. En fecond lieu, elle regardoit Fenelon quoique fon enfant, comme un refpectable Ecclé-fiaftique; & en cette feconde qualité, elle lui étoit, comme on verra, refpectueufement foumife: comme canal de grace fupérieure, elle

écoute & communique comme Catholique, elle fe foumet à un Prêtre de Jéfus-Chrift: elle s'eft bien foumife & même inouïment à Boffuet, fon tyran; elle fe foumettoit à Fenelon, qui, par la Prêtrife, portoit, comme dit l'Ecriture, *les vafes du Seigneur.*

Que ceux qui ne veulent pas ceder aprennent de-là à rougir: qu'ils fachent que DIEU eft un DIEU d'ordre; que Jéfus-Chrift même tout en foudroyant les Pharifiens de fes anathêmes, fembloit quelquefois & en quelque forte honorer leur miniftere. Qu'ils fachent qu'en général on ne rifque rien à fe foumettre, lorfqu'on le fait non par crainte ou par hypocrifie, mais par humilité & par le pur motif de l'amour de DIEU & de l'ordre, pour ne pas fcandalifer, étonner les petits & les fimples. On ne rifque rien, dis-je, parce que

la grace ſe vange, pour ainſi dire, au dedans de la contrainte, ou la tient l'ordre extérieur, & qu'elle éclaire & purifie intérieurement toujours plus, celui qui par ces purs motifs, fait couler avec cette inflexion & ſe ſoumettre. Pour ces perſonnes humbles, elle fait même inviſiblement les plus étonnans & les plus inſignes miracles que perſonne ne connoit que l'ame heureuſe en qui ils s'exécutent. C'eſt le *ſecret de* DIEU *ſur ceux qui le craignent*: c'eſt le cas de Madame Guyon. A la vérité, il ne faut pas pouſſer trop loin ce principe, ni l'étendre à tous les cas ſans reſtriction & à toutes les circonſtances. Un DIEU qui veut & aime l'ordre, veut auſſi déranger cet ordre lorſqu'il lui convient. Bien plus lorſque cet ordre dégénere, lorſque les paſſions humaines s'y ingérent, lorſque l'orgueil s'y

gliſſe & en mine le bon, lorſque la proprieté y inſinue le poiſon qu'elle jette par tout: que fait-il alors ce grand DIEU? Il fait nétoyer cette mouſſe. Sa grace toujours libre & ſupérieure ſuſcite certains hommes, elle leur fait le ſigne d'une vocation bien marquée. Il faut une ſpectacle qui tranche, qui réveille les dormeurs, qui renouvelle la vérité enſevelie, qui la préſente, qui étonne. Ces hommes ſuſcités de tems en tems dans tous les pays & en toutes les communions, ſont deſtinés à lui ſervir de témoins. Ainſi DIEU fait ſon œuvre inviſiblement, malgré les Docteurs & leur perſécution, ou plûtôt par leur perſécution même.

Mais ſi vous en exceptés ces cas d'une vocation marquée, d'une vocation non d'orgueil, non de fanatiſme, non de faux entouſiaſme, mais d'un apel bien divin. Il eſt

très vrai en général, qu'il faut dans l'Eglise extérieure une subordination hiérarchique. Cet ordre est une imitation inférieure, mais nécessaire à cause de l'orgueil & de la corruption des hommes ; il est une imitation de l'ordre intérieur de la grace de l'Eglise invisible & même de l'ordre immortel des hiérarchies célestes, toutes influentes & influées, supérieures & inférieures, toutes rangées en ordre sous leur Chef Eternel Jésus-Christ. La grace intérieure à ses dégrés & l'ame consommée en DIEU, influe sur celle qui n'est que dans le progrès & qui par conséquent lui est inférieure. Et voilà la raison pour laquelle il faudroit dans tous les états & tous les dégrés de la vie spirituelle, un guide, un directeur d'une grace toujours suréminente & supérieure à l'état & au dégré actuel de chaque ame, soit

pour influer sur elle par un écoulement invisible, soit pour l'empêcher de s'arrêter sous bon prétexte dans les gorges & détroits qu'elle rencontre & qui sont très dificiles à passer, soit pour suprimer certaines pratiques bonnes pour un tems, mais qui doivent cesser & auxquelles doivent succéder ou des pratiques toutes diférentes, ou selon l'avancement la perte de toute pratique. En un mot, il faut un Directeur éclairé, sans quoi l'on peut dire sans exagerer que l'ame sera arrêtée, tout en se croyant le mieux du monde.

C'est pour n'avoir ni pu, ni voulu connoitre ces dégrés de la vie spirituelle si diférens les uns des autres, que les Bossuet, les Godet des Marais, les Noailles, les Bourdaloue, les Joly, les Tiberge, les Brisaciers, les les les, & toute cette race de Docteurs moraux dont

le Papisme fourmille encore plus que les autres communions, ont calomnié la voye mistique & intérieure. Ici encore je parle devant DIEU, & c'est à son Jugement que je les citte. Ces hommes abusés ont toujours eu l'audace de dire qu'on suprime les pratiques de tout tems autorisées comme bonnes & saintes; & aveuglés par leur prévention, ils n'ont jamais voulu voir que ces mêmes pratiques qu'ils prétendent toujours retenir avec tant de fureur, non seulement dans la voye spirituelle on les conseille aux commencemens, mais même qu'on leur en fait un devoir, qu'on les envisage comme un échafaut nécessaire à l'édifice spirituel, mais échafaut qui tombe à mesure que l'édifice s'éléve & qu'on n'en a plus besoin; mais pratiques qui doivent cesser à mesure qu'on arrive dans la fin dont elles ne sont que

des moyens Il est digne de gens qui veulent être saints en eux-mêmes: il est digne de gens enflés & boufis d'une sainteté pharisaïque qu'ils ne veulent jamais laisser vuider: il est digne de gens qui veulent sauver leur ame non pas la perdre, pour enfin hors d'eux-mêmes la retrouver en Jésus-Christ, selon son ordre: & que ne pourrois-je pas ajouter.... il est digne de telles gens de s'enveloper en des scrupules pieux sur les dangers du misticisme: il est digne d'eux d'en faire un monstre aux yeux des aveugles qu'ils conduisent: il est digne d'eux de se jouer de perpétuelles équivoques, de choisir, de trier à leur gré dans les autheurs mistiques des passages décousus qui ne montrent point toute la contesture pour blasphêmer l'intérieur, c'est-à-dire, le seul édifice formé de la main non des

hommes & de la raifon, mais de la main de DIEU même. Il eft enfin digne d'eux, aprés de telles manœuvres de verfer à gros bouillons la calomnie qu'ils ont préparée par leur prévention & leurs artifices.

Mais il en fera encore parlé plus bas. Ce font des gens qui après avoir dérobé la clef de la fcience comme le leur reproche Jéfus-Chrift, & ne pouvans ni ne voulans entrer eux-mêmes, empêchent en même tems d'entrer à une infinité de perfonnes dont par leur belle apparence de fainteté, ils gagnent la confiance.

Pour revenir, je difois donc qu'il faut dans tous les dégrés un Directeur éclairé & fupérieur à ce dégré. Dans le Papifme, les ames de bonne volonté auroient un avantage infigne dans la direction, s'il s'y trouvoit, pour ainfi dire, un

feul vrai directeur. J'ai apris de l'Epoufe, dans le Cantique, qu'à peine s'en trouve-t-il un entre dix mille. *Mon Dieu, aimé eft un porte enfeigne entre dix mille.* Le porte étendart de l'amour pur qui peut le montrer aux autres. Par raport aux Communions Proteftantes dans lefquelles la grace de ce pur amour, perfécutée par l'Eglife de Rome, cherche à fe replier & à percer. C'eft le défaut de ces Communions & de beaucoup de Sectes & de partis en elles, de n'avoir ni direction, ni directeur. Là, lorfque la grace nait dans une ame, elle croit n'avoir befoin que de cette grace elle-même ; & elle ne fait pas que la grace à la vérité, eft bien la fève heureufe qui feule peut tout produire, mais qu'il faut à cette féve un cultivateur & un jardinier, qui arrofe, qui prenne foin, qui taille les branches, qui émon-

de l'arbre, fans quoi il ne produira jamais le vrai fruit. C'eſt ce que dit le Seigneur en Saint Jean. Ainſi la plûpart d'entre les Proteſtans qui reçoivent la grace, en perdent les progrès & l'acroiſſement le plus exquis, parce qu'ils ne croyent point avoir beſoin de directeur, & ils s'arrêtent, prennent même de cette grace naiſſante un orgueil ſpirituel qui en perd pluſieurs, faute de ſe laiſſer conduire par une ame, éclairée & pour ne pas correſpondre aux moyens qu'un DIEU déſireux des ames ordonne & diſpoſe pour les avancer.

On verra par les Lettres, que Fenelon lui-même, quoique Catholique & tout Fenelon qu'il étoit ne pouvoit pas comprendre d'abord l'infinie utilité qui lui revenoit des communications & de la direction de Madame Guyon. Fenelon ſavant & bel eſprit, il n'en falloit pas da-

vantage pour que la vérité divine eut en lui beaucoup de peine à percer. Elle ne perce même point en ces gens là que lorſque le cœur d'ailleurs eſt honnête & bon: deux choſes qu'on voit dificilement alliées. Prévenu de la ſcience ordinaire & plein de ces préjugés malheureux, précepteurs du genre humain; ce ne fut qu'à force de ſentir & d'expérimenter qu'il comprit la grandeur de l'œuvre que DIEU tient ſous le ſecret pour le monde, la grandeur des communications inviſibles de ſa grace par les canaux qu'il deſtine à la répandre. Dans les commencemens il s'aviſoit de faire quelquefois aſſez mal à propos le ſupérieur & le directeur, tranſportant ainſi à l'ordre extérieur un ordre intérieur bien diférent. Toutefois à meſure que la lumiere perçoit & ſe faiſoit jour, il s'ouvre à ſa mere, il lui rend compte

de ses états & lui demande ses conseils. On voit ici un combat de soumissions réciproques. Les ames supérieures destinées à aider les autres savent combien elles ont de peine avec les commençans, & combien ceux-ci résistent d'abord sans le savoir, & lorsqu'ils le savent ils n'en résistent pas moins sous les plus spécieux prétextes & les plus colorés. Leur grande raison, c'est de s'en fier à DIEU uniquement & non point à des hommes foibles & faillibles, & ils ne savent pas que DIEU agit par ses instrumens & par les instrumens les plus foibles & les plus chétifs, afin que toute gloire lui soit rendue: *Nous avons ce trésor en des vases d'argille, afin que l'excellence de cette force soit vue venir de* DIEU *& non pas de nous.* DIEU qui pourroit tout faire seul ne le fait point. Il établit ses moyens,

ses instrumens pour l'accroissement de l'Eglise: quand il veut une ame, il met à sa portée son moyen d'avancement. La plûpart, ou n'en savent rien, ou si le sachant, elles le refusent, c'est bien plûtôt dans le vrai par un orgueil secret de l'esprit & par une suite du préjugé, que par la raison de s'en fier à DIEU seul qui leur sert pourtant de prétexte.

Achevons ici tout d'un tems & avant d'aller plus loin, ce qui concerne Mr. de Cambray. Personne je pense ne nous accusera de ne pas chérir, respecter cet excellent Archevêque, l'un des plus grands hommes en tout genre qui ait jamais été. Et puisque ce qui surtout nous le rend cher, c'est la conformité d'idées & de sentimens; on ne nous suspectera pas de vouloir ternir une mémoire qui nous est en bénédiction, ni de vouloir

arracher une des fleurs immortelles qui reposent sur son tombeau. Mais Disciples de la vérité du Dieu vivant, nous ne savons pas flater; nous ne pouvons qu'aprécier. Que la partialité se tienne auprès des docteurs du mensonge où elle trouve sa place; qu'elle n'aproche pas de nous & ne corrompe pas de son soufle empesté l'air pur que nous cherchons à respirer dans le domaine de la lumiere. Mr. de Fenelon fut bientôt la dupe d'une prudence qui étoit trop grande dans les commencemens; on le verra par la correspondance: mais quand elle ne l'auroit pas été, un Dieu qui confond toute prudence aime à *surprendre les sages dans leurs ruses*, à cause de la malheureuse proprieté qui se fourre toujours plus ou moins dans les procédés de prudence même les plus convenables: & lorsque Dieu élit une

une ame & veut la consommer, il la fait tomber pour la déconcerter dans les piéges de ses propres arrangemens. Alors à force de vouloir arranger par sagesse & éviter certaines choses, c'est par cette sagesse même qu'elle prépare ce quelle vouloit éviter & qu'elle y tombe. On peut voir là dessus d'excellentes Réflexions dans la Préface mise à la tête de ses Oeuvres Spirituelles & que j'ai déja cittée.

Ne croyons donc pas que Mr. de Meaux n'ait pas, en une certaine quantité été l'instrument de Dieu sur Mr. de Cambray. La passion vient de l'homme, la direction de la passion vient de Dieu. Elle sert entre ses mains pour la fin à laquelle il veut amener ses élus: & cette fin c'est de les épurer par la croix, par la contradiction, en leur enlevant tous les remparts que leur sagesse se fait. Mais

faut-il se déclarer à tort & à travers, & le falloit-il surtout en des circonstances aussi délicates que celles de Mr. de Fenelon, Précepteur des Princes, & occupant à la Cour une place utile? Non pas si l'on veut; mais il est un milieu entre cela & rougir de Jésus-Christ & de sa vérité contredite dans le monde, fort dificile à tenir. Et supofé même qu'on put toujours dans le détail des actions avoir en main cette balance & ne point la faire pancher: qui osera assurer que ces démarches de prudence à les supofer même innocentes en elles-mêmes, ne soyent pas au dedans plus ou moins infectées par les vues de la proprieté, par la timidité, la fausse honte, quelque respect humain & quelque regard de ses intérêts. Et voilà ce qu'un Dieu jaloux de nos cœurs, veut punir & purifier; il le fait en ce monde

pour ses élus parce qu'ils en sont dignes, tandis qu'il laisse les autres jouir de toute leur gloire & de tous les succès de leurs artifices. Il déroute, il déconcerte les premiers: il les laisse persécuter: il permet que des hommes mus par la passion, ou aveuglés par une fausse lumiere prévaillent sur eux, triomphent, soyent aplaudis, ayent gain de cause aux Tribunaux humains, jusqu'à-ce que le voile étant levé dans une autre œconomie; ils soyent confondus à leur tour & reçoivent, selon la prédiction du Prophête, le *double de la honte* qu'ils auront faite aux autres.

Mais Mr. Bossuet n'a t-il été dans cette célèbre afaire que le Ministre de Dieu sur Mr. de Cambray, pour déconcerter en celui-ci une prudence que Dieu vouloit rendre vaine. Bossuet s'en est-il tenu au point précis?..... Entrerai-je

dans cette discution qui demanderoit du détail? Il le faut bien, & je le dois, quoique je ne voudrois pas arracher le peu de bon grain qui se trouve parmi des tas d'yvroye. Ces gens là tout en calomniant l'intérieur, tout en défendant les aproches de cette religion, seule faite pour mener à DIEU; ces gens là font toutefois à un monde corrompu un bien inférieur : ils font de fort beaux discours sur la Religion ; ils foudroyent l'incrédulité; ils présentent une morale assez sevère que la plûpart au reste se gardent bien de pratiquer : mais enfin ils font spectacle & un grand parti dans l'Eglise extérieure. Il faut leur rendre la justice qui leur est due & aprécier. Ainsi ils font comme je l'ai dit, un bien inférieur, tandis que quant à la vérité supérieure & divine, ils ont fait & font encore d'incalculables maux.

Je ne voudrois pas empêcher le genre de bien qu'ils peuvent faire; mais aussi à DIEU ne plaise qu'on abandonne à l'éficace de leurs erreurs les ames de bonne volonté qui pourroient se laisser séduire par de si belles aparences. A DIEU ne plaise qu'on abandonne le vrai troupeau de sa pâture à la merci du loup dévorant & de ces Pasteurs, qui veulent asservir la grace à leurs vues & donner des regles à DIEU même & à son amour, qui n'a d'autre regle ni d'autre borne que DIEU seul.

Parlons donc avec liberté, & dans l'heureuse position où la Providence nous a mis, ne soyons pas assez lâches pour trahir la vérité, & la *retenir captive en injustice.* L'Esprit d'unité qui est l'Esprit de DIEU hait les divisions : mais DIEU qui fait tirer le bien du mal & le dirige à ses fins, par la division

même, nous a dégagé des entraves de l'Eglise de Rome. Ainsi ce que Fenelon & bien d'autres à cause de leurs circonstances, n'ont pû ni dû faire, ou dire. Nous qui avons reçu du Seigneur, soit au dedans, soit en position extérieure son Esprit de liberté, nous le dirons hardiment & sans crainte. La vérité trop longtems submergée doit surnager & rentrer en ses droits. Que si on voit ici des vérités fortes & qui dressent la condamnation à beaucoup de gens; qu'on ne croye pas que nous ayons intention de perdre la charité. DIEU sait que nous verserions notre sang avec joye, si notre sang pouvoit valoir à ces personnes une goute de ce pur amour qu'elles ont persécuté. Nous distinguons des hommes pour qui au fond Jésus-Christ est mort, de leurs erreurs & de leurs passions. La vraye charité ne

va point sans la vérité & ne doit point s'élever sur ses ruines. C'est ce que dit l'Apôtre; *Afin qu'en suivant la vérité avec la charité vous croissiez en toutes choses en celui qui est le Chef Jésus-Christ.* Et c'est rendre service à la vérité & au genre humain que de montrer les erreurs & les passions.

Il n'est que trop vrai que Mr. Bossuet en persécutant Madame Guyon & Fenelon a en même tems formellement persécuté le pur amour. Tout a concouru à cette digne œuvre, Jansenistes, Jésuites, des Evêques, des Archevêques, des Cardinaux, Louis XIV, Madame de Maintenon, le Pape enfin. Montrons ici quelques traits de cette manœuvre. Et plut à DIEU que les Protestans voulussent recevoir cette grace exquise de l'intérieur aujourd'hui persécuté dans l'Eglise Romaine & qui vient se refugier &

s'ofrir à eux ; mais hélas, hélas, & hélas, encore ! on trouve par tout des Docteurs.

L'Eglise Catholique d'abord & si longtems excellente, en avoit trop fait enfin & a mis sur elle trop de mousse d'ambition, d'intérêt & de gloire humaine pour ne pas dégénérer. Jésus-Christ Recteur de son Eglise, ne punit pas d'abord, mais il laisse acumuler l'iniquité ; c'est la premiere punition. Et la grande iniquité qu'elle a consommée, c'est d'avoir persécuté le pur amour & les états qui y mènent, établis dès les commencemens du Christianisme par la tradition secrette d'une infinité de saints hommes. Mais le tems de l'ennemi étoit venu, & l'heure de la puissance des ténèbres. Cet ennemi qui *sait se transformer*, pour mieux séduire *en Ange de lumiere*, suscite des hommes d'une vie, d'une

conduite estimée, afin que l'erreur en ait plus d'éficace. Il suscite des hommes éloquens & en place. Quand il veut verser sur la terre les noires vapeurs de l'incrédulité, il se sert de certains monstres à qui il donne tout l'esprit imaginable : il apelle les Voltaire, les Rousseau &c. De même quand il est question pour lui de combattre ce pur amour qui fait trembler l'enfer & toutes les légions infernales : il se sert d'hommes qui ont la plus grande aparence de l'amour de Dieu ; mais amour raisonné, raisonnable, simmétrisé, qui veut à lui-même se faire ses bornes ; amour, le seul que les plus pieux d'entre les hommes adoptent, & amour en même tems que Dieu repudiera un jour à la face de l'univers, parce que c'est un faux amour, tout rentrant dans le moi,

amour de DIEU en aparence, amour de ſoi-même en réalité.

Mr. Boſſuet, le chef de cette intrigue, eut pour adjoints le Cardinal de Noailles, Janſeniſte, l'Evêque de Chartres, Godet des Marais, & Mr. Tronſon, le ſeul moderé. La troupe entiere des fougueux Janſeniſtes a fait chorus. Ils ont crié à l'erreur, au ſcandale, & les Jéſuites ont laiſſé faire. Madame de Maintenon, gagnée par Boſſuet, par ſes Confeſſeurs, a trahi Fenelon ſon ami; gagnée, elle s'eſt aidée à entrainer Louis XIV... Le Pape eſt ſollicité, & condamnant Fenelon; Ex cathedra & ipſo facto: Il a condamné le pur amour.

J'avoue que je ne comprens pas Innocent XII, ſi réellement il a tenu le propos qu'on met dans ſa bouche: *Peccavit ille exceſſu amoris Divini ſed vos peccaſtis defectu amoris proximi.* Cambray a péché

par *un excès d'amour de* DIEU, *mais vous, vous péchés par un défaut d'amour du prochain.* C'eſt ce qu'il doit avoir dit en voyant l'odieux acharnement des ennemis de Fenelon. Mais qu'on peſe cette expreſſion dans la bouche d'un Pape; pécher par excès d'amour de DIEU, comme ſi jamais on pouvoit trop, on pouvoit aſſez aimer le Tout-aimable.

Ce Pape avoit déja été précedé dans cette carriere, par Innocent XI. qui condamna Molinos. Ce n'eſt pas qu'Innocent XI. ne fut un excellent homme, & on fait le diſtinguer d'une foule de Papes bien éloignés d'avoir eu ſa pieté & de le valoir: auſſi n'eſt-ce qu'à regret qu'il s'eſt vu forcé de condamner Molinos qu'il eſtimoit, & uniquement pour ne pas faire dans l'Egliſe un ſchiſme qu'il enviſageoit comme un plus grand mal que la

condamnation d'un homme; schisme que la fureur d'une infinité d'ennemis de Molinos faisoit prévoir, comme un orage inévitable. Cette foule d'ennemis de tout étage, étoient animés par le Clergé, & surtout par les Jésuites. L'Evêque Burnet qui a écrit sur cette afaire prétend que la haine & la rage du Clergé contre lui, venoit de ce qu'adoptant des pratiques plus simples, cela auroit oté aux Ecclésiastiques bien des petits bénéfices. Quoiqu'il en soit, j'ose dire que l'un des grands crimes des Jésuites à été celui-ci: c'est ce crime secret qui leur a en partie attiré le sort lamentable qu'ils éprouvent aujourd'hui. Je ne suis pas leur défenseur, mais je suis sûr que dans l'infinité de choses qu'on leur reproche, il en est un grand nombre dont ils sont très innocens. Et DIEU permet qu'ils soyent

foudroyés & que la politique des Princes les écrase. Les Jansenistes de tout tems, leurs ennemis acharnés, sont la verge qui les a frapés. Ils ont préparé de longue main leur vengeance: ils n'ont rien négligé pour l'assurer. Aussi artificieux, aussi rusés & plus actifs même que les Jésuites; ils ont enfin prévalu contr'eux: mais leur tems viendra aussi. C'est ici que vient ce beau passage: *Malheur à Assur, la verge de ma colère, quoique le bâton qui est dans sa main soit mon indignation.* Ils préparent eux mêmes leur ruine en portant au Papisme les plus rudes coups.

Parlons un moment de ces hommes singuliers, qui dénuent tout & ne semblent rien rompre, qui lorsqu'ils n'étoient qu'indociles, étoient persécutés & qui sont sur le pinacle aujourd'hui qu'ils sont rebelles: Très mauvais Catholiques,

& plus Proteſtans en bien des points que les Proteſtans même, mais à bon compte crians au tue-tête contre les Proteſtans, afin qu'on ne les ſoupçonne pas de l'être. Hommes qui ont fait avec les Jéſuites le jeu de la baſſule. Oprimés & opreſſeurs, ils ont fraternellement rendu à ceux-ci & au centuple ce qu'ils leur avoient fait. Quelle eſt la ruſe qu'ils n'ont pas employé les uns contre les autres. On accuſe les Jéſuites d'être féconds & fertiles en ces choſes. Hé! ils ne ſont que de petits garçons en comparaiſon des Janſeniſtes. Et ceux-ci trompent bien mieux, parce que leur morale, leur théorie ſemble plus ſévère. Comment ne pas s'en fier à des hommes d'une telle auſterité & d'une pieté ſi bien pouſſée? Dans une Communion comme la Romaine, où les droits de l'Egliſe & les droits des Princes

ſont ſi ſouvent en conflict. Il étoit naturel que tót ou tard les Parlemens & les Rois favoriſaſſent le Janſeniſme qui énerve l'autorité de l'Egliſe. C'eſt la politique des Princes; & c'eſt ce qu'on voit déja arriver de nos jours avant qu'il arrive de plus étranges choſes. Mais c'eſt le ſort des choſes humaines & de tout ce qui ſe paſſe ſur la terre; elles ſe détruiſent & ſe ſuccédent les unes les autres: les partis ſe battent & ſe ruinent réciproquement, chacun à ſon tour. C'eſt parce que tous les partis, livrés à une quantité d'erreur en même tems que paſſionnés, méritent par là le vils emploi de ſe faire une guerre réciproque & méritent encore d'être détruits les uns par les autres. Qu'il me ſoit permis de tirer l'horoſcope de tout ceci. Qu'on faſſe attention à cet article & on pourra par le paſſé & par ce qu'on voit

actuellement, augurer l'avenir. Je vois les événemens de destruction tant prédits dans l'Ecriture : je les vois s'avancer à grands pas ; ils sont presque déja arrivés : mais comme a dit le Seigneur ; ce n'est pas encore la fin. Le Papisme si longtems l'Eglise visible, est attaqué de toutes parts. La politique des Princes prévaut, s'arme contre Rome & lui fait la guerre. Il n'est pas jusqu'à l'Espagne, si ultramontaine, si soumise autrefois, qui aujourd'hui ne lève le masque. Toute la Maison de Bourbon s'unit, elle ne sait pas qu'elle exécute le Décret de DIEU. Mais après que la politique des Princes aura longtems prévalu, elle se tournera contr'elle-même. D'un autre côté l'incrédulité qui dès longtems ravage sourdement se poussera à son comble, & semblera maitriser, étouffer tous les partis du Christianisme.

Et ce sera précisément à cette époque si fatale en aparence, qu'un DIEU qui n'établit jamais mieux ses vrais desseins, qui n'amène jamais mieux la fin qu'il se propose, que lorsqu'il semble tout détruire : c'est alors que sur les débris de toutes les Communions & de toutes les sectes, de tous les partis d'abord attaqués par la politique, achevés par l'incrédulité, DIEU élevera sa vraye Eglise : c'est alors que Jésus-Christ commence à règner sur les cœurs, à établir un règne d'amour, non géhéné par les passions humaines, non contraint par les intérêts & par le mensonge, non plus trahi & oprimé : c'est alors que les vrais Chrêtiens commenceront à lever la tête, & à chanter sans crainte le Cantique de la nouvelle Jérusalem. Jours heureux, que n'êtes-vous déja arrivés ! Et vous Chrêtiens de

ces tems fortunés, vous jouirez dans la paix de l'éternelle protection de l'Agneau, de cette paix que vous auront préparée cette infinité de témoins immolés auparavant par tous les partis, par toutes les Communions, par les vues des Princes, par la passion & l'orgueil du préjugé

Puisque j'ai parlé des Jansenistes, il faut dire quelque chose de l'un de leurs plus passionnés émissaires. Je le sors à regret de l'oubli qu'il mériteroit; mais comme ce parti est actuellement sur le trône, son livre rempli d'impostures contre l'intérieur & le mysticisme, pourroit faire quelque sensation. Je ne connois ni cet autheur, ni son nom, dont le livre m'est tombé entre les mains depuis peu: c'est un abrégé du prétendu Histoire Ecclésiastique en 13 vol. imprimé en France, sous le nom de Cologne

dès l'an 1754 à l'an 1756. Tout ce qui n'est pas plus Janseniste que Jansenius même y est attaqué. Tout Janseniste y est un saint; rien ne lui coute assertions, couleurs, déguisemens, injures contre les plus grands hommes, non Jansenistes. En même tems qu'il apothéose Mr. de Meaux, il faut voir la maniere indécente, digne en un mot d'un crocheteur, dont il traite le grand Fenelon. Il est bien du reste qu'en ces hommes la passion se démasque; sans elle on les croiroit, & ils s'attireroient des ignorans une confiance qui leur serviroit de piéges.

Je ne doute point que ce livre n'ait contribué à porter le coup mortel aux Jésuites contre lesquels est employé un gros volume où sont ramassées pêle & mêle toutes les vérités & tous les mensonges qu'on a pu dire contr'eux. Mais

ce n'eſt pas mon afaire & je ne ſuis point leur apologiſte : nous ſavons qu'ils ont eu de grands hommes & beaucoup d'hommes utiles ; nous ſavons encore qu'à plus d'un égard on les a calomnié : je l'ai vérifié moi-même par égard pour la vérité plûtôt que pour vouloir être leur défenſeur à titre. Perſuadé du reſte que parmi le faux qu'on leur a imputé il y a auſſi des choſes vrayes. Mais enfin ce qu'on ne leur reproche point, & que DIEU a vu, c'eſt qu'ils ont du tems de Molinos beaucoup concourru à faire condamner le miſticiſme à Rome ; & enſuite dans l'afaire de Mr. de Cambray, ils ont pour le moins fait les Pilates.

On voit le venin de cet autheur Janſeniſte, contre tout ce qui porte l'empreinte du pur amour, par la maniere dont il fait paſſer en revue tant de grands &

ſaints hommes qui en ont écrit & qui en ont été les témoins dans l'Egliſe.

Il ſufit à cet autheur que l'on tienne à cet amour pur, pour recevoir de lui les épithétes les plus mépriſantes. Fanatiſme, illuſion, rêveries, enthouſiaſme ce ſont ſes expreſſions. Sans vouloir le ſuivre en de tels excès, je dirai deux mots de tous les Quietiſtes qu'il paſſe en revue. D'abord il mépriſe trop ceux des autres Communions pour daigner en parler ; il ne fait que citer leur nom avec oprobre. Puis il commence par le célèbre Molinos, qu'il regarde, dit-il, comme le chef du Quietiſme moderne. Il auroit bien plûtôt dû dire : qu'il eſt l'un des témoins modernes, immolé & ſacrifié, & l'un des continuateurs de la conſtante doctrine des plus grands Saints de la primitive Egliſe & de pluſieurs

de ses peres : il ne craint point de citer détachées des propositions que l'inquisition de Rome avoit extrait des ouvrages de Molinos, afin de condamner comme un séducteur, cet homme qui a été l'un des plus grands spirituels qui ayent paru. Par de tels procédés, on peut faire dire aux plus saints hommes, les plus grandes horreurs. Cela s'est vu de tout tems & surtout en matiere de spiritualité, où il est si facile de tout tordre, de tout brouiller & de tout confondre. Par cette méthode que cet autheur Janseniste ressuscite à l'égard de Molinos; je n'hésite point de dire qu'on pourroit faire même un incrédule, un déiste de l'homme le plus saint & qui aura écrit le plus divinement.

En veut-on un exemple entre des milliers qu'on pourroit donner. On voit dans le siécle de Louis XIV un trait de ce genre, très ressem-

blant aux procédés & de l'inquisition de Rome & de cet Ecrivain. Ce Poëte impie, qui a voulu de toutes les gloires litteraires & qui n'écrit presque plus une page sans un blasphême contre la Religion. Voltaire parlant du divin Fenelon dans l'article des Ecrivains célèbres, raporte de lui, des Vers, qu'il dit tenir du Marquis de Fenelon son neveu, Ambassadeur à la Haye. A en juger par la citation simplement, il n'est personne qui ne crut lire un sceptique, un homme doutant d'un avenir : & c'est le grand parti que Voltaire a prétendu en tirer. Les hommes comme lui ne peuvent assez s'acharner sur les grandes réputations ; ils ont un diabolique intérêt à faire croire que les plus grands hommes pensent comme eux ; & les plus insignes mensonges ne leur coutent rien pour venir à leurs fins. C'est par une

raison semblable qu'une autre horreur de nos jours; la Metrie a eu l'audace de dédier, comme à son ami, un de ses plus impies livres au grand Haller. Mais il faut raporter les Vers cités par Voltaire pour démasquer sa friponnerie. Les voici:

Jeune j'étois trop sage,
Et voulois tout savoir:
Je n'ai plus en partage
Que badinage;
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Telle est la strophe que Voltaire a décousu & ôté de l'ensemble. Ainsi seule, on pourroit y trouver une doctrine hardie & une maxime d'incrédulité. Mais avant que de la montrer avec le reste il ne sera pas mal de dire que Voltaire n'avoit pas besoin d'assurer qu'il tient

ces

ces Vers du Marquis de Fenelon; puisqu'il a pu les trouver en plus d'un endroit. Ces mêmes Vers étoient déja imprimés l'an 1722, dans les Cantiques de Madame Guyon à qui ils sont adressés, & où on voit la réponse de cette sainte femme. Qui croiroit à n'en juger que dans la citation détachée par Voltaire que ces Vers font partie d'un Cantique où Fenelon chante la vanité de la prudence & de la sagesse humaine, où il ne veut plus que Jésus & son enfance, plus que la folie de la croix, selon ce que dit l'Apôtre, *nous sommes foux pour* DIEU, où il renonce à sa raison pour se soumettre à la foi, & où enfin il exprime les plus beaux sentimens d'abandon à DIEU & les plus beaux caractères du pur amour. Voici le commencement du Cantique.

A Dieu vaine prudence,
Je ne te dois plus rien:
Une heureuse ignorance
Est ma science;
Jésus & son enfance,
C'est tout mon bien.

Après cette premiere strophe suit celle que Voltaire a cité avec tant de malignité. Je ne raporterai pas tout le Cantique, afin de ne pas allonger; chacun pourra le lire s'il veut & se convaincre par ses yeux de la mauvaise foi ordinaire, à ce monstre de nos jours. On trouvera ce Cantique tout entier aux pages 214, 215, & 216, du troisieme Volume des Cantiques spirituels de Madame Guyon, Cologne 1722. Il est en lettres Italiques, comme tous ceux de Fenelon qui y sont inserés, & les Réponses de Madame Guyon sont en caractères ordinaires. Nous serons charmés

qu'on le lise & qu'on voye. Toutefois j'en mettrai encore ici une ou deux strophes en faveur de ceux qui ne voudroient pas l'aller chercher dans le livre, ou qui ne seroient pas à portée de l'avoir & de vérifier les choses.

Quel malheur d'être sage
Et conserver le moi,
Maitre dûr & sauvage
Trompeur volage,
O le rude esclavage
Que d'être à soi.

Amour pur on t'ignore
Un rien te peut ternir,
Le Dieu jaloux abhorre
Que je l'adore,
Si m'ofrant j'ose encore
Me retenir.

O Dieu ta foi m'apelle
Et je marche à tatons, &c. &c.

Voilà ce qu'à fait Voltaire; on

peut lui pardonner de telles friponneries, elles font de lui & dignes d'un émiffaire de l'abîme. Mais qu'un corps extraife en des livres qui ne refpirent que l'amour de DIEU & la voye qui y conduit, en extraife des propofitions hors de leur fuite, que même on les extraife par voye de conféquence le plus fouvent forcée. Voilà ce qu'on ne peut concevoir & dont on n'a la clef que dans la force des préjugés. Mais pourquoi encore les extrait-on ? Pour condamner & immoler un homme dont la doctrine étoit fort diférente de celle du Clergé. Voilà ce qu'on a fait à Molinos. Ce n'eft pas ici le lieu d'en traiter au long ni d'en donner les preuves : Je me referve de le faire dans une autre occafion. Ce nom chargé d'ignominie & qui n'eft cité qu'avec oprobre : j'effaierai de le fortir de l'injufte mépris

où l'erreur, le préjugé, la paffion, qui ont dicté fa condamnation, l'ont jetté & tenu fi longtems. J'ai de bons mémoires. On démafquera les manœuvres qui fe font voulu couvrir du fecret. Les Jéfuites y auront bonne part. On montrera au long tout ce que j'ai dit plus haut, & les intrigues & les violences qui ont mis le nuage fur la vie; la conduite, les mœurs, & la doctrine de ce témoin de la vérité, & qui l'ont fait immoler. Et comment enfin le préjugé contre lequel il reclamoit, s'eft retourné & l'a écrafé.

C'eft ainfi qu'on en a ufé de tout tems envers les faints myftiques, lorfqu'on les a voulu condamner. Et quand eft-ce qu'on ne la pas voulu ? On prend dans leurs livres des paffages découfus, hors de leur enchaînement & de leur fuite. Par exemple, eft-il qu ftion

d'un état de l'ame où après les longues & précurſives pratiques de la méditation, elle doit entrer dans le ſilence intérieur, pour écouter DIEU parlant en elle, après qu'elle a longtems elle-même parlé à DIEU. Alors qu'arrive-t-il? Un dévót criera au b'aſphême, & dit qu'on veut retrancher les pratiques néceſſaires de la méditation; tandis que cet homme injuſte n'auroit qu'à voir quelques pages plus haut qu'on les établit pour les commençans. Non, non, il la bien vu, mais il ne lui convient pas de le voir; l'enſemble d'un livre myſtique l'inquiéteroit, parce qu'à l'enviſager & le préſenter ſous ce ſeul vrai & total point de vue, il ne pourroit y trouver à percer & il n'auroit pas matiere à crier. Il en eſt de même dans tous les dégrés de la vie ſpirituelle. S'agit-il de cet état avancé, où l'ame doit ſe

laiſſer dépouiller des vertus que par ſon activité & ſes bonnes pratiques elle a longtems amaſſé à grands frais, afin que les reſtes d'impuretés que la proprieté a miſe ſur ces vertus ſoyent purifiés & qu'elle retrouve ces vertus toutes pures & divines en DIEU qui en doit être le principe & le moteur. Qu'arrive-t-il encore? La malignité fait trophée de ces paſſages qu'elle décout & ſaiſit: elle y trouve tout de ſuite la ruine des vertus, & par conſéquent un ſyſtême abominable. Elle ſe fait un parti, entraine toute la ſequelle des Docteurs qui font chorus & crient à l horrible péril. *Ote, ôte, crucifie*: & ces calomnies ſe répandent de proche en proche & deviennent enfin univerſelles: & même la plûpart de ceux qui crient ne le font qu'en répétant ce qu'ont dit les chefs de fi-

le, sans avoir jamais rien vérifié eux-mêmes.

Est-il question de ces foiblesses que DIEU même laisse aux plus saintes ames comme à St. Paul, afin de les tenir dans une humiliation perpétuelle & empêcher en elles les plus petites éruptions d'un orgueil spirituel qui sans cela renaitroit de sa propre défaite? Foiblesses dans lesquelles le saint Apôtre se plait plus que dans tous ses dons exquis & ses révélations sublimes, parce qu'il en sent l'utilité pour l'anéantir, & qu'il craint toujours l'orgueil que pourroient lui donner les grands dons. Que disent cependant ces Docteurs lorsqu'ils trouvent le même langage dans les mystiques? Changeans les termes, car rien ne leur coute: ils disent que ces mystiques & spirituels se plaisent dans leur *corruption.* Remarquez bien, ce n'est

plus foiblesses, mais corruption; & alors ils crient à l'horreur, & font crier avec eux toute la troupe des dévôts qu'ils entrainent. Enfin est-il question de cet état plus avancé encore où l'ame après s'être longtems servie des motifs de la récompense comme d'un bâton pour marcher, est arrivée à ce pur amour où elle n'agit plus que pour DIEU, en vue de DIEU qui devient son seul & indéclinable regald, comme on voit dans une infinité d'endroits des Pseaumes & de toute l'Ecriture, & où elle ne pourroit plus se servir des motifs inférieurs qui en elle ont été engloutis par la charité pure. Que disent encore à cela les mêmes hommes? C'est ici que se démasquent encore mieux leurs duplicité qu'un gros volume ne suffiroit pas à raporter. Voici l'une des ténébreuses progressions de leur

raiſonnement. Je ne vais rien leur prêter que je ne ſois en état de démontrer. " Ces prétendus ſpirituels ", diſent-ils ; " qui ſe guident ſi haut, ne veulent ni ciel „ ni enfer, & ſont ſi indiférens à „ tout, que ſous prétexte de la „ volonté de DIEU, ils iroient „ auſſi bien en enfer qu'au ciel. „ L'un leur eſt auſſi indiférent que „ l'autre. Or comme en enfer on „ ne peut pas aimer DIEU, dans „ les rêveries de leur imagination „ ils conſentent donc à être mis „ en un état où on n'aime plus „ DIEU, & à perdre toute cette „ charité qui ne peut être admiſe „ dans la demeure des démons &c. Je me hâte de ſortir de ce langage & de ces conſéquences forcées qui font horreur, & que ces hommes malheureux prêtent aux plus ſaintes ames. Et c'eſt ainſi qu'ils ont l'audace de ſe ſervir de la plus

haute pureté de l'amour & de la fin & conſommation de la charité, pour faire croire qu'on conſent à perdre cette charité & qu'on renonce à cet amour pur, ſi identifié dans l'ame conſommée, qu'il faudroit la détruire elle-même & l'anéantir avant qu'elle put perdre une goute de cet amour.

Je n'ai pas le tems d'allonger. D'ailleurs la malignité des équivoques qu'ils ſe commandent, eſt aſſez démaſquée dans ces exemples. Je pourrois les multiplier ſans fin : mais ceux-ci nous ſufiront entre tous, pour faire voir quelques échantillons d'une mauvaiſe foi que rien ne peut vaincre, ni douceur, ni charité, ni éclairciſſemens, ni le langage conſtant de l'Ecriture où leur paſſion ne veut rien voir du ſyſtéme intérieur, ni la tradition ſucceſſive d'une infinité de ſaintes ames dès les premiers ſiecles du

Chriſtianiſme, ni l'onction ſacrée; ni le langage divin qu'ils ne peuvent manquer de voir dans ces mêmes livres ſpirituels qu'ils tordent & calomnient. Non, rien ne peut les vaincre; ils ſont roidis durcis contre les preuves les plus claires, & les piéces Juſtificatives où les faits ſont démontrés & mis au deſſus de tout doute, ne ſont que les aigrir davantage.

C'eſt ſur de pareilles équivoques & ſur une ſi digne baze que le fameux Janſeniſte Mr. Nicole, a bâti ſon traité, intitulé *des Viſionnaires*. Il faut voir l'indignité avec laquelle il y traite les plus ſaints myſtiques & en particulier le pere Guilloré, & la maniere oblique & artificieuſe dont il préſente leurs idées pour en montrer la prétendue horreur. Ne nous apeſantiſſons pas. De tels hommes auront été un peu étonnés lorſque le voile

étant déchiré; ils ſont entrés dans le domaine de cette vérité qu'ils ont refuſée & perſécutée en ce monde, & qu'il faut voir tôt ou tard pour en être foudroyé.

Il faut en revenir à cet autheur Eccléſiaſtique, leur fidéle imitateur dans ces impoſtures. Les plus grands noms ne l'éfrayent point. Le Marquis de Renti, Mr. de Bernures de Louvigny, les hommes de la plus éminente pieté ſans diſcution reçoivent en paſſant leur coup de bec. Quand les faits clairs & démontrés iroient à l'inquiéter, il ne s'en embaraſſe guères: il ſait où les enjamber & les outrepaſſer, où les farder & les colorer. C'eſt ainſi ſinguliérement qu'il a ſu déguiſer l'horreur des menées qui ont fait immoler le pere la Combe, cet excellent témoin de la vérité. On peut en voir une partie dans la vie même de Madame Guyon, de la-

quelle cet autheur n'a pas ofé attaquer ni même mettre en queftion la droiture. Il fe feroit trop dévoilé, parce que les plus acharnés ennemis de cette fainte femme n'ont jamais ofé y jetter de foupçons. Il n'eft pas même jufqu'à Boffuet, qui bon gré, malgré lui, n'ait été obligé de lui en rendre enfin le plus éclatant témoignage dans l'affemblée du Clergé de France où il tenoit le bureau. Ils n'ont pu trouver aucun endroit à percer dans une fi belle vie, quant à la vertu & aux mœurs : quel a feulement été à cet égard leur artifice ? Que le lecteur impartial en foit Juge, comme DIEU en jugera un jour.

Dans le noir orage que la calomnie fufcitoit contre Madame Guyon & contre fes écrits; elle demandoit à grands cris que l'on prit les plus formelles & les plus juridiques informations de tous les mo-

mens de fa vie & de fes mœurs. Elle ofroit au plus rigoureux examen, jufqu'aux plus légéres traces de fes pas. Vaine demande! Ce n'étoit pas le compte de ceux qui vouloient l'accabler, & le même Boffuet qui après fa prifon & après l'avoir animée, a été forcé enfin de lui rendre juftice quant aux mœurs, fut le premier à éluder une fi équitable demande. Il entraine dans ce refus Madame de Maintenon, qui en fit un formel à Madame Guyon, & qui a ofé écrire qu'il ne convenoit point de vérifier l'innocence de Madame Guyon, de peur que cette innocence reconnue ne donna, difoit-elle, cours à fa doctrine. Comment peut-on ne pas craindre fe deshonorer foi-même par un tel refus & en en rendant de telles raifons? Comment ofe-t-on mettre bas à ce point toute pudeur, toute foi, toute loi,

toute confcience, toute équité ? Comment ofe-t-on fe jouer ainfi de l'innocence & concourir à l'oprimer fciemment, volontairement & avec connoiffance de caufe ?

Il n'eft perfonne qui fache être plus utilement double pour fes intérêts, que ceux dont la duplicité eft couverte des plus grandes aparences de fincérité & de roideur. Madame de Maintenon qui avoit eu d'abord un affés grand apel pour la voye intérieure, le fauffa bientôt. Sa pofition à la Cour, l'inftinct fecret de s'agrandir & de fe maintenir, une fituation délicate, une pofition critique, le refpect humain, la crainte, &c. Il n'en faut pas davantage : il n'en faut pas tant pour faire manquer la vérité divine qui n'eft faite que pour ceux qui la veulent fans referve & aux dépends de tout, qui veulent *l'acheter & ne point la vendre*, comme dit le fage. Cette Dame, fingulier phénoméne de la fortune, n'a pas pu faire affez divorce avec le *moi*, pour entrer dans les vrayes voyes d'un DIEU qui ne fe donne qu'à la perte de nous-mêmes. Elle eut pu faire à l'intérieur des biens incalculables ; elle auroit eu affez de crédit pour entrainer Louis XIV. à le protéger, ou du moins à ne pas le laiffer perfécuter. Mais la vérité une fois manquée, ne fe retrouve plus ; elle fe retire gémiffante & eft perdue, pour qui ne la veut pas toute entiere. Ainfi Madame de Maintenon d'abord liée avec le grand Fenelon, par une vénération qu'on ne pouvoit lui refufer, vint bientôt à le trahir & l'abandonner. Elle n'avoit pas profité de la belle lettre de direction qu'il lui écrivit & qu'on voit fur la fin du troifieme Tome du *Recueil des Lettres de*

Maintenon. Entrainée par des Evêques, perfécuteurs de Fenelon, comme du pur amour de DIEU, elle abandonna un homme qu'elle auroit dû pour ainfi dire adorer. Elle a fait du refte en ce monde de certains biens qu'elle auroit fait infiniment mieux encore fi elle eut été intérieure ; & elle les eut fait fans nuire à la voye feule divine. Mais adorons les jugemens de DIEU. Le monde ne peut recevoir fon vrai Efprit, comment eft-ce que la Cour le recevroit ?

L'Autheur d'hiftoire Eccléfiaftique dont je reléve les excès, en parlant des principaux Quiétiftes, comme il les apelle, amène à la file l'excellent Mr. Malaval. Dans cet article feulement il eft d'acord avec les Jéfuites. Ils n'ont ni les uns ni les autres ofé attaquer fes mœurs trop refpectables pour qu'on l'eut ofé ; mais ils s'accordent à

parler de fa doctrine avec mépris. Cela eft fort naturel aux uns & aux autres ; ce qu'il en dit eft très conforme à ce qu'en ont dit avant lui les Journaliftes de Trevoux. Ils font de grands éloges de fa vie & de fes mœurs ; mais il avoit été infecté du Quietifme, difent-ils, & il l'avoit répandu dans fes livres. Ils furent condamnés à Rome & il fe foumit à la condamnation. Voici la vérité fur Mr. de Malaval & ce que j'ai à en dire. Cet homme excellent, aveugle dès l'âge de neuf mois, mais merveilleufement inftruit par la grace, a fait des livres myftiques dont je ne faurois trop recommander la lecture aux ames intérieures : fes Cantiques & poëfies furtout font admirables ; & quoiqu'inférieurs aux faints écrits de Madame Guyon à qui dans ce genre rien n'eft comparable ; je les crois fupérieurs en

quelque ſorte même à ceux du pere Surin, excellens toutefois. Ainſi on ne lira point Malaval ſans fruit. Il s'eſt ſoumis, comme la fait Fenelon, à la condamnation de Rome; comme lui il ne vouloit pas faire un ſchiſme. Les ames de grace ſont trop dociles pour cela. Ils ſe ſont ſoumis par la même raiſon qui a fait que le Pape Innocent XI. a condamné Molinos; je veux dire pour ne pas occaſionner des diviſions déchirantes: j'en parlerai bientôt plus au long à l'occaſion de Mr. de Fenelon.

Preſque tout ce que notre Auteur Eccléſiaſtique dit & de la perſonne & des écrits de cet Archevêque, il le tire ou de Mr. Boſſuet: quelles ſources! ou d'un certain Mr. Phélipeaux qui a été ſon agent à Rome contre Mr. de Cambray, & qui a écrit une prétendue *rélation du Quietiſme.* Ce Phélipeaux, Docteur de Sorbonne, le plus partial des hommes & au point que les gens du monde même en ont eu honte, ne ceſſe de parler de Mr. de Cambray comme de l'homme le plus mépriſable. A l'entendre, c'étoit un grand parleur. Cela ſe peut, Monſieur Phélipeaux; mais il parloit très bien, très utilement & beaucoup mieux que vous. A l'entendre encore, Monſieur de Fenelon avoit la phiſionomie ſiniſtre: cela ſe peut encore, Mr. Phélipeaux; il pouvoit l'avoir ſiniſtre pour vous; mais très heureuſe pour tout le reſte de l'univers; ſi l'on en excepte encore les Boſſuet & ſes adhérens. On voit par de tels traits le cas qu'on doit faire de cet homme, le pendant de Mr. de Meaux. On n'a pas beſoin de le démaſquer; il s'eſt démaſqué lui-même & c'eſt preſque toujours le cas de la paſſion. Quand

on veut attaquer des perfonnes comme le grand Fenelon, il faudroit le faire plus finement. Mais qu'atendre d'un homme qui a fait un libelle fur Madame Guyon & fon ami, & qui pour cacher tous les artifices & toutes les manœuvres de Boffuet à Rome, ne ceffe de les mettre fur les partifans de Mr. de Cambray.

Le même Phélipeaux, non content de ce libelle, avoit encore compofé une *hiftoire* latine de *l'Eglife de Meaux*, de laquelle Don Jouffaint du Pleffis de la Congrégation de S. Maur, a cru devoir corriger les erreurs & fuprimer les menfonges. C'eft ce dont notre autheur Ecléfiaftique fe plaint. Il fe plaint furtout de la maniere affez vraye & affez équitable dont ce Touffaint Dupleffis raporte le fameux diférent de Mrs. de Cambray & de Meaux. On voit le venin de

ces Janfeniftes; il perce par tout.

Je ne ferai plus que deux réflexions fur cet autheur Ecléfiaftique. Il exhale fa douleur d'après Phélipeaux, de ce que le Quietifme n'eft pas abfolument éteint. Il fe lamente de ce qu'on a pris foin, dit-il, de faire imprimer dans les pays étrangers tout ce que Madame Guyon a écrit. On fait d'ailleurs, ajoute-t-il que ce parti eft acrédité & qu'il a malheureufement de très puiffans protecteurs. Ceffez vos lamentations, je vous prie Monfieur, vous en feriez trop de dépenfes: nous l'entendons bien que tous ces divins ouvrages fe font imprimés. Un DIEU tout bon & dont les vues ne font pas tout-à-fait les vôtres, n'a pas permis qu'il s'en perdit un cheveu. Voici encore par malheur pour vous une nouvelle édition des lettres, augmentée en furcroit de tou-

tes celles de ce Fenelon que vous avez si indignement traité. Nous espérons bien même que DIEU nous fera la grace de faire réimprimer tous les ouvrages de Madame Guyon, afin qu'ils se répandent dans le monde entier, & que tous ceux qui en feront jugés dignes, puissent succer sans obstacle cette divine doctrine. Hé, à quoi serviroit la réforme, si elle ne dégageoit des antraves de la Cour de Rome. DIEU la permise cette reforme non point afin qu'elle suive une raison que malheureusement elle ne suit que trop, mais afin que son esprit qui veut être libre, que sa grace ne fut point géhénée, & que contrainte dans un endroit, elle peut librement suivre son cours en d'autres. Il lui faut bien des lieux de refuge; mais hélas, hélas, elle est presque persécutée par tout.

Ma

Ma seconde réflexion, plus longue & plus importante, taillera dans le vif & démasquera bien des choses. Elle va porter sur la page 340. du Tome 13e. de cette prétendue histoire Ecclésiastique. Là l'autheur ne manque point de jetter son venin sur la soumission de Mr. de Cambray, si admirée par tous les bons esprits & dans tout l'univers. Il en critique la nature & les caractères: ceci va amener une discussion très intéressante. Il prétend donc que la soumission de Mr. de Cambray n'étoit qu'une soumission extérieure; " une soumission de silence & de respect, „ & non point une soumission intérieure, par laquelle il parut „ que l'autheur reconnoissoit avoir „ été dans l'erreur & s'en repentoit ". Ce sont les propres termes de cet autheur, après lesquels il s'exhale en réflexions amères.

D'abord ce qu'il dit dans ces paroles eſt très vrai. C'eſt bien en éfet la maniere dont Fenelon s'eſt ſoumis, & bien loin de le nier, c'eſt exactement ce que nous croions & même dont nous ſommes ſûrs. La queſtion ſe réduit donc à ſavoir & à vérifier, ſi cette maniere de ſoumiſſion eſt bonne & de miſe devant Dieu & devant les hommes ou non: ſi elle doit être blâmée ou aprouvée; ſi elle eſt juſte ou criminelle. Si elle eſt criminelle, nous avons tort de lui aplaudir & de l'aprouver. Si elle eſt juſte, l'autheur eſt un calomniateur. La ſuite va faire voir ce qui en eſt.

Mais avant que de démontrer en ce point la vérité & de la tirer de la confuſion & du cahos où ces gens là la mettent malicieuſement, il ſera bon de faire deux ou trois remarques préliminaires. Cet homme d'abord n'eſt ici que l'écho de

Boſſuet, de l'Evêque de St. Omer & de beaucoup d'autres qui répétoient par tout ces diſcours, & dont la paſſion auroit voulu pouſſer Mr. de Cambray juſqu'au bout. Ils avoient ſi bien noirci ſa ſoumiſſion que Madame de Maintenon, entrainée par ces clameurs, & qui s'ingéroit à ce ſurquoi qu'il lui auroit convenu de ſe taire, que Madame de Maintenon diſoit qu'elle ne croiroit jamais la ſoumiſſion de Mr. de Fenelon ſincere, juſqu'à ce qu'elle le vit refuter lui-même avec chaleur les maximes contenues dans ſon livre condamné à Rome. Qu'on prenne patience, on verra bientôt ſi ces gens-là avoient raiſon. Remarquez, je vous prie, en ſecond lieu, quel eſt l'homme qui répete tous ces bruits dans ſon livre. Un Janſeniſte! J'ai tout dit en ce mot. *O tempora, ô mores!* O inconſéquen-

ce ! duplicité, pharisaïsme, poussé au delà de tout ce qu'on pourroit imaginer. Un Jansenište critique & blâme la soumission de Mr. de Cambray ; c'est-à-dire, ne la trouve pas assez forte, l'auroit voulue intérieure aussi bien qu'extérieure. Un Janseniste ! Que tout l'univers en soit juge. Où est la pudeur ? Comment peut on pousser l'audace à ce point ? Des Jansenistes ; eux qui, comme tout le monde sait, non seulement ne se soumettent point intérieurement, mais sont extérieurement indociles aux Décrets de la Cour de Rome ; font schisme, refusent les Bulles, en apellent perpétuellement comme *d'abus*, étourdissent l'univers du bruit de leurs refus, & font dans le corps de l'Eglise Romaine un membre monstrueux qui en prépare peut-être la ruine & risque de miner enfin sa constitution. Un Janseniste !

Remarquez en troisieme lieu, que j'envisage ici les choses selon la position de chacun. Un Protestant qui auroit écrit sur le pur amour & à qui Rome auroit fait l'honneur de le condamner, ne s'embarasseroit guères de la condamnation & n'auroit pas à s'en mettre en peine. Il iroit toujours son chemin, parce que l'idée de la réforme va à n'être soumise ni à infaillibilité, ni aux Jugemens de l'Eglise Catholique. Le principe de la réformation l'en dégage. Non point que ce principe doive dégénérer en licence & en liberté éfrénée : mais nous croyons qu'on y doit avoir une sainte liberté ; que la grace n'y doit point être gênée, puisque même aujourd'hui les héréfies osent y arborer l'étendart & se montrer par tout. Nous croyons que cette grace pure qui fait seule l'homme vraiment

ſpirituel, ne doit nulle part être contrainte. Nous croyons que les Princes même & les ordres Eccléſiaſtiques n'en ont aucun droit, parce que nous ne dérogeons à aucun ordre & que nous ſommes les meilleurs citoyens & les meilleurs ſujets. Pleins de reſpect pour les Princes & de ſoumiſſion à tous leurs ordres civils & raiſonnables. Soumis pour DIEU dont ils ſont les Lieutenans & pour la conſcience, comme l'a dit St Paul; nous ne croyons pas qu'on puiſſe nous en demander davantage, & que ni Prince ni Clergé ait droit ſur ce qui peut ſe paſſer au dedans entre un DIEU dont l'œuvre eſt inconnue & une ame qu'il daigne favoriſer de ſes dons & de ſon ſecret.

Mais comme il peut arriver que par équivoque on nous confonde, ainſi que cela ne s'eſt vû que trop

ſouvent, avec des fanatiques qui ſe ſouſtraiſent aux Souverains. Lorſque pêle & mêle on enferme ſous le nom général de Pietiſte, toutes ſortes de ſectes, & qu'on fait à notre égard la même équivoque. Nous devons doucement, chrétiennement nous juſtifier & faire ſurnager la vérité, & du reſte quant à *l'extérieur* & au Civil être très ſoumis. Les premiers Chrétiens ſe ſoumettoient aux tyrans même les plus acharnés, en tout ce qui n'étoit pas leur conſcience. Les Princes ont le droit non ſur les conſciences, mais de maintenir l'ordre. C'eſt à eux à en répondre à DIEU s'ils en abuſent. Il ſe pourroit trouver des fanatiques qui mettroient tout en combuſtion, ſi les Souverains n'étoient pas reſpectés; ſe revolter même pour la vérité. Ce ſeroit ſe ſortir de cette même vérité qui veut qu'on rende à *Céſar* ce

qui est à César, & à DIEU ce qui est à DIEU: ce feroit faire un infiniment plus grand mal que de se soumettre.

Mais après ces bornes posées, j'ajoute que dans tous les pays Protestans quelconques, je n'en excepte aucun, où on persécuteroit des personnes soumises à leur Prince, où on persécuteroit des personnes qui ne respirent que l'amour de DIEU, le zèle pour la Religion, qui parlent ou écrivent non en revoltés, mais selon que la grace qu'ils ont reçue leur donne de parler ou d'écrire; des personnes dont la conduite est d'ailleurs solide & édifiante, dont la conversation respire la charité & la douceur. Je dis, qu'en tout pays Protestant où on persécuteroit ou bien *seulement où on géneroit* de telles personnes, on auroit un très grand tort, & ceux qui le feroient

auroient à en répondre devant DIEU.

A la vérité ce n'est guères & presque jamais, ce ne pourroit être que le Clergé & l'ordre Ecclésiastique qui s'éléveroit contre de telles personnes. Et par quelle raison s'éléveroit-il contr'elles? Je mets à part des passions, dont je veux ne pas croire capable un ordre d'Ecclésiastiques. Que feroit ce donc? Ce feroit sans contestation, parce que quelques idées, sentimens, ou opinions de ces personnes ne feroient pas exactement conformes avec les idées, opinions & sentimens établis comme règle parmi ces Ecclésiastiques. Mais je voudrois bien leur demander; 1°. S'ils en ont eux-mêmes une qui soit fixe & invariable, & si l'idée même de la reforme ne va pas à une liberté qui n'est que trop dégénérée ensuite en un éfroyable cahos d'opinions &

en un libertinage d'esprit & de raison où chacun a sa Religion à sa mode. Je voudrois bien leur demander si dans le corps entier des Ecclésiastiques Reformés, il n'y a pas des supralapsaires, des infralapsaires, des Arriens, des Arminiens, des Sociniens, & s'ils pensent tous, & remarquez bien, s'ils disent tous de la même façon; je dis même dans le même pays? Voilà la question que je ferois à leur conscience.

Je voudrois leur demander en second lieu; si on peut, si on veut & si on doit avoir des Papes dans la Réforme: & si après avoir quité celui de Rome, il faut s'en donner un grand nombre, qui, souvent n'entendent rien aux choses, équivoquent perpétuellement & ne comprennent pas quelquefois les premieres notions du vrai Christianis-

me. Je le dis avec douleur & l'amertume dans l'ame.

Je voudrois leur demander en troisieme lieu; si supolé qu'en mépris & en inconséquence de l'idée de la Réforme, il y faille des Papes; si ces Papes doivent tolerer tous les abus horribles de la raison qui a enfanté toutes les héréfies & toutes les diférentes manieres de penser qu'ils ont entr'eux, & ne se servir d'autorité réprimante que contre ceux que la grace préserve de toutes ces héréfies, que contre des personnes bienfaisantes dans la societé, que contre des personnes qui écrivent ou parlent d'une maniere utile, Chrêtienne, édifiante, & qui enfin ne respirent que l'amour de DIEU qu'ils voudroient inculquer aux autres. Voilà ce que je voudrois leur demander & surquoi je les sommerois de répondre devant DIEU. Je les sommerois

de dire s'ils croyent que la Réforme n'est faite que pour donner un libre cours à tous les égaremens de la raison qui se perd en systêmes, & non point pour donner un libre cours à la grace du pur amour de DIEU, qui, persécuté maintenant dans l'Eglise de Rome, voudroit trouver un refuge libre chez les Protestans. Je les somme de dire s'il n'y aura d'exception dans la *liberté de la Réforme*, que par raport aux objets les plus purs & les plus saints, & si tandis que la licence des opinions y est soufferte, la grace de DIEU, le don de DIEU, le Saint Esprit & son œuvre dans les cœurs y doivent être contrains & tyrannisés.

Voilà les questions que je prens la liberté de leur faire, non par haine, non par aigreur, mais à cause de la vérité & en charité; les conjurans d'y penser aussi sé-

rieusement qu'ils auront à en répondre. Je pourrois faire bien d'autres questions tout aussi tranchantes; mais il ne faut pas allonger. Le Seigneur sait que tout, en disant ces choses, je me sens un grand amour pour eux & que je donnerois volontiers ma vie pour qu'il y eut entre nous une parfaite *unité d'esprit* & un *même sentiment que celui qui a été en Jésus-Christ*.

Telle est donc la position de ceux d'entre les Protestans que la grace apelle aux *voyes intérieures*; cette grace libre & gratuite dans ses dons & qui ne s'embarasse guères des systêmes, des opinions des hommes & des règles qu'ils se font. Ces personnes doivent jouir d'une douce & sainte liberté, d'une liberté pleine & entiere, qui n'est point turbulente, inquiéte, qui respecte les Gouvernemens, qui ne va point à empêcher les Cultes extérieurs,

qui enfin ne dérange rien, ni dans la societé, ni dans l'ordre établi. Et nous croyons que ceux qui empêchent une telle liberté, en recevront leur punition.

Mais cette position des Protestans n'est pas la même pour un Catholique Romain. Ici il faut raisonner selon la foi de chacun, & selon les vérités de circonstance se mettre exactement dans la diversité des situations. L'idée primitive du Papisme, c'est la soumission à l'autorité de l'Eglise qui s'explique ou par le Pape, ou par les Conciles &c. &c. Or supofez maintenant dans le Papisme un homme apellé par la grace aux *voyes intérieures.* (Car cette grace toujours supérieure à tout & qui ne peut être contrainte ni par les hommes ni par les positions, peut se donner dans quelque communion qu'on soit extérieurement. Elle se donneroit mê-

me à un Payen, s'il étoit vraiment disposé à la recevoir. On en a des exemples frapans à la côte de Malabar & en bien d'autres lieux.) Supofé dis je, le cas de Mr. de Fenelon qui a amené cette discution. Voilà Mr. de Cambray Catholique; il est plus, il est Ecclésiastique dans cette Communion: il a écrit sur le pur amour & sur les voyes mystiques; & Rome a condamné son livre. Que doit-il faire? Il doit se soumettre. Les vrais intérieurs ne font point schisme dans l'Eglise; & le Catholique le devroit encore moins que le Protestant. Les divisions mettent tout en conflict, & donnent lieu à l'ennemi par l'orgueil & les passions. Les *sectes* sont mises par l'Apôtre au rang des *œuvres de la chair.* Mr. de Fenelon pouvoit & devoit condamner son livre pour ne pas faire une émeute scandaleuse: il le

devoit par douceur, par démiſſion, par ſimplicité, par eſprit d'enfance : il pouvoit ſe dire à lui-même que ſon livre avoit des mots équivoques qu'on pouvoit détourner à un faux ſens & tirer le poiſon de ce qu'il y a de plus exquis. Il ſavoit que le pur amour n'étoit pas dépendant de ſon livre & qu'un Dieu indépendant des moyens; infini en moyens, (Eſaïe) *magnifique en moyen & puiſſant en force*; pouvoit s'en paſſer : il pouvoit même raiſonner plus loin & ſe dire à lui-même, que ce qui eſt la vérité de Dieu même, peut pour un tems n'être pas une vérité univerſelle, peut n'être pas de circonſtance pour tous les hommes ſans exception; pour tant d'hommes charnels & groſſiers qui n'entendans rien aux choſes en même tems qu'ils ſont corrompus, pouvoient tourner à un faux Quiétiſme l'éternelle vérité du pur amour, & abuſer de certains termes pour donner dans une licence fort éloignée de l'intention de tout cœur en qui cet amour a poſé ſon ſiége. Il pouvoit ſe dire mille choſes; mais ſans raiſonner. En un mot il eſt Catholique, il ſe ſoumet. Sa ſoumiſſion à *l'extérieur* a été ſimple, ingénue, ſans bornes. Il adhére au bref du Pape; il fait un mandement de ſoumiſſion, lui-même il le publie. Il n'écrit plus pour ſoutenir ſon livre; il défend qu'on le liſe, il refuſe de concourir & de colluder avec ceux qui voudroient déſormais en prendre la défenſe, & regarde même les ofres qu'on lui en fait comme un piége tendu à ſa droiture. Voilà ce qu'il a fait: ainſi *à l'extérieur* ſa ſoumiſſion a été entiere.

Voici maintenant la vraye queſtion, entre l'autheur Janſeniſte &

tous les ennemis de Mr. de Cambray d'une part, & nous d'autre part. L'Archevêque devoit-il davantage, devoit-il une foumiffion intérieure, devoit-il foudroyer par écrit la doctrine du pur amour & des voyes internes qu'il avoit foutenues?

Je vais là-deffus établir & démontrer deux chofes. La premiere, qu'il n'eft ni Communion Chrétienne, ni Pape, ni Potentat qui eut aucun droit de l'exiger; & qu'aucune autorité quelconque ne va jufques là. La feconde, c'eft que fi Mr. de Cambray l'eut fait comme fes acerés ennemis l'auroient voulu, Mr. de Cambray fut devenu un homme facrilége, blafphémateur de l'œuvre interne de DIEU fur les cœurs, & n'eut rien moins que péché contre le St. Efprit. Déduifons d'abord la premiere. Je dis donc, 1°. qu'il n'eft aucune autorité fur la terre qui ait droit

fur les *actes internes*. On fait que les loix humaines n'y ont aucune prife. Tout ce qui fe paffe uniquement au dedans échape à leur but, à leur fin, à leur efprit, à leur capacité. Toute leur fanction ne s'étend qu'à ce qui fe montre au déhors. Tous les Canons, toutes les Régles, tous les Conciles, tout ce qui fe prononce ex Cathedra, peut bien gêner & contraindre l'extérieur d'un Catholique Romain; mais ne peut pas gêner l'œuvre de DIEU & du Saint Efprit, fon œuvre particuliere dans chacun. Tout cela ne peut pas forcer la vraye foi, don d'en haut qui donne le *Caillou blanc* (Apoc) & ce *fecret interne que perfonne ne connoit que celui qui le reçoit*. Toute régle qui va plûtôt à gêner l'œuvre vraie & éfective de la grace quelle qu'elle foit en chacun, eft une régle tyrannique & qui fera défavouée au Tribunal de DIEU. La

vraie régle devroit être d'aider, en chacun l'œuvre de cette grace interne qui seule est le tout. Voilà l'unique but de toute solide Religion & de toute régle divine. Mais afin de rendre la chose plus claire & plus palpable que le jour, & qu'on comprenne bien ma pensée & la preuve de tout ce que j'avance; je prendrai ici un exemple très instructif dans ce qui s'est passé à Rome à l'égard de Molinos. On y verra la vraie & secrette cause de sa condamnation dans certaines propositions rélatives à notre sujet & non point dans ce que ses injustes ennemis lui ont atribué. Je raporterai ici quatre propositions de Molinos, condamnées, qui sont parfaitement au sujet: je les traduirai très exactement du latin, après quoi nous ferons nos réflexions. Ces propositions sont les 65-68.

Proposition 65e. " On doit obéir

" aux Préposés dans l'extérieur; " mais l'étendue du vœu d'obéissance dans les Religieux ne peut jamais embrasser que l'extérieur. Par " raport à *l'intérieur*, la chose va " tout autrement; il n'y a que Dieu " seul & le Directeur qui puissent " & doivent y entrer.

Proposition 66e. " C'est une doc-" trine nouvelle dans l'Eglise de " Dieu, & souverainement ridi-" cule, que de soutenir qu'une ame " par raport à son *intérieur* doive " être gouvernée par son Evêque. " Tellement qu'elle doive aller à " lui avec son Directeur, & le con-" sulter s'il n'a pas la capacité requi-" se: cette doctrine, je l'apelle *nou-" velle*, parce qu'elle n'est conte-" nue ni dans la Sainte Ecriture, ni " admise par les Conciles, par les " Canons, ni par les bulles, ni par " les Saints, ni par aucun autheur " aprouvé, & même n'a pu être ni

„ donnée, ni admiſe; car l'Egliſe
„ ne juge ni ne doit juger des cho-
„ ſes cachées & chacun a le droit
„ de ſe choiſir ſon Directeur.

Propoſition 67e. " Avancer que
„ l'intérieur & ce qui ſe paſſe au
„ dedans doit être manifeſté au Tri-
„ bunal extérieur des Prépoſés, &
„ que ce ſoit pécher que de ne pas
„ le faire: c'eſt une erreur manifeſ-
„ te & une fourberie, parce que
„ l'Egliſe ne juge point des choſes
„ cachées. Et ainſi de telles inven-
„ tions & tromperies aportent aux
„ ames les plus grands préjudices.

Propoſition 68e. " Il n'eſt ſur la
„ terre aucune Puiſſance, ni aucu-
„ ne Juriſdiction, qui ait le droit
„ de commander que l'on découvre
„ les lettres d'un Directeur à l'égard
„ de l'intérieur de l'ame. Il eſt donc
„ très néceſſaire d'avertir que cela
„ eſt un piége & une ſéduction de
„ Satan ".

Telles ſont les quatre propoſitions condamnées dans Molinos, que je voulois citer & qui dévoilant ce myſtère, ſont parfaitement rélatives à ce que j'établis ici. Qu'il n'eſt aucune Puiſſance ſur la terre qui ait droit ſur l'intérieur ni d'ouvrir & de pénétrer dans le ſanctuaire de l'eſprit & d'un cœur qui eſt à DIEU, & où il peut faire tout ce qu'il lui plait. Comme je traiterai ailleurs plus au long de Molinos, je ne m'y étendrai pas ici & je ne ferai qu'ajouter ſur ſon ſujet; que, c'eſt très mal à propos qu'il eſt blâmé parmi les Proteſtans, comme on le diſoit il y a longtems dans les Actes de Leipſic, où on avertiſſoit les Théologiens Proteſtans qu'ils feroient ſagement de réprimer leurs Jugemens précipités contre Molinos; de peur qu'en le condamnant, ils ne condamnaſſent auſſi leur propre cauſe. Mais qui eſt-ce qui veut écouter? On crie à l'a-

veugle, & sans savoir ni comment ni pourquoi.

Il faut faire une distinction tout à la fois lumineuse & utile dans une question qu'on a tant embrouillée. Il faut distinguer ici la *foi symbolique*, de l'œuvre interne & des opérations cachées de l'Esprit de DIEU dans les ames. Cette foi symbolique se raporte aux articles du *Credo*. C'est la croyance sûre, vague, générale & universelle des articles qui y sont contenus. Et je crois que l'Eglise de DIEU, quelle qu'elle soit & où qu'elle soit, a droit d'en juger, d'en décider & de la maintenir. Mais ce n'est ni ce contre quoi Molinos reclamoit, ni ce n'étoit le cas de Mr. de Fenelon, ni encore ce ne doit être l'assertion ni la prétention d'aucun Protestant. Le symbole qui caractérise le Chrétien & qui en est la marque, doit reposer par tout sur une baze immuable. C'est la foi *Théo-*

Théologale, distinguée & non contradictoire à cette foi particuliere dont parle le Prophête Habacuc, lorsqu'il dit, *le Juste vivra de sa foi.* Remarquez bien, il ne dit pas seulement, *de la foi*, mais *de sa foi*; de cette foi qui lui est particuliere & qui ne contredit point la foi générale, qui servant de fondement à tout en même tems, ne déroge en rien à l'œuvre interne que l'Esprit de DIEU peut opérer. Cette œuvre interne ajoute à la foi Théologale & ne la détruit point; elle ne fait que l'étendre, bâtir dessus, l'expliquer, la développer à l'ame, comme il plait à la grace, & lui en montrer les insondables merveilles, inaccessibles à ceux qui n'ont pas reçu cette *onction du Saint*, dont parle l'Apôtre, & qui par elle *connoissent toutes choses.* Et voilà pourquoi & d'où est venue cette maxime si équitable du *Droit Canonique; l'Eglise ne juge pas des*

choses qui sont cachées. Cette maxime qui doit constamment faire régle n'est-elle pas fondée sur la parole de St. Paul même. *Que l'homme spirituel juge de tout & n'est jugé de personne.* Se peut - il rien de plus fort. Qu'on lise avec attention (1. Corinth. II. depuis le verset dixieme jusqu'à la fin ,) où sont contenues ces paroles : que sont la plûpart de ceux qui s'ingérent d'en juger sinon en éfet des hommes animaux, comme les apelle St. Paul, & qui au lieu d'aider & de soutenir la vérité divine qu'ils seroient apellés à soutenir *par état*, ne font que de l'oprimer & d'en persécuter les témoins ; gens à qui on pourroit apliquer les graves & formidables paroles de St. Etienne : (Actes 7.) *Hommes incirconcis de cœur & d'oreilles, vous résistez toujours au St. Esprit, & vous êtes tels qu'ont été vos péres. Quel est le Prophête que vos péres*

n'ont point persécuté &c. ? C'est ainsi que ces hommes persécuteurs, commettent le péché contre le Saint Esprit, qui n'a jamais été plus généralement commis qu'il l'est de nos jours.

Qui est comme DIEU *entre les forts ?* Qui est DIEU, qui est Jésus-Christ, qui est le Saint Esprit ? Est-ce le vrai DIEU ou des hommes que David ne craint point d'apeller *menteurs ? Où est le Sage, où est le Scribe, où est le Docteur profond de ce siécle ?* Le Seigneur Jésus ne les a-t-il pas tous accusés, convaincus d'aveuglement & de folie ? Ne va-t-il pas en punition de leur orgueil, jusqu'à remercier son Pere de leur cacher les objets inéfables qu'il ne révele qu'aux ames humbles & enfantines ? DIEU n'est-il pas *admirable en ses Saints ?* Que s'il y est admirable, ne doit-il pas faire en eux, une *œuvre extraordinaire*, inaccessi-

ble aux pensées de la raison & à tous les systêmes ? Ses voyes sont - elles les nôtres ? Ne dit-il pas lui-même, qu'elles en sont aussi éloignées que les Cieux le sont de la terre ? *Son bras seroit-il racourci*, pour ne pouvoir opérer des merveilles ? & les plus grandes merveilles qu'il fait ici bas, n'est-ce pas l'œuvre interne de sa grace ? Qui est - ce qui lui liera les mains ? Le fond de la vie *spirituelle & intérieure* n'est-il pas inéfable, par cela même qu'il est une vie *cachée en* DIEU. Remarquez bien, *cachée en* DIEU. Où est donc le Tribunal ici bas, où est la dignité, où est la puissance, où est la jurisdiction, où est l'autorité à laquelle cette vie intérieure puisse & doive être soumise ? Un DIEU grand, a-t-il donc donné aux hommes son pouvoir caché ? Leur a-t-il donné parole de s'asservir en son œuvre à leurs régles, à leurs systêmes & à

leurs méthodes ? Ne peut-il pas faire pour les uns ce qu'il ne fait pas pour le général, & les régles faites pour le plus grand nombre, si elles ne sont pas cette exception, si elles sont exclusives de toute exception, si on les veut faire universelles, ne sont rien moins dès ce moment, en cette quantité & à cet égard que des régles sacriléges. Et les hommes qui osent les établir universelles, des hommes qui par là font la guerre à DIEU, veulent forcer son opération, la tailler, la polir, la cizeler à leur façon, maitriser le Saint Esprit, & être pour ainsi dire, les dieux de DIEU même. Prenez garde, ô hommes ! que vous ne soyez un jour trouvés *faisant la guerre* à un DIEU qui nous trouvera tous.

Mais, dira-t-on, le fanatique, l'enthousiaste, l'homme jouet de l'illusion, des cerveaux allumés, des imaginations ardentes, sous prétexte de

la grace, abuſeront de ce principe, ſe croiront tout permis, & pouſſeront ſouvent au déhors un jet monſtrueux. Tout mon diſcours eſt allé à la réfutation de cette objection & a poſé toutes les bornes. Les régles ſont faites pour l'extérieur de telles gens, s'il eſt déréglé, elles ſont faites pour corriger ou punir les éruptions extérieures; mais on n'a d'autre droit ſur l'intérieur qu'un droit de douceur, d'avertiſſement & d'inſtruction.

Revenons à Mr. de Cambray. Catholique, il devoit être ſoumis au déhors. On condamne ſon livre, & il le condamne lui-même. Un décret de Rome proſcrit ce livre, & il accepte le décret & le proſcrit lui-même. Tout cela eſt extérieur, il a pu s'expliquer confuſément en écrivant. D'ailleurs ſa poſition le ſoumet à Rome, & il exécute ſes ordres. Voilà juſques où va la juriſdic-

tion de Rome ſur lui. Et voilà juſqu'où doit & peut aller ſa ſoumiſſion; en voilà le point précis, *l'extérieur*. Si ces maximes étoient ſuivies par tout, dans toutes les ſociétés, & ſi ces bornes étoient bien & préciſément poſées, ſans qu'on les outrepaſſât jamais nulle part; alors ſans doute tout ſeroit dans l'ordre où tout doit être. Il n'y auroit ni confuſion, ni cahos, ni heurts, ni conflicts de juriſdictions, ni anticipation ſur les droits reſpectifs. Un DIEU tout grand ſeroit libre dans ſes dons & dans ſon œuvre interne. Les vrais Chrêtiens, les témoins de la vérité divine, ſeroient aidés, ſoutenus, protégés & non pas calomniés, mocqués, oprimés, mépriſés, & perſécutés. L'homage, le tribut de reſpect & de ſoumiſſion ſi bien dûs aux Souverains de la terre ſeroit exactement rendu. Il y auroit toujours le flux & reflux le plus heu-

reux de protection à la part des Souverains sur le Chrètien, & de soumission & d'amour en celui-ci à l'égard de son Prince; sans que la puissance des hommes toujours respectée comme elle doit l'être, envahit jamais sur la puissance de Dieu. Enfin on verroit les régles Ecclésiastiques par tout pays, rouler sans contrainte sur leur pivot & sur leur baze, si elles protégeoient toujours l'œuvre de la grace sans la maitriser & sans l'asservir. Si enfin au lieu de s'en tenir à leur lettre, on savoit en saisir l'esprit qui va non à oprimer les consciences, mais à les aider & à dilater les cœurs pour l'amour d'un Dieu qu'on doit aimer sans bornes. Mais hélas, ce tems heureux n'aura lieu que lorsqu'il n'y aura qu'un seul Troupeau & un seul Berger: il n'aura lieu que lorsque le Règne intérieur de Jésus-Christ devra s'élever sur les ruines de l'orgueil, de l'incrédulité & des systêmes. Alors les Princes eux-mêmes protégeront les fidéles plus ou moins sous l'opression jusqu'alors, & Dieu se formera des Pasteurs selon son cœur.

Par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, on voit que j'ai traité, démontré d'avance ce qu'il faut penser sur la 2e. question, agitée à l'occasion du cas de Mr. de Cambray; & je n'ai pas besoin de m'étendre beaucoup. Un Dieu qui sait se faire entendre, goûter au dedans, & qui montre à l'homme en secret tout ce qu'il veut, avoit montré à Fenelon ce qu'il avoit déja montré à Salomon avant lui. Il lui avoit montré, qu'il est seul la derniere fin de l'homme, comme il en est le principe. (Proverb.) *Dieu a tout fait pour lui-même.* Il avoit montré à Fenelon que tout motif d'aimer Dieu autre que Dieu même, pouvoit bien être un motif à

tems, un motif inférieur, un bâton pour aider à marcher quiconque ne peut pas s'élever à DIEU purement & à qui il faut encore la perspective, ou des punitions ou des récompenses. Il lui avoit montré que qui ne craint pas DIEU pour lui seul, mais à cause de la punition n'étoit encore que l'esclave qui craint non son Maître, mais les coups. Il lui avoit montré que qui n'aime DIEU que pour le ciel & la béatitude, s'aime bien mieux encore lui-même que DIEU, est bien plus à lui même sa derniere fin que DIEU n'est sa derniere fin. Il lui avoit rendu infiniment palpable cette vérité si ridicule aux yeux des Docteurs, & tant contredite par tous les hommes intéressés, & qui se recourbans éternellement sur eux-mêmes, ne font jamais divorce avec l'amour propre. Il lui avoit montré l'impureté de cet amour, qui croit aimer DIEU & qui dans le fond n'aime que le bienfait & lui-même. Il lui avoit montré que sa divine Ecriture, qui comme la manne a tous les goûts, tout en présentant la récompense pour hameçon à l'indocile grossiereté du genre humain, afin du moins de gagner sur lui quelque chose, savoit en même tems élever l'ame qui veut se donner sans reserve, jusqu'au regard indéclinable de son DIEU & à un amour libre, dégagé, indépendant de tout ce qui n'est pas DIEU même. Il lui avoit montré le divin sens de la mystérieuse Echelle de Jacob, où se trouvent tous les échelons & tous les dégrés, jusqu'à ce que l'ame fidéle, arrivée au dessus, ne voye, n'envisage, ne goute, ne sente, ne veuille plus rien que DIEU même. Il lui avoit montré que comme la foi est le moien d'arriver à la charité pure, & la manuduction à cette divine charité, lorsque l'ame y est arrivée comme à son terme; elle n'a plus besoin de foi pour l'y conduire;

& la foi & l'efpérance qui l'ont aidée fans être détruites font englouties par la charité qui les contient furéminemment, comme font perdus & noyés les moyens dans la fin lorfqu'on y eft arrivé. Ils y font contenus, dis-je, non plus comme moyens, mais comme rentrés dans leur fin bienheureufe. DIEU *eft charité*, dit l'Apôtre: *Quiconque eft dans la charité demeure en* DIEU; *il y demeure:* remarquez bien; il y eft donc par état permanent. Et ailleurs le Seigneur lui-même dit: *Moi & mon Pere nous ferons notre demeure en lui.* Par conféquent l'ame arrivée à la charité pure eft en DIEU même. Elle eft donc dans fa fin, & par conféquent encore la foi & l'efpérance ne lui fervent plus de moyen, mais quant à leur office, elles font abforbées par cette fin. De même le ciel & la béatitude font bien contenus en DIEU. Il ne faut pas croire que celui qui eft en DIEU les perde, il ne les eut au contraire ja-

mais plus affurées; mais ils ne font plus fon motif, mais il ne les envifage plus. Tout eft furéminemment englouti par la charité. Alors s'accomplit la loi d'amour, la feule qui rende à DIEU la gloire qui lui eft dûe, & la feule qui faffe le vrai hommage à fa fupériorité infinie.

Mais à quoi fert de s'étendre? Quand j'expliquerois fans fin cette divine vérité, qui eft-ce qui la croiroit? Elle ne fe fent que par le cœur & n'eft acceffible qu'à l'expérience. La raifon qui brouille tout a des milliers de canons dreffés contr'elle. Les cœurs refferrés, les entrailles rétrécies des hommes fuperbes & aveugles ne peuvent ni la faifir, ni la comprendre; elle leur eft même fcandale, & les plus modérés d'entr'eux croyent faire beaucoup lorfqu'ils ne la perfécutent pas. Il faut attendre en patience que DIEU fe léve & avec lui la lumiére victorieufe, & que fes ennemis foyent diffi-

pés. Un jour il faudra la voir cette vérité si contredite aujourd'hui & en sentir le poids accablant & terrible. Mais il faut revenir à Mr. de Fenelon. Voilà ce qui lui avoit été montré au dedans : voilà ce qui avoit été imprimé dans son esprit, & gravé sur son cœur par une touche sûre & immortelle. Et de quel doigt, mon DIEU! & de quelle main? Vous le savez, Seigneur, à qui je ne crains point d'en apeller ici; du doigt de votre Saint Esprit même. Si donc Fenelon eut retracté non seulement son livre, mais ces vérités, mais la vérité du pur amour, mais la vérité, mais la certitude de la route qui y conduit, Fenelon auroit été un homme sacrilége : il eut vendu & trahi la vérité connue dont en ce siécle aveugle & malheureux, il avoit été apellé à être témoin & héraut. Il auroit blasphêmé l'œuvre de DIEU & de son Esprit : il auroit dénaturé la sûre lumiére que la grace avoit mis

en lui, pour l'enveloper, par complaisance pour des hommes menteurs, dans les plus infernales ombres. Il auroit menti au dépôt sacré qui lui étoit confié, & à la sacrée tradition de tant de Saints & de Peres du désert. Il auroit menti à DIEU, à l'univers & à lui-même. Voilà seulement ce que ses ennemis vouloient de lui.

Il est tems de finir ce long discours que je terminerai par une réflexion singuliére : elle portera sur ces paroles remarquables que Jésus-Christ disoit à ses Disciples, en leur annonçant les maux qui alloient fondre sur eux. *Vous serez haïs de tous à cause de mon nom.* C'est-à-dire donc que les amis véritables de Jésus-Christ sont haïs de tous : c'est à quoi on peut les connoître; & c'est exactement le cas du mysticisme, de la voie interne & du pur amour. Depuis les plus acharnés incrédules jusqu'aux plus pieux dans l'Eglise extérieure, tout est contr'eux, l'irréligion, la raison, une

foi inférieure, tout s'accorde à prof-crire à qui mieux. Toutes les Communions, tous les partis, toutes les fectes fi divifées entr'elles femblent s'être donné le mot. Le Papifme, le Lutheranifme, le Calvinifme, les gens du monde, les Chrêtiens prétendus, les favans, les fages, les Docteurs, les Janfeniftes, les Moliniftes, Quakers, trembleurs, Mennonites, infpirés, illuminés, Anabatiftes, Piétiftes, Moraves, Méthodiftes, &c. Tous les hommes qui font encore dans leur raifon, ou dans une grace naiffante, mais arrêtée & circuitant dans le *moi*; tous, dis-je, ou le perfécutent ou ne l'aprouvent pas. Qu'y a-t-il à opofer à toutes ces contradictions? la réfignation, la patience. Etre pleins de refpect pour les Souverains en tout ce qui eft de leur diftrict: & du refte fe laiffer méprifer, perfécuter même s'il le faut, fans jamais rougir du nom de Jéfus-Chrift.

PREMIERE

PREMIERE PARTIE.

Contenant

QUELQUES DISCOURS CHRETIENS ET SPIRITUELS*.

DISCOURS I.

Courte idée de la voie intérieure.

Que le procedé INTERIEUR *commence par chercher Dieu dans foi, non par les éforts de la tête, ni par celui des aufiérités, mais par l'inclination du cœur; à quoi Dieu correfpond par fa préfence, qui inftruit l'ame de ce qu'elle doit faire & omettre: après quoi l'ame aiant coopéré* activement, *Dieu la met dans un état* paffif, *où il fait tout en elle, lui fait faire un très grand progrès, premierement par voie de* jouiffance, *puis par* privation, *& enfin par le* pur & parfait AMOUR.

* Ces Difcours dans l'Edition de Hollande fefoient la Cloture du quatrieme Volume, mais comme il auroit été trop épais, on les a renvoiés au cinquieme, afin que joints à la correfpondance qui n'avoit pas encore paru, les Volumes fuffent plus raprochés.

1. QU'eſt-ce que c'eſt que l'INTERIEUR? Commencer par chercher *le roiaume de Dieu* (*a*) *au dedans de nous*. Or cette recherche ſe fait par rentrer en ſoi en ſe ſéqueſtrant de tous les objets du déhors par un fort recueillement. On ne trouvera ce roiaume qu'où Dieu l'a placé, qui eſt où je dis. Il faut donc commencer par une recherche exacte, & Jéſus-Chriſt a dit; (*b*) *Cherchez*, & *vous trouverez; frapez & il vous ſera ouvert; demandez & vous recevrez*. Il faut comprendre que tout cela ſe fait par une activité intérieure; & cette recherche fait également la converſion, le retour à Dieu, & le commencement de l'intérieur.

2. Lorſque l'ame a recherché activement le règne de Dieu en elle, elle trouve qu'il ſe dévelope peu à peu, qu'elle a plus de facilité de ſe recueillir, & qu'elle commence à goûter une préſence de Dieu qu'elle avoit ignorée juſqu'alors: car elle s'étoit imaginé que la préſence de Dieu n'étoit autre choſe qu'une penſée de Dieu; de ſorte qu'elle

(*a*) Luc 17. vſ. 21. (*b*) Matth. 7. vſ. 7.

ſe faiſoit une violence & un bandement de tête pour tâcher de penſer à lui. Cela eſt bon en une maniere: mais comme l'homme ne peut pas ſubſiſter long-tems dans cette penſée, & que le roiaume de Dieu n'eſt point dans la tête, mais dans l'intime de l'ame, on ſe donne beaucoup de peine avec peu de ſuccès; & rebuté qu'on eſt d'un travail ſi infructueux, on ne tarde guères à chercher des amuſemens au dehors; & d'ailleurs, le Démon qui ne craint rien tant que le règne de Dieu dans les ames, fait ce qu'il peut pour tourner l'homme au dehors.

3. Il s'y prend de deux manieres, ou par des auſtérités exceſſives, perſuadant à l'ame que c'eſt là le moien de trouver Dieu; & par ce moien il la jette au dehors, & étouſe la ſemence du dedans; ou par ce bandement de tête, dont j'ai parlé. Ni les uns ni les autres ne peuvent parvenir à l'intérieur, parce qu'ils prennent un chemin tout opoſé.

4. On me répondra; il ne s'agit donc que de ſe recueillir & de mener une vie ſenſuelle. Ce n'eſt nullement cela: car Dieu voiant la bonne

volonté de celui qui le cherche au dedans de soi, s'aproche de lui, parce qu'il connoit le désir de son cœur, & il lui enseigne une modération exacte en toutes choses. Il en retranche tout l'excès : & c'est alors que l'ame commence à s'apercevoir qu'elle a trouvé ce roiaume. Elle éprouve alors au dedans d'elle un directeur qui retranche tout le superflu, & non le nécessaire ; qui ne donne pas la moindre chose de superflu à la nature, mais qui prend soin d'un autre côté que l'amour propre & le Démon ne tournent point l'ame du côté de la pure austérité. Quand elle s'évapore dans les créatures il la rapelle. Les divertissemens les plus innocens lui sont interdits.

5. Alors elle comprend qu'elle a trouvé ce roiaume, & que le Roi commence d'y paroitre. Elle lui dit ; (& c'est ce qui fait le second dégré,) Je vous ai cherché avec toute l'afection de mon cœur dans le lieu où vous m'avez dit que je devois vous chercher. Je vous ai donc trouvé, ô le Bien-aimé de mon ame. J'ai passé les jours & les nuits dans cette recherche. Tout m'étoit à dégoût : je ne

pouvois m'ocuper que de vous. Tous les désirs de mon cœur tendoient à vous seul. Mais à présent que je vous ai trouvé, je vous prie de commander en Souverain, d'établir votre empire dans mon ame. Je ne ferai plus rien autre chose que de vous laisser faire. Je vous donne tous les droits que j'avois sur moi-même & que vous m'aviez donnés par votre bonté.

6. L'ame devient alors passive, & ne fait plus rien que de regarder amoureusement l'opération de son Dieu, sans vouloir ni la seconder, ni y mettre d'obstacle. Elle a travaillé dans le premier dégré à détruire de toutes ses forces ce qui pouvoit l'empêcher de chercher Dieu en elle : car les habitudes qu'elle avoit prises de se tourner au dehors lui rendoient le recueillement très dificile, & les forces de son ame éparses en divers objets avoient peine à se réunir en un seul & unique objet. David l'avoit éprouvé lorsqu'il disoit ; (*a*) *Je ramasserai toutes les forces de mon ame dans le Seigneur.*

(*a*) Ps. 58. vs. 10.

7. L'ame ne songe plus alors à combatre les obstacles qui empêchoient son retour au dedans; mais à laisser faire Dieu, le laisser seul combatre & agir en elle. Il est tems, ô mon Dieu, dit-elle, que vous preniez possession de votre roiaume : faites-le donc absolument : Je ne veux plus rien faire de ma part que de regarder votre opération. Ce commencement de règne de Dieu & de voie passive est fort délicieux à l'ame. Elle passeroit les jours, les années même, éloignée de tout le créé sans s'ennuier d'un moment. Elle avance beaucoup plus [en peu de tems] par cette voie, que par tous les éforts en plusieurs années.

8. Ce n'est pas qu'elle n'ait encore des défauts & des imperfections : mais le divin amour vous les retranche peu à peu, ou ne permet pas qu'elle ait une ocupation inquiete, de peur de la détourner de son état & de son ocupation amoureuse. C'est ce qui s'apelle passiveté d'amour : c'est un état où l'ame ne croit plus avoir rien à craindre : elle s'imagine que tout l'ouvrage est fait, & qu'il n'y a plus rien à faire pour elle que d'aller jouir dans

l'éternité de ce Bien souverain qui se donne déja à elle avec tant de profusion.

9. Mais il n'est plus question dans la suite de goûter passivement les dons de Dieu & ses communications. L'ame commence à sentir un atrait à laisser Dieu non seulement être toutes choses en elle; mais y régner sans elle.

C'est alors qu'elle éprouve ce que dit l'Auteur de l'Imitation, cet (*a*) *exil du cœur*, dans lequel [cœur] elle avoit passé ci-devant des jours & des années si fortunées. Elle entend une voix dans le fond d'elle-même, ou plutôt elle a une impression, que Dieu veut régner seul. Cet exil lui est d'abord très pénible : car il faut remarquer, qu'entre la recherche de Dieu dans son fond, & la possession du même Dieu dans ce même fond, il y a quantité d'épreuves, de peines, de tentations; car chaque état porte son purgatoire. C'est ce qui fait la méprise, & que l'on prend souvent la premiere purification pour la derniere. Mais

(*a*) Imit. de Jésus-Christ. Liv. II. Chap. IX. §. 1.

lorſque Dieu veut être ſeul en nous ſans nous, & qu'il veut détruire *le moi*, c'eſt bien autre choſe ; & c'eſt où preſque toutes les ames ſe reprennent.

10. Elles veulent retrouver leurs premieres manieres d'agir : & ſe dérobant par là aux deſſeins de Dieu, elles paſſent toute leur vie à défaire ſous bons prétextes ce que Dieu veut faire en elles. On croioit avoir un amour bien épuré dans cette premiere paſſiveté, mais c'étoit ſoi-même & les dons de Dieu qu'on aimoit ; puiſque ſitôt qu'il les retire, on perd courage, on veut tenir toujours ſon ame en ſes mains, la voir, & la conduire ſelon l'idée qu'on s'eſt faite du bon & du parfait ; parce qu'on ignore qu'abſolument il n'y a rien de bon & de parfait que ce que Dieu fait en nous ſans nous.

11. Lorſque l'ame eſt comme chaſſée hors d'elle-même, les défauts paroiſſent davantage, parce que Dieu lui veut faire comprendre ce qu'elle eſt par elle-même & ce qu'elle ſeroit ſans lui. Elle ſe tourmente alors, croiant avoir perdu les vertus qu'elle avoit aquiſes avec peine, & avoir des défauts qu'elle croioit ne point avoir. C'eſt alors qu'elle dit avec l'Epouſe des Cantiques : (*a*) *J'ai lavé mes pieds, comment les ſalirai-je ?* Vous ne voiez pas, ô Amante, que vous ne les ſalirez pas en allant ouvrir à l'Epoux ; & que ſi vous contractez quelque légére pouſſiére, il la nettoiera ſi parfaitement qu'il vous donnera une blancheur éblouiſſante. Cependant le déſir de l'Epoux n'eſt pas qu'elle devienne belle ; parce qu'elle s'aimeroit dans ſa beauté : mais que ſe négligeant elle-même, elle ne voie plus que la beauté de ſon Epoux.

12. Lorſqu'elle eſt fidèle dans ce dégré, & qu'elle veut bien mourir réellement à ſoi-même, elle commence à ſe contenter de la beauté de ſon Epoux : elle dit ; Sa beauté ſera ma beauté. Mais il en faut venir plus avant : car aprés s'être déſapropriée de ſa propre beauté, ce ſeroit une proprieté bien plus forte de s'aproprier celle de ſon Epoux. Il faut donc qu'il demeure beau pour lui-même & en lui-même ſans y vouloir prendre part : qu'elle lui

[*a*] Cant. 5. vſ. 3.

laisse son TOUT, & qu'elle demeure dans son rien; car le néant est son propre lieu. C'est alors l'AMOUR PARFAIT, qui ne regarde plus Dieu par raport à nous, mais par raport à lui-même sans qu'on se regarde soi-même.

Comme vous ne m'avez demandé qu'une simple idée de l'intérieur, & que j'ai tant écrit de ces choses, je me contente de ce petit craion.

DISCOURS II.

Oeconomie de la vie intérieure.

Comment Dieu cultive le cœur de l'homme premiérement par l'onction de sa rosée, suivie de sécheresses & d'hivers; puis par l'entremise de la nuée de la foi nue, pour en ôter & déraciner le mal, & sur tout celui de la proprieté ou du vieil-homme, & y faire naître ensuite la justice & la nouvelle vie en Jésus-Christ: & comment l'homme doit lui correspondre à tous ces égards.

Sur ces paroles: Rorate cœli desuper, & nubes pluant justum Isa. 45. ℣. 8. *Cieux, envoiez d'enhaut votre rosée; & que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie.*

1. VOilà toute l'œconomie de la vie intérieure. Dieu *envoie* d'abord une douce *rosée* qui pénétre le cœur, qui étoit auparavant comme une terre séche & aride, qui n'étoit point cultivée, & qui ne raportoit ni herbe ni fruit. Cette rosée détrempe insensiblement cette terre: ce qui donne d'abord au cœur un désir de conversion. Le cœur s'amolit peu à peu: on se tourne vers Dieu & on s'ouvre pour recevoir cette rosée salutaire: il croit de l'herbe; ce sont des vertus foibles qui commencent à paroitre: mais combien sont-elles mélangées de mauvaises herbes? combien d'amour propre, d'apropriations, d'estime d'un petit bien qui ne peut quasi passer pour tel, tant il est mélangé de défauts, de péchés même?

2. Notre cœur à force de rosée, ou de goûts, ou de consolations, comprend qu'il faut travailler à arracher

ces mauvaises herbes, à défricher cette terre inculte : & c'est un long & pénible travail, où l'on détruit peu à peu l'herbe mauvaise de notre fonds terrestre.

On laboure par une pénitence rude & laborieuse. Si la rosée cesse de tomber, on devient sec & aride, l'herbe se fane; il semble que toutes nos peines soient perdues.

3. Cependant le Maitre envoie une plus abondante rosée : tout reverdit en un moment, tout devient riant & agréable : l'ame est comblée de consolation. Le Maitre plante même des arbres, qui décorent cette ame & la rendent très-belle ; ce sont des vertus plus fortes : elle est afermie dans le bien, il y a de l'espérance qu'elle portera bientôt des fruits dignes de celui qui a planté ces beaux arbres.

4. Mais qu'arrive-t-il ? C'est qu'on s'aproprie les arbres, les fruits, & même la terre qui les produit, comme son propre bien & son héritage ; ce qui fait que le Maitre ne trouve plus sa complaisance dans cette terre ; il n'envoie plus sa rosée ; les pluies gracieuses se retirent ; les arbres n'aportent

point de fruits ; l'hiver vient, qui les dépouille de tout, & ils paroissent comme morts. Il faut remarquer, que l'herbe se sent bien moins de la rigueur de l'hiver que les arbres ; il reste toujours un peu de verdure sur la terre : mais les arbres paroissent comme morts, dépouillés non seulement de leurs fruits, mais même de toutes leurs feuilles : ils ne paroissent plus vivants aux yeux des hommes : ils sont d'autant plus hideux, qu'ils ont paru plus beaux. Ceux qui ne savent pas ce secret des saisons, les croyent morts : ils sont néanmoins pleins de vie, & conservent au dedans un germe qui leur fera prendre une nouvelle vie lorsque le tems sera venu. Il y a néanmoins des arbres qu'un trop long hiver fait mourir : Il y a aussi des ames qui reprennent les plaisirs du siecle qu'elles ont quités, & qui meurent véritablement & sans retour : il y en a d'autres qui repoussent après être coupés ; ce sont ceux que les aflictions font retourner à Dieu.

5. Ceux qui sont fidèles reverdissent, pour ainsi dire, au printems,

lorsque le Soleil de justice les regarde favorablement. L'hiver leur a été fort utile : outre qu'il a fait mourir les insectes, qui sont un grand nombre de défauts, c'est qu'il a aprofondi davantage cette séve divine. La pluye détrempe la terre pour empêcher la racine de se dessécher ; & la gelée concentre & ramasse la séve dans la racine ; ce qui fait que la racine croît & s'eprofondit : aussi l'ame par là se fonde en humilité. Elle commence à comprendre qu'elle peut bien avec l'assistance de la grace labourer la terre, oter de l'arbre le superflu ; mais qu'il n'y a que le Maitre qui puisse le couvrir de verdure, lui faire porter des fleurs & des fruits dans la saison.

6. On voit souvent des arbres chargés de fleurs qui n'aportent aucun fruit : Combien voit-on d'ames qui paroissent merveilleusement agréables, & qui n'aportent que très peu & même point de fruit ? Un arbre fleuri est plus agréable à la vûe que celui qui a du fruit : mais l'arbre rempli de fruit est beaucoup plus estimable. D'où vient que ces arbres si fleuris n'aportent point de fruit ? C'est un mau-

vais vent qui fait tomber les fleurs ou qui les brûle : c'est la vaine complaisance dans les dons de Dieu, dans la pluye consolante, qui fait périr ces fleurs charmantes.

Le fruit donne moins dans la vûe, sur tout lorsqu'il est encore petit, & qu'il est chargé de feuilles. Ces feuilles sont l'humilité, le bas sentiment de soi, un commencement de conviction que tout apartient au Maitre ; qui (à la façon des feuilles) en dérobant le fruit de la vûe, le conservent. O si l'on savoit combien la vûe propre fait de ravage dans notre intérieur, on en auroit horreur ! Parmi ces douces *rosées* de consolations l'ame se satisfait beaucoup ; elle se croit déja arrivée au terme, quoique ce ne soit que le commencement : c'est pourquoi elle a besoin d'un terrible hiver pour aprendre à se connoitre.

7. Il y a de deux sortes d'ames : les unes sont plus pénétrées du Soleil que de la *rosée* ; & ce sont les ames qui sont conduites par les LUMIERES DE L'ESPRIT ; & si le divin Soleil ne se couvroit de nuages, elles périroient par le trop de lumie-

res : les autres ont plus d'*onction* que de clarté ; & ce font celles que la *rosée* pénétre & que la féchereffe purifie.

La voye de celles-ci feroit plus folide & moins dangereufe que la premiere fi elles étoient fidèles à ne fe rien atribuer, à être également contentes tant de l'hiver que du printems & des autres faifons. Mais on veut toujours voir en foi des matieres de vaine complaifance ; & perfonne ne fait fe contenter de l'horreur de l'hiver, de fes frimats, de fes brouillards, des gelées terribles, d'une neige qui couvre tout : c'eft ce qui fait qu'il y en a fi peu qui arrivent au terme. On veut quelque chofe qui fe nomme, qui fe difcerne, qui amufe la vûe, ou feuilles, ou fleurs, ou fruits : mais ne rien avoir qui atire l'eftime des autres & de nous-mêmes, cela eft terrible. N'atirer que le mépris, être conté pour rien, être même blâmé, accufé, perfécuté, voir les autres eftimés, regardés avec refpect, & même avec admiration, nature, nature, il faut que tu créves & que tu meures fous ce poids.

Mais qui eft-ce qui te laiffe mourir ? On te donne de l'air de peur que tu ne fufoques & ne meures : on te donne le tems de refpirer ; mais on ne fait pas que tu ès fi maligne ; que ce tems qu'on te donne pour refpirer, redouble ta vie : (c'eft ce que Ste. Catherine de Genes apelle *partie propre.*) Elle fe vante même d'avoir été fufoquée & morte, & d'être reffufcitée ; & il n'eft rien de tout cela ! Elle eft plus vivante & plus maligne que jamais. Ce qu'elle a apris, c'eft à fe mieux cacher, à prendre la forme & l'habit des vrais amis de Dieu : Mais elle eft plus contraire à Dieu que le Diable : car elle lui réfifte ; & c'eft ce que le Démon ne fauroit faire.

8. O fi nous favions nous laiffer aux miniftres de la juftice de Dieu pour nous détruire en toute maniere, que nous ferions heureux ! Dieu fe fert des hommes, des démons & de nous-mêmes pour cela, de nos mifères, pauvretés, défauts naturels ; il met tout en ufage pour cela : mais lorfqu'on nous oprime d'un côté, nous nous relevons de l'autre fous mille prétextes fpécieux ; car la natu-

re maligne, ou partie propre, n'en manque pas.

Il n'y a que Dieu, & son pur amour, qui le puissent faire, (*a*) C'est pourquoi, vu sa malignité & notre impuissance, il faut tout remettre entre les mains de Dieu par un abandon total, comme fit (*b*) Ste Catherine de Genes, elle qui a si bien connu les ruses de l'amour propre & le pouvoir du pur amour.

Voilà ce que produit en nous *la rosée du ciel.* Il faut voir à présent comme *les nues pleuvent le juste.*

9. Il n'a point encore été parlé de LA FOI PURE ET NUE, qui est comme un brouillard ou une nue épaisse qui environne Dieu & le dérobe à toute vûe, compréhension, & discernement : c'est pourquoi il est écrit, que (*c*) *Dieu a choisi les ténébres pour sa cachette*, qu'il est *assis sur les nuées*, que *son trône est environné de nuages épais ;* & bien d'autres passages, confirmés par celui qui

(*a*) [Qui puissent détruire cette nature maligne.]
(*b*) *En sa Vie* Chap. 41. (*de l'Edit. de Holl.* 39.
(*c*) Job. 22. vs. 14. Ps. 17. vs. 10-11.

dit : (*a*) *La nuit est mon illumination dans mes délices.* C'est donc cet état de FOI NUE qui peu à peu fait *pleuvoir le juste ;* puisque c'est elle qui en nous aveuglant en aparence, détruit en nous tout ce qui est contraire au pur amour & à la formation de Jésus-Christ en nous.

10. La foi nue est absolument oposée à toute lumiere distincte, à tout brillant, à toute certitude, à tout raisonnement : car quoique la foi soit très certaine en elle-même, n'ayant qu'un objet, qui est Dieu pur, simple & nud, tel qu'il est en soi ; elle est très incertaine & très cachée à l'égard de celui qui la posséde, ne lui laissant rien où il puisse s'apuyer. C'est pourquoi il faut une grande fidélité & un grand courage pour (*b*) *croire au dessus de toute aparence* & toute raison de croire. Cette foi met l'ame dans une grande pauvreté & disette de toutes choses ; de sorte que toute nourriture manquant à la partie propre, il faut qu'elle défaille & meure véritablement.

(*a*) Ps. 138. vs. 11. *vulg.*
(*b*) Rom. 4. vs. 18.

11. C'eſt ſur ce débris de la partie propre, que j'apelle ailleurs le vieil-homme, c'eſt ſur ce débris, dis-je, de la partie propre que s'établit le pur amour: c'eſt par la deſtruction du vieil-homme que l'homme nouveau eſt produit: & ceci ne s'opérant que par la foi nue, on peut bien dire, *& nubes pluant juſtum;* puiſque c'eſt par ſon moyen que Jéſus-Chriſt s'incarne miſtiquement dans l'ame. *Le juſte ſort* auſſi d'elle; parce que c'eſt par elle qu'on aprend la véritable *juſtice*, qui arache tout à la créature pour reſtituer tout à Dieu. Par elle on aprend à aimer la juſtice, cet atribut, ſi redoutable aux hommes qui ne ſont pas pénétrés du pur amour. C'eſt par elle qu'on obtient la pauvreté d'eſprit, & qu'on parvient à cette ſainte haine de nous-mêmes, ſi fort recommandée dans l'Evangile. C'eſt elle qui en introduiſant le pur amour dans l'ame, nous fait pratiquer le parfait renoncement, l'abandon total, la mort entiere de nous-mêmes, & la deſtruction du vieil-homme.

12. C'eſt par elle encore qu'on obtient la vie nouvelle en Jéſus-Chriſt. Comment cela? C'eſt qu'elle nous conduit ſurement, ſans lumiere & ſans flambeau, à celui qui eſt tout, & qui peut tout faire en nous, pour nous, & par nous ſelon ſa très ſainte volonté; & cela d'une maniere d'autant plus ſûre, qu'elle eſt plus cachée à nos ennemis & à nous-mêmes. Elle eſt ſi fidèle, qu'elle n'abandonne jamais l'ame qui ſe confie à elle qu'elle ne l'ait conduite devant le trône de la grace. Mais qui eſt-ce qui veut bien ſe laiſſer conduire de la ſorte? O qu'ils ſont rares! On veut toujours voir où l'on poſe le pied; & malgré notre vûe nous faiſons mille faux pas. Elle nous mène à l'aveugle; mais elle ne nous laiſſe point faire de fauſſes démarches.

13. O ſacrées ténèbres, *nuée* plus lumineuſe dans ton obſcurité que le jour le plus brillant, quand feras-tu *pleuvoir le juſte* ſur la terre! Hélas, l'injuſtice y règne, elle y eſt à ſon comble. Il n'y a que ce ſeul *juſte* & ſeul ſaint qui y puiſſe aporter la juſtice. Il le fera lors qu'il aura détruit

l'injustice. (a) *Venez, Seigneur* JESUS! *Je viens.* Hélas, qu'il y a longtems qu'on vous atend, & vous ne venez point! Votre patience est outragée. Vous êtes patient, parce que vous êtes éternel: nous sommes impatiens, parce que notre vie est de peu de durée. Venez, ô le (b) *désiré des nations!* Venez! qu'il y a longtems qu'on vous atend! *Je viens bientôt.* AMEN, JESUS!

(a) Apoc. 22. vs. 20.
(b) Agg. 2. vs. 8.

DISCOURS III.

De la diférence qu'il y a entre la Contemplation & la Foi nue.

1 — 4. *Contemplation*, ou foi lumineuse, *de plusieurs sortes, de Jésus-Christ Dieu-homme; des atributs divins; de la S. Trinité; de Dieu indistinct.* 5 — 12. *Contemplation* (*ou état*) *de la* Foi nue *& infuse, où se fait le vrai abandon, la parfaite désapropriation & résignation:* 13 — 15. *& où se trouve*

la vraye & fonciere connoissance; où Dieu est tout. Usage que Dieu fait des ames de cet état.

LA Contemplation a un objet qu'elle envisage d'un simple regard; & comme elle est exempte de tout raisonnement, on peut bien l'apeller aussi une oraison de foi, mais lumineuse, mais apuyée sur l'objet distinct qu'elle contemple.

La CONTEMPLATION est, ou de Jésus-Christ Dieu-homme, ou de quelques atributs divins, ou de la très sainte Trinité, ou de Dieu sans distinction des Personnes.

1. Il y a une contemplation de JESUS-CHRIST homme-Dieu qui ne fait aucune distinction de la Divinité & de l'humanité; mais qui le contemple dans tout ce qu'il est d'un regard simple & amoureux, mêlé d'admiration: & quoi qu'on ne pense point en particulier à ce qu'il a dit & fait, ses états & ses mistères ne laissent pas d'être imprimés dans l'ame de telle sorte, que sans savoir comme cela se fait, on trouve en soi un grand désir de l'imiter, on aime

les soufrances par union aux siennes; & les vertus de Jésus-Christ coulent à merveilles dans cette ame, & même d'une maniere éclatante & qui se remarque de tous. On ne sait point comme cela est arrivé; parce qu'on n'a point pensé en distinction aux états & aux préceptes de Jésus-Christ & cependant ils se trouvent comme naturalisés dans l'ame comme si elle y avoit fait une longue atention; elle les trouve dans le besoin d'une maniere plus profonde & plus éficace, que ceux qui y raisonnent chaque jour.

2. Il y a la contemplation des atributs divins, qu'on apelle autrement *simple regard:* par exemple: Une ame sera ocupée de la sainteté de Dieu, & ce passage, (*a*) *Soyez saints comme je suis saint*, lui sera imprimé fortement dans l'esprit. On travaille de toutes ses forces à devenir saint; & éfectivement beaucoup le deviennent par là. On a de profonds abaissemens devant cette sainteté redoutable, qui semble écraser l'ame par son poids: &,

[*a*] 1. Pier. 1. vs. 16.

&, c'est ce que ces sortes de personnes apellent anéantissement. Les autres contemplent la *pureté* de Dieu: & cette pureté fait une telle impression en eux, qu'elle devient comme une lumiere qui pénétre toute l'ame, & qui lui fait voir jusqu'à la moindre imperfection connue comme telle: ce qui met l'ame dans une grande pureté extérieure & intérieure, selon la compréhension de l'ame. D'autres sont apliqués à la divine *justice*; mais c'est une justice distributive, pour soi & pour les autres, qui charme & qui ravit l'ame. On ne la craint point; parce qu'on ne voit pas qu'on ait rien à en apréhender; on la regarde même comme la source de toutes les graces. Cette contemplation donne une grande équité pour le prochain, & un désir de rendre justice à tout le monde. D'autres sont apliqués à la *miséricorde:* & c'est une contemplation fort douce & fort savoureuse, qui donne beaucoup d'amour pour le prochain, & rend fort libéral envers lui. Toutes ces sortes de contemplations ont leurs épreuves, de violentes tentations. Il y en a beaucoup

qui portent toute leur vie le même état de contemplation : les sécheresses qui leur viennent leur sont très pénibles, & leur paroissent une épreuve très forte.

3. Il y a la contemplation de la TRINITE'. Ce sont de grandes lumieres acompagnées de beaucoup d'ardeur : l'ame croit être dans le ciel, & qu'elle y découvre des secrets inéfables.

C'est dans la contemplation que sont les extases & les ravissemens. Dans le commencement de la contemplation il y a des visions de Jésus-Christ qui paroit comme enfant, ou comme crucifié : il y a aussi plusieurs visions représentatives d'Anges & de Saints ; ce qui est plus grossier que l'extase. Les paroles formelles, successives & distinctes, apartiennent aussi à l'état de contemplation. Je dis apartiennent à l'état ; car il n'est pas nécessaire d'être dans la contemplation actuelle pour les avoir : on les entend en marchant, en travaillant, en toute ocasion. C'est ce que j'ai apellé souvent, foi lumineuse, ou *état de lumiere*. Toutes les

personnes qui contemplent n'ont pas de ces sortes des dons ; mais ils apartiennent à l'état de contemplation. Or comme cet état est fort lumineux, il est aussi fort ardent : il s'allume comme un feu au dedans, qu'on a peine à contenir ; (*a*) *un feu s'est allumé*, disoit David, *dans ma méditation* : c'étoit plûtôt une contemplation, comme ce qu'il dit de ces dispositions le fait assez connoitre. Cet amour paroit d'une grande force ; il est très savoureux & fort goûté.

4. Il y a une autre contemplation encore plus parfaite, & qui aproche de plus près de l'oraison de foi nue : c'est la contemplation de DIEU en lui-même, sans distinction d'aucun atribut. C'est quelque chose de pur, net & dégagé, absorbant en quelque maniere l'ame ; mais c'est toujours Dieu contemplé d'une maniere objective, dont la grandeur & l'immensité enlève l'ame de maniere qu'elle ne se voit elle-même que comme un point presque imperceptible. L'ame passeroit le jour & la nuit dans cette contempla-

(*a*) Ps. 38. vs. 4.

tion sans s'ennuyer. Dieu lui est tout; & tout le reste ne lui est rien. Ces personnes sont fort saintes & fort édifiantes : elles ne voyent rien de plus grand que ce qu'elles ont ; ce qui leur donne une certaine sécurité : elles meurent dans le baiser du Seigneur ; ce qui leur donne de grands transports de joye qui charment & édifient tous ceux qui les voyent. Elles pratiquent la vertu avec une grande force. Tous ces contemplatifs sont des personnes très sages & très mesurées.

5. Il y a un état que j'apelle de FOI-NUE. C'est d'abord une contemplation obscure, qui ne discerne rien dans son objet : elle se fait plus discerner dans la volonté que dans l'esprit : l'esprit est mis en ténèbres : c'est une espece de négation ; parce que l'esprit n'afirme & ne distingue rien : il est mis en obscurité afin que la volonté soit toute ocupée en amour, & que l'esprit n'y cause point d'empêchement ni de partage. L'amour est ici bien plus tranquile & plus simple que dans les états de contemplation dont j'ai parlé. Si l'on demande à cette ame ce qu'elle fait, elle

dira, qu'elle n'en fait rien ; mais qu'elle est très contente. Demandez lui si elle voit & aperçoit quelque chose ; elle dira qu'elle ne voit, ne distingue & n'aperçoit rien ; & que cependant elle a au dedans d'elle une ocupation que les objets du dehors & tout ce qui est de son état n'interrompent point ; qu'un seul & unique objet sans objet l'ocupe & l'absorbe, pour ainsi dire. Elle passeroit les jours & les nuits en cet état sans s'ennuyer ni se fatiguer : elle n'a ni motif connu, ni raison distincte d'aimer ; mais elle aime au dessus de toute connoissance de toute expression, & même souvent au dessus de toute perception.

Comme cette oraison ou contemplation infuse (si on peut apeller contemplation une chose qui se passe toute dans la volonté) ocupe entierement la volonté, l'ame éprouve peu à peu qu'elle ne veut que ce que Dieu veut, & comme il le veut ; & ensuite elle ne trouve plus en elle de volonté pour vouloir ou ne vouloir pas.

6. Or à mesure que ceci se passe dans la volonté par le moyen de l'a-

mour, l'esprit est toujours mis dans une plus grande obscurité. Il n'a que LA FOI toute seule, qui lui sert de tout; & c'est un flambeau si caché, que quoi qu'on marche surement par elle, on n'a pas le plaisir de la voir elle-même, ni le chemin où elle conduit; de sorte qu'on est obligé de s'abandonner sans savoir pourquoi on s'abandonne & à quoi l'on s'abandonne.

7. Plus Dieu apauvrit l'esprit, plus l'amour s'empare du cœur, ou de la volonté; (car c'est tout un:) mais aussi, plus l'ame avance en cet amour, plus ce même amour se dérobe à sa connoissance & à sa perception. Ce n'est pas qu'il fuye cet amour charmant: mais c'est qu'il s'enfonce toujours plus dans l'intime de l'ame, afin de se dérober à la vûe de la créature & à son discernement pour qu'elle ne s'apaye sur rien de créé, mais sur l'inconnu: & c'est où se pratique véritablement l'abandon. Car tant qu'on voit, distingue & aperçoit son chemin, l'abandon n'est pas parfait, ni l'amour désinteressé, quand même on ne feroit que le presentir ou le deviner. Il faut être tellement abandonné, qu'on ne s'informe pas où l'on nous mene, ni comment on nous mene.

8. L'abandon croît à mesure que l'amour devient plus caché, plus nud, plus séparé de tout intérêt; & conséquemment la foi devient aussi plus pure & plus nue. Quoi qu'il ne soit point donné de lumiere connue à une telle ame comme à celle dont il a été parlé plus haut, elle est bien plus éclairée (sans nulle lumiere distincte) de ce que Dieu mérite, & jusqu'où doit aller la pureté d'amour, d'abandon & d'entiere desapropriation.

9. Toute l'opération de Dieu dans cette ame va bien moins aux défauts extérieurs qu'à ceux qui sont comme identifiés avec sa nature, l'amour propre, la proprieté, l'amour de la propre excellence, le désir d'être quelque chose, & tout ce qui est du vieil-homme, afin que Jésus-Christ règne seul. Il lui est donné un respect infini pour l'ordre de Dieu, pour ses décrets éternels; un dévouement absolu à la justice, non comme distributive, mais comme destructive de tout ce qu'il y a en nous d'oposé à

Dieu, étant celle qui fait restituer à Dieu toutes nos usurpations, & qui nous fait voir la fausseté de nos attributions.

10. Ces ames ne tendent pas à être saintes, mais que Dieu soit saint en elles & pour elles; qu'il soit tout, & elles rien. Dieu leur laisse certains défauts naturels où il n'y a nulle malice, pour les mieux (a) *cacher dans le secret de sa face & les dérober à la vûe du monde*, du Diable, & d'elles mêmes. Or ces vertus, d'entiere desapropriation & de desintéressement parfait ne sont pas même connues de (ces autres) premieres (b) ames: & comme elles croyent avoir tout ce qu'il y a de plus grand, elles n'ont que du mépris & de la condamnation pour ces dernieres ames, qui ne sont gueres connues que par le goût du cœur, ou par leurs semblables.

11. Ces ames sont tellement dévouées à Dieu pour toutes ses volontés, elles sont si souples & si pliables en ses mains, qu'elles ne répugnent

(a) Ps. 30. vs. 21.
(b) *Desquelles il est fait mention dans les trois ou quatre premiers nombres de ci-dessus.*

pas même, loin de résister: elles n'aspirent point aux dons élevés, mais à n'être rien, rien du tout. En quelque situation que Dieu les mette, elles sont contentes; parce que Dieu étant immuable, rien ne peut alterer son Souverain bonheur: sa gloire est la seule chose qui les intéresse: & s'il paroit qu'elles prennent intérêt à quelque autre chose, cela est purement extérieur & enfantin. On fait très peu de cas de ces ames, quoiqu'elles soyent les délices de Dieu; & on a une estime infinie des premieres. C'est par le mépris que les autres en font, & par leur propres défauts qu'elles sont conservées pures au dedans; & c'est là le sel qui les empêche de se corrompre.

12. Les épreuves de ces dernieres ames sont bien plus fortes, plus intimes, plus pénétrantes, plus étranges, que celles des premieres, où le travail est plus extérieur & moins aprofondi, où il s'agit des vertus comprises & non de l'entiere destruction.

13. Ces dernieres ames connoissent beaucoup plus de choses, & de plus profondes, que les premieres. Quoi

qu'elles n'ayent eu aucune connoissance distincte, ni aucune lumiere particuliere qu'elles ayent pû discerner, tout se trouve imprimé en elles, sans qu'elles ayent découvert cette impression, ni quand elle a été faite. C'est-là ce qui est écrit : (*a*) *Je graverai moi-même ma loi dans leurs cœurs.* Ce qui est buriné dans le cœur y demeure bien plus surement que ce qui n'est que vu ou connu ; aussi est-il bien plus caché ; & comme on ne voit point en nous les fonctions du cœur charnel que par ses éfets, aussi ces lumieres profondes & secretes ne se connoissent que dans le besoin de parler ou d'écrire : hors de là on n'en discerne rien, & on reste à l'égard de tout dans une extrême pauvreté. C'est ce que Jésus-Christ disoit à ses Apôtres à la Cêne, (*b*) *Je me découvrirai moi-même à eux*, &, *je me sanctifie pour eux.*

14. Les premieres font un grand cas des dons quoiqu'elles paroissent s'en humilier beaucoup ; les dernieres outrepassent tous les dons, ne pou-

(*a*) Hebr. 8. vs. 10.
(*b*) Jean 14. vs. 21. & Ch. 17. vs. 19.

vant s'y arrêter. Rien moins que Dieu ne peut les contenter : elles sont, comme j'ai dit, dans une très grande pauvreté de toutes les richesses spirituelles, & elles n'en peuvent désirer aucune : elles sont très simples, & d'un extérieur fort commun : DIEU EST DIEU, & cela leur sufit.

15. Dieu s'en sert quelquefois pour aider au prochain ; mais c'est sans choix de leur part, & par pure providence : elles ne désirent ni d'aider ni de n'aider pas : elles ne se donnent aucun mouvement par elles-mêmes, (tout zèle étant mort en elles,) à moins que Dieu ne les remue ; & le mouvement que Dieu leur donne pour certaines ames, est infiniment plus fort & plus intime que tout ce qu'elles se donneroient par elles-mêmes. Cette paternité spirituelle fait beaucoup soufrir ; c'est une source de croix, soit au dehors, soit au dedans. Tant que la vie cachée subsiste, on ignore ces sortes de croix extérieures & intérieures. Mais lors que Dieu employe pour le prochain, il faut expirer avec Jésus-Christ sur la

croix, sans voir un grand fruit de ses travaux.

J'ai déja tant écrit sur cette matiere, que ceci sufit pour donner un léger crayon de la diférence de ces deux voyes. Amen.

DISCOURS IV.

Rareté des ames simples & enfantines.

1 — 13. *Combien sont rares les ames vrayement simples, enfantines, & petites : & combien on en est encore éloigné.*

1. J'Ai faim & soif d'une ame parfaitement simple, qui n'ait point la moindre prudence humaine, le moindre détour, le moindre retour sur soi; qui pense tout haut, qui n'ait point la moindre reserve, dont le cœur soit entierement ouvert; d'une ame si petite & si enfantine, qu'elle vive dans une innocence parfaite; d'une ame ignorante d'elle même; d'une ame au dessus de tout, qui ne s'apuye sur rien, & qui ne s'aplique rien. Ou la trouverai-je cette petite ame, qui feroit les délices du divin petit Maitre? ame qui ne se soucie ni de ce qu'on pense ni de ce qu'on dit d'elle; qui n'ait ni justification ni excuse, qui compte pour rien les peines? Où trouverai-je cette ame dont le cœur est à nu, dont la pauvreté est parfaite & l'abandon pratique & réel, ayant perdu toute vûe & toute connoissance d'abandon; mais qui demeure réellement abandonnée, sans distinguer son abandon; qui n'a qu'un seul *non vouloir* si simple, qu'il est inexprimable, parce que son *soi-même* ne la regarde plus; qui est morte sans connoitre sa mort, qui vit sans vie, qui n'a nulle vûe d'aucun état qui soit en elle, qui sert aux autres sans y rien prendre & sans penser qu'elle leur sert, qui est toujours comme le divin petit Maitre veut qu'elle soit? Si j'avois cette petite ame, je me jouerois avec elle: nous ne ferions plus qu'un cœur & qu'une ame; car (a) *mes delices sont d'être avec les enfans des hommes.*

2. Mais où trouverai-je ces *enfans*

(a) Prov. 8. vs. 31.

qui fassent mes délices? Je n'en fais rien, je n'en fais rien. Je jette les yeux par tout; je ne trouve point de vrais enfans. J'en trouve assez qui contrefont les enfans, quoiqu'ils soient de grandes personnes; d'autres demi-hommes & demi-enfans: mais qui me donnera une ame parfaitement pure? J'en suis alterée: Une ame qui n'ait que Dieu seul en vûe, exempte de tout propre intérêt, de toute précaution, de toute prudence, de toute prévoyance; une ame qui ne s'attribue aucun bien, & qui n'en voit aucun en elle; une ame parfaitement pauvre, soit au dehors, soit au dedans? Ils se disent tous pauvres, tous dépouillés; ils sont riches, ils sont revêtus d'eux-mêmes: ils sont politiques, pleins de propre intérêt: le propre intérêt aveugle tellement celui qui en est possédé, qu'il ne le voit ni ne le connoît.

3. Donnez-moi un enfant au-dessous du néant, dans lequel Dieu ait repris tous ses droits, & lequel, après que Dieu s'est servi de lui avec une sorte de pureté assez grande pour qu'il n'ait rien pris à l'ouvrage que

Dieu a fait en lui; lequel, dis-je, Dieu recrible encore, & le met au-dessous de toute désapropriation connue & comprise, au dessous des Démons, où il trouve sa place sans place. Après que Dieu a vendangé sa vigne, qu'il en a rompu les clôtures, il la vient encore grapiller, il vient purifier ce qu'il avoit déja purifié; & alors toute pureté est faite souillure, jusqu'à ce que Dieu ait repris encore de nouveau tous ses droits, & qu'il ait (*a*) *mis les ennemis de mon Seigneur comme des escabeaux sous ses pieds*, après l'avoir fait *asseoir à sa droite.*

4. Ce Seigneur petit, qui trouve encore de la grandeur dans ce qui paroît le plus petit, dit à ce cœur; J'apetisserai la petitesse: je purifierai le pur amour, & lui ferai voir des taches imperceptibles à tout autre qu'à moi: j'apauvrirai la pauvreté, & j'y trouverai encore des richesses: je dépouillerai le dépouillement, j'anéantirai le néant. Dis aux enfans: Pourquoi êtes-vous encore de grands hom-

(*a*) Ps. 109. vs. 1.

mes? & dis aux hommes; Pourquoi êtes vous enfans? Vous, enfans, soiez hommes; & vous, hommes, soyez enfans. Comment ces enfans peuvent-ils encore faire ce mélange de la prudence de la chair & de la petitesse? Ils parlent en enfans, & agissent en hommes. Ils se disent abandonnés, & ne le sont pas assez. Le parfait abandon s'étend généralement sur tout, sans distinction ni reserve. Je les ai choisis pour moi; & ils se recherchent, & veulent quelque chose avec moi! Malheur, malheur si je ne trouve point d'enfans sur la terre!

5. Mon divin petit Maitre, faites-vous des enfans de mes enfans.

Oui; mais ils ont des reserves. Leur cœur n'est pas parfaitement petit devant moi. Je ne puis souffrir de mélange. Je prends toutes sortes de formes: avec les grands, je suis grand, je suis prudent avec les prudens: je suis simple avec les simples, je suis petit avec les petits.

Mais, mon JESUS, Vous avez encore trouvé du défaut dans ma simplicité, & dans ma petitesse, & dans le neant, & dans la pureté d'amour, & dans la désappropriation! Vous êtes si pur; comment est-ce que ceux qui sont si grands pourroient ne faire qu'une même chose avec vous?

Je me purifierai en eux, je te purifierai pour eux: je m'apetisserai en eux, je t'apetisserai pour eux: je m'anéantirai en eux, je t'anéantirai pour eux: Mais qu'ils me donnent donc une véritable gloire s'ils sont mes enfans. Comment les enfans des enfans peuvent-ils être de grands hommes. Ils disent; il faut être petit; & ils ne le sont pas! En parlant de la petitesse ils croyent quasi être petits. Ils sont si grands, qu'on ne sauroit presque vivre avec eux.

6. Mon Seigneur Jésus, nos vrais enfans ont l'intention droite: purifiez les en les apetissant, & apetissez les en les purifiant.

C'est ce que je veux: mais quelques-uns y mettent de furieux obstacles. Ils veulent être de grandes gens. Satan a demandé de les cribler tous; & les choses auroient allé & iroient encore bien plus loin sans

le Patron (*) protecteur des petits, comme j'en suis le Pere.

Mon divin petit Maitre je n'ai personne avec qui je puisse jouer devant vous; car tout est grand: je jouerai avec vous. Cette petitesse, qui est la vraie sagesse, (*a*) *jouoit en vôtre présence avant tous les siecles.*

7. Que celui qui est simple, devienne encore plus simple: que celui qui est droit, devienne plus droit: que celui qui est petit, devienne plus petit. Le premier dégré de la *simplicité* est la parfaite droiture, qui ne biaise jamais: le second dégré est une simplicité qui ne cache point la moindre chose, qui est toute ouverte & candide, qui exclud tout retour sur soi & tout raport à soi: le troisiéme dégré, c'est la petitesse qui renferme la parfaite pauvreté, l'entier dépouillement, l'innocence, la nudité totale: la parfaite désappropriation & la consommation de la simplicité: à cela il y a encore bien des dégrés; & Dieu purifie & apetisse toujours jusqu'à la parfaite enfance.

(*) S. Michel. (*a*) Prov. 8. vs. 30.

8. Je voudrois bien avoir un de ces petits enfans: mais, mon Jesus, je jette les yeux par tout, & je n'en trouve point. Je regarde, & je vois de vilains hommes. Chacun abonde en son sens, chacun estime son opinion particuliere, chacun s'aproprie Dieu même d'une maniere cachée.

Chacun veut m'acorder avec son amour propre: chacun suit son propre esprit: quelques-uns même préférent leur lumiere à celle des autres: chacun veut se faire valoir & être quelque chose, chacun a son idole particuliere qu'il conserve de toutes ses forces, croyant que je ne la vois pas. Ils la couvrent. Renverse ces idoles.

9. Ah mon Seigneur, comment renverserai-je ces idoles? Je n'y suis pas. C'est à vous de les découvrir, & de les rendre muettes. Mais, mon Dieu, comment ont-ils des idoles, eux qui sont encore les meilleures? car je sais que vous les aimez, que vous les avez choisis d'entre les hommes pour vous en faire un peuple particulier.

Cela eſt vrai : auſſi ſont-ils fort éloignés du reſte des hommes dont l'idolatrie eſt très groſſiere. Mais ils ont encore de petites idoles délicates & ſubtiles : les unes ſont dans l'eſprit, & l'eſprit même eſt leur idole : d'autres en ont dans le cœur, par des atachemens ſubtils, & des inclinations trop humaines, couvertes de ſpiritualité : d'autres ont une idole de leur délicateſſe & de leur ſenſibilité ; d'autres de leur prudence & de leur ſageſſe : d'autres ont l'idole de mes graces. Crois-tu bien que quelques-uns ſont une idole de mon pur amour ; Celui-ci, de ſon abandon ; cet autre, de ſon état ; celui-ci de ſa ſageſſe ; cet autre, de la netteté de ſon eſprit ? Toutes ces idoles contriſtent d'autant plus mon Eſprit, que j'aime tes enfans, & que je les veux pour moi. Ceux qui allient la prudence avec la petiteſſe, la prévoyance avec l'abandon, qui conſervent des ataches dans le détachement, qui ſe revêtent extérieurement & s'apuyent juſques dans les choſes mondaines, ſont des monſtres.

10. Petit peuple du Seigneur, choi-

ſis d'entre les hommes afin qu'il prenne ſes délices en vous, ne le contriſtez pas davantage. (*a*) *Jette dehors tous ces Dieux étrangers.* Mais me croiront-ils, mon Jéſus, lorſque je leur parlerai de votre part ? On examinera votre parole en moi : on voudra des ſignes pour ſervir d'apui ; & vous ſavez que ni vous ni moi n'en voulons point : ce n'eſt point la voye des enfans, mais des hommes.

He bien, tu leur feras toi-même un ſigne ; mais ſigne de contradiction, pour détruire leurs idoles avec le ſouffle de ta bouche. Détruis les idoles par l'entiere déſapropriation : détruis les idoles en reparant les uſurpations & les vols qu'on m'a faits.

11. Mon Seigneur, je ſuis contente d'être au deſſous des démons pour réparer dans les enfans & dans moi les uſurpations & les idolatries qui vous deshonorent ſi fort.

Non ſeulement on eſt des idolâtres, mais tous les hommes ſont des voleurs, c'eſt pour cela que j'ai voulu mourir entre deux voleurs, pour

(*a*) Gen. 35. vſ. 2.

réparer tous ces larcins. Les vols les plus dangereux ne sont pas ceux qui se commettent entre les hommes ; mais ceux qui se commettent contre mon Pere & contre moi.

12. Mes petits enfans, quitez tout, & vous trouverez tout : mais quitez vous vous-mêmes, & vous trouverez le TOUT du tout. Mes petits enfans, renouvellez-vous tous en charité : aimez-vous les uns les autres d'une charité sincere ; ne vous cachez rien, chacun selon votre dég é. Ne rougissez point d'avouer vos fautes, quelles qu'elles soyent : car celui qui rougit de ses fautes, ou qui a peine qu'on les découvre à soi & aux autres, est bien loin de la petitesse. Qu'avez-vous à craindre ? Ne vous épargnez point en charité cordiale : mais que l'humeur ne soit point le motif de la correction fraternelle. Que cherchez-vous ? que voulez-vous si non votre divin petit Maitre ; non pour vous, mais pour lui ? La fausse sagesse est un poison qui se glisse aisément, & qui s'en va dificilement.

Je t'ai suscité & te susciterai encore pour retirer Israël (mon peuple) de son égarement, & pour empêcher qu'il ne s'écarte de la droite voye. Je trierai en toi les boucs d'avec les agneaux : je te ferai connoitre les herbes venimeuses pour empêcher qu'ils ne s'empoisonnent : tu leur envoyeras de la solitude le contrepoison, & le moyen de discerner le poison. Celui qui te croira, ne sera point endommagé de ce venin : & quand il l'auroit pris, il le rejettera sans qu'il lui nuise : mais s'il ne te crois pas, il sera séparé du reste du troupeau.

C'est moi qu'il faut croire, c'est moi qui suis le Seigneur Dieu tout-puissant, qui me sers de qui il me plait, & qui veux qu'on me respecte & qu'on me croye où je suis. Si tu t'apropries quelque chose, tu seras puni sept fois plus que tes enfans. Si tu dis la vérité aux enfans, & qu'ils la suivent, tu fais ma volonté, & tu sauves leurs ames. Si (a) tu leur dis la vérité, & qu'ils la rejettent, eux seuls seront coupables & punis, & tu seras innocente : mais si tu ne leur dis pas la vérité ;

(a) Voyez Ezech. 3. vf. 18-22.

toi seule péches & ès coupable de toutes leurs fautes ; je te redemanderai jusqu'à un seul cheveu de leur tête ; tu ès coupable de toutes leurs fautes ; tu ès coupable de mon pur amour, de ma propre gloire & de ma grace.

13. Mais, Seigneur, comment dirai-je la vérité ? On m'empêche de la dire. On a mis un cadenat à mes lèvres : je suis ce petit lion dont les dents sont brisées.

N'importe ; dis la vérité aux enfans ; je te la ferai encore dire.

Vous avez conduit la main & la plume, conduisez le papier jusqu'à eux, ô Seigneur, & leur aprenez éficacement à dire, (*a*) *Non nobis, Domine, non nobis.* Ne regardez que Dieu, mes enfans, ne regardez que Dieu : tout le reste n'est que du foin. 1694.

[*a*] Ps. 113. vs. 1.

DIS-

DISCOURS V.

Contre la prudence humaine & la proprieté.

1 — 8. *Complainte sur la prudence humaine & la proprieté de plusieurs qui sont apellés à être enfans de Dieu.*

1. JUsques à quand clochera-t-on des deux côtés ? Suivez ou la simplicité, ou la prudence. Ceux qui se conduisent eux-mêmes doivent suivre la prudence. C'est elle qui les menera heureusement : mais ceux que Dieu conduit, doivent (*a*) *recevoir son Royaume comme un enfant*, ou ils *n'y entreront point.* Il n'y a rien de caché pour moi, (*b*) dit Dieu : je vois les motifs qui font agir un chacun : j'ai en horreur les détours. On veut faire un mélange de la prudence & de l'abandon : céla est impossible. J'ai plus d'aversion d'une personne qui ayant connu la voye de l'a-

(*a*) Marc 10. vs. 15.
(*b*) Jer. 23. vs. 23. 24. & Chap. 17. vs. 10.

bandon prend de loin des mesures de sagesse, de ceux qui veulent toujours venir à leurs fins, qui ont deux cordes à leur arc; que de tous les pécheurs.

2. Il ne faut pas dire: Peut-être la changerons nous: nous lui inspirerons notre prudence. Vous vous trompez. Je n'aurai point votre prudence. Ne venez plutôt pas à moi; car si je suivois votre prudence, je perdrois la grace de mon Dieu. De quoi vous servirois-je, puis que je ne puis jamais devenir aussi prudente que vous l'êtes?

Vous venez me tenter encore par une autre prudence, & vous me dites: que faut-il faire pour n'être pas prudens; car nous ne saurions (être à) rien faire? Ne faites pas ce que vous faites pour l'être. Vous vous savez bon gré de votre prudence: vous vous en estimez plus que le reste des hommes. Oui, cela (*a*) est vrai pour ceux qui doivent vivre comme les au-

(*a*) **Cela est vrai**: c. à d. *Ce que vous dites, qu'on ne sauroit être à rien faire, & qu'il faut considérer avec raison & délibération ce que l'on doit faire, est bon pour d'autres.*

tres hommes; mais non pas pour les enfans du Seigneur.

Vous dites; J'ai fait des sacrifices au Seigneur. Il se soucie bien de vos sacrifices si vous les comptez pour quelque chose, si vous faites votre volonté dans les petites occasions, & si vous ne renoncez pas, tous tant que vous êtes, à votre propre conduite & à vôtre prudence.

Je planterai, dites-vous, si bien mon cordeau, j'accommoderai si bien mon arc, que je ne serai point surpris. Insensé que vous êtes! celui qui craint la gelée, la neige le surprendra. Mais non, non, ne craignez point: il ne tombera pas un cheveu de votre tête: vous avez qui paye pour vous: vous n'êtes pas digne de soufrir des oprobres pour le nom de Dieu.

3. Vous me dites; qui êtes-vous, vous qui nous parlez, & où sont les preuves de votre mission? (*a*) *Comment pourriez-vous croire, vous qui cherchez la gloire les uns des autres?* qui craignez de n'être pas estimés?

(*a*) Jean 5. vs. 44.

Mais (a) *si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnoitra si ma doctrine vient de lui, ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de soi-même cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est véritable: il n'y a point en lui d'injustice.* Je suis dans la douleur pour ceux qui ayant connu la vérité, ne l'ont pas suivi toute nue, & l'ont voulu couvrir.

4. Malheur à ceux qui sachant que le Royaume est ouvert, disent; N'y faites entrer personne; car nous craignons la foule. Je leur réponds; J'irai dans les places publiques: j'apelerai les pauvres & les enfans: je les contraindrai d'y entrer.

Mais ce n'est pas pour nous que nous craignons, disent-ils: c'est pour vous. Qui vous a donné de craindre pour moi si je ne crains pas moi-même? Celui, qui n'a plus rien, doit-il craindre les voleurs?

Vous dites sans cesse; Nous voulons faire la volonté de Dieu; & vous voulez lui prescrire des loix! Vous

(a) Jean 7. vs. 17. 18.

voulez être plus sages que Dieu. Vous voulez vous laisser conduire à Dieu, dites-vous; & vous voulez néanmoins le conduire! Malheur à celui qui dit, je conserverai mon héritage, & je le mêlerai avec l'héritage du Seigneur. Le Seigneur lui répond par ma bouche: conservez votre héritage; mais pour moi, je suis la possession & l'héritage de celui qui quite tout pour moi. L'Evangile du Royaume ne sera jamais (a) *prêché qu'aux pauvres:* (b) *il est impossible qu'un riche entre dans ce Royaume.*

5. Comment voulez-vous être pauvres, vous qui êtes riches en prudence, & qui voulez servir deux maitres? Comment entrerez-vous par la porte étroite si vous craignez d'être pressés? Si les enfans du Royaume rougissent de l'Evangile, mon Pere me donnera d'autres enfans. Si ceux qu'il a choisis pour établir son règne veulent conserver la prudence charnelle, Dieu saura bien se préparer d'autres cœurs. Il peut en un instant faire des plus grands pécheurs les en-

[a] Luc 4. vs. 18. [b] Luc 18. vs. 25.

fans du royaume. Pourquoi veut-on empêcher les petits enfans de venir à moi, puiſque (*a*) *le royaume des cieux eſt pour ceux qui leur reſſemblent ?*

6. Pourquoi affigez-vous mon cœur ? Je ſuis plus afligée de vous que de la malice des hommes & des démons. Ou croyez tout-à-fait, ou laiſſez-moi tout-à-fait : car comme vous êtes partagés en vous-mêmes, mon cœur eſt déchiré pour vous. Vous arrangez toutes choſes pour plaire aux hommes, pour avoir leur eſtime : vous rougirez toujours de moi ; car je ne puis plaire au monde. (*b*) Si j'avois été du monde, le monde m'auroit aimée ; mais parce que je ne ſuis pas du monde, le monde me hait. Il eſt impoſſible (*c*) de vouloir plaire aux hommes ſans ceſſer d'être ſerviteur de Jéſus-Chriſt.

7. Où eſt le pur amour, où eſt-il ? il n'y en a preſque point ſur la terre. On dit ; Je l'ai dans le cœur. Vous mentez s'il ne paroit point dans vos œuvres. Si Dieu avoit fait pour les plus grands pécheurs ce qu'il a fait

(*a*) Marc 10. vſ. 14. (*b*) Jean 15. vſ. 19.
(*c*) Gal. 1. vſ. 10.

pour vous, ils ſeroient de grands Saints. C'eſt amuſer le tapis que de faire comme vous faites. Vous voulez que Dieu vous ſache gré, & que je ſois contente de vous. Comment puis-je être contente de vos partages ? Quel gré Dieu vous ſaura-t-il ſi vous choiſiſſez dans vos biens ceux que vous voulez lui donner, & ſi vous gardez les autres ? La tigne ſe mettra par tout ; elle rongera ce qui paroit bon. Je ſais que l'Ange de l'Egliſe du Seigneur, eſt bon, qu'il a fait aſſez de choſes pour me plaire, dit Dieu ; mais il ſe conſerve, il ne donne pas tout, il reſerve l'eſprit & la prudence. Plût à Dieu qu'il m'eût crû, qu'il eut tout ſacrifié pour moi ! J'euſſe tout fait pour lui & par lui. J'aime le bon Nathanaël. Pour mon Ange, comme je l'ai plus aimé que nul autre, je lui redemanderai juſqu'à la racine d'un cheveu. Il gâte ſon eſprit, & il énerve la force de ſon cœur. Je l'apellois à être le plus petit des hommes.

8. Hélas Seigneur, ai-je dit, ayez pitié de votre Egliſe & de votre peuple. Malheur à ceux que l'eſprit égare, ou que la prudence entraine !

Malheur à la terre si mon Maitre ne trouve point de cœurs qui soyent à lui sans partage ! Je transporterai, (dit le Seigneur,) mon Sanctuaire. Ceux qui ne me connoissoient pas, recevront ma vérité ; & vous autres, que j'ai choisis, que j'ai aimés comme mes très chers, si vous quitez tout pour me suivre, vous serez véritablement dignes de moi : mais (*a*) *celui qui ne renonce pas à tout pour l'amour de moi, n'est pas digne de moi*, a dit mon Maitre.

DISCOURS VI.

L'intérieur rebuté & recherché.

1 — 4. *L'Esprit intérieur, rebuté de ceux à qui il a été premierement ofert, va chercher retraite chez les étrangers.*

1. DAns le tems que les Juifs rejettoient Jésus-Christ, les Samaritains (*b*) le reçoivent de tout

(*a*) Luc 14. vs. 33. (*b*) Jean 4. vs. 39. 40.

leur cœur. Il ne se trouve parmi les Juifs personne capable d'écouter ni de comprendre l'adoration en esprit & vérité : Jésus-Christ va chercher une femme pour l'en instruire, & une femme Samaritaine. Les Samaritains croyoient en Dieu, comme les Juifs ; ils atendoient le même Messie ; cependant ils étoient séparés des Juifs, & schismatiques, parce qu'ils ne sacrifioient pas dans le même temple. Il instruit une femme schismatique des plus grandes vérités, & la rend en un moment Apôtre. Dequoi sert son Apostolat ? C'est pour atirer ces peuples à Jésus-Christ : ils y viennent en foule ; ils sont instruits ; ils croyent ; ils reçoivent cette semence que les Juifs ont rejettée ; ils forcent même ce Seigneur, que les Juifs rebutent, à demeurer avec eux, afin de leur enseigner à eux-mêmes ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher à la Samaritaine.

2. O mes chers Samaritains, vous avez fait la même chose aujourd'hui. Il est vrai que vous êtes divisés d'avec nous pour le lieu du sacrifice ; mais vous croyez en Dieu, vous aten-

dez tout du même Sauveur. C'eſt à vous que L'ESPRIT INTERIEUR s'adreſſe ; cet eſprit d'*adoration en eſprit & vérité*, cette priere digne de Dieu, ce culte intérieur, cet AMOUR PUR, ſi rebuté de notre nation & de notre peuple. C'eſt à vous qu'il s'adreſſe pour être reçu ; c'eſt en vous & par vous que Jéſus-Chriſt le fera fructifier : il ſera en vous (*a*) *un fleuve d'eau vive, qui jaillira de vos entrailles juſqu'à la vie éternelle.*

3. Cette adoration en eſprit & vérité, cette priere parfaite, cet Amour pur, vous demande retraite chez vous. Il vous va chercher à l'excluſion de bien d'autres, afin que vous le logiez dans votre cœur. Recevez-le ; & que par votre moyen il ſoit tranſmis à une infinité de cœurs ! C'eſt ce que Jéſus-Chriſt prétend de vous ; c'eſt ce qu'il en atend malgré la foibleſſe du ſujet dont il s'eſt ſervi pour vous enſeigner avec Jéſus-Chriſt.

4. Quand direz-vous à cette pauvre Samaritaine : *Ce n'eſt plus parce*

(*a*) Jean 4. vſ. 14. & Ch. 7. vſ. 38.

que vous nous avez dit, que nous croyons que Jéſus-Chriſt eſt le Meſſie, que nous croyons le pur Amour, que nous adorons le Pere en eſprit & en vérité : c'eſt *parce que nous connoiſſons nous-mêmes*, que nous goûtons, que nous expérimentons, que nous connoiſſons réellement que c'eſt la vérité. O ſi j'entendois ces paroles, que je dirois de bon cœur : (*a*) *Nunc dimittis ancillam tuam, Domine* &c. ! C'eſt l'objet de tous mes vœux, le ſujet de toutes mes prieres. Je vous porte tous dans mon cœur. Que ne puis-je vous offrir au Seigneur mon Dieu comme une hoſtie pure & ſans tache, lavée dans le ſang de l'Agneau, vivifiée par ſon Eſprit ; comme un holocauſte ſacré, purifié & conſumé dans le feu de l'amour pur ! AMEN JESUS.

(*a*) Luc 2. vſ. 29. c. à d. *C'eſt maintenant, Seigneur, que vous laiſſez aller en paix votre ſervante.*

DISCOURS VII.

Virginité parfaite de MARIE.

De la Virginité naturelle, ſpirituelle & miſtique : & que celle de l'ame & du corps ont été parfaitement dans la Vierge MARIE.

Sur ces paroles : *Une Vierge concevra & enfantera un Fils à qui l'on donnera le nom d'*EMANUEL : *c'eſt-à-dire*, DIEU AVEC NOUS. Matth. I. vſ. 23.

COmme il falut une vierge pour enfanter Jéſus-Chriſt, il faut auſſi qu'une ame en qui Jéſus-Chriſt eſt produit, ſoit redevenue vierge ; mais d'une maniere miſtique.

Pour expliquer ceci, il faut diſtinguer la virginité *naturelle*, qui eſt celle du corps ; & la *ſpirituelle*, qui eſt celle de l'ame qui n'a point été flétrie par le péché ; & la *miſtique*, qui eſt celle d'une ame renouvellée en Dieu par ſon anéantiſſement. La ſacrée Vierge a eu les deux premieres

auſſi bien que la derniere, étant vierge en toutes les manieres poſſibles : mais la derniere ſufit pour la formation miſtique de Jéſus-Chriſt en nous. La ſainte Vierge fut toute vierge & d'ame & de corps.

La virginité de l'ame conſiſte en ce qu'elle n'ait jamais été ſouillée d'aucun péché : & la virginité du corps conſiſte en ſon intégrité. Ces deux virginités aiant été perdues ſe peuvent réparer par les mérites de Jéſus-Chriſt, qui par le Batême rend l'ame vierge ſpirituellement, l'afranchiſſant de tout péché ; ou par un excellente grace la rend vierge miſtiquement, par la perte de la proprieté : il rend auſſi le corps chaſte par une paiſible continence après ſa flétriſſure. Mais quoique ces virginités ſe puiſſent ainſi réparer, toutefois leur intégrité ne ſe peut point rétablir : car nulle puiſſance ne peut faire qu'elle n'ait pas été violée. Marie a eu non ſeulement la virginité, mais auſſi l'intégrité de la virginité. Si Marie a eu pour un ſeul moment ou le péché d'origine, ou la corruption de la concupiſcence, quelque pure & vierge qu'elle eut été depuis par les graces

les plus éminentes qui eussent pû réparer ces pertes, elle auroit perdu l'intégrité; & conséquemment, elle n'auroit pas été parfaitement vierge; puisque la perfection de la virginité consiste le plus dans son intégrité.

Si Marie avoit contracté le péché originel, elle auroit pû avoir ensuite une ame toute pure & innocente par la réparation qui auroit été faite de sa chute en Adam: mais elle n'auroit jamais pû avoir l'intégrité de l'ame, puis qu'il seroit vrai de dire qu'elle auroit été salie, quand même ce n'eut été que pour un moment. L'intégrité de la virginité de l'ame étoit plus nécessaire en Marie que celle du corps pour qu'elle fut une digne Mére de Dieu: car l'intégrité de l'ame est infiniment plus avantageuse que celle de la chair. On peut être sauvé sans la virginité du corps: mais la pureté de l'ame est nécessaire pour le salut. L'ame souillée du péché originel participe à la fornication d'Eve, comme les Prophètes assurent que notre Mére (*a*) commit une fornication. Et avec

(*a*) Osée 2. vf. 5.

qui Eve se prostitua-t-elle? Avec le Diable qu'elle écouta au préjudice de la fidélité qu'elle devoit à Dieu: & sans commettre adultère envers son mari, elle en commit un horrible à l'égard de Dieu. Or comme la premiere Eve par sa fornication enfanta le péché & la mort dans le monde, il faloit aussi que la seconde Eve par son intégrité enfantât la justice & la vie dans le monde: & afin que cela fût de la sorte, il étoit nécessaire que Marie fut toute vierge; vierge d'ame, n'aiant jamais, non pas même pour un moment, participé à la fornication de sa Mére; & vierge de corps, n'aiant pas soufert la moindre ateinte de son intégrité ni par la conception, ni par la naissance de son Fils.

Si Eve a été tirée du côté d'Adam encore innocent, Marie n'a pas dû avoir moins de privilège. Dieu lui a réservé une (*) portion toute pure

(*) Comme le sujet du péché originel n'est pas la substance de la chair, mais son désordre, S. François de Sales fait comprendre que Dieu a préservé la Sainte Vierge du péché originel en empêchant que ce désordre ne concourut à sa formation ou conception. On raportera incontinent ses propres termes, & cela revient en substance à la même chose & à la même conclusion.

du sang d'Adam, qu'il destinoit pour en former une Mére à son Fils : aussi fut-elle conçue de parens stériles & hors d'âge de concevoir selon la nature, pour marquer que la concupiscence n'avoit point de part à sa conception ; & que quoique la substance de l'homme y fut réellement, toutefois ce ne fut point une substance infectée ni corrompue par le péché, mais une substance pure que Dieu préserva de l'infection commune à tous les enfans d'Adam. C'est pourquoi l'Eglise aplique très bien à Marie en quelques unes de ses fetes, ce qui est dit proprement de la Sagesse : (a) *Les abîmes n'étoient point lorsque j'étois déja conçue : j'étois chaque jour dans ses délices, me jouant sans-cesse devant lui.* Avant que les abîmes du péché fussent, la Sainte Vierge étoit déja conçue dans les idées de Dieu, qui lui sont toujours présentes. Avant que le péché entrât dans le monde, & dès que Dieu résolut de s'incarner, il se choisit une Mére vierge d'ame & de corps. Il est certain que Dieu devoit à Jésus

[a] Prov. 8. vf. 24, 30.

son Fils & à Marie sa Mére cette double virginité ; & que la virginité du corps n'eut rien été sans celle de l'ame ; puisque l'ame dont le corps a été flétri d'une maniere légitime, peut plaire à Dieu ; au lieu que l'ame qui est souillée pour peu que ce soit, ne peut que lui déplaire.

Je dis donc, que Dieu devoit cette intégrité à la Mére de son Fils : il lui devoit cette rédemption de prévention ; & il ne devoit jamais soufrir que celle par qui le péché devoit être chassé & banni du monde, fût assujettie au péché pour peu que ce fut. Et comment celle qui devoit écraser la tête du serpent auroit-elle pû en être étoufée avant sa naissance, quand ce n'auroit été que pour un moment ? Quoi, ce sang de Marie duquel Jésus-Christ devoit être formé par l'opération du S. Esprit, auroit-il été infecté pour un instant du venin du péché ? Une personne qui n'est souillée que pour un moment, perd en ce moment même son intégrité : car quoiqu'elle soit ensuite réparée par la chasteté, il est néanmoins toujours vrai de dire, que sa pureté a été flétrie. La virginité étoit

donc absolument nécessaire en Marie pour produire ce Fils vierge d'un Pére vierge, Fils sans mére dans l'éternité, fils sans pére dans le tems : que s'il faloit qu'elle fut vierge, elle le devoit être aussi bien d'ame que de corps, puisque la virginité de l'ame étoit même plus nécessaire que celle du corps. La pureté incorruptible de son corps non-obstant sa fécondité, est une preuve certaine de l'intégrité de son ame quoiqu'elle soit fille d'Adam.

Marie est donc vierge de cette double intégrité : & comme elle ne fut jamais assujettie à la corruption d'Adam, elle ne fut non plus jamais sujette à la concupiscence d'Adam. Eve enfantant le péché, enfanta la concupiscence, les douleurs de l'enfantement & la mort : mais la divine Marie ne fut point sujette à ces maux, & elle ne mourut jamais ni par le péché actuel, ni par l'originel ; parce qu'elle a enfanté l'auteur de la vie, & la vie même. Puisqu'on croit que ce seroit un crime d'imputer un seul péché veniel à la Mére de Dieu, ne seroit-ce point un crime de lui attribuer le péché originel, qui dans le fonds est un péché

mortel, puisqu'il rend l'ame esclave du Démon, ennemie de Dieu, (*a*) & victime de sa colère?

La Mére de Dieu ne mourut jamais de la mort d'aucun péché : la Mére de Dieu ne fut jamais esclave du Démon : si elle lui eut été soumise pour un moment, il pourroit se vanter que le corps tout adorable de Jésus-Christ lui auroit été assujetti dans sa source. Que si Marie n'a point été exempte du péché originel, pourquoi auroit-elle été afranchie de la nécessité de concevoir & d'enfanter comme les autres femmes ; puisque son sang auroit été corrompu par l'épanchement de l'infection d'Adam ? ou bien si Marie a été tirée par une singuliere prérogative de la maniere de concevoir des autres femmes, il ne faloit pas non plus qu'elle fut assujettie pour un seul instant au péché.

Marie donc entiere de corps & d'ame, Marie vierge dans toute la perfection d'une double virginité, devoit être telle pour être la Mére de Dieu : & si Dieu n'avoit pas donné une telle

(*a*) Ephes. 2. vs. 3.

Mére à un tel Fils, elle auroit été indigne de lui, & l'on pourroit dire que le Pére n'aimeroit pas infiniment son Fils, puisqu'il lui auroit donné une mére imparfaite lui en pouvant donner une parfaitement acomplie; ou qu'il lui auroit choisi une mére qui auroit une tàche indélébile, une mére roturiere & qui auroit été salie, pouvant lui en donner une noble & exemte de toute corruption. O Vierge plus pure que les Anges! quoi, vous qui êtes la Mére d'un Dieu, & que tous les Anges révérent comme telle; vous qui n'avez que Dieu au dessus de vous, & à qui tout ce qui n'est point Dieu est soumis; vous qui êtes la Reine du Ciel & la Souveraine de l'univers, auriez-vous pû être abandonnée au Démon jusqu'à être son esclave, vous qui êtes née libre, & qui avez été conçue Reine?

Cette conception immaculée étoit plus que de convenance: & suposé le dessein de l'Incarnation divine, il étoit néceffaire d'assurer ce privilège à celle qui étoit choisie pour être la Mére de l'homme-Dieu: car elle devoit être bien plus jalouse de l'intégrité de son

ame que de celle de son corps; & il y alloit beaucoup plus de l'intérêt de Dieu le Pére & de son Fils que l'ame de Marie fut préservée de la chute originelle, commune à toutes les femmes, que d'afranchir seulement sa chair de l'ateinte naturelle à toutes les méres.

Après avoir vu quelle a été l'intégrité de Marie, il faut voir quelle est la virginité mistique que Dieu demande dans les ames qui doivent enfanter Jésus-Christ dans les cœurs. Cette virginité mistique est une virginité réparée, par laquelle Dieu tire l'ame d'elle-même & de la corruption d'Adam, pour la faire passer en lui par un éfet de son pouvoir. C'est là que le serpent est vaincu & écrasé: c'est là que l'ame est rendue toute pure & nette, afin qu'elle soit en état de passer en Dieu, & que Jésus-Christ puisse être formé en elle, & par elle en mille cœurs. Dieu a fait cette grace à quelques Saints dès le ventre de leurs méres, les tirant dès-lors d'eux-mêmes pour les perdre en lui, ainsi que S. Jean Baptiste fut rempli du S. Esprit avant que d'être né, parce qu'il devoit

préparer le chemin au Verbe. Mais Marie, qui devoit avoir le Verbe non seulement en maniere mistique, mais même qui devoit réellement donner son sang pour la formation du corps du Fils de Dieu, n'auroit-elle point eu d'autre avantage que S. Jean ou que Jérémie, à savoir, celui d'avoir été sanctifiée plutôt qu'eux, & d'être tirée [hors] d'elle même & de la corruption d'Adam plutôt que les autres qui ont eu ce privilège dès le ventre de leurs meres? S. Jean aiant été vierge de corps aussi bien que Marie, & aiant été sanctifié comme elle avant sa naissance, auroit eu autant d'avantage qu'elle; & la Mére d'un Dieu ne seroit en rien distinguée de lui. L'Eglise fait assez voir quel est son sentiment touchant cette vérité par l'aprobation & la préférence qu'elle donne aux pieux sentimens de ceux qui la soutiennent, & par la fête dont elle honore le premier instant de la vie de Marie, qui fut proprement celui de sa conception.

Voici, sur ce sujet, le passage de S. François de Sales, *dont la Note de ci-dessus fait mention. Il est dans son* TRAITE' DE L'AMOUR DE DIEU. LIVRE II. CHAP. VII.

„ DIEU destina pour sa très sainte „ Mere une faveur digne de l'amour „ d'un Fils qui étant tout sage, tout „ puissant & tout bon, se devoit pré- „ parer une Mere à son gré; & par- „ tant il voulut que sa Redemption „ lui fut apliquée par maniere de re- „ mède préservatif, afin que le pé- „ ché, qui s'écouloit de génération „ en génération, ne parvint point à „ elle; de sorte qu'elle fut rachetée „ si excellemment, qu'encore que par „ après le torrent de l'iniquité origi- „ nelle vint rouler ses ondes infortu- „ nées sur la Conception de cette sa- „ crée Dame, avec autant d'impétuo- „ sité comme il eut fait sur celles des „ autres filles d'Adam; si est-ce qu'é- „ tant arrivé là, il ne passa point ou- „ tre, ains s'arrêta court, comme fit „ anciennement le Jourdain du tems „ de Josué, & pour le même res- „ pect: car ce fleuve retint son cours

„ en révérence du passage de l'Arche
„ de l'aliance, & le péché originel
„ retira ses eaux révérant & redoutant
„ la présence du vrai Tabernacle de
„ l'éternelle alliance.

„ De cette maniere donc Dieu dé-
„ tourna de sa glorieuse Mere toute
„ captivité, lui donnant le bonheur
„ des deux états de la nature hu-
„ maine; puisqu'elle eut l'innocence
„ que le premier Adam avoit perdue,
„ & qu'elle jouit excellemment de la
„ Redemption que le second lui ac-
„ quit; ensuite de quoi, comme un
„ jardin d'élite qui devoit porter le
„ fruit de vie, elle fut rendue flo-
„ rissante en toutes sortes de perfec-
„ tions: ce Fils de l'amour éternel
„ aiant ainsi paré sa Mere de robe
„ d'or recamée en belle varieté, afin
„ qu'elle fut la Reine de sa dextre,
„ c'est-à-dire, la premiere de tous les
„ élus, qui jouiront de la dextre Di-
„ vine. Si que cette Mere sacrée,
„ comme toute reservée à son Fils,
„ fut par lui rachetée non seulement
„ de la damnation, mais aussi de tout
„ péril de la damnation, lui assurant
„ la

„ la grace & la perfection de la gra-
„ ce; en sorte qu'elle marcha comme
„ une belle aube qui commençant à
„ poindre va continuellement crois-
„ sant en clarté jusques au plein jour.
„ Rédemption admirable, chef-d'œu-
„ vre du Rédempteur, & la premiere
„ de toutes les rédemptions! par la-
„ quelle le Fils, d'un cœur vraie-
„ ment filial prévenant sa Mere ès
„ bénédictions de douceur, il la pré-
„ serve non-seulement du péché com-
„ me les Anges, mais aussi de tout
„ péril de péché, & de tous les di-
„ vertissemens & retardemens de l'é-
„ xercice du saint amour. Aussi pro-
„ teste-t-il, qu'entre toutes les créa-
„ tures raisonnables qu'il a choisies,
„ cette Mere est son unique colombe,
„ sa toute parfaite, sa toute chere,
„ bien-aimée, hors de tout paran-
„ gon, & de toute comparaison.

DISCOURS VIII.

Sur le Chapitre VI. de l'Evangile de St. Jean, *depuis le* verset 32. *jusqu'à la fin.*

℣. 32. *En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel; mais c'est mon Pére qui vous donne le véritable pain du ciel.*

OUtre le sens literal de ce passage, qui s'entend de la Ste. Eucaristie, on peut dire avec vérité, que quoique la manne vint des nuës *du ciel*, elle n'étoit que la figure de cette manne cachée que Dieu communique à ses enfans en les nourrissant au dedans, non du *pain* matériel, qui est la propre opération de la créature; mais de l'opération profonde de Dieu dans le centre de l'ame & par un goût expérimental de sa présence, qui est une *nourriture* substantielle à l'ame, qui la rassasie en remplissant ses vuides & la dégoûtant de toutes les nourritures créées.

C'est aussi la formation de Jésus-Christ en nous, qui est véritablement ce *don de Dieu* au dessus de tout don. C'est lui qui est le pain vivant & vivifiant, qui en nous nourrissant de lui-même, est un dissolvant sacré qui nous dissout (pour ainsi dire) par une séparation entiere de tout ce qui est du vieil-homme, & nous fait passer en l'homme nouveau, qui est, nous changer & transformer en lui, nous arrachant à cette vie corrompue d'Adam pour nous en donner une toute pure en lui. C'est ce que *Moïse* ne pouvoit faire, & qui étoit reservé à Jesus-Christ.

℣. 33. *Car le vrai pain de Dieu est celui qui est descendu du ciel, & qui donne la vie au monde.*

Nous étions tous morts en Adam; & Jésus-Christ, ce *vrai pain du ciel* est venu pour nous *donner la vie* & nous retirer de cette misérable mort du péché & de la damnation, sans lequel pain nous n'aurions jamais eu la véritable vie. Ce pain est apellé *le vrai pain de Dieu*; parce que Dieu

engendrant ſon Verbe de toute éternité ſe nourrit de cette volupté divine qu'il trouve en contemplant ſon Image. Or comme Dieu le Pére nous avoit créés à l'image & reſſemblance de ce Fils, ſes délices, qui le repréſentoit lui-même au naturel; le Démon, jaloux de la grace que Dieu avoit faite à l'homme, de l'avoir rendu, comme dit S. Paul, (a) conforme à l'image de ce Fils bien-aimé, le Démon jaloux; dis-je, prit tout le ſoin poſſible de défigurer cette belle image. Il y réuſſit par le conſentement que l'homme donna au péché en ſuccombant (après ſa femme) à la tentation du Serpent, qui de la ſorte biſa autant qu'il étoit en lui cette image de la Divinité, & en ôta tellement tous les traits, qu'on ne pouvoit plus la reconnoitre.

L'amour infini que le Pere porte à ſon Verbe ne lui permettant pas de voir cette image défigurée dans l'homme, il ſe réſolut de la rétablir dans ſa premiere beauté, & de la réimprimer de nouveau des mêmes caractères qu'elle avoit eus d'abord. Il falut que ce Verbe bien-aimé vint ſur terre ſe réimprimer lui-même dans l'homme en ſe faiſant homme, comme on voit une perſonne imprimer ſon viſage dans de la cire dont on fait un portrait très reſſemblant. Je crois que c'eſt ce qui eſt dit dans Job: (a) L'image empreinte ſe rétablira-t-elle? C'eſt à dire, cette image empreinte d'abord de la Divinité, & enſuite caractériſée du Démon, ſe rétablira-t-elle elle-même dans ſa premiere beauté? Cela étoit impoſſible. Il s'eſt donc incarné pour la réimprimer de nouveau: & nous aiant créés ſpirituellement à ſon image, il a voulu prendre la nôtre corporellement, afin de rétablir l'image de Dieu dans l'homme & unir l'image de l'homme à Dieu en faiſant des deux en ſa perſonne un tout indiviſible; de ſorte que Dieu ne peut plus voir ſon Fils qu'il ne voie l'homme & ne conçoive pour cet homme un très grand amour.

Or le Fils aiant rétabli l'homme d'une maniere bien plus avantageuſe, aiant uni la reſſemblance ſpirituelle à

[a] Rom. 8. vſ. 29.

(a) Job 38. vſ. 14.

la corporelle, il lui a choisi une nourriture spirituelle & corporelle : la spirituelle est cette nourriture substantielle dont j'ai parlé plus haut ; & la corporelle la Ste. Eucaristie, qui est pourtant réellement spirituelle comme elle est corporelle.

℣. 34. *Ils lui dirent donc : Seigneur, donnez nous toujours de ce pain.*

℣. 35. *Jésus leur répondit : Je suis le pain de vie : celui qui vient à moi n'aura point de faim, & celui qui croit en moi n'aura jamais soif.*

Ces hommes grossiers ayant vû le miracle des cinq pains, & croiant que Jésus-Christ parloit d'un pain matériel, & non de ce pain divin qui est lui-même, demandent ce *pain* matériel qui nourrit le corps. Presque tous les Chrétiens ne s'atachant qu'à l'extérieur & à l'écorce des choses, regardent la Ste. Eucaristie d'une maniere très charnelle ; aussi n'en font ils aucun fruit. S'ils regardoient ce Sacrement dans son esprit & son institution, ils verroient que Jésus-Christ n'a jamais prétendu que ce mistère de foi consistât seulement à le garder corporellement quelques minutes dans notre estomac : mais il a désiré que notre foi en fit une nourriture perpétuelle à notre ame qui devint substantielle & invariable par la communication de son Esprit intérieur, qui fait que l'ame vit de Jésus-Christ même par la foi, en substance spirituelle, aussi continuellement & facilement que nous respirons l'air. O divin Jésus-Christ, l'ame que vous avez cachée & perdue avec vous dans le sein de votre Pere, cette ame transformée en votre image vit tellement de vous, qu'il lui semble qu'elle ne pourroit pas n'en point vivre. Elle vous posséde au dessus de tout sentiment : vous êtes devenu la vie de sa vie, l'ame de son ame : depuis qu'elle ne se posséde plus, elle ne connoit, n'aime & ne discerne que vous, sans discernement particulier, par une notice confuse & générale : mais que dis-je ? par une possession réelle. C'est vous qui la possedez, qui la mangez, la digerez, la changez en votre substance : & si le pain se change en la nôtre, votre esprit, tout vous-même, nous changez & transformez en vous d'une ma-

niere plus réelle, qui n'eſt réel que notre ame anime notre corps.

Mais comment entendre ces paroles: *Je ſuis le pain de vie*, ſi ce n'eſt en maniere inéfable? Car Jéſus aiant la *vie* en lui-même, la communique à ceux qui le reçoivent dignement par la bouche du corps, mais beaucoup plus à ceux qui communiquent à ſon Eſprit & qui lui donnent lieu de vivre en eux non ſeulement par ſa vie ſacramentale, mais par ſa vie divine: oui, il devient la vie & le principe d'une ame régénerée & qui ne vit plus en Adam; qui non ſeulement s'eſt revêtue de l'homme nouveau, mais qui ne vit plus, parce que Jéſus-Chriſt vit en elle. Comment entendre autrement ces paroles, *celui qui vient à moi n'aura plus de faim?* non ſeulement celui qui a trouvé Jéſus n'a plus de déſir de tout ce qui eſt périſſable; mais même il n'a plus de déſirs, ſa volonté s'étant écoulée dans ſon principe. La multitude des déſirs ſont un vuide dans la volonté, & ils la rendent *famelique* parce qu'elle ne trouve rien qui les puiſſe remplir hors de Dieu; mais lorſqu'elle eſt devenue nouvelle

créature en Jéſus-Chriſt, & qu'elle s'eſt perdue avec lui dans ſon Pére, alors la volonté, qui s'y eſt véritablement écoulée, entraine avec elle cette multitude de déſirs, qui ſe perdent entierement dans leur derniere fin: & tous les vuides de l'ame, par conſéquent ceux de la volonté, étant remplis, l'ame n'eſt plus famelique, & conſéquemment ne déſire plus.

Ce ſont les vuides qui cauſent *la faim.* Lorſque Jéſus-Chriſt poſſéde un cœur, il le remplit par ſon immenſité divine avec tant de ſurabondance, qu'il eſt impoſſible à cette ame de rien déſirer: elle *n'a* donc *plus de faim*, parce que la faim vient du vuide: elle n'a donc plus de déſirs, puiſque les déſirs ou apetits de l'ame viennent de ſa faim. Il en eſt de même de la ſoif.

Il faut ſavoir qu'il y a de deux ſortes de vuide; le premier vient de la privation de Dieu & des déſirs de l'ame pour être remplie; & c'eſt en ce ſens qu'il n'y a plus ici de vuide: mais il y a un autre vuide, qui eſt l'anéantiſſement. L'ame eſt alors vuide de tout ce qui n'eſt point Dieu même, & ce vuide augmente chaque jour. Ce

vuide eſt ſans déſirs; parce que Dieu remplit lui-même ce vuide. Tous les dons du ciel & de la terre n'en rempliroient pas le moindre endroit: il faut que Dieu lui-même le rempliſſe; ce qu'il fait en vuidant ou anéantiſſant l'ame de plus en plus. Ce vuide eſt la capacité de notre ame, qui eſt d'autant plus étroite, qu'elle eſt plus remplie de ce qui n'eſt point Dieu, quand même ce ſeroit des dons de Dieu, qui laiſſent l'ame dans ſa capacité bornée & retrécie: car quoique l'ame ſoit comblée des dons de Dieu, on eſt ſurpris de voir qu'elle déſire encore, comme un eſtomac étroit apéte les viandes qu'il ne peut digerer. Il n'en eſt pas ainſi de l'ame anéantie. Plus elle eſt vuide, moins elle déſire, Dieu la rempliſſant toujours plus de lui-même à meſure qu'il élargit ſa capacité, & qu'il la vuide chaque jour de tout ce qui lui reſte de propre vie & de ce qu'elle peut contracter de défauts qui ſont légers.

L'ame morte à toutes ſes opérations reçoit nuement les opérations de Dieu, qui ſont plus crucifiantes que gratifiantes; parce que les gratifiantes feroient une eſpece de plénitude, qui empêche-

roit l'étendue du vuide. Ce vuide eſt comparé par le B. Jean de la Croix à des cavernes dans ſa *Vive flamme d'amour:* mais j'oſe dire que ce ſont des abîmes: & plus ces abîmes ſont profonds & étendus, plus Dieu prend plaiſir de s'y communiquer. Il réſiſte aux ſuperbes & ſe donne aux humbles: comme le Soleil ne fait que dorer un peu le haut d'une haute montagne, pendant qu'il envoie ſes raions ardens & brûlans dans une profonde valée. Celui qui eſt gratifié des dons de Dieu eſt comme une montagne élevée, couronnée d'un peu de lumiere; & comme ces lumieres ſont expoſées aux yeux de tous, tout le monde les admire: on ne ſonge pas à une profonde valée en qui tous les raions ſont ramaſſés; cela eſt dérobé aux yeux des hommes à cauſe de ſa profondeur.

O *pain* vivant & vivifiant, rempliſſez-nous & nous vuidez tellement, que nous n'aions *plus de faim.* O vin qui fait germer les vierges, (*a*) *vinum germinans virgines*, enivrez-nous tellement de votre amour, que nous

(*a*) Zach. 9. vſ. 17.

n'aions *jamais soif*. Eaux vives & salutaires, noiez nous ; & que nous ne revivions jamais à nous-mêmes !

Jésus-Christ ne se contente pas de parler de la possession de lui-même qui nous ôte toute faim ; mais il dit de plus, que *celui qui croit en lui n'aura plus de soif* ; nous aprenant le moien de parvenir jusqu'à lui, qui est LA FOI. Il est certain que la voie de la foi est la seule qui nous puisse conduire à la parfaite mort de nous-mêmes. Les dons, les lumieres, illustrations, extases, ravissemens, nous font vivre en nous-mêmes, loin de nous y faire mourir. Il n'y a que la foi pure & nue, qui nous faisant perdre tous nos apuis par une mort entiere & générale, nous fait tomber en Dieu, source de vie. Celui qui est submergé par la pure foi dans ce vaste Océan, n'a garde d'avoir soif : il est plein & environné des eaux vives (Jésus-Christ, *Fons vivus*,) comme une éponge dans la mer : il est donc parfaitement désalteré, & ne peut plus *avoir de soif*.

℣. 36. *Je vous l'ai dit, vous m'avez vû, & cependant vous ne croyez point.*

La *parole* de Jésus-Christ, & sa *vûe* même, ne sert de rien sans la foi : les Juifs ont abusé de l'un & de l'autre. Si nous *ne croyons pas*, & ses paroles & ses exemples nous seront peu utiles. Tout dépend de la foi, mais d'une foi aveugle, qui croit sans voir, qui se laisse pénétrer des paroles de Jésus-Christ, & sur tout de cette parole expressive, parole intime & centrale.

℣. 37. *Tous ceux que mon Pere me donne, viennent à moi ; & je ne rejetterai point dehors celui qui vient à moi.*

Outre la volonté que Dieu a que tous les hommes soyent sauvés, & qu'ils profitent du sang que Jésus-Christ a répandu pour tous, il y a des ames qui apartiennent singulierement à Jésus-Christ par la donation que le Pere lui en a faite, parce que

ces ames ont fait entre les mains de Dieu une remise générale de tout ce qu'elles sont. Ces ames ont un certain instinct de tendre à Dieu par Jésus-Christ : elles cherchent incessamment Jésus-Christ par cette tendance que *le Pere* a mise en elles : elles le trouvent enfin au dedans d'elles-mêmes. Alors Jésus-Christ les reçoit, & *ne les rejette point dehors.* Il les reçoit d'abord comme voye, les conduisant par ses maximes ; & il est lui-même leur marcher & leur sentier : ensuite il les éclaire comme vérité ; ce qui augmente leur tendance jusqu'à ce qu'il soit devenu leur vie : il est en elles, & elles sont en lui ; & c'est la derniere fin de l'ame.

℣. 38. *Parce que je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé.*

Jésus-Christ, voye, vérité & vie nous aprend qu'il n'est *point* venu *faire sa volonté, mais celle de* son Pere. Jésus-Christ, comme Verbe, n'a point d'autre volonté que celle du Pere,

étant la même chose. Cette volonté mutuelle fait un amour mutuel, qui étant infini est Dieu. La volonté du Pere & du Fils sont donc la même. Le Verbe s'étant fait homme a reçu tous les caractères de l'homme raisonnable ; & ainsi il avoit sa volonté particuliere : ce qui faisoit deux volontés, la divine & l'humaine : mais l'humaine étoit tellement soumise à la divine, que quoique ce fût deux volontés très distinctes, on peut dire que la volonté de l'homme en Jésus-Christ étoit tellement perdue en celle de Dieu, que ce n'étoit plus qu'une même volonté, la volonté humaine n'ayant point d'autre mouvement que celui que lui donnoit la Divinité. C'est pourquoi l'Ecriture parlant de Jésus-Christ, & comme lui, par anticipation, dit, (*a*) il est écrit à la tête du livre que je ferai votre volonté, c'est-à dire, que dès l'instant de son incarnation sa volonté a été parfaitement soumise à celle de Dieu.

C'est le chemin qu'il nous fait tenir comme la vraye voye : car dès

(*a*) Ps. 39. vs. 8. 9.

qu'une ame eſt reçue par Jéſus-Chriſt, & qu'elle s'eſt parfaitement donnée à lui, il la conduit par le ſentier de *la volonté de Dieu*. Au commencement l'ame ſe ſoumet avec éfort : enſuite elle ſe réſigne plus facilement à meſure qu'elle ſuit Jéſus-Chriſt : puis elle devient conforme de telle ſorte, qu'elle n'a plus de peine à plier ſa volonté : de-là elle devient tellement uniforme, que ſa volonté paſſant peu à peu dans la volonté de Dieu, elle ne trouve plus rien à réſigner : ſa volonté diſparoit. Car il faut ſavoir, que Jéſus-Chriſt, vérité eſt la lumiere de l'ame dans ce chemin : il l'éclaire de la volonté de Dieu lorſqu'il lui ſert de voye juſqu'à ce qu'il ſoit devenu la vie de l'ame, l'ame étant alors tellement morte à toute volonté propre, que Jéſus-Chriſt devient & ſa volonté & ſa vie, la vie de l'ame étant principalement dans la volonté de Dieu. O ſi l'on ſavoit le bonheur de marcher d'abord par ce renoncement perpétuel de notre volonté, pour arriver à cette perte entiere de volonté en celle de Dieu, on abrégeroit bien du chemin !

Il y a de bonnes ames qui diſent, qu'elles ſont en peine de trouver *la volonté de Dieu*, qu'ils déſireroient de la connoitre ; mais qu'ils ſont aveugles ſur cela. Ils ſe trompent beaucoup s'ils s'imaginent à chaque pas avoir une manifeſtation claire de la volonté de Dieu. Il ne s'agit pas ici de connoitre, mais d'obéïr ; pas de voir, mais de pratiquer. Plus Dieu nous conduit d'une maniere obſcure lorſque nous lui ſommes bien abandonnés, plus il nous fait faire ſa volonté. Dieu nous ayant mis dans un état, tout ce que nous faiſons de moment à autre dans cet état où Dieu nous a mis, eſt *la volonté de Dieu*, vû l'intention virtuelle que nous avons de lui plaire en agiſſant dans ſon ordre divin.

De plus, tout ce qui nous arrive à chaque inſtant par la Providence, & non par notre choix, eſt *volonté de Dieu* ſur nous, comme les croix, peines, contradictions &c. & plus nous nous acoutumons à renoncer notre volonté dans ces choſes qui la contrarient, plus nous arrivons à cette perte intérieure de volonté en celle

de Dieu. L'ame se résigne au dedans pour les peines & les sécheresses comme pour les contrarietés perpétuelles; & cette résignation continuelle, cette fidélité à remplir nos devoirs dans l'état où Dieu nous a mis, nous fait trouver la volonté de Dieu en libre usage à mesure que la notre disparoit.

Nous voyons notre volonté disparoitre peu à peu par deux éfets, par l'amortissement des désirs, & par une facilité à tout recevoir de la main de Dieu, à voir ce qui nous arrive non en la créature, mais dans cette même volonté qu'on adore & qu'on aime, dont les coups sont des coups de grace. C'est elle qui donne la vie en tuant: car plus on meurt à toute volonté propre, plus on devient vivant en Dieu. C'est le chemin raccourci & le plus sûr. L'Ange de ténèbres ne se transfigure pas en Ange de lumiere par cette voye; au lieu que celui qui veut une impulsion ou des témoignages pour agir, sera facilement trompé: mais celui qui marche par le renoncement perpétuel & l'abandon aveugle, ne se méprend

point, & fait surement la volonté de Dieu.

℣. 39. *Or la volonté de mon Pere qui m'a envoyé est, que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés; mais que je les ressuscite au dernier jour.*
℣. 40. *Et c'est la volonté de mon Pere qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils & croit en lui, ait la vie éternelle; & je le ressusciterai au dernier jour.*

C'est une assurance très grande pour celui qui marche par l'intérieur, & qui apartient spécialement à Jésus-Christ par l'abandon de tout lui-même, que Jésus-Christ ne l'abandonnera pas; au contraire, qu'il le conduira dans cette divine volonté, où étant mort par amour après un renoncement continuel, Jésus-Christ le *ressuscitera*; non seulement à la résurrection générale, mais dès à présent Jésus-Christ, en le retirant de ce tombeau où le renoncement & la mort continuelle, aussi bien que l'amour, l'ont réduit, Jésus-Christ, dis-je, le *ressuscite* lui donnant une *vie* nouvelle

en lui, ou plûtôt, devenant lui-même sa vie & sa résurrection.

℣. 41. *Les Juifs donc murmuroient contre lui, parce qu'il avoit dit: Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel.*

Rien n'est plus dificile à croire que la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucaristie à quiconque raisonne & veut pénétrer ce mistere par sa raison: mais pour celui qui a la foi, & une foi simple & nue, non seulement il le croit, mais de plus il en a une réelle expérience lorsque sa foi est pure & nue, & son amour de même à un certain point.

Rien aussi n'est plus combatu que la vie intérieure, qu'on pourroit bien apeller un Sacrement, puisque Jésus-Christ y est caché à tout autre qu'à celui qui l'éprouve. Jésus-Christ devient la vie & la nourriture de l'ame, puisque par lui tous les vuides de l'ame sont remplis. L'ame éprouve, comme dit S. Paul, qu'elle (a) ne vit plus, mais que Jésus-Christ vit en elle. Le Démon fait tous ses éforts pour s'oposer à cette doctrine, parce qu'elle est la source de la vie. Dans le tems même qu'on laisse le crime en repos, tout le monde *murmure contre* l'INTERIEUR, & s'anime d'un faux zele pour le combatre: tout s'émeut, tout s'irrite. O doctrine de vérité & *de vie*, le Démon s'opose à vous de toutes ses forces parce qu'il sait que vous seule pouvez le terrasser, & que par cette voye Jésus-Christ lui ôte tout le pouvoir qu'il avoit pris sur l'homme par la chute d'Adam.

(a) Gal. 2. vs. 20.

Une ame en qui Jésus-Christ vit & regne ne le craint plus: c'est pourquoi ne pouvant l'ataquer par dedans, il lui suscite au dehors mille persécutions, l'acusant, comme Jésus-Christ, de n'être pas si austere que les Pharisiens, quoiqu'en vérité la mortification de cette ame soit générale & entiere, non simplement en certaines choses, mais en toutes, soit au dedans, soit au dehors. Il y a des personnes austeres dont les passions sont toutes vives. Mais par cette mortifi-

cation universelle du dehors & du dedans les sens s'amortissent si fort, qu'on ne trouve de goût à rien; & les passions s'éteignent peu à peu. Il est aisé de comprendre que le refus général de tout ce qui peut plaire aux sens les amortit peu à peu; & que le renoncement continuel & la mort de notre volonté, qui est la souveraine des puissances, amortit étrangement toutes les passions. Les passions sont remuées par les désirs: la mort des désirs est la mort des passions: les désirs s'éteignent par l'écoulement de notre volonté en Dieu, ou les désirs étant écoulés avec elle, perdent leur apétit, parce qu'ils sont remplis; & ils ne paroissent plus, parce qu'ils ne sentent plus de vuide.

℣. 42. *Les Juifs disoient: n'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connoissons le pere & la mere? Comment donc dit-il; Je suis descendu du ciel?*

Les Juifs ne s'arrêtoient qu'au jugement que leurs sens leur portoient de Jésus-Christ, & non à la vérité

de ce qu'il étoit. Ils croyoient *connoître son pere & sa mere*; & rien n'étoit plus faux que cela. Au lieu de s'arrêter à sa doctrine, & de s'en édifier, ils s'en scandalisoient, parce qu'ils ne jugeoient que par les sens.

On fait la même chose à présent aux personnes en qui Jésus-Christ vit & regne. On s'arrête à un extérieur simple & petit (qui est l'éfet de leur avancement,) au lieu de pénétrer le tabernacle couvert de peaux. L'homme s'est fait une idée fausse de la vertu, & ne veut que les choses grandes & élevées, quoique Jésus-Christ soit venu dans la bassesse & l'anéantissement pour détruire ces faux préjugés de l'homme, qui ne viennent que de son orgueil. S'il ne voit le grand & l'extraordinaire, il ne croit rien. Cependant Jésus-Christ ne sera pas autre en ses membres les plus choisis qu'il n'étoit en lui-même. (*a*) Il a choisis les choses petites pour confondre cette hauteur, & les foibles pour confondre les fortes: (*b*) toute coline sera abaissée devant lui.

(*a*) 1. Cor. 1. vs. 27. (*b*) Luc. 3. vs. 5.

Au lieu de chercher l'extraordinaire dans une ame en qui Jésus-Christ vit & regne, [ce qu'on n'y trouvera jamais,] cherchons-y la simplicité & la petitesse de Jésus-Christ, & nous l'y trouverons. C'est par là qu'il faut juger du véritable état de l'ame: mais cette idée de choses grandes & relevées arrête presque tous les hommes dans leurs voyes, & fait qu'ils se scandalisent de la simplicité & de la petitesse de Jésus-Christ, comme faisoient les Juifs.

O divin Sauveur, vous êtes un pain vivant & vivifiant, *descendu du ciel* non seulement en vous-même, mais dans ceux qui sont à vous sans reserve. Ce qui fait qu'on n'en ressent pas les éfets, c'est qu'on ne s'y prépare pas par la petitesse, c'est qu'on juge de l'intérieur par l'extérieur, & qu'on veut le grand & le merveilleux: au lieu que si l'on cherchoit dans ces ames la pauvreté spirituelle, qui est un parfait désintereſſement, la petitesse, la simplicité & l'humilité de Jésus-Christ, on pénétreroit au travers de l'écorce grossiere de l'extérieur jusqu'à Jésus-Christ, tout vivant en ces ames,

ames, & on le goûteroit en elles. Il est dit dans l'Ecriture, qu'une (*b*) grande aigle monta sur le cédre, & en tira la moëlle au travers de l'écorce. Si nous en faisions de même, & que sans nous arrêter à ce qui nous paroit méprisable nous pénétrassions ce qui est au dedans, nous éprouverions Jésus-Christ tout vivant en une telle ame.

Il faut remarquer, que ce qui fait méconnoitre Jésus-Christ dans la Ste. Eucharistie, est le profond anéantissement où il y est réduit. Sa vie a été sur la terre un anéantissement continuel; & il perpétue cet anéantissement dans l'Eucharistie afin d'être la consolation & le modele de ses vrais serviteurs qui doivent tendre à n'être rien. Il condamne bien par là ceux qui cherchent le grand & l'éclatant. Une vie renoncée est la meilleure. Il n'y paroit rien de Jésus-Christ; il y est comme mort, privé de toutes les fonctions de la vie, se laissant manier par les méchans. Jésus-Christ en ce Sacrement nous enseigne ce que

(*a*) Ezéch. 17. vſ. 3.

nous devons faire, nous laiſſer entre les mains des méchans afin qu'ils exercent ſur nous toute leur tirannie; & recevoir tout en mort, ſans donner aucun ſigne de notre vie propre. Comme j'ai écrit de cela ailleurs, il eſt inutile d'en parler ici davantage.

℣. 43. *Jéſus leur répondit : ne murmurez point entre vous.*

℣. 44. *Nul ne peut venir à moi ſi mon Pere qui m'a envoyé, ne l'atire; & je le reſſuſciterai au dernier jour.*

Dieu commence par *atirer* l'ame au dedans d'elle, & c'eſt la véritable converſion. Elle ſent un je ne ſais quoi qui l'*atire* au dedans : Si l'on étoit fidéle à rentrer au dedans de ſoi, & à ſuivre la route que le Pere nous marque, ſans nous tant multiplier au dehors, on arriveroit à Jéſus-Chriſt en peu de tems. Mais on fait le contraire, & on murmure enſuite contre ce qu'on ne connoit pas, parce qu'on n'a pas voulu l'éprouver. Mais Jéſus-Chriſt *reſſuſcitera* les ames qui l'ont ſuivi, il leur communiquera ſa

vie, pendant que les autres reſteront dans la mort.

℣. 45. *Il eſt écrit dans les Prophêtes: Ils ſeront tous enſeignés de Dieu : ainſi quiconque a écouté le Pere & a apris de lui, vient à moi.*

Il eſt certain que *le Pere* ne manque pas de nous inſtruire, comme il eſt écrit : *Ils ſeront tous enſeignés du Seigneur.* Comment Dieu nous inſtruit-il ? Eſt-ce par des paroles articulées, par des choſes palpables & ſenſibles ? Nullement : il nous inſtruit par cet *atrait* intérieur, qui eſt comme un apel au dedans de nous. Celui qui eſt inſtruit de la ſorte, & qui ſe tourne au dedans, trouve Jéſus-Chriſt, qui devient ſa vérité & ſa vie, qui l'inſtruit ſans bruit de paroles, ſans lumiere diſtincte, mais dans la nuit de la foi. Or celui qui veut bien *écouter* cette parole muëtte, eſt *inſtruit* d'une maniere admirable, quoique ſecrete & cachée : cette ame ne poſſéde aucune ſcience : ſans rien avoir, elle a tout; & ſans rien poſſéder en propre, elle entre en ſo-

cieté avec Jésus-Christ : car celui qui veut bien écouter ainsi, trouve Jésus-Christ, le voit & le connoit des yeux de la foi. *Celui qui écoute, aprend ;* & celui qui aprend *vient à* Jesus-Christ : car il est (*a*) l'Alpha & l'Omega, le principe & la fin. C'est par lui que l'ame commence, & c'est par lui qu'elle s'écoule dans sa fin, où elle demeure (*b*) cachée avec lui en Dieu.

℣. 46. *Ce n'est pas que personne ait vû le Pere, excepté celui qui vient de Dieu : c'est lui qui a vû le Pere.*

La *vue* n'est pas pour cette vie, mais pour l'autre. Ainsi ceux qui s'atachent aux visions, révélations &c. se trompent beaucoup : car croyant beaucoup voir & beaucoup connoitre, ils ne connoissent & ne voyent rien. Comme il n'y a que Jésus-Christ, qui étant descendu du ciel a *connu le Pere & l'a vû*, il faut qu'il nous aprenne à le connoitre. Il le fait par le moyen de la foi. Plus la

(*a*) Apoc. 1. vs. 8. (*b*) Coloss. 3. vs. 3.

foi est pure, plus elle est nue ; plus elle est nue, plus donne-t-elle une connoissance certaine ; connoissance néanmoins toute nue, dégagée de formes, d'especes, d'objets, de pensées, raisonnemens, ressouvenirs. Jésus-Christ étant l'image du Pere, il nous le fait connoitre par ses maximes, il nous aprend à l'adorer en esprit & vérité : mais il nous fait de plus participer à sa vie divine. Jésus-Christ en nous communiquant sa vie, & devenant notre vie & le principe de nos mouvemens, nous communique aussi la vie du Pere ; parce que le Pere & lui ne sont qu'un.

℣. 48. *Je suis le pain de vie.*
℣. 49. *Vos peres ont mangé la manne dans le désert & toutefois sont morts.*

Quoique la Ste. Eucharistie soit un *pain de vie*, néanmoins ceci s'entend aussi de la *vie* du Verbe dans l'ame. C'est cette manne céleste qui donne *la vie* de l'ame, mais une vie divine, Dieu devenant le principe vital qui fait vivre en Dieu, & agir

en celui qui eſt le principe de nos mouvemens. Il eſt certain que quoique la Ste. Euchariſtie ſoit le pain de vie, beaucoup le reçoivent indignement, & trouvent leur mort même dans le principe de la vie. Mais celui en qui Jéſus-Chriſt eſt un principe vivant & vivifiant, ne *meurt* point *dans le déſert* de la foi ni dans le déſert de la vie; au contraire, mourant ſans ceſſe à ſoi-même & à ſa vie d'Adam dans ce déſert ſtérile, la vie de Jéſus-Chriſt eſt ſubſtituée en la place: & c'eſt alors qu'on ne meurt plus de la mort du péché, puiſque Jéſus-Chriſt comme principe vivant le banit de notre cœur & de toutes ſes avenues.

℣. 50. *C'eſt ici le pain qui eſt deſcendu du ciel, afin que ſi quelqu'un en mange, il ne meure point.*

℣. 51. *Je ſuis le pain vivant qui ſuis deſcendu du ciel.*

Jéſus-Chriſt eſt *deſcendu du ciel* par ſon incarnation, lorſqu'il s'eſt fait homme, & il deſcend encore dans l'ame du juſte par ſon incarnation

miſtique dans l'ame. Or celui qui reçoit Jéſus-Chriſt de la ſorte *ne meurt plus* de la mort du péché; parce qu'étant véritablement mort en Adam par le renoncement continuel, il vit de la vie de Jéſus-Chriſt. Celui qui a goûté cette premiere mort, ne ſoufrira rien de la ſeconde. Celui qui eſt mort en Adam & qui vit en Jéſus-Chriſt, ne ſoufre que très dificilement la mort du péché; & je doute ſi cela peut arriver à moins que de devenir comme Lucifer. Il eſt certain auſſi, que l'ame en qui Jéſus-Chriſt vit & regne, ne craint plus gueres la mort naturelle: je doute même qu'il ne lui faille pas plus de réſignation pour vivre que pour mourir: & ſi la ſuprême indiférence ne tenoit pas tout dans l'équilibre, cela ſeroit de la ſorte.

℣. 52. *Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement: & le pain que je donnerai, eſt ma chair, que je donnerai pour la vie du monde.*

Il ſeroit bien à ſouhaiter que ceux

qui reçoivent le corps adorable de Jésus-Christ, ne mourussent pas : mais les mauvaises dispositions qu'ils aportent à le recevoir font un éfet contraire. J'ai déja prouvé la vérité de ce Sacrement : il ne me reste plus qu'à dire comme Jésus-Christ devenant la nourriture spirituelle de l'ame par la communication de tout lui-même, elle *vit éternellement*, possédant dès cette vie Jésus-Christ, qui est la vie éternelle, ou plûtôt en étant possedée : & c'est vivre de la vie de Dieu, qui est la vie éternelle. Mais comme on est vivifié par Jésus-Christ au dedans, il faut l'imiter au dehors, étant prêt de *donner* notre vie pour le salut de nos freres, & soufrant avec Jésus-Christ toutes les croix, les peines, les calomnies &c. tout ce qui contribue à nous faire mourir au vieil-homme pour vivre du nouveau.

℣. 53. *Sur cela les Juifs disputoient entr'eux, disant : Comment celui-ci nous peut-il donner sa chair à manger ?*

Tous nos maux viennent de nos

faux raisonnemens. Ces gens grossiers prenoient tout charnellement. Quoique Jésus-Christ *donne* véritablement *sa chair à manger*, il ne la donne point d'une maniere qui puisse faire horreur : il la couvre de foibles especes pour nous rendre l'usage de ce Sacrement aisé, & pour nous faire comprendre qu'il se sert des choses les plus communes pour cacher les plus grands misteres. L'ame en qui Jésus-Christ vit & regne, & qui est véritablement anéantie à elle-même afin que Dieu soit toute chose en elle, mais pour sa seule gloire, est couverte d'un extérieur si commun, qu'on n'y découvre rien du tout. On voit ce qu'elle n'est pas, & l'on ne voit pas ce qu'elle est. Plus l'ame est possedée de Dieu, plus il la cache aux yeux des hommes, il la garde dans le secret de sa face. Ceux qui paroissent fort extraordinaires, & que les gens ignorans estiment si fort, sont éloignés de celle-ci comme le ciel de la terre. C'est la comparaison sans comparaison de S. Jean à Jésus-Christ : mais jusqu'à ce qu'on sache le mistere de la vie commune & de la confor-

mité avec Jésus-Christ, on ignore toutes ces choses.

℣. 54. *Mais Jésus leur dit : En vérité, en vérité je vous dis, que si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, & si vous ne beuvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.*

Ce verset est si clair pour la vérité du Corps & du Sang de Jésus-Christ dans l'Eucaristie, qu'on ne sauroit s'empêcher de s'étonner comment on ne le comprend pas. Il y a eu dans le tems de la persécution quantité de saints Solitaires, quelques-uns cachés dans des cavernes, qui ne pouvoient pas recevoir Sacramentalement le Corps & le Sang de Jésus-Christ : mais ils le recevoient mistiquement, ayant une entiere communication de son Esprit ; ce qui est une communion spirituelle très relevée. Jésus-Christ étoit leur vie, leur principe & leur centre ; c'étoit comme un excellent élixir, qui s'insinue d'une maniere cachée dans toutes les parties de l'ame comme la nourriture se porte dans toutes les parties du

corps. Les ames de cet état ont une communion perpétuelle avec Jésus-Christ : mais ceux qui le reçoivent sacramentalement avec les dispositions requises, en sentent de grands éfets.

O si l'on concevoit la grandeur & l'excellence de cette communion spirituelle où Jésus est l'ame de notre ame & la vie de notre vie, où l'ame demeure comme morte sous l'action de Dieu pour n'agir que par lui comme elle ne vit que de lui & par lui ! O vous, qui après votre resurrection entriez les portes étant fermées, entrez dans ces cœurs fermés à tout ce qui n'est point vous ! Mais venez aussi à ceux qui vous ferment l'entrée de leurs ames : que les portes s'ouvrent par la contrition ! (*a*) Ouvrez - vous, portes éternelles, & le Roi de gloire y entrera. O ame, ouvrez-vous à la grace & à l'amour de Jésus-Christ, & vous participerez à tout ce qu'il est. Celui qui communie de la sorte *a* véritablement *la vie en lui-même* ; parce qu'il a Jésus-Christ, source de vie, qui vivifie tou-

(*a*) Ps. 23. vs. 7.

tes choses. Il ressuscite les morts par le péché : mais il ressuscite bien plus abondamment les morts en Adam ; car il devient leur unique & véritable vie.

℣. 55. *Celui qui mange ma chair & boit mon sang a la vie éternelle, & je le ressusciterai au dernier jour.*

O véritablement celui qui participe à votre Corps & à votre Sang, ô divin JESUS, lorsqu'il le fait avec une entiere pureté & union à votre Esprit, *a la vie éternelle :* Mais celui dont vous êtes la vie, & que vous animez de vous-même, a une vie bien plus abondante. La Communion est fort utile à ces personnes ; quoique lorsque la Providence les en prive, elles soyent contentes, & ne désirent rien ; parce que rien ne leur manque ; ayant réellement Jésus-Christ comme vie, mais lors qu'on peut communier, c'est un avantage, étant l'ordre & la volonté de Dieu, & une Communion bien parfaite.

℣. 56. *Car ma chair est véritablement viande, & mon sang véritablement breuvage.*

Celui qui par l'ordre de la providence ne peut recevoir Jésus-Christ corporellement, ne laisse pas, comme j'ai dit, de participer d'une maniere autant cachée qu'elle est divine au Corps & au Sang de Jésus-Christ.

℣. 57. *Celui qui mange ma chair & boit mon sang, demeure en moi, & je demeure en lui.*

Il est certain que celui qui mange le Corps de Jésus-Christ, a cet avantage s'il est disposé comme il faut. Mais hélas, qu'il y en a peu qui le reçoivent ainsi ! S. Paul (*a*) reprochoit aux premiers Chrétiens que l'abus du Corps & du Sang de Jésus-Christ causoit leurs maladies corporelles. C'est souvent la cause des maladies mortelles de l'ame, & de l'endurcissement dans le péché. O ministres de Jésus-Christ, (*b*) ne donnez point le saint

(*a*) 1 Cor. 11. vs. 30. (*b*) Matth. 7. vs. 6.

aux chiens. Une humble privation vaut mieux qu'une Communion audacieuse destituée de l'amour de Jésus-Christ. Ce malheur n'arrive pas dans la Communion spirituelle dont j'ai parlé, puisque l'ame qui est assez heureuse que d'être arrivée là, est devenue une même chose avec Jésus-Christ par un mariage spirituel. C'est alors que l'ame demeure en Jésus-Christ abîmée, perdue en lui, vivant de sa vie : non, (*a*) ce n'est plus elle qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en elle.

℣. 58. *Comme mon Pere qui est vivant, m'a envoié, & que je vis par mon Pere; de même celui qui me mange vivra aussi par moi.*

Celui qui *mange* Jésus-Christ dans la Ste. Eucharistie devroit *vivre par lui*; mais qu'il s'en faut bien que cela ne soit de la sorte. Il est certain que celui en qui Jésus-Christ est tout vivant, *vit* véritablement en lui & de lui : c'est une union d'unité. Jésus-Christ compare la vie qu'il communi-

[*a*] Gal. 2. vs. 20.

que à l'ame à celle qu'il reçoit de son *Pere*. O bonheur inéfable de recevoir Jésus-Christ, & aussi de le recevoir dans le centre de l'ame! car il la réduit dans l'unité; il la nourrit de lui-même, & l'absorbe en lui; il la nourrit, & s'en nourrit lui-même d'une maniere d'autant plus inéfable, qu'elle est plus cachée.

℣. 59. *C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne que vos peres ont mangée, & qui ne les a pas empêché de mourir. Celui qui mange de ce pain, vivra éternellement.*

Tout ce qui se passoit dans l'ancien Testament n'étoit qu'une figure de la réalité que Jésus-Christ devoit établir. Il ne faut pas douter que beaucoup de saints Patriarches n'aient eu la communication du Verbe. David le fait assez connoître. Mais ils ne pouvoient entrer au ciel que par Jésus-Christ. Jésus-Christ nous ouvre le ciel; & cette communication de sa vie nous en donne une *éternelle* : elle n'est point sujette dès cette vie aux varia-

tions & aux changemens qu'éprouvent les ames qui sont encore en elles-mêmes : elle a quelque chose qui est stable, qui sont les avant-coureurs de l'éternité.

ỽ. 61. *Quelques uns de ceux qui l'avoient ouï, dirent : Ces paroles sont bien dures ; qui peut les écouter ?*

Rien n'est plus *dur* à la nature que de faire vivre Jésus-Christ en nous par le renoncement continuel à la vie d'Adam & la mort à nous-mêmes ; c'est pourquoi personne ne veut embrasser cette voie. On refuse une vie divine, si pleine d'avantages, parce qu'on veut conserver la vie d'Adam : ce qui est impossible. Il faut nécessairement que l'une céde la place à l'autre. La nature & les démons se joignent pour l'empêcher, parce qu'ils voient que c'est le bien de l'ame, qui leur échape par là. Tout l'enfer se remue & émeut tous les hommes contre cette vie divine : tous se joignent pour éteindre la vie de Jésus-Christ dans l'ame, comme ils se joignirent à sa passion : Otons-le, disoient-ils alors, d'entre

les vivans : & à présent, empèchons qu'il ne vive dans l'ame : car par cette vie l'empire du Démon & de la nature corrompue est détruit.

ỽ. 62. *Mais Jésus connoissant qu'ils en murmuroient, leur dit : Cela vous choque-t-il ?*

ỽ. 63. *Que sera-ce donc, si vous voiez monter le Fils de l'homme où il étoit auparavant ?*

Il est étonnant combien les choses qui passent l'étendue d'une raison bornée & limitée, choquent cette même raison. (*a*) L'homme animal ne comprend point les choses de l'esprit. Quoique cela soit de la sorte, il veut juger de tout : & cependant il n'y a que (*b*) l'homme spirituel qui puisse juger de tout ; parce qu'il n'en juge point par son propre esprit, mais par l'Esprit de Dieu qui agit en lui ; & si tôt qu'il a passé les limites du raisonnement humain, il entre en un nouveau païs, où les vérités lui sont manifestées telles qu'elles sont, & non selon le sens de l'homme animal.

[*a*] 1 Cor. 2. vs. 14. [*b*] Idem vs. 15.

Le Verbe en s'incarnant avoit fait la chute la plus prodigieuſe qui fut jamais : un Dieu ſe faire homme, & s'anéantir au point de prendre la forme du pécheur ! Il me ſemble que c'eſt cela qui doit plus étonner que tout le reſte. Néanmoins il ne laiſſe pas d'être très ſurprenant, que le Verbe fait chair *remontant d'où il étoit deſcendu*, rende l'homme en lui ſi fort participant de la Divinité, qu'il ſera toujours vrai de dire, qu'un Dieu s'eſt fait homme, & qu'il a fait l'homme Dieu. Après un ſi grand témoignage de ſon amour, peut-on douter de tout le reſte, & ne pas comprendre que Dieu s'étant fait homme d'une union d'hipoſtaſe, il veuille bien vivre en nous, & être notre vie ? Il eſt deſcendu pour nous ſur la terre, il veut en *remonter* avec nous au ciel, & nous en ouvrir à tous l'entrée.

Mais nul n'y entrera qu'il ne ſoit participant de la vie du Verbe. Il ne peut y avoir au ciel que des images de Jéſus-Chriſt reformées, & dans leſquelles Jéſus-Chriſt ait retracé ſes divins caracteres en qui il ſe puiſſe plaire comme dans ſes images, & que le

Pere ait agréables parce qu'il y voit l'image de ce Fils qu'il aime uniquement, & dans lequel il prend toutes ſes complaiſances. Il ne peut aimer que ſon Fils, que par ſon Fils, & que ce qui lui eſt conforme. Si cette union vivifiante à Jéſus-Chriſt nous donne ſes caracteres, nous devons être des images animées, & non des images mortes.

℣. 64. *C'eſt l'Eſprit qui vivifie : la chair ne profite de rien. Les paroles que je vous ai dites, ſont eſprit & vie.*

Quelques uns ſe ſont imaginés que Jéſus-Chriſt parloit de ſa chair adorable dans l'Euchariſtie, & ſe ſont ſervis de ce paſſage pour nier la préſence réelle : d'autres ont cru que Jéſus-Chriſt n'avoit eu qu'un corps phantaſtique, ou que ſa vie dans la chair avoit été inutile. Ce n'eſt pas là le ſens de ce paſſage : mais c'eſt que Jéſus-Chriſt nous enſeigne, que ces miſteres ne ſe comprenent pas par *la chair*, & que ce n'eſt pas elle qui nous en donne l'intelligence ; au contraire, elle nous ferme les yeux à la lumiere,

ainsi qu'il est écrit : (*a*) l'homme charnel ne comprendra point les choses de l'esprit. C'est donc, non les choses que nous comprenons d'une maniere charnelle, qui profitent ; mais lorsqu'on les prend d'une maniere *spirituelle.*

Comme Jésus-Christ est la *vie* de nos ames en maniere purement spirituelle, mais vie plus profonde, plus intime, plus animée & animant tout que notre ame n'anime notre corps ; aussi *les paroles de* JESUS-CHRIST *sont esprit & vie.* Car, comme dit S. Jean, (*b*) il a la vie en lui-même comme Verbe : tous les hommes n'ont qu'une vie empruntée (pour ainsi dire) & participée de la sienne. Comme (*c*) Dieu est un pur esprit, tout ce qui est immédiatement de lui est spirituel, & ses *paroles* ont cet esprit vivifiant qui part nécessairement du Verbe, Parole éternelle. L'Esprit se glisse & s'insinue sans nul mélange, sans succession de paroles, toute parole successive étant médiate, Jésus-Christ, *Parole* éternelle, est *esprit &*

(*a*) 1 Cor. 2. vs. 14. (*b*) Jean 5. vs. 26. (*c*) Jean 4. vs. 24.

vie : l'éficacité de cette parole, Verbe, est pur esprit & vie.

O parole vivante, Esprit vivifiant, que vous êtes pur, simple, intelligent sans voix, sans sentimens, sans expression aperçue ! Votre expression n'est autre que vous-même. O parlez de la sorte au centre de mon ame ! que mes sens ni mes puissances n'en découvrent rien, de peur du mélange de mon propre esprit & de l'apropriation que j'en ferois. O *parole esprit & vie*, vous n'êtes point sujette à l'illusion & à la méprise. O parole réelle & vérité ! par où entrez-vous dans l'ame reposée, par quel endroit vous insinuez-vous, en quel endroit est-ce qu'on vous entend ? C'est ce que j'ignore. Vous ne donnez aucun signe sensible : votre parole ne laisse aucune trace que l'esprit humain puisse dire ou retenir. O Parole sans forme ! les paroles distinctes, qu'on a nommé (*a*) *substantielles* parce qu'elles ont leur éfet, ne sont point encore vous. Vous êtes dans l'ame, & cachée

(*a*) *Voiez* le P. Jean de la Croix, Montée Liv. II. Chap. 31.

à l'ame, dérobée à ſon intelligence; & par conſéquent à l'amour propre. Vous faites qu'on s'exprime comme on peut: mais toutes ces expreſſions quoique venant de vous, ne ſont point vous. O vie, ô eſprit, qui ne vous inſinuez qu'en détruiſant notre propre eſprit & chaſſant notre propre vie, inſinuez vous en nous. Amen, Jéſus!

℣. 65. *Mais il y en a quelques uns d'entre vous qui ne croient point: Car Jéſus ſavoit dès le commencement qui étoient ceux qui ne croioient pas, & qui ſeroit celui qui le trahiroit.*

Ce que Jéſus-Chriſt a toujours exigé a été *la foi.* Tout puiſſant Dieu qu'il étoit, il ne faiſoit aucune guériſon que par la foi. La foi eſt donc abſolument néceſſaire: ſans la foi nous lions les mains au fort & puiſſant Dieu. La raiſon de cela eſt, qu'il ne fera jamais rien contre l'ordre qu'il a établi lui-même. Dieu a créé l'homme parfaitement libre; & c'eſt cette liberté qui le diférentie de toute créature, ſoit intelligente, ſoit terreſtre.

Or Dieu voulant agir ſur ce ſujet libre, exige de lui cette foi en ſa puiſſance & en ſa bonté. C'eſt la foi qui fait en elle-même les miracles, ſelon ces paroles de Jéſus-Chriſt: (*a*) Tout eſt poſſible à celui qui croit. Lorſque Jéſus-Chriſt agiſſoit ſur les choſes mortes ou inanimées, il uſoit de ſon autorité ſans rien exiger de leur part.

Comme Dieu, à qui rien n'eſt caché, voit de toute éternité ce qui ſe paſſe, il *connoiſſoit ceux qui n'avoient point de foi.* Je puis aſſurer qu'il en arrive en quelque maniere la même choſe en ceux qu'il a choiſis pour aider aux autres. Ceux-ci ſentent qu'on ne peut rien ſur les ames qu'à proportion de leur foi, que le défaut de foi ôte l'éficacité aux paroles, enſorte que tout tombe des mains, & qu'on ne trouve point de correſpondance: l'eau remonte à ſa ſource, le Maitre referme le robinet, & il ne s'écoule plus rien de cette eau vive que le Maitre avoit deſſein de répandre: on demeure à ſec, on ſe trouve foible & languiſſant intérieurement.

(*a*) Marc 9. vſ. 22.

Mais lorſqu'on a la foi, c'eſt tout le contraire : Dieu acorde à la foi des autres ce qu'il n'acorderoit peut-être pas à la perſonne qu'il donne pour aider. Je vois clair comme le jour que c'eſt la foi dans les perſonnes qui fait tout, & non le mérite de la perſonne à laquelle on croit, qui n'étant rien par elle-même, c'eſt [proprement] en Jéſus-Chriſt en elle qu'on croit, c'eſt ſur lui qu'on s'apuie ; & cette foi ne peut jamais nous tromper : Cela même doit être général. Mais c'eſt bien autre choſe lorſque Dieu a donné ſpécialement une perſonne. Il eſt alors de grande conſéquence d'avoir une foi ſimple & invariable en ce moien, ſans l'examiner par les yeux de la raiſon ; parce que (*a*) Dieu met ſes tréſors les plus conſidérables dans des vaſes de terre, comme dit S. Paul, afin qu'on n'atribue qu'à Dieu ſeul la force de ce qu'il opére par ſes inſtrumens.

Il eſt certain qu'on diſcerne parfaitement au dedans le défaut de foi des perſonnes que Dieu a données pour aider à aller à lui. On auroit beau proteſter

(*a*) 2 Cor. 4. vſ. 7.

proteſter d'une foi entiere : ſi cela n'eſt pas, le cœur ne peut être content ; il ſe ſent retréci, & il éprouve ſon impuiſſance pour faire paſſer éficacement la parole dans celui qui l'écoute : il ſent les avenues de ſon cœur bouchées : il dit quelquefois dans ſa douleur ; Ouvrez moi, Seigneur, la route de leurs cœurs. Car la charité que Dieu donne aux peres & meres de grace pour leurs enfans, paſſe tout ce qui s'en peut dire, & ce qu'il faut ſoufrir pour eux, égale l'étendue de la charité que Dieu a miſe dans leur cœur. C'eſt ce que dit S. Paul : (*a*) Il y a pluſieurs pédagogues, mais il n'y a qu'un Pere en Chriſt.

Il y a encore dans ce verſet une choſe bien remarquable. C'eſt que Jéſus-Chriſt ſachant que Judas le devoit *trahir*, l'ait mis au nombre de ſes Apôtres, & qu'il l'ait ſuporté ſi longtems. Jéſus-Chriſt s'étant deſtiné lui-même à la mort pour le ſalut de tous, non ſeulement n'a point écarté les moiens qui la lui devoient procurer, mais même a admis Judas en ſa com-

(*a*) 1 Cor. 4. vſ. 15.

Mais lorſqu'on a la foi, c'eſt tout le contraire: Dieu acorde à la foi des autres ce qu'il n'acorderoit peut-être pas à la perſonne qu'il donne pour aider. Je vois clair comme le jour que c'eſt la foi dans les perſonnes qui fait tout, & non le mérite de la perſonne à laquelle on croit, qui n'étant rien par elle-même, c'eſt [proprement] en Jéſus-Chriſt en elle qu'on croit, c'eſt ſur lui qu'on s'apuie; & cette foi ne peut jamais nous tromper: Cela même doit être général. Mais c'eſt bien autre choſe lorſque Dieu a donné ſpécialement une perſonne. Il eſt alors de grande conſéquence d'avoir une foi ſimple & invariable en ce moien, ſans l'examiner par les yeux de la raiſon; parce que (a) Dieu met ſes tréſors les plus conſidérables dans des vaſes de terre, comme dit S. Paul, afin qu'on n'atribue qu'à Dieu ſeul la force de ce qu'il opére par ſes inſtrumens.

Il eſt certain qu'on diſcerne parfaitement au dedans le défaut de foi des perſonnes que Dieu a données pour aider à aller à lui. On auroit beau proteſter

(a) 2 Cor. 4. vſ. 7.

proteſter d'une foi entiere: ſi cela n'eſt pas, le cœur ne peut être content; il ſe ſent retréci, & il éprouve ſon impuiſſance pour faire paſſer éficacement la parole dans celui qui l'écoute: il ſent les avenues de ſon cœur bouchées: il dit quelquefois dans ſa douleur; Ouvrez moi, Seigneur, la route de leurs cœurs. Car la charité que Dieu donne aux peres & meres de grace pour leurs enfans, paſſe tout ce qui s'en peut dire, & ce qu'il faut ſoufrir pour eux, égale l'étendue de la charité que Dieu a miſe dans leur cœur. C'eſt ce que dit S. Paul: (a) Il y a pluſieurs pédagogues, mais il n'y a qu'un Pere en Chriſt.

Il y a encore dans ce verſet une choſe bien remarquable. C'eſt que Jéſus-Chriſt ſachant que Judas le devoit *trahir*, l'ait mis au nombre de ſes Apôtres, & qu'il l'ait ſuporté ſi longtems. Jéſus-Chriſt s'étant deſtiné lui-même à la mort pour le ſalut de tous, non ſeulement n'a point écarté les moiens qui la lui devoient procurer, mais même a admis Judas en ſa com-

(a) 1 Cor. 4. vſ. 15.

pagnie. Il vouloit le convertir, ou le faire servir au dessein de sa mort; & peut-être étoit-il bien disposé lorsque Jésus-Christ l'a pris au nombre de ses disciples. On peut voir par là l'injustice de ceux, qui atribuent au défaut du discernement du pere ou de la mere de grace si quelqu'un qu'ils avoient reçu au nombre de leus enfans, vient à déchoir ou à manquer. Il faut adorer en cela l'ordre de la Providence & ses desseins éternels sur les ames à raison de leur infidélité & peu de correspondance.

Il faut admirer la patience de Jésus-Christ à suporter Judas qu'il *savoit le* devoir *trahir :* il lui fait comme aux autres Apotres, sans lui rien témoigner qu'au moment qu'il eut donné un plein consentement à son crime : & nous avons tant de peine à suporter nos fréres; le moindre défaut nous rebute; nous ne saurions pardonner la plus petite infidélité. O divin Sauveur, que nous vous ressemblons peu!

℣. 66. Et il leur disoit : C'est pour cela que je vous ai dit, que personne

ne peut venir à moi s'il ne lui est donné par mon pere.

℣. 67. Dès lors plusieurs de ses disciples se retirérent de sa suite, & n'alloient plus avec lui.

C'est Dieu le *Pere* qui atire, qui *donne* les ames, qui en charge en Jésus-Christ [les peres & meres de grace.] Les mêmes choses sont dites aux uns & aux autres; les uns en profitent, les autres n'en profitent pas. C'est le défaut de foi qui *retira* les disciples de la suite de Jésus-Christ: c'est le défaut de foi qui nous retire des personnes que Dieu nous a données, & dont il vouloit se servir pour nous conduire dans ses voies. Ceux qui se retirent de la sorte, sortant de l'ordre de Dieu, ne peuvent plus arriver au lieu pour lequel Dieu les avoit destinés. Le défaut de foi est cause qu'on se retire de sa voie. On croit d'abord ne se retirer que d'une personne qu'on n'estime plus; mais c'est de Dieu qu'on se retire : on sort de ses sentiers, on fait bande à part, on change de route: ce qui est un malheur plus grand que l'on ne pense.

℣. 68. *C'est pourquoi Jésus demanda aux douze Apôtres: Et vous aussi, ne voulez vous point me quiter.*

℣. 69. *Simon Pierre lui répondit: Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.*

Lorsque Dieu nous donne un pere ou une mere de grace, il n'en faut pas juger sur l'aparence: mais voir si ses *paroles* sont *vivantes & vivifiantes*: si cela est, il faut s'y tenir malgré les tentations de l'ennemi & la propre raison. C'est là la pierre de touche que ce discernement, & ce sont ces *paroles de vie* qui rendent témoiguage de Jésus-Christ dans une ame. Les fausses idées que les Juifs s'étoient faites des qualités extérieures que devoit avoir le Messie, les empêchérent de découvrir qui il étoit. Mais *Pierre*, instruit non par l'aparence, mais par la foi, répondit: *A qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.* C'est donc à cela qu'il faut s'arrèter pour porter un jugement juste des personnes que Dieu nous donne. Lorsqu'on ne s'établit pas dans la foi, la moindre chose nous dégoûte & nous rebute des personnes que Dieu nous a données: & le Démon se sert de ce dégoût pour faire abandonner non seulement cette personne, mais même la voie dans laquelle Dieu vouloit nous conduire par ce moien. Se retirer de là, c'est se retirer de Jésus-Christ, c'est ne plus marcher à sa suite; enfin c'est priver Dieu de sa gloire & nous de notre plus grand bien.

DISCOURS IX.

Union éternelle avec Dieu.

Union éternelle de l'ame avec Dieu dont elle devient l'Epouse par la simplicité d'esprit, par la justice, & par le pur amour.

Sur ces paroles d'OSE'E 2.

℣. 19. *Je t'épouserai pour jamais. Je t'épouserai en justice & en jugement, & en miséricorde.*

℣. 20. *Je t'épouserai en foi.*

JE *t'épouserai en foi*; veut dire, qu'afin que notre esprit soit uni à

Dieu il faut qu'il quite tout préjugé, toute lumiere distincte, toute science, pour se laisser pénétrer de cette lumiere simple & générale de la foi, sans laquelle l'esprit étant mélangé & informé de plusieurs choses, ne peut être pur esprit, & par conséquent être uni à cet Esprit si simple & si pur, qui est Dieu.

Je t'épouserai en justice & en jugement, lorsque tu seras mis dans la vérité de Dieu & de ton rien, tu rendras cette véritable justice à Dieu, de n'aimer que lui pour lui, sans nul retour sur toi-même, sans nul intérêt temporel, spirituel, éternel &c. Alors tu verras l'équité des jugemens de Dieu sur toi & sur toute créature; ce qui te fera aimer tout ce qu'elle ordonnera de toi pour le tems & pour l'éternité.

Je t'épouserai en miséricorde, c'est l'amour pur, qui est la plus grande des miséricordes, & qui ne vient qu'en aimant la justice. Ce pur amour fait l'union ou l'écoulement de notre volonté en celle de Dieu, qui font les nôces sacrées de l'Agneau & de l'ame, purifiée par la justice, le pur amour & la simplicité d'esprit. L'union qui

a ces qualités est *éternelle*, c'est pourquoi il est écrit. *Je t'épouserai pour jamais. Amen!*

J'ai accepté de soufrir pour vous afin de vous l'obtenir, & cela dans la charité & vérité de Dieu, qui est la foi simple & le pur amour.

Or toutes les ames devenues simples, toutes les volontés perdues dans leur derniere fin composent entre elles une seule EPOUSE DE L'AGNEAU, qui est LA NOUVELLE JERUSALEM.

Entendez & croiez, & vous aimerez, non de votre amour très petit, mais de l'Amour immense de Dieu-même.

DISCOURS X.

En forme de Demandes & de Réponses.

Etre vrai Chrétien & enfant de l'Eglise.

Ce que c'est qu'être Chrétien & apartenir à l'Eglise ou l'Epouse de l'Agneau.

DEMANDE. *Qu'est-ce qu'être Chrétien?*

REPONSE. C'est être Enfant de Dieu.

D. *A quoi distingue-t-on les Enfans de Dieu ?*

R. C'est que ceux qui sont Enfans de Dieu sont mûs & poussés par son Esprit.

D. *Comment cet Esprit les pousse-t-il ?*

R. C'est qu'il habite en eux.

D. *Comment habite-t'il en eux ?*

R. C'est qu'ils sont séparés de tout ce qui n'est pas Dieu : & lorsqu'ils sont renoncés, & vuides de tout le créé, Dieu habite en eux.

D. *Quel est le moien dont Dieu se sert, & celui qui est le plus prochain ?*

R. C'est la désapropriation.

D. *Qu'est-ce que désapropriation ?*

R. C'est soumettre son esprit par une foi simple, & perdre sa volonté dans celle de Dieu.

D. *Comment me prouverez-vous que le S. Esprit habite dans celui qui n'a plus de volonté propre ?*

R. Qui n'a plus de volonté, fait toujours la volonté de Dieu.

D. *Cela ne dit pas que Dieu habite dans l'ame qui fait sa volonté ?*

R. Jésus-Christ n'a-t'il pas dit : si quelqu'un fait ma volonté, (*a*) mon Pere l'aimera, & nous viendrons à lui,

(*a*) Jean 14. vs. 27.

nous habiterons en lui ? Or celui en qui Dieu habite, est mû par l'esprit de Dieu.

D. *Pourquoi cela ?*

R. Parce qu'étant Dieu, il faut qu'il commande en Souverain dans un cœur où il habite.

D. *N'habite-t'il pas également dans tous les hommes ?*

R. Il y habite par son essence ; mais il n'y commande pas, [il n'y régne point par son amour.]

D. *Pourquoi ?*

R. C'est que les hommes étant libres, & voulant disposer de leur liberté, ils la revoltent contre Dieu, loin de la lui soumettre ; & Dieu n'y peut habiter par son amour.

D. *Dieu demeure donc par tout où il trouve son amour ?*

R. Oui. Car (*a*) celui qui est en charité, demeure en Dieu, & Dieu en lui.

D. *L'amour de Dieu est donc absolument néceſſaire ?*

R. Oui: & c'est cet Unique Nécessaire.

D. *Comment ?*

R. C'est que c'est le plus grand commandement, & qui renferme tous les autres.

(*a*) 1 Jean 4. vs. 16.

D. *Expliquez-vous.*

R. N'eft-il pas dit d'aimer Dieu de tout fon cœur, de toute fon ame, &c. & c'eft l'aimer à l'exclufion de tout le refte.

D. *Ne faut-il pas nous aimer?*

R. Non: il faut nous haïr, félon Jéfus-Chrift, [aimant Dieu] à l'exclufion du *moi*: & c'eft acomplir la Loi & les Prophètes.

D. *N'y a-t'il pas une feconde partie dans ce commandement de la charité?*

R. Oui: C'eft d'aimer le prochain comme foi-même. Celui qui demeure en charité, aime fon frére.

D. *Comment?*

R. Si nous étions tous en charité, nous ferions en Dieu: Dieu eft un Etre qui rapelle & réünit toutes chofes en foi.

D. *Qu'eft-ce qu'aimer Dieu de tout fon cœur?*

R. C'eft donner tout notre COEUR à Dieu, & le donner fi totalement, que nous n'en refervions rien pour nous-mêmes ni pour aucune créature. Si l'on dit qu'il faut aimer le prochain, c'eft en Dieu & pour Dieu, & de cet amour que Dieu opére lui-même dans les cœurs où il habite.

Aimer Dieu DE TOUTE SON AME, c'eft l'aimer de toute la totalité de nous-mêmes fans retour fur foi, lui abandonnant notre ame pour en faire ce qu'il lui plaira pour le tems & pour l'éternité.

L'aimer DE TOUT NOTRE ESPRIT, c'eft foumettre notre Raifon & toutes les lumieres de notre efprit à la foi en Dieu, Auteur & Modérateur de notre efprit.

L'aimer de TOUTES NOS FORCES, c'eft réünir toutes les forces de notre ame en Dieu par un recueillement d'unité.

D. *Pourquoi y a-t'il tant de divifions dans le monde?*

R. C'eft que ceux qui font du monde, ne font pas en charité.

D. *A quoi connoit-on cela?*

R. A la motion intérieure. (*a*) Ceux qui font mûs de Dieu, font enfans de Dieu.

D. *Mais ceux qui ne font point pouffés de Dieu, de quel efprit font ils pouffés?*

R. De celui du Démon, qui leur fait faire avec empire tout ce qu'il lui plait, & les entraine dans la corruption: au

(*a*) Rom. 8. vf. 14.

lieu que ceux qui font mûs de Dieu, font mûs pour toute forte de biens ; c'eft, felon l'Ecriture, (*a*) une *race choifie, une nation fainte, qui n'eft qu'obéiffance & qu'amour*. Ainfi vous voiez, que la perte de la volonté en Dieu, qui opére l'amour, eft la fource de tous biens ; au lieu que la propre volonté eft la fource de tous maux, puifque le Diable en eft le moteur.

D. *Qu'eft-ce que l'Eglife ?*

R. C'eft l'affemblée de tous les fideles Chrétiens.

D. *Je vois cependant dans les Eglifes des perfonnes impies & criminelles, compofent-elles* l'Eglife ?

R. Non : elles font dans (*b*) l'Eglife, fans apartenir à l'Eglife.

D. *Comment ?*

R. C'eft que pour être enfans de l'Eglife, il faut être pouffé comme elle par le S. Efprit. Celui qui ne fe laiffe pas mouvoir à l'Efprit Saint, dégénére de la qualité d'enfant de Dieu & de l'Eglife, qui ne doit agir que par le S. Efprit.

(*a*) 1 Pier. 2. vf. 9. Ecclef. 3. vf. 1.
(*b*) Dans cette Eglife de laquelle il eft dit dans l'Evangile, *Beaucoup font apelés.* Matth. 20. vf. 16.

D. *L'Eglife n'eft donc pas ce tumulte éfroyable de Gens qui fe détruifent & fe combatent les uns les autres ?*

R. Nullement. (*a*) L'Eglife eft une, fainte, tranquile, compofée d'ames fimples, qui écoutent, comme leur mere, en filence la motion du S. Efprit, afin de fuivre fa fainte volonté en toutes chofes.

(*a*) De celle dont il eft dit : *Peu font élus* ; à favoir, ceux qui correfpondent fidélement à leur apel ; & à qui S. Paul donne le nom d'*Eglife* des premiers-nés qui font écrits dans le ciel ; ECCLESIAM *primitivorum, qui confcripti funt in cœlis.* Hebr. 12. vf. 23.

DISCOURS XI.

Vie d'une ame renouvellée en Dieu, & fa conduite.

1. 2. *L'Ame qui n'eft plus en elle-même, mais en Dieu, ne reçoit plus d'impreffions fixes des créatures, mais bien quelques paffageres.* 3. 4. *Manieres d'agir fimples & enfantines d'une telle ame, fans arrêt fur rien.* 5 — 9. *Liberté de l'homme, par*

laquelle il s'éloigne ou s'aproche de Dieu, se fond, & rentre en lui, qui le crée de nouveau, après quoi, on est tout à Dieu, & plus ni à soi ni à rien.

IL faut que je dise, que quoique dans la fin de ma VIE & dans les choses extérieures que Dieu m'a fait soufrir, il ne paroisse pas d'amères douleurs, ni des dispositions marquées comme dans le commencement & dans la suite de la vie; ni des dispositions intérieures si marquées d'abandon, de soumission; cela n'empêche pas que les douleurs intérieures n'ayent été plus fortes, & les dispositions d'abandon très réelles: mais c'est que rien n'arrête & ne marque dans mon ame, rien n'y fait d'impression ni d'especes.

Il me semble que tant que l'ame reste en elle-même par quelque consistance, les choses s'impriment & laissent des traces, comme de douleur, & d'impressions d'abandon, d'amour, & de toutes les vertus ou des defauts oposés; mais lorsque l'ame est devenue sans consistance, & qu'elle

s'écoule sans cesse dans son Etre original, comme une eau pure & fluide, rien ne s'imprime, tout passe & ne laisse aucun vestige. Ces personnes même ne font presque plus de songes: si elles en font, elles les oublient, rien ne reste. C'est la raison pour laquelle on ne peut écrire de [leurs] dispositions.

2. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait [en cette ame] certaines vicissitudes superficielles; mais ce qu'elles produisent dans le moment, est de l'enfoncer dans sa perte; après cela tout fuit, tout s'écoule: d'autrefois c'est un je ne sais quoi plus amoureux, une tranquilité plus tranquile; car le non-trouble est perpétuel; mais de tout cela on n'en sauroit rien dire.

3. Lorsque j'ai écrit, il me sembloit que cela sortoit d'un endroit caché, & qu'on ouvroit pour me faire voir ce que je n'avois pas aperçu jusqu'alors. Le Maître a tout emporté, le cabinet & ce qui est dedans: de sorte qu'on écrit sans savoir ce qu'on écrit ni pourquoi on l'écrit, si c'est la vérité ou non. Si on demeure ferme dans un sentiment, c'est que Dieu

ne donne pas autre chofe : hors de là, on nous fera plier comme on voudra ; & pour peu que la raifon s'en mèle, & qu'on veuille vous perfuader par raifon, c'eft un poids qu'on met dans la balance, & qui la fait fortir de l'équilibre où elle étoit fans favoir fi cela eft bien ou mal, prète à tout, prète à rien. Si l'on dit, qu'on fe trompe, (a) on n'a nulle peine à le croire ; car on ne trouve en foi, ni bien ni mal marqué, fi ce n'eft en fuperficie. Si on aide au prochain, on ne fait ni pourquoi ni comment on lui aide : prèt à lui aider toujours, & prèt à ne lui aider plus. Si l'on demande des avis, on dit ce qui vient. Si ce qu'on dit, fans favoir comment, fe trouve vrai dans la fuite, on n'y prend rien, quoiqu'au premier abord la nature fe trouvât comme apuyée de cette vérité ; mais dans l'inftant cela eft repouffé fi loin, qu'il n'ofe plus paroitre. Si ce qu'on dit fe trouve contraire, on ne s'y arrète pas davantage, & l'on ne trouve en foi au-

(a) *Voyez Ste. Catherine de Gênes, en fa vie*, Chap. 44.

cune humilité à produire. Cela eft, ou n'eft pas, également. Il n'y à rien à chercher pour juftifier fon dire. Ce qui ne vaut rien, eft certainement de la créature : ce qui eft bon, eft certainement de Dieu : le prophétique même ne peut pas ètre une affurance, puifque Jéfus-Chrift répondra à ceux qui lui auront dit (a) *N'avons-nous pas prophétifé en votre nom ? Je ne vous connois pas, vous qui êtes des ouvriers d'iniquité* : ainfi, le principe d'iniquité, qui eft le Démon, peut prophétifer fur des conjectures.

4. Les ames de foi ne doivent s'arrèter à rien de tout cela. La foi feule doit ètre leur guide. Celui qui parle, ne doit faire aucun fonds fur rien ; & celui à qui il eft parlé, en doit faire fur la parole préfente, & non fur l'avenir ; parce que le Verbe eft toujours engendré fans interruption, fans commencement & fans fin. Tout ce qui eft du Verbe, & par le Verbe, eft préfent ; ainfi les perfonnes en qui il vit & opére, ne parlent de l'avenir que comme préfent : mais

[a] Matth. 7. vf. 22. 23.

Dieu, qui rejette tout apui, hors sa parole & son Verbe, peut permettre à la créature de dire des choses à venir très douteuses, quoique ce qu'il dit soit infaillible; parce que le sens des choses, la connoissance de tout, est en lui-même.

5. Rien ne peut résister à sa puissance que l'homme, auquel il a donné le libre arbitre, qui est la qualité propre de l'homme, qui le fait être homme. Dieu l'ayant fait homme, & homme libre, ne peut point contrevenir à cette qualité qu'il lui a donnée: il la respecte en lui comme une petite émanation de sa liberté divine. Dieu ne retracte point ce qu'il a fait. Il laisse donc l'homme libre, il l'invite amoureusement, il le presse. L'homme ne veut point écouter sa voix, il fuit, il ne l'entend plus que de loin, ensuite il ne l'entend plus. D'où vient cela? Dieu ne parle-t-il pas toujours le même langage? C'est que le cœur endurci devient sourd: sa surdité augmente à mesure de son éloignement & de son endurcissement: il s'amuse au dehors: il n'a plus d'yeux ni d'oreilles pour Dieu: il s'enfonce & s'abime dans les sentimens; les sentimens le plongent dans les voluptés; il oublie son Dieu à tel point, qu'il dit en son cœur, (*a*) *Non est Deus.*

6. Il ne faut pas croire que Dieu endurcisse le cœur de l'homme autrement que le Soleil endurcit la glace: c'est par son absence. Plus les païs sont éloignés du Soleil, plus tout y est glacé. L'homme s'éloignant de son Dieu & ne s'en raprochant plus, devient une glace pétrifiée, qui ne peut plus se dissoudre à moins qu'il ne retourne à son Dieu. Alors il le retrouve au même lieu où il l'avoit laissé, toujours prêt à lui faire sentir les influences de sa grace: & plus il aproche de ce Soleil, plus il se fond peu à peu; ensorte que si après tant de miseres il s'aprochoit assez près de Dieu, il se fondroit & se liquefieroit entiérement. Ce qui empêche sa liquefaction parfaite, c'est la proprieté, qui congéle toujours plusieurs endroits de notre ame, laquelle dès que sa glace est entierement fondue & rendue toute fluide, s'écoule nécessairement dans

(*a*) Ps. 13. vs. 1. *Il n'y a point de Dieu.*

fon être original, où tous les obftacles font ôtés. C'eft le feu de l'amour pur qui le fait en cette vie ; & ce fera le feu du Purgatoire qui le fera en l'autre.

7. Alors il ne refte plus à cette eau aucune impreffion, aucune qualité propre, aucun veftige : alors l'ame dans fon rien ne peut rien, n'eft propre à rien : il n'y a que l'Etre Créateur qui la rende propre à tout ce qu'il lui plait, & qui agiffe fans réfiftance fur ce rien, qui lui a remis le caractere propre de l'homme, qui eft la liberté. Alors l'homme dans fon rien, ayant remis à fon Dieu & à fon Pere cette liberté qu'il lui avoit donnée, Dieu le crée de nouveau ; (*a*) *Emitte Spiritum tuum, & creabuntur ; & renovabis faciem terræ.*

8. Mais cette recréation n'eft plus au pouvoir de l'homme, ni à fon ufage ; mais au pouvoir de Dieu & à fa volonté : & c'eft ce que dit S. Jean : fes œuvres ne font point ni les œuvres (*b*) *de la chair, ni de la*

(*a*) Pf. 103. vf. 30. c. à d. *Envoyez votre efprit, & ces chofes feront créées ; & vous renouvellerez la face de la terre.*
(*b*) Jean 1. vf. 13.

volonté de l'homme ; mais de la volonté *de Dieu.* Dieu couvre ces ames de l'extérieur le plus commun pour leur dérober, & aux autres, l'œuvre de la fageffe & de la bonté de Dieu. Tout eft ignoré, parce que tout doit être caché dans l'éternelle vérité. Amen!

9. Il eft mis quelquefois dans cette ame des langueurs que Dieu foit connu & aimé, & des douleurs de voir le contraire ; mais il n'en refte rien. Elle prie pour l'Eglife, pour les enfans, & (*a*) point pour elle : il lui eft indiférent que Dieu fe ferve d'elle ou d'un autre, prête à tout & à rien : il en eft de même à l'égard de la mort & de la vie. Dieu la rend libre au dehors, & en fait paroitre ce qu'il veut d'une maniere proportionnée aux autres perfonnes ; mais pour elle, rien, & toujours rien.

(*a*) *Ste. Cather. de Genes. Vie* Chap. 49.

DIS-

DISCOURS XII.

Ame Epouse de Jésus-Christ.

1 — 4. *Innocence, délaissement, rétablissement d'une ame Epouse de Jésus-Christ.*

1. JE ne puis voir en moi aucun mal, mais l'innocence d'un enfant qui sort du batême. Depuis cet Avent je porte JESUS ENFANT, comme je l'ai déja porté autrefois, sans qu'il soit séparé de JESUS CRUCIFIE': ensorte que je comprens que Jésus soufrit dès le berceau, & qu'entrant dans le monde il fut fait victime pour tous les hommes, mais victime pure & innocente.

2. O saint ENFANT JESUS, je vous ai plus aimé que la beauté, que l'honneur! J'ai cru que les richesses ne méritoient pas de vous être comparées. J'ai abandonné ma patrie; je n'ai jamais désiré que de faire votre volonté. Je me suis laissé dépouiller de tout intérêt propre de salut, d'éternité, de perfection; & durant que vous poursuivez tant d'autres qui

ne vous aiment pas, pour les faire être tout à vous, vous me rejettez! N'ai-je pas consenti à ce que vous avez voulu, & quelque chose de plus cruel? Où ont été les reserves & les bornes que j'ai mises à mon abandon? & pour cela, ô Enfant trop aimable & trop impitoyable tout ensemble, vous me réduisez à la derniere extrêmité! Est-ce ainsi que vous traitez ceux qui sont à vous? Vous ne voulez point de mes prieres: & lorsque je veux vous en faire, ou vous les rejettez, ou bien loin de les exaucer vous rendez le mal plus cuisant. Hélas, qu'est devenue votre bonté, vos miséricordes immenses? Eh, ceux qui ne vous aiment pas en sont comblés, durant que ceux qui sont à vous n'éprouvent que les rigueurs de votre justice.

3. Pardonnez, ô Saint Enfant, ces innocentes plaintes d'un cœur qui est sous le pressoir. Je ne prétends pas pour cela d'être exaucée; je ne veux autre chose de vous que de me laisser dévorer & abimer dans votre divin vouloir, de quelque nature qu'il soit. Mon fond ne soufre ni peine ni

altération : mais mes sens sont comme de pauvres bêtes à qui l'on ôte la vie, & qui crient sous le couteau, ou sous la corde qui les étoufe.

4. Je suis comme ces meres dont les mamelles sont taries, qui ne leur permettent plus d'alaiter leurs enfans; & si elles les voyent, ce n'est qu'avec la douleur que leur cause l'impuissance de les soulager. Mon ame est tranquile & contente; & cependant mes yeux ne séchent point. Je suis en deuil, parce que les jours de ma viduité sont acomplis, & que celui qui est destiné pour en ôter l'oprobre ne veut point de moi. Les enfans de la terre en soufriront; parce qu'ils ne trouveront personne qui leur rompe le pain. Le jour de la désolation & de fuite au désert va venir, & il n'y aura personne qui ait compassion de moi, parce que le Maitre l'a ainsi ordonné. Ce sera bientôt que les passans hocheront la tête, disant (comme autrefois de Jérusalem;) Est-ce là cette ville fameuse, qui est devenue l'oprobre des nations! elle est devenue

devenue la risée des peuples & de ses voisins. Mais s'il est ainsi de cette ville sacagée & pillée, celui qui est mon Christ a bien dit, (a) *Attendite, & videte!* Mais comme la ville infortunée doit être un jour la reine des nations après en avoir été l'oprobre, son chef aussi ne sera couronné d'épines en celle qui lui ressemble, que pour l'être dans la suite d'un diadème; & il donnera avec avantage le baiser de fécondité à celle qu'il aura désolée, & qu'il aura vû détruite; & l'Epoux & l'Epouse étant réünis, ce sera alors (b) qu'il prendra ses délices dans son Epouse, & (c) qu'il verra à sa table ses enfans ainsi que des branches d'oliviers qui seront toujours verts & couvriront toute la terre. 1682.

(a) Lam. Jérem. 1. vs. 12. *Considerez, & voyez.*
(b) Isa. 62. vs. 5.
(c) Ps. 127. vs. 3.

DISCOURS XIII.

Procedés diférens de la vérité & de l'erreur.

La vérité dans les personnes éclairées de Dieu procéde contre le vice & l'erreur avec douceur, charité, compassion & patience. L'erreur & l'entêtement partial, mettent en usage l'emportement, la calomnie, la fraude & le mensonge. Mais enfin la vérité gagnera le dessus.

1. TOus ceux qui sont sans prévention, & qui ne sont point entêtés d'un parti, ont toujours remarqué que les personnes qui sont véritablement à Dieu ont combatu le vice sans témoigner de l'aigreur contre le pécheur. Ils ont combatu l'erreur avec force, mais sans amertume, & sans témoigner de l'indignation contre les particuliers: au contraire, ils ont conservé la charité Chrêtienne de tout leur pouvoir, ayant une tendresse compatissante soit pour

ceux qui sont dans l'erreur, soit pour les pécheurs.

2. On remarque au contraire, que de tout tems ceux qui sont entêtés d'un parti, sur tout les hérétiques, ont une plume trempée dans le fiel de l'aspic pour déchirer & décrier tous ceux qui n'ont pas leurs mêmes entêtemens. Ils écrivent sans les connoitre avec une animosité qui surprend: & entassant mille faussetés les unes sur les autres, ils croyent avoir beaucoup gagné en décriant les gens de bien qui ne leur font aucun mal. Tous leurs livres, soit d'histoire, soit ceux qu'ils apellent de pieté, sont tout remplis de cet aigre poison, qui loin d'éclairer l'esprit & d'allumer le feu de la charité dans les cœurs, ne fait qu'une division afreuse dans le Christianisme, & déchire la robe du Sauveur.

3. Les personnes de solide pieté ne travaillent qu'à insinuer la vérité & l'amour de Dieu dans les cœurs. Ils désirent simplement le regne de Dieu. Ils ne cherchent que sa gloire, sans se regarder eux-mêmes. Ils pleurent les égaremens de leurs freres, ils en gé-

miſſent devant Dieu : mais ils ne les deshonorent point par des écrits publics : & lors même qu'ils ſont obligés de s'élever contre la fauſſeté de certains dogmes, ils ménagent ceux qui les débitent. Ils ne triomphent point de leur renverſement. Ils les plaignent : ils s'en affligent comme s'ils étoient leurs meilleurs amis. Quelques outrages qu'ils en ayent reçus, ils n'en ont point de reſſentiment ; & ils n'en conſervent même le ſouvenir que pour prier pour eux, & les ménager avec plus de ſoin. Au contraire, les autres traitent les perſonnes les plus vertueuſes qui ne ſont pas de leur parti comme des objets de ſcandale, leurs bonnes œuvres ſont des hipocriſies, & s'ils faiſoient des miracles on les regarderoit comme des enchantemens. Ils conſervent des haines implacables contre ceux qui n'ont que de la charité pour eux.

4. On remarque encore, que les véritables hérétiques & ceux qui ont des ſentimens dangereux & contraires à la vérité, qui déchirent par le ſchiſme ce que Jéſus-Chriſt avoit voulu réunir avec tant de peine, acuſent d'erreur les perſonnes les plus ſoumi-

ſes à l'Epouſe de Jéſus-Chriſt. Les Ariens en uſoient ainſi à l'égard de S. Athanaſe, qu'ils traitoient d'Hérétique achevé. De combien de crimes ne l'ont-ils point acuſé ? & quoiqu'on eut fait voir dans des Conciles entiers la fauſſeté de leurs acuſations par des preuves inconteſtables, au lieu de rougir de la conviction de leurs menſonges, ils les ont enſuite débités de nouveau, & ont tâché de les tranſmettre à la poſterité comme des faits inconteſtables, quoiqu'ils fuſſent les plus faux du monde.

5. Ce qui a été de tout tems, & dont je ne donne que cet exemple, ſe pratique encore à préſent. Quelques défenſes qu'on ait faites, quelques preuves qu'on ait données de la fauſſeté des acuſations que l'ambition & la paſſion de haine avoient produites, on ne laiſſe pas de les mettre dans tous ces ouvrages remplis de venin, afin que cela ſe répandant s'immortaliſe davantage. Quand la vérité combat l'erreur, elle le fait ſans calomnie : mais quand la fauſſeté combat la vérité, une multitude de menſonges & de calomnies eſt le ſoutien

qui lui reste. Elle sent bien malgré elle sa foiblesse : c'est pourquoi elle prétend en détournant les yeux des autres par la multitude des faits faux & des calomnies qu'elle invente. Elle tâche d'empoisonner l'esprit en le divertissant.

6. La vérité est simple & nue : elle n'a que faire de se couvrir de mensonge ; ce qui ne feroit que la déguiser : au lieu que la fausseté a besoin de s'habiller de mille manieres diférentes afin de se mieux déguiser. Elle éblouit les yeux par la varieté de ses couleurs : mais qu'arriveroit-il dans la suite ? c'est que la vérité, qui est toujours acompagnée de la charité, est comme l'huile, qui prend enfin le dessus, & que la multitude des eaux ne peut abatre. On soufre en paix la calomnie, on suporte avec douceur les calomniateurs, & on laisse à Dieu seul le soin de ce qui regarde la réputation & la personne, se contentant de la vérité.

7. Il sufit que Dieu connoisse le fond du cœur : c'est ce qui rend une ame parfaitement libre dans les plus fortes opressions. Jésus-Christ n'a-t-il

pas dit, *que (a) la vérité nous rendroit libres ?* Ceux qui sont dans le mensonge sont esclaves au milieu de la plus grande liberté aparente ; & ceux qui sont dans la vérité, sont libres dans les fers mêmes. On a cru devoir faire faire au public cette courte réflexion.

DISCOURS XIV.

Exhortation à soufrir.

Exhortation aux enfans de Dieu à soufrir sous la dispensation de l'Amour, qui de la sorte veut ôter tout mal, & rétablir tout bien.

ENfans très chers de mon divin Maître, que j'ose apeller les enfans de mon cœur, soufrez, soutenez pour l'amour & par l'amour tout ce qu'il lui plait de vous faire soufrir.

C'est à présent un amour mourant, un amour rigoureux, un amour juste, qui veut vous purifier par la perte de tout ce qu'il y a en vous d'oposé à sa vie.

(a) Jean 8. vs. 32.

Mais lorsque la pureté sera si grande qu'elle aura détruit en vous tout reste de la vie d'Adam, il y retracera le nouvel homme; & Jésus-Christ vous faisant un même esprit avec lui, il vous cachera dans son Pere, & vous mettra à couvert de toutes les ataques des hommes.

Il sera votre vie, votre amour, votre joye; non une vie en vous, mais en lui; non un amour créé & limité, mais un amour Dieu en Dieu; car (*a*) *Dieu est charité.* Vous aurez cette joye pleine & parfaite (*b*) que Jésus-Christ promit à ses Apôtres.

(*a*) 1 Jean 4. vs. 8. 16. (*b*) Jean 16. vs. 22.

DISCOURS XV.

Dispositions pour la maladie & la mort.

1 — 14. *Qu'elles sont diférentes selon que les ames se trouvent parvenues à des états diférents, d'activité, de douceurs, de secheresses, de passiveté, de dénuement, ou de pur Amour.*

1. ON doit se préparer à la mort & soufrir la maladie selon l'état où est l'ame. Si c'est une personne qui soit encore dans l'activité, il faut qu'elle soutienne l'une & se prépare à l'autre par de bonnes activités, qu'elle fasse souvent des actes de soumission & de résignation à la volonté de Dieu: il faut porter la maladie en conformité des soufrances de Jésus-Christ; unir notre mort à la sienne & nos soufrances aux siennes; lui faire un sacrifice de tout nous-mêmes.

Il faut renouveller ces actes le plus souvent qu'on peut, porter avec une extrême patience les douleurs qui accompagnent cet état. Il faut s'acoutumer à prendre tout ce que l'on donne de desagréable pour satisfaire à la justice de Dieu pour les péchés que l'on a commis; unir ces choses si désagréables au fiel & au vinaigre de Jésus-Christ, & mille autres pratiques que Jésus-Christ suggérera lui-même. C'est là la maniere dont les personnes actives doivent porter la maladie & se préparer à la mort.

2. Celles qui sont dans une voye plus simple doivent faire peu d'actes;

elles en doivent pourtant toujours faire, mais elles les doivent faire plus simples, se soumettant à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner d'elles soit pour la vie, soit pour la mort ; & ensuite se recueillir beaucoup, & que toute leur patience soit dans la foi & dans l'oraison.

Il faut renouveller de tems en tems cette foi & cette oraison ; parce que l'esprit étant alors fort acablé, & souvent assoupi par la maladie, on doit le réveiller de tems à autre par un acte court & simple de soumission, d'union à Jésus-Christ soufrant & mourant, & puis demeurer en paix auprès de lui, prenant également tout ce que l'on donne, bon & mauvais ; soufrir en paix toutes les incommodités de la maladie, la mal-adresse de ceux qui servent, le défaut de secours, le manque de mille choses, laisser mourir la trop grande délicatesse sur la propreté, enfin il faut pratiquer toutes les vertus qui se présentent à pratiquer dans ces tems-là, soufrir les violentes douleurs en union de celles que Jésus-Christ a bien voulu soufrir pour l'amour de nous ; éviter les plain-

tes & les exagérations que l'on fait souvent de son mal afin d'atirer la compassion des autres, ce qui n'est pas un petit amour propre ; n'afecter point de faire voir une trop grande patience aux autres, mais la conserver réellement au dedans de soi ; ce qui n'est pas dificile en ce tems-là, où l'ame est soutenue par une paix goûtée, qui lui facilite une grande douceur pour les personnes qui l'aprochent.

3. Il y a le tems de sécheresse, bien plus dificile à porter ; aussi est-il plus méritoire : car il semble alors que la douleur est cent fois plus forte. On sent une peine très grande à suporter les douleurs : on ne trouve plus de force en soi-même : il semble que le ciel soit fermé : on ne sent plus de goût pour la croix : on est même tenté d'impatience : on n'éprouve plus cette tranquilité & ce je ne sais quoi qui rendoit si paisible : on a peine à se résigner pour vivre dans la douleur ou pour mourir : la mort, qui paroissoit auparavant si charmante, n'a rien que de terrible, & on éprouve des frayeurs de la mort

qu'on n'avoit même jamais éprouvées. Que faire en cet état ? on a tant de peine à se supporter soi-même & à supporter les autres.

4. Il faut y observer un grand silence ; se tenir le plus ferme qu'on peut auprès de Dieu en soi, quoiqu'il paroisse qu'on ne l'aperçoive plus : il faut aller contre le fil de l'eau en se faisant une extrême violence. Cet état est bien diférent de celui qui l'a précedé, où il n'y avoit qu'à se laisser au fil de l'eau : mais c'est ici tout le contraire, où il faut remonter à force de bras. Il est de grande conséquence alors de s'unir à l'état de délaissement que JESUS-CHRIST a bien voulu porter sur la croix. On peut dire quelquefois avec lui ces paroles, *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Il semble même qu'en ce tems-là le dégoût redouble pour toutes les choses que l'on est obligé de prendre ; & qu'elles deviennent alors une espece de calice d'amertume.

5. Il y a deux choses de grande conséquence à éviter en cet état ; l'une,

de se laisser aller à son humeur, qui est comme donner un passage à l'eau ; car quand une fois la bonde est levée, l'état pénible où l'on est au dehors & au dedans, fait qu'on ne peut plus en arrêter le cours : il est bien plus aisé de ne la point laisser évaporer : le silence rigoureux malgré la peine que l'on soufre, empêche que la bonde ne se léve. Dieu permet même en cet état que l'on fasse tout de travers : quand on veut aider, on blesse, & mille choses de cette nature.

6. Quoiqu'il faille une grande fidélité pour ne permettre à la nature aucune échapée ni aucune vie dans ce tems-là, il ne faut pas néanmoins se décourager lorsqu'il échape quelque faute ; il faut qu'elle serve à nous faire connoitre le fond de misere qui est en nous ; ces sortes de fautes nous humilient beaucoup & à nos propres yeux, & à ceux des autres, qui ne voiant plus cette grande patience que l'on pratiquoit autrefois avec tant de facilité, croient que l'ame est déchue, & en pensent mal. Dieu permet ces petites échapées, qui même sont rares, pour ôter un certain apui que l'ame

conservoit tant en sa patience précédente dans ses consolations, qui ne lui coutoit gueres alors; que dans la vertu vigoureuse qu'elle pratique en un tems si déplorable. Cette conduite de Dieu dans la maladie & dans cet état de sécheresse fait plus avancer l'ame, & la rend plus conforme à Jésus-Christ, que plusieurs années des états précédents, quoi qu'elle-même & ceux qui n'ont pas une véritable lumiere n'en jugent pas de la sorte.

7. Il y a un autre inconvénient à éviter, qui est, que l'ame en cet état voudroit se mettre en toute sorte de postures pour retrouver son premier état consolant & soutenu. Elle se multiplie en actes, qui cependant ne font que la dessecher davantage. Il faut porter cet état en esprit de mort & de renoncement, porter le poids du jour tant qu'il plaira à Dieu, demeurer muet sous le couteau. Tout ce qu'elle peut faire est, de s'unir de tems en tems au délaissement de JESUS-CHRIST: encore faut-il qu'à mesure qu'elle avance, elle se contente d'un simple regard sec & aride, qui dit à Dieu tout ce qu'elle voudra lui

dire, évitant tout ce qui nous sert de témoignage à nous-mémes pour nous consoler & nous faire vivre.

8. Il ne faut pas en user de même dans les sécheresses de l'état actif; parce que l'ame n'aiant qu'autant qu'elle agit, & ses sécheresses n'étant pas du même principe que celles-ci, il faut qu'elle tâche par des actes fervents de retrouver ce qu'elle a perdu.

Ceci est de conséquence, pour ne point mélanger les états, & agir selon son don & la mesure de sa grace: parce que si une personne active vouloit en user dans la sécheresse comme celles qui sont avancées, elle se dessécheroit réellement, n'aiant point le principe vivifiant des autres. Celles qui sont avancées ne sont desséchées que de ce qui leur est propre, afin de donner lieu à la source divine de remplir leur vuide; au lieu que les premieres sont desséchées de ce qui est de Dieu, & remplies d'elles-mêmes. Elles doivent donc travailler par leur activité à recouvrer les sentimens de la grace qu'elles ont perdus. C'est la même diférence qu'il y a d'une pompe à une eau de source.

la premiere ne donne de l'eau qu'à force de l'ébranler ; & quand on cesse le travail, on n'a plus d'eau ; au contraire, dans l'autre état, c'est comme un ruisseau qu'on desséche afin d'en ôter les immondices & les obstacles qui empêchent la source de se répandre abondamment ; c'est pourquoi il faut se laisser dessécher pour seconder par là les desseins de Dieu, & notre activité ne serviroit qu'à y mettre de nouveaux obstacles.

9. Pour le tems de la mort dans cet état sec, il ne faut pas changer de conduite, mais demeurer abandonné à Dieu malgré les fraieurs mortelles, le raisonnement, & une certaine estime que l'on a pour ses propres œuvres, qui fait qu'on voudroit chercher de nouveaux moiens pour se mieux préparer à la mort ; ce qui cause un très grand dommage. Il faut mourir comme JESUS-CHRIST, dans le délaissement, & remettre son esprit entre ses mains comme il remit le sien entre les mains de son Pére. Il faut recevoir les Sacremens dans cette même disposition d'abandon & de délaissement entre les mains de Dieu.

10. Il y a un autre état qui est tout passif, où l'ame doit demeurer simplement dans son simple regard, ou plutôt dans l'union de sa volonté avec celle de Dieu. La paix de cet état est bien plus profonde, quoique moins goûtée que celle du second état dont nous avons parlé. L'ame y doit rester sans aucun acte de sa part, qui soit connu, & comme d'elle ; parce que c'est alors Dieu qui agit en elle, & qui y est le seul principe de ce qui s'y opére. Les plaintes que les douleurs font faire quelquefois sont de saison alors : elle ne sont point causées par l'impatience ; au contraire, c'est une certaine simplicité comme d'un enfant qui se plaint : cela sert à couvrir la profonde patience qui est alors donnée à cette ame, que les autres admireroient, & qui pourroit lui servir d'apui à elle-même : Mais comme les réflexions sont déja beaucoup perdues en cet état, l'ame n'en fait gueres, & on agit comme tout naturellement. Ces personnes sont fort paisibles dans leurs maladies, & leur mort est précieuse devant Dieu. Elles ne changent point de disposition ni

pour la vie, ni pour la maladie, ni pour la mort: leur abandon étant fort afermi il ne leur est pas dificile de se laisser entre les mains de Dieu. On peut dire que ces ames meurent dans le baiser du Seigneur.

11. Il y a peu de choses à leur dire; & même les personnes qui les aprochent devroient leur parler très peu; parce que ce qu'on leur dit quoique sous bon prétexte, ne sert qu'à les distraire, & pourroit même les tirer de leur état si c'étoit des personnes auxquelles elles eussent confiance. Il seroit donc bien nécessaire qu'on ne leur parlât que conformément à leur état. Mais comme ces états sont peu connus, & que pour l'ordinaire les personnes qui assistent à la mort ne les entendent gueres, & donnent les mêmes avis qu'au commun des Chrétiens; ce que les personnes de cet état doivent faire, c'est de recevoir avec humilité & en silence ce qu'on leur dit sans néanmoins changer leur disposition, demeurant simplement atentives à Dieu, lui laissant faire en elles & d'elles tout ce qu'il lui plaira, sans s'embarasser de soi, ni s'intéresser pour soi-même, étant bien persuadées que ce qu'on a une fois donné à Dieu véritablement & de tout son cœur, lui doit demeurer en propre.

12. Cette ame reste dans une grande paix lorsquelle ne sort point de cette disposition: mais elle n'en sort pas plutôt, qu'elle entre dans le trouble; elle est comme un navire qui aiant perdu l'équilibre, panche de côté & d'autre & se remplit d'eau jusques à ce qu'il ait retrouvé son équilibre, & cette ame son centre. Sitôt que l'ame de cet état s'aperçoit de quelque trouble, qu'elle soit persuadée qu'elle est sortie de son état d'abandon & de délaissement: qu'elle y rentre donc aussitôt par un nouvel abandon: que si après avoir renouvellé son abandon le trouble continue quelque tems, qu'elle le suporte en paix comme une punition de sa faute.

13. Il y a encore un état de dénuement, qui suit celui-là, bien plus fort que celui de la sécheresse dont nous avons parlé. Il faut y procéder de même selon son état, qui doit être d'une grande mort. C'est alors que l'âme s'abandonne à Dieu pour le tems & l'é-

ternité, qu'elle lui fait un facrifice total de tout ce qu'elle eft & de tout ce qu'elle peut devenir, fans jamais fe reprendre, même dans le moment de la mort : & c'eft là le facrifice le plus glorieux à Dieu, & même le plus avantageux à l'ame quoi qu'elle n'y penfe pas. Après ce facrifice l'ennemi ne peut plus nuire à l'ame à moins qu'elle ne fe reprenne. Il peut roder autour d'elle, lui caufer quelque fraieur pour l'obliger à craindre & à fe reprendre : mais qu'elle demeure ferme dans fon délaiffement; il ne pourra lui nuire, & fe retirera même bien promptement. C'eft un grand avantage que de mourir dans cette mort entiere à toutes chofes & à foi-même : c'eft de ces ames qu'on peut dire qu'aiant goûté la premiere mort, elles ne foufriront rien de la feconde. Il eft de fi grande conféquence de ne point fe reprendre à la mort, & ne point perdre le fruit de tant de travaux, que l'on ne peut affez fe le perfuader; parce que dans l'afoibliffement de l'efprit que caufe l'extrêmité de la maladie, & dans les difcours

que l'on entend fi opofés à l'état que l'on porte, il eft facile de prendre le change, & de fortir de fon délaiffement entre les mains de Dieu : de forte qu'on ne fauroit dans le tems de la fanté s'imprimer cela dans l'efprit trop fortement.

14. Il y a encore un autre état, qui eft celui de pur amour; mais il y a peu de chofes à en dire : car fi (*a*) *la multitude de grandes eaux n'ont pû éteindre la charité*, c'eft-à-dire fi toutes les traverfes, toutes les douleurs, toutes les tentations ne l'ont pû faire; il y a lieu de croire, comme dit St. Paul, que (*b*) *la mort ne féparera point* ces ames *de la charité de Dieu qui eft en* JESUS-CHRIST. AMEN, JESUS!

(*a*) Cant. 8. vf. 7.
(*b*) Rom. 8. vf. 38, 39.

DISCOURS XVI.

Dieu & ſon Amour, la fin de tout.

La plus grande amplitude du cœur, & la plus grande grace que Dieu lui puiſſe faire, eſt de ſe perdre en Dieu. Cela ſe fait par la nudité & par l'Amour parfait, par lequel auſſi on aime divinement le prochain. Cet Amour n'eſt pas ſujet à l'illuſion.

O Cœur ſi vaſte, qui te comprendra que celui qui t'a créé! perds toi dans l'immenſe, & tu connoitras ta vaſtitude. Si tu demeurois en toi-même ſous bon prétexte, tu demeurerois étroit & borné; & tout ce qui te borne, pour ſaint qu'il paroiſſe, te fixe & t'empêche de te perdre dans ta derniere fin. Dieu t'a créé tellement pour lui, qu'il veut non ſeulement ſe donner à toi pour que tu le poſſédes; ce qui eſt une grande grace; petite néanmoins, au prix de celle qu'il te fait en te poſſédant lui-même & te perdant en lui.

O amour pur! O feu ſacré! C'eſt toi qui fonds & diffouds le cœur, & qui le fais écouler dans ſa ſource originale, où ne comprenant plus rien, il ſera compris du Tout. O nudité! ô flexibilité! ô fluidité! Vous ſeule pouvez vous écouler totalement: tout le reſte demeure fixé, quoiqu'avec bonté.

O Amour, fais entendre mon langage à ce cœur qui m'eſt ſi cher! C'eſt à toi de parler au cœur de Jéruſalem! Sans toi on ne frape que l'oreille comme d'un coup porté dans l'air. C'eſt toi, Verbe-Dieu, qui t'imprimes dans le cœur ſans bruit de paroles. O ſilence d'autant plus éloquent que tu es plus indiſtinct, qui te comprendra!

§.

Nous aimons, quand nous ſommes à Dieu, notre prochain pour l'amour de lui; & cela eſt encore mélangé de panchans & d'inclinations: mais lorſque la divine charité a abſorbé en elle tout amour *nôtre*, quoique vertueux & pur en aparence, nous ne pouvons plus aimer que par

l'amour de Dieu, & en la maniere que lui-même aime les hommes. Comme il s'aime lui-même dans une ame anéantie, il aime en elle ce qui lui est agréable. L'inclination qu'il donne n'est pas de notre choix, mais de sa volonté, qui est son amour: & c'est ce qui fait le véritable discernement des esprits, qui n'est point sujet aux méprises, comme feroient les lumieres de l'esprit. Je prie mon divin Maitre qu'il vous donne l'intelligence de ce que je vous dis, mais intelligence d'expérience.

FIN *des Discours.*



LET-

LETTRE ACCESSOIRE.

(Cette lettre est d'une païsane de la connoissance de Mad. G.)

Anéantissement du MOI de l'ame: règne du pur AMOUR.

1 — 6. *Délaissement, tentations & plaintes extrêmes de l'ame qui doit être purifiée de son* MOI. 7 — 10. *Dieu donne la grace afin que par elle l'ame anéantisse ses maux & vices; puis il ôte ce don, & le reprend en soi, afin que l'ame connoisse son propre néant & que tout est en Dieu.* 11 — 14. *Le tout de l'Amour & du repos dans cette ame sans le* MOI *de l'ame & sans amour d'autre chose que du seul* AMOUR.

IL n'est pas possible de pouvoir exprimer l'abime des maux dans lesquels je me sens précipitée; ce feroit tems perdu de se vouloir mêler d'en dire quelque chose. Il faut, ô ame, puisque tu es engagée en un chemin si étroit & si dificile, que tu en sur-

montes toutes les dificultés, ne te trouvant plus en état de retourner ſur tes pas, ne connoiſſant plus de chemin ni de ſentier que pour te conduire de précipice en précipice. O que le chemin & rude & fatiguant & dépouillé de toutes choſes : c'eſt un déſert tellement écarté ; que l'ame eſt en état de périr de moment en moment : elle ne peut eſpérer de ſecours : elle ne rencontre point de guide qui lui puiſſe montrer un chemin ſi perdu : elle n'expérimente de toutes parts que des déſeſpoirs : elle ſoupire, elle gémit, elle ſe plaint. Mais, ô ame, à qui addreſſes-tu tes plaintes, puiſque tu ne peux apeller ni Dieu ni les hommes à ton ſecours, ni le ciel, ni la terre, ni les animaux ? tout eſt bandé contre moi. L'ame dans un ſi grand délaiſſement n'a autre reſſource qu'au déſeſpoir qui la porte à des imprécations contre ſon ètre & ſa vie, tant de l'ame que du corps. Il ſemble qu'elle veuille maudire les choſes qui ſervent & ſoutiennent ſon ètre & ſa vie, & elle dit pluſieurs fois en ſoi-même ; Que le ciel ne tombe-t'il ſur moi pour m'écraſer ! Que la terre

ne m'enſévelit-elle ! Que ne ſuis-je au fond des abimes ! Malheur dix mille fois à mon être ! vie malheureuſe ! puiſque je n'y puis rien faire de ce qu'on y doit faire.

2. Toutes ces plaintes que l'ame fait, ne ſont point cauſées par la douleur d'être dans un état ſi éfroiable ; parce que ſi elle étoit fâchée d'ètre dans cet état, ſi opoſé à toute ſorte de biens, ce lui ſeroit un ſoulagement, comme auſſi ſi elle reſſentoit quelque choſe en elle qui voulût le bien, lorſqu'elle n'y croit voir que le mal : cela lui ſeroit une petite retraite. Mais bien loin de trouver ce petit rafraichiſſement, tout eſt contraire en elle-même à elle-même. Tout ſe plaint de ſon malheur ; & ſes imprécations ſont comme un dépit & une rage contre les maux parce qu'ils ne viennent point fondre ſur elle en plus grande abondance. Quand elle dit qu'elle eſt malheureuſe, c'eſt en diſant, que mille fois plus de malheurs me viennent ataquer ! Que toutes les malédictions tombent ſur ma tète ! & ſon plus grand mal eſt de n'en avoir pas aſſez. Elle ſe porte avec tant

d'impétuosité & de véhémence au comble de tous les malheurs, que l'ombre même du plus petit soulagement lui paroit plus insuportable que l'enfer. Cette avidité que l'ame ressent pour se plonger d'abîme en abîme des plus grands maux n'est pas un amour ni un désir de soufrir. Ce seroit un bien où elle pourroit trouver du secours dans sa grande peine, misère, & pauvreté: Mais, comme j'ai déja dit, c'est par un désespoir & un dépit qui la porte à se précipiter & à rejetter tout secours de quelque part qu'il puisse venir. De sorte qu'elle n'est plus capable d'entendre aucune raison sur tout ce qui la concerne, & rien ne peut lui faire impression. Enfin elle ne voit ni n'expérimente que des éfets & des marques de reprobation, sans ressentir aucune peine, crainte, ni apréhension sur le péril où elle se trouve; au contraire, une avidité plus grande de se perdre. Et lorsqu'on me dit de prendre garde à moi j'expérimente en même tems une disposition comme de périr plutôt que de quiter prise: & si quelqu'un disoit à

l'ame; prens garde, tu ès sur le point de périr; au lieu de craindre elle se porteroit avec plus de vitesse dans le péril & au précipice.

3. O que le chemin est rude & dificile où l'ame se trouve dans l'impuissance de pouvoir se détourner ni se porter à aucune chose qu'au péril & au désespoir de toutes parts! O mon Dieu, qu'au tems passé il m'étoit facile de fuir toutes choses, ou plutôt, il m'étoit impossible de ne pas tout fuir; parce que j'étois pénétrée de la vérité de votre tout, dont l'expérience me sufisoit. Je ne pouvois m'adresser à aucune créature pour aucun besoin ni du corps ni de l'ame; parce que l'expérience de votre providence divine me faisoit reposer en vous. Je désespérois tout des créatures, & je n'espérois qu'en vous seul, le néant de toutes choses me tenant arrêtée en vous comme en mon Tout & au seul être. Mais hélas, je ne puis plus tourner ni d'un côté ni d'un autre! Je désespére du côté de toutes les créatures, & je ne puis espérer en vous! Le néant & le mensonge de tout ce qui n'est pas Dieu

fait que l'ame ne peut se tourner de ce côté là, comme n'étant pas le véritable bien ; & elle ne peut aspirer ni tendre à un autre bien si elle ressent des besoins tant intérieurs qu'extérieurs : point de milieu que le désespoir, parce qu'elle n'a point d'autre disposition que de s'écarter de tout secours.

4. Je me trouve comme une excommuniée, rejettée de la societé des hommes & de toutes les manieres ordinaires d'agir comme les autres, sans pouvoir faire autrement, ni même le vouloir, ne trouvant aucun secours en moi-même non plus qu'au reste. Il ne sufit pas de tout risquer, mais de tout perdre en éfet, sans jamais en retrouver une petite piéce. Je ne sai pas si le bon Dieu me permettra de dire un jour toutes les circonstances de cette perte.

5. O pauvre ame! que le malheur à quoi tu es réduite & livrée est grand, puisqu'il te faut perdre jusques au souvenir des fautes même : encore bien que tu en ressentes les éfets, tu ne peux y chercher du remède. O que l'ame se trouve engagée, en ressentant

les blessures de ses imperfections, qui sont souvent très notables, sans pouvoir les regarder! Il faut passer sur tout cela, écraser son ame sous ses pieds, & ne la pouvoir regarder. En quel état peut-on croire qu'est réduite une ame lorsqu'elle se sent comme toute abandonnée, & ne trouve chez elle aucune chose qui vienne à son secours, ni qui lui tende la main pour la tirer de là : au contraire, on voudroit la plonger dans un plus grand précipice s'il s'en rencontroit, & on la pousse comme au travers des couteaux & des rasoirs sans la vouloir laisser respirer ni demander pardon à Dieu? Si elle crie, je suis perdue : On lui répond, qu'importe? passe toujours ton chemin. C'est comme un homme qui est emporté par un orage & qui viendroit à tomber sur des cailloux où il se blesse extrêmement, il ne veut pas plutôt regarder l'endroit où il s'est blessé & ce qui l'a blessé qu'il vient une autre bourasque qui l'emporte plus loin, & ne lui donne pas le loisir de regarder ses blessures ; c'est assez qu'il les sente sans espérer du secours.

6. O vie, que tu es rude dans la

mort de toutes choses ! Comment pouvoir vivre, ô ame, puisque tout est mort pour toi ? Etre vivante, & n'avoir rien pour vivre ni pour subsister ! Tu ne peux mourir, & la vie t'est entiérement otée. Vivre, & être privé de l'usage de la vie, ha, que cela est rude ! A quoi tendent les gémissemens que tu fais en la prison de ton corps, puisque tu ne peux avoir aucune tendance pour aucune chose, ni recevoir aucun secours ? Tu es comme une orfeline qui n'a ni pere ni mere, & qui est chassée de ses parens toute nue, & sans que tu puisses trouver personne qui te veuille retirer ni qui ait pitié de toi. O que ta pauvreté est extrème, & que ta bassesse est profonde ! O que ne puis-je exprimer quelque chose de cet état comme je le connois, du tout dans le tout, du rien dans le rien, & du néant dans néant ! O vérité du tout, & vérité du rien, combien m'êtes vous véritablement découverte ! Mais il faut demeurer là, ne pouvant jamais tout dire de cette vérité.

7. L'ame étant toute bassesse & pauvreté par elle-même & en elle-même, & Dieu l'aiant disposée par sa miséri-

corde à recevoir ses dons, il l'enrichit de ses trésors, il l'anoblit & l'éléve autant qu'il lui plait. C'est de cette maniere que vous en avez usé par l'excès de votre amour à l'égard de mon néant. Vous l'avez prévenu de vos grandes miséricordes, & l'avez rempli de vos graces avec une extrème profusion. Vous aviez fait quelque chose de ce néant par la plénitude de vos dons. Mais, ô seule Vérité, comme vous êtes le seul qui êtes toutes choses, ce quelque chose que vous aviez fait par vos graces de ce néant, étoit oposé à vous, parce que toutes les graces étoient dans le néant, où aucun bien ne doit loger, mais en vous seul. Tous les dons & toutes les faveurs étoient pour détruire tout le mal qui étoit en elle, & faire un anéantissement de l'oposition au bien, pour n'y laisser que le bien de la grace. Mais, mon Dieu, tout ce qui est quelque chose, & qui n'est pas vous seul en vous-même, est contraire à vous-même ! Il a donc falu que comme votre grace a été envoiée pour anéantir le mal en l'ame, & y laisser le bien que cette même grace communique ;

vous y ſoiez (enſuite) venu vous-même pour faire un anéantiſſement (*) de votre grace, & de tous les biens qui étoient renfermés en elle. Votre grace lui a été envoiée pour l'anéantir au mal & à toutes les choſes terreſtres, & vous venez vous-même pour l'anéantir à votre grace & à tous les biens ſpirituels. Vous en aviez fait *quelque choſe* par votre grace: mais par Vous-même vous en avez fait un *rien*: par votre grace vous l'aviez enrichie, & par vous-même vous l'avez apauvrie: enfin, par votre grace vous l'aviez élevée & anoblie, mais par vous-même vous l'avez abaiſſée & renverſé toute ſa fortune. Si votre grace a été envoiée pour la tirer du néant du péché, vous venez vous-même la tirer du néant de votre grace, c'eſt-à-dire, de l'aſſurance & de l'apui qu'elle trouvoit en cette même grace.

8. O pauvreté inconcevable de l'ame! Ne ſemble t'il pas que votre divine conduite, ô divin amateur de vous-même, ſoit contraire au paſſé? Vous l'avez remplie de vos biens &

(*) Entant que don que la créature poſſéde.

de votre ſecours ſans leſquels elle ne pouvoit ſubſiſter; & maintenant vous l'avez réduite en une ſi grande & ſi extrême pauvreté, que vous ne lui avez pas ſeulement laiſſé l'ombre du bien; & tout ce qui peut être dit, abandon de Dieu, délaiſſement, ſécheresſes, ténèbres, n'exprime rien du délaiſſement de l'ame. Ce n'eſt rien de tout cela: c'eſt quelque choſe incomparablement de plus pauvre & de plus bas.

On me demande ſi l'ame ſoufre: je ne ſai que répondre; parce qu'étant dépouillée de l'honneur & du bien de la ſoufrance, elle ne ſait pas ſi elle ſoufre. Elle eſt dans un déſert ſi afreux & ſi terrible, qu'il n'y a ni champs ni bois: elle n'y voit ni ciel, ni terre, ni Soleil, ni étoile: il n'y tombe aucune roſée, il ne s'y rencontre pas une petite goute d'eau pour ſe rafraichir & déſalterer ſa grande ſoif. Ce n'eſt encore rien dire de ſa pauvreté, de ſon malheur; & de quelque coté qu'on le veuille prendre & regarder, on n'y peut voir que ſa perte.

9. Mais il ſemble, ô ame, qu'on t'a crevé les yeux pour ne pas voir

tout ce qui te concerne, & principalement ton bien ; & l'on ne te laisse un peu de lumiere que pour te jetter dans le précipice. Tu es délaissée de Dieu, tu es délaissée de toi-même & de toutes les créatures. Tu es rejettée de Dieu comme une excommuniée ; & si tu t'en veux plaindre à toi-même, il n'y a rien en toi qui ne veuille ton excommunication, & qui ne s'opose à ton bien : & quand on te fait voir l'état de danger où tu es, j'en suis bien aise, dis-tu, je suis obligée d'avouer que je suis pire que les démons, qui ne peuvent pas faire le bien ni le désirer : je n'en fais point aussi ni n'en peux désirer ; mais au contraire, il semble que ma volonté soit afamée de tous les maux, & (soit) une fermeté de volonté à vouloir périr sans miséricorde : & tant plus on me fait connoitre mes maux, tant plus je suis insensible, & arrêtée à me vouloir encore plus de mal. O divine justice, frapez sans aucune miséricorde : je mériterois d'être entiérement excomuniée & rejettée des Sacremens : si je ne la suis d'éfet, je la suis

par disposition & par la faim que vous m'avez donnée de tout perdre pour votre amour.

10. O unique & seul Amour de mon cœur, tout est terminé en vous sans qu'il y ait plus d'autre sujet que vous-même dans le centre de vous-même ! O centre du pur Amour, vous convertissez tout en vous-même, toute l'ame & le corps, comme le centre de votre amour. Oui, ô divin Amour, tous mes os sont convertis en vous ; & il n'y a néanmoins ni ardeur, ni ferveur, ni tiédeur, ni rien d'animé ; mais un repos & un centre d'amour. Toutefois tout y est ardent sans ardeur, tout y est fervent sans ferveur, tout y est employé sans se mouvoir.

11. O repos adorable de l'amour divin ! Vous n'êtes ocupé que de votre repos. C'est là votre seule afaire que de vous reposer en vous-même sans être interrompu. O divin Amour ! C'est mille fois plus VOUS que je ne le peux exprimer ni qu'on ne le peut concevoir. C'est vous, mon Amour, qui subsistez en moi ! Mais que dis-je quand je dis *moi* ? Il n'y

a plus de *moi*. On me peut demander, qui me peut assurer que c'est *Vous* qui subsistez seule en moi ? Je dis que, quant à moi, c'est une chose à part que toutes les dispositions de l'ame & tout ce qui s'y passe : C'est une chose dequoi je ne me mets pas en peine, & ne prens plus de connoissance ; & je ne sais pas quel esprit (*a*) la gouverne : je ne sais non plus de nouvelles de ce qui se passe en l'ame, que comme je sais des nouvelles de ce qui se passe en la maison du Grand-Turc. Il ne me reste que le seul Amour, qui m'aprend une vérité de laquelle je ne puis douter, & tout ce que l'on me peut dire à l'avantage & au désavantage de (*b*) l'ame ne m'est rien.

12. Je n'entens pas ce langage, ni je ne peux regarder en quel équipage elle peut être. L'amour tient lieu de tout, il ne m'aprend autre chose que la vérité, qui est au dessus de moi &

[*a*] L'ame, comme propre, ne fait plus rien de soi.

[*b*] L'ame est prise ici pour ce MOI ou partie *propre* & *non* de cette ame spirituelle, perdue dans son être originel.

hors de moi. Oui, Amour, tout ce que l'on me peut dire regarde l'ame, & vous m'avez chassé hors d'elle. Vous y tenez lieu de tout, & je ne puis m'arrêter en aucun autre objet qu'en vous seul. O divin Amour ! vous êtes tellement seul, que je ne sais pas si j'ai une ame. Mon unique & pur Amour a délaissé & oublié l'ame ; il n'y a tems & lieu que pour lui. Je me soucie autant de toi, ô ame, comme d'une paille ; & je ne veux pas te faire tant d'honneur que de regarder si tu vas à droit ou à gauche. Je te dirai pourtant pour ta consolation, qu'il y a quelques jours que mon Amour te cherchoit en suite de ce que l'on m'avoit dit en me confessant, qu'il faloit craindre de se tromper ; mais il n'a pu te reconnoitre : à la bonne heure pour toi ! car s'il t'avoit rencontrée en quelque petit coin dans un précipice, il t'y auroit plongé entierement : & l'on ne me peut parler de ce qui te concerne que mon Amour ne prenne le parti de ce qui t'est désavantageux, & comme tout en colere il cherche par tout où est cette ame de qui l'on me parle,

Oserois-tu bien paroitre à mes yeux? Si tu es perdue, c'est un mal auquel je ne mettrai jamais reméde. Je n'ai rien au cœur que ta perte: je ne sais ce que tu es devenue: je ne sais si tu as jamais été créé. Tu ne parois plus; mais c'est le souvenir qu'on me donne de toi en m'interrogeant sur ton intérêt qui me donne cet apetit; & je sens mon Amour acharné de ta propre perte: & si je te rencontrois en quelque endroit que ce fut dans un état le plus éfroyable, ce me seroit un sujet de joye & de contentement. C'est pourquoi mon Amour est résolu de ne jamais regarder l'ame si non pour la précipiter si elle venoit à paroitre: de sorte que si l'on me demande, si cette ame est à Dieu ou non, je puis répondre (*a*) que je n'en sais rien, & cela m'est très indiférent: ce ne sont pas là mes afaires.

13. C'est vous, ô mon Amour qui êtes mon afaire, & c'est vous seul que je sais. Je ne puis nullement

(*a*) L'ame ne juge plus d'elle, & se remet à Dieu de faire ce qu'il voudra d'une chose où elle n'a plus de part.

douter de vous. O divine pureté, tous les saints qui sont en paradis & tous les hommes qui sont sur la terre ne seront pas capables de me convaincre du contraire de votre vérité, dont je suis assurée par vous, ô mon divin Amour! Cette assurance ne regarde plus l'état de l'ame; parce que, comme j'ai déja dit, je ne sais pas ce qu'elle est devenue: mais elle regarde la vérité de Dieu en lui-même: & dans cette certitude ma devise est de dire souvent, O COMBIEN DIEU EST DIEU! Hé, quel domage de ce qu'il n'est pas tout Dieu dans ses créatures! O qu'on ne me parle plus de l'ame ni de tout ce qui la concerne! Je ne sais plus autre chose que mon AMOUR; & il me semble que tout y est tellement LUI, qu'il y a une impossibilité morale de pouvoir plus regarder ni penser à son ame, mais bien à ce SEUL & UNIQUE AMOUR, & à cet objet de pureté.

Mais de dire ce qui ocupe, & comme l'on est ocupé, c'est ce qui ne se dira jamais. Je n'ai rien de distinct ni de particulier: c'est un objet

où tout est UN, sans aucune distinction ni discernement. Il n'y a rien en Dieu de particulier, tout y est UN : mais silence à toute expression! silence à toute intelligence! silence pour toute parole! Je commence [cependant] de rendre compte de la vérité dont je suis certaine, qui est Dieu; & de son divin amour, qui est tout mien & qui est tout moi, en disant, que je ne puis rien dire; & je finis en disant, que je n'en dirai rien.

14. O mon seul AMOUR, l'unique Objet qui remplis mon cœur, qui est votre; comment tout autre amour a-t-il délogé de ce lieu, je dis même les amours les plus saints? On me dit qu'il faut aimer le mépris, la vie abjecte, la pauvreté : mais, ô mon Dieu, mon divin & unique Objet, il n'y peut avoir d'autre objet pour votre amour que votre amour. Les amours des mépris, de l'abjection, des croix, & de tous les autres saints désirs, sont bons; mais ce ne sont que des fourriers de l'amour tout pur & divin, qui sont envoyés devant lui pour lui préparer

son logis. Mais quand son logis est préparé, & qu'il vient lui-même en personne, tous les autres amours quitent la place. Les petits valets de cuisine n'oseroient paroître devant votre divine Majesté. Il n'y a plus de tems que pour vous aimer, Amour divin : il n'y a plus de place pour tous les autres amours; plus de place; tout y est rempli de vous. Tout est vous, & l'on y a bien d'autres choses à faire, que d'aimer & savoir ce que c'est que de mépris ni de louanges, de pauvreté ni d'abondance, si l'on soufre ou si l'on ne soufre pas. On a une autre afaire plus importante & qui ne laisse point de tems de reste, qui est l'AMOUR DE DIEU SEUL; & il semble, ô seul Amour de mon cœur, que comme par le passé vous avez voulu que j'aie cherché l'amour des mépris, & que je les aie chéris; maintenant, que vous êtes venu vous-même, ce seroit une infidélité de les rechercher. Il faut les recevoir s'ils se présentent, mais comme une chose qui ne nous touche plus : il n'est plus permis même de les caresser : il semble que vous

entrez en jalousie de cet acueil, & que vous tiendriez cela à afront. Vous voulez qu'on ne les regarde que comme des étrangers, que l'on n'a jamais connus; & que tout amour se termine en VOTRE SEUL AMOUR.

Fin de la premiere Partie.



CORRESPONDANCE

DE L'AUTEUR

AVEC

FENELON,

Rendue complette par l'addition d'un grand nombre de Lettres & de Passages qui ne se trouvent point dans le recueil imprimé & qu'on a tiré d'un manuscrit fort authentique.

SECONDE PARTIE.

CORRESPONDANCE
DE L'AUTEUR
AVEC
FENELON.

LETTRE I.

Docilité & démiſſion de l'Auteur ſur ſes écrits. Etat de priere pour les ames.

VOilà quelques petits écrits dans leſquels on vous prie en démiſſion de reprouver tout ce qui n'eſt pas de l'Eſprit de Dieu, & de faire à l'égard de ces écrits l'ofice de Juge & de Cenſeur, (*a*) car celle dont

(*a*) L'Auteur quoique infiniment plus avancé que Fenelon, puiſqu'elle étoit dans la vie divine veut bien ſoumettre ſes écrits à cet Eccléſiaſtique, parce qu'elle enviſageoit en lui l'ordre de Prêtriſe & le dépôt de la foi, & pour donner en ſa perſonne l'exemple de la démiſſion, où ſe trouve toute ame, qui n'a plus de moi & de proprieté. On verra dans les Lettres qui ſuivent des traits pareils à celui-ci, & cette obſervation y porte egalement.

on s'eſt ſervi pour les écrire ſouhaite fort que tout ce qui ſe ſera gliſſé d'elle, ſoit ôté. Que de bon cœur l'on expoſeroit tous les autres à votre lumiere ! & avec quel plaiſir vous prieroit-on de bruler tout ce que le propre eſprit auroit produit, ſi l'on ne craignoit de vous fatiguer de leurs lectures ! Si cependant vous ne les jugez pas indignes de votre aplication, je vous envoyerai ceux qui ſont tranſcrits, les originaux étant trop dificiles à lire, que je vous ferois voir dans la ſuite, ſi vous le vouliez. Vous devez par retour ne rien épargner dans ces écrits, puiſque je vous les préſente avec autant de ſoumiſſion que de ſimplicité. Si les propoſitions que j'ai miſes ſur cette feuille trouvent chez vous du rebus, rayez en ce que vous n'aprouverez pas. J'ai un inſtinct de vous faire juger de ce que j'ai écrit. Lorſque vous aurez lû ce que je vous envoye vous aurez la bonté de me les renvoyer avec la correction. Je ne vous envoyerai aucun autre que vous ne me marquiez préciſément, que vous n'en ſerez pas importuné, mais cela ſans nulle façon. Ne

Ne regardez pas à la perſonne qui n'a rien que de mépriſable. Dieu l'a choiſie de la ſorte afin que la gloire de ſes œuvres ne fût point dérobée. Dieu me donne en vous beaucoup de confiance, mais elle ne vous ſera jamais à charge ; car cela n'exigera aucuns ſoins qui puiſſent ſe faire remarquer. Si vous voulez bien que je m'adreſſe à vous dans la ſuite, je le ferai par la voye que je vous ai marquée & non autrement. Si Dieu vous inſpire de me refuſer, faites le ſans façon, mais pour moi je ſuivrai toujours le mouvement de vous ſoumettre toutes choſes : j'ai ſuivi votre conſeil pour la Confeſſion.

Je ſuis depuis quelques jours dans un état continuel de priere pour vous. Non que je déſire rien de particulier ni que je demande choſe aucune ; c'eſt un état qui peut être comparé à une lampe qui brule ſans ceſſe devant Dieu. C'etoit l'état de priere de Jéſus-Chriſt, & c'eſt pourquoi les ſept Eſprits qui ſont devant le trône de Dieu ſont bien comparés aux ſept lampes qui brulent jour & nuit. Comme ce que Dieu veut opérer en vous

par cet état de priere trouve chez vous encore quelque opofition, & n'a pas fon éfet, cela me fait foufrir une peine très forte, qui eft comme un refferrement de cœur, enforte que j'éprouve que celui qui prie en moi n'eft pas exaucé entiérement. Cette priere n'eft nullement libre en moi ni volontaire, mais l'Efprit qui prie n'a pas plûtôt eu fon éfet que la priere ceffe, & donne lieu à l'éfufion de la grace. Cela m'arrive fouvent pour les ames mais moins fortement & pas fi longtems. Il faut que les deffeins de Dieu fur vous s'acompliffent. Vous pouvez bien les reculer par un arrangement prefque imperceptible, mais non les empêcher. Leur retard ne fervira qu'à augmenter la peine & allonger la rigueur. Soufrez ma fimplicité (*a*).

(*a*) Le recueil manufcrit fur lequel cette édition eft faite, renferme plufieurs Lettres qui fe trouvent déja dans les volumes précédens, nous avons cru qu'il n'étoit pas néceffaire de les faire reparoitre; nous nous contenterons de les indiquer dans des notes au bas des pages à mefure qu'elles viendront, afin que la liaifon des idées & des fujets n'en foufre pas. Ainfi entre la 1re & 2de Lettre il y en a deux dans le manufcrit. La 1re eft la 55me du premier Volume; l'autre eft la 145me du fecond.

LETTRE II.

Sur la vie de l'Auteur écrite par elle-même.

1. VOus m'avez promis, Monfieur, que vous ne me manqueriez pas, furtout lorfqu'il n'y auroit rien à rifquer pour le dehors. Trouvez donc bon s'il vous plait, que je fuive dans ma fimplicité le mouvement qui m'eft venu, de vous confulter fur deux chofes. La premiere fur cette difpofition : elle eft ancienne comme vous voyez. Ne laiffez pas s'il vous plait, de m'en dire votre fentiment & de me la renvoyer cachetée. La feconde chofe que je vous demande eft, que l'on me commanda, il y a quelques années d'écrire ma vie : l'on m'avoit ordonné de la pourfuivre, & je l'ai fait par pure obéiffance. Je n'ai eu aucune peine d'y écrire & mes miferes & les miféricordes de Dieu. Les premieres font ce qui eft à moi, & le refte eft tellement à Dieu que je n'y ai point de part. A préfent que Dieu m'a ôté les perfonnes auxquel-

les j'obéiſſois & qu'il me donne pour vous, Monſieur, une entiere confiance, étant toujours plus convaincue que vous êtes la perſonne qui me fut montrée il y a huit ans; je vous prie, Monſieur, de me dire, ſi je dois conſerver ou bruler ce que l'on m'a fait écrire, ou continuer? Cela me ſeroit, que je crois, encore plus pénible que jamais à cauſe de l'extrême ſimplicité de mes diſpoſitions, dont je ne puis plus rien dire: je ne puis parler que des faits particuliers ou de ce qui s'exprime, qui eſt la moindre partie de l'état que je porte, & encore j'ai ſi peu de mémoire que j'oublie ou j'uſe de redites. Si vous voulez bien m'honorer d'un petit mot de reponſe, je vous prie qu'elle ſoit cachetée, & que l'on ne ſache point ce que vous aurez décidé là-deſſus. Je vous obéirai aveuglément, n'ayant rien de propre, & je vous promets auſſi, ou de bruler votre réponſe ou de vous la renvoyer & que le ſecret ſera inviolable. Mes importunités ſeront rares, quoique mon eſtime & ma ſoumiſſion ſoyent continuelles, vous connoiſſez le caractere. J'ai des

excuſes à vous faire de vous avoir envoyé des papiers mal copiés & ſouvent ſans ſens, pour ne les avoir pas relûs.

REPONSE DE FENELON

à la précédente.

1. L'Ecrit que vous m'avez envoyé, Madame, m'a fait un grand plaiſir, & je n'y ai rien trouvé qui ne m'édifie beaucoup. Vous pouvez compter que je parle ſans complaiſance ou complimens, & que vous pouvez prendre toutes les paroles à la lettre ſans en rien rabattre.

Pour les choſes de votre vie qu'on vous a obligé d'écrire, je n'héſite pas à croire que vous ne devez pas les bruler. Elles ont été écrites ſimplement par obéiſſance. Dieu en tirera peut-être quelque fruit en ſon temps; & quand il n'en tireroit jamais d'autre que celui de vous faire renoncer là deſſus à toute réflexion, ce ſera aſſez; la même ſimplicité qui

vous a fait écrire doit suprimer tous les retours par lesquels on feroit tenté de bruler ce qui est déja écrit.

2. Je raisonnerois autrement pour la suite. Vous ne devez écrire qu'autant que vous vous y sentez poussée. Non seulement vous devez suivre votre grace, mais encore ceux qui vous donnent leurs avis, doivent l'observer & la suivre ce me semble en tout. Dans l'état où vous êtes, c'est gêner l'esprit intérieur que d'entreprendre de soi-même un travail, il faut seulement se prêter à ce que Dieu veut faire. Si donc vous sentez une grande répugnance à écrire, vous devez vous en abstenir, à moins que vous n'ayez un mouvement intérieur qui vous pousse à surmonter cette peine même. (*a*) De plus la simplicité & l'uniformité de votre état font qu'il doit être très dificile à représenter. Je m'imagine sans le savoir, qu'on ne voit plus que Dieu sans le voir

(*a*) Fenelon peu avancé alors ne savoit pas encore qu'une ame du vol de Madame Guyon ne pouvoit plus éprouver ces combats entre la nature & la grace. Dans une telle ame, les répugnances ou la motion sont de DIEU; car tout en elle est de DIEU même.

d'une maniere à pouvoir exprimer cette vue. C'est toujours Dieu seul, toujours la même chose qui échape à tous les termes. Je croirois seulement que vous feriez bien de dire sur cette disposition ce que Dieu vous donneroit d'expliquer, & cela une seule fois. Je supose en tout ceci, que vos dispositions de Dieu à vous ne varient point, parce que je conçois que plus on se simplifie, moins il y a de varieté.

3. Pour les dispositions qui vous viennent soit à l'égard des autres personnes, soit à l'égard des dispositions extérieures, je crois que vous feriez bien de les écrire librement, courtement & avec les précautions nécessaires pour la sureté du secret, ne marquant jamais aucun nom qu'on puisse ni lire ni déviner; si vos papiers viennent à être lûs, & laissant néanmoins à quelque personne afidée, la clef de tous les noms qui seroient en blanc ou en chifre. J'ai dit que vous pourriez écrire les choses courtement, ceci n'est pas par raport à vous qui avez peu besoin de cette regle, mais par raport à ceux qui liront peut-être

ces choses dans la suite, & auxquels il en faut faciliter la lecture. Mais enfin par préference à tout le reste, il faut se conduire dans la liberté de l'esprit de Dieu. Je suis en lui, Madame, très fort devoué à votre service. Quand vous aurez lû cette lettre je vous suplie de la renvoyer cachetée à M. le Duc de Chevreuse. Pour les vues que Dieu vous donne sur les mysteres ou sur les sens des passages de l'Ecriture ou sur les vérités de la religion, je crois que vous n'avez qu'à les écrire selon le mouvement de votre cœur. Ce 2 Decembre 1688.

LETTRE III.

Etat d'une ame unie invariablement à Dieu. Disposition de l'auteur sur ses écrits. Essais d'état diférens de la consommation de cet état.

1. JE vous obéirai, Monsieur, en tout ce que vous me dites. Mon état est invariable & toujours le même *depuis plus de huit ans*. Son

étendue est aussi grande que sa simplicité & nudité est pure: ce qui n'empèche pas que Dieu ne donne quelque claire connoissance de ses opérations en lui-même & dans ses créatures, & qu'il ne découvre ses secrets d'une maniere inéfable, qu'il fait exprimer lui-même comme il lui plait. Il y a plus de *quatre ans & demi que j'ai fini les écrits sur la Sainte Ecriture*, & ainsi je n'ai plus rien à écrire là-dessus.

2. Pour les originaux de ma vie & de mes écrits, j'ai eu la pensée Monsieur, de les remettre entre les mains de M. D. C. (*a*) dans une cassette dont je retiendrai la clef. Je lui ferois même la priere de les mettre entre les votres en cas que je vienne à mourir, afin que vous en fissiez ce qu'il vous en plairoit, & que vous les jettassiez au feu si vous le jugiez à propos. L'on vous donneroit aussi les copies qui en sont faites. Il y a six ans que je fis par obéissance un écrit de toute la conduite de Dieu sur l'ame, depuis la

(*a*) C'est le Duc de Chevreuse.

converſion juſqu'à la conſommation. Il n'eſt pas long & il eſt plein des vérités que je crois. J'ai eu un fort mouvement de le faire écrire au net & de vous en faire un petit préſent. Sitôt qu'il ſera achevé, je vous l'envoyerai par la même voye; je vous prie, Monſieur, de le garder comme un témoignage de l'entiere confiance que notre Seigneur me donne pour vous. Le défaut de ſecret de ma part ne vous fera jamais de peine.

3. -- -- -- Ce que vous me dites de l'état interieur eſt la pure vérité. Il eſt bon pourtant de vous dire que quoique dès que l'ame entre dans la ſimplicité de la foi elle éprouve quelque choſe de ſemblable à ce que vous dites, cela eſt cependant bien diférent de ce qui eſt dans la ſuite, ainſi que vous l'éprouverez aiſément lorſque Jéſus-Chriſt ſageſſe éternelle vous ſera révélé. Et après l'expérience la plus profonde de votre miſère, je ſuis certaine qu'il ſe manifeſtera à vous & qu'il vous choiſira d'une maniere ſinguliere (*a*).

(*a*) La Lettre 102. du 3me Volume eſt après celle-ci dans le manuſcrit.

LETTRE IV. (*a*)

1. 2. *L'activité de l'homme ne fait qu'amortir: Dieu ſeul opère la mort myſtique: Acheminement à cela par l'union des puiſſances qui ſe fait par la volonté.* 3. *Mort myſtique de l'ame, & ſa transformation, qui eſt comme une extaſe, mais permanente & ſans altération.* 4. *Deux ſortes d'opérations préalables de Dieu ſur l'ame, ſuivies de ſon union, de ſa réſurrection & vie en Dieu & du retour entier en ſon principe.* 5. 6. *Cauſe, durée, néceſſité & effets de la purification ſi pénible de l'ame.*

1. LA nuit ou mort, operée par l'activité ſimple de la créature ſe fait de cette ſorte. C'eſt une privation de tout, n'admettant dans l'eſprit nulle curioſité, ni dans la volonté nul goût, nulle inclination, nul

(*a*) Cette Lettre a déja été imprimée dans un autre ouvrage de l'Auteur & fait le 35me Diſcours du ſecond Tome de ſes Diſcours *Chrétiens & Spirituels*, excepté le dernier paragraphe de la lettre, qui ſe trouve ici & non dans le Diſcours.

désir : ensorte que la fidélité de la créature consiste à laisser tomber tout ce qui s'éleve : ceci est très important pour l'ame, qui à force de ne rien admettre, trouve que peu à peu tout désir lui est ôté, & toute envie de désirer : elle n'a de tendance ni de goût pour rien ; & elle regarderoit même comme imperfection d'en admettre quelcun. C'est jusqu'où peut aller la fidélité active, quoique simple de la créature. Ceci est un amortissement, & non une mort. Cet amortissement fait le même effet que le goût de manger. Un homme dégoûté n'apete rien, mais il repugne à quantité de choses. Il n'en est pas de même du mort, qui n'a plus ni apetit ni repugnance : & c'est ce que Dieu fait en opérant la mort, que lui seul peut causer. La volonté véritablement morte, ou pour mieux dire perdue à l'égard de l'homme qui la possedoit, est passée en celle de Dieu ; ce qui est le véritable trépas de la volonté : elle se trouve également impuissante à repugner comme à désirer ; & lorsqu'elle est réduite à cet état, elle est dans la consommation

de l'unité ; puisque ce que l'on apelle union plus ou moins parfaite, est le passage plus ou moins parfaite de notre volonté en celle de Dieu.

2. Pour comprendre ce que je veux dire, il faut savoir que Dieu attirant l'ame à lui, le fait d'ordinaire par le moien de la volonté. Cette volonté se laissant entrainer à un je ne sai quoi qu'elle goûte sans pouvoir ni l'exprimer, ni même le comprendre, attire à elle les autres puissances, & réduit comme à un seul acte simple & indivisible les opérations des autres puissances : ensorte que toutes ses opérations réduites en un, ne font plus qu'un seul & même acte, qui est également lumiere & chaleur, connoissance & amour. C'est ce qui s'apelle *union des puissances*, qui n'exige point la mort ou le trépas dont je viens de parler, puisque ce n'est qu'un acheminement à ce trépas. Il exige cependant le renoncement ou négation de toutes choses, en la maniere que je l'ai dit, sans quoi les puissances resteroient toujours multipliées dans leurs opérations & ne seroient jamais réünies.

3. Sitôt que les puissances sont tou-

tes réünies, Dieu fait une autre opération, qui est de perdre ces puissances en lui dans la même unité; attirant toute l'ame à lui, qui en est le centre, & la réduisant peu à peu dans son unité, même en la faisant passer en lui : ce qui s'apelle *trépas*. Après quoi il la transforme en lui-même. C'est une véritable extase, mais extase permanente, qui ne cause point d'altération à l'ame qui la soufre, ni dans ses sens; parce qu'avant que cette transformation se fasse, il faut que l'ame ait été purifiée de tout ce qu'il y avoit en elle de répugnance naturelle ou spirituelle, (cause de l'extase d'altération) & toutes les peines de la vie spirituelle ne sont que pour détruire l'ame dans ses répugnances & contrarietés, pour la détruire dis-je foncierement & non en superficie. Car tel croit n'avoir nulle répugnance, parce qu'il n'est point exercé & que Dieu ne lui demande rien, qui ensuite éprouve le contraire lorsque Dieu commence d'user de son pouvoir Souverain : car alors toutes ses répugnances, qui paroissoient mortes, se réveillent de telle sorte, qu'elles vont jus-

qu'à la résistance. Il y a un passage dans le livre des Rois qui dit, que (*a*) *c'est comme le péché d'enchantement de répugner, c'est comme une espèce d'idolatrie que de ne vouloir pas se soumettre.*

4. Toutes les opérations de Dieu sur l'ame, les gratifiantes & les crucifiantes, ne sont que pour s'unir l'ame. Les gratifiantes unissent les puissances entre elles, & c'est où il y a plus de douceur que de peine : les crucifiantes sont pour perdre l'ame en lui, & elles sont très pénibles. C'est ici ce qui s'apelle *union immédiate*, union essentielle. Et lorsque cette ame est beaucoup passée en Dieu, que la volonté est disparue en ce qu'elle a de désir ou de répugnance, & qu'elle ne se découvre plus, c'est alors que l'union essentielle est véritable, que l'ame est passée de la mort à la nouvelle vie, que l'on apelle *Résurrection*. L'ame alors ne vivant plus en elle-même, étant morte à tout & passée en Dieu, vit de Dieu, & Dieu est sa vie. Plus cette vie nouvelle & divine

(*a*) 1 Rois 15. vs. 23.

s'augmente & se perfectionne, plus la volonté se trouve perdue, passée, & transformée en celle de Dieu. C'est alors que l'ame, réduite en unité divine, est retournée à son principe dans toute la simplicité & pureté où Dieu la demande.

5. Toutes les peines spirituelles qu'on décrit avec des termes si forts, ne sont que ce passage de l'ame en Dieu, qui est d'autant plus rude & plus long, que l'ame résiste davantage. Ce n'est pas le dessein de Dieu de faire soufrir l'ame, au contraire, il ne prétend que de la rendre heureuse comme il est lui-même infiniment heureux, & comme elle l'est en effet lorsqu'elle est passée en Dieu. Mais comme sa volonté répugne naturellement, même sans le connoitre, (c'est ce qui s'apelle proprieté), comme dis-je, elle répugne à perdre tout ce qui est d'elle-même & tout ce qui la fait subsister en quelque chose, que ce soit, bonne, juste ou raisonnable; (car elle se retranche en tout,) il arrive de là que plus la résistance est forte, plus ses peines deviennent violentes, jusqu'à ce que l'ame étant ré-

duite dans l'impuissance de résister, un plus fort qu'elle l'enléve. Alors elle se rend, non de son plein gré (à moins qu'elle ne soit extrêmement éclairée,) mais comme une personne qui n'aiant plus de force, se laisse entrainer au courant des eaux. Cependant elle fait souvent quelques essais (de resistance) se persuadant qu'elle a encore des forces, mais ses éforts ne servent qu'à lui faire sentir sa foiblesse & son impuissance: & cela lui arrive tant de fois, qu'enfin elle fait volontairement ce qu'elle ne peut point ne pas faire, qui est de céder à Dieu. Et c'est alors que Dieu la reçoit en lui-même.

6. Cette purgation est la même que celle du purgatoire, & elle est passive. Si l'ame ne passe en cette vie dans ce purgatoire, elle y passera en l'autre. Jusqu'alors, quelques graces, dons & faveurs que l'ame ait reçues, elle a été comme fixée en elle-même: mais par la voie que l'on vient de marquer, elle passe en Dieu, se perd en lui, & lui est unie sans milieu: & ce sont ces ames qui sont les délices de Dieu & qui font sa volonté sur la terre comme les bienheureux dans le ciel.

Je n'ai pu me défendre d'écrire ce qui m'eft donné. C'eft pour la perfonne que vous favés. J'aime mieux la fatiguer que de déplaire à Dieu. Si elle vouloit bien garder cette lettre par petiteffe elle trouveroit dans quelques années que je lui ai dit la vérité, & que c'eft un abrégé de la conduite que Dieu tiendra fur fon ame. Si vous voulez cependant la fupprimer vous le pouvez. Pourvu que j'obéiffe à Dieu il ne m'importe ce que les chofes deviennent, ni le bon ni le mauvais fuccès ne me touche plus.

SUPLEMENT

à la Lettre 158. *du fecond Volume.*

I. JE vous écris, Monfieur, avec ma fimplicité ordinaire ce que j'ai mouvement d'écrire fur N. laiffant à Dieu & à vous d'en faire l'ufage qu'il lui plait. Vous favez que je n'ai rien ni à ménager, ni à craindre, n'aiant plus rien ni à perdre ni à gaguer. Je ne fais fi vous m'entendez; car j'écris auffi cela pour vous. Si

vous ne m'entendez pas encore tout à fait, cela viendra un jour: mais N. furpaffera, à caufe qu'il doit être une lumiere dans l'Eglife. Je n'entens pas le fond de perfection ni d'anéantiffement, mais je dis que la lumiere ira plus loin pour le bien des autres. Je vous le dis une fois, vous ne devez avoir aucune jaloufie fur l'ame de perfonne.

LETTRE V.

de FENELON.

JE me trouve fec & diftrait dans l'oraifon. Cela peut provenir des chofes extérieures qui me diffipent; mais ma volonté, eft ce me femble, très ferme. Je fens un ennui & un méfaife fréquent dans mes ocupations extérieures. Mes amis même m'importunent, & toutes les converfations me paroiffent inutiles; il me tarde d'être feul, & dès que je fuis feul, le recueillement s'enfuit. Je fens une certaine peine uniffante, quand la préfence de Dieu m'empèche & que les

hommes m'ocupent ; mais en tout cela il n'y a point d'impatience volontaire. Quelquefois il ne me reste rien dans le cœur pour Dieu tant je me trouve sec, vuide & occupé de choses communes. Mais la peine que j'en ressens & l'abandon que j'aperçois encore me soutient. Aiez la bonté de me renvoier le billet quand vous l'aurez lû ou de le garder pour me le rendre (*a*).

SUPLEMENT

à la Lettre 93. du troisieme Volume.

VOus me direz ! je ne vois en vous nulle trace de la Divinité : vous qui me parlez vous êtes si fort défigurée que je tremble d'être comme vous. *Ma laideur, vous répondrai-je, fait mon plaisir* ; & si j'étois autrement je voudrois être précipitée de nouveau dans des abîmes plus profonds, afin qu'il ne me restât d'autres traces qu'une personne qui n'a plus de figure humaine, & à laquelle il ne reste

(*a*) La réponse à cette Lettre est la 87e. du premier Volume.

qu'un effroiable débris de ce qu'elle a été & de ce qu'elle n'est plus. L'on veut se perdre & se conserver tout entier ; que Dieu aplanisse pour vous les pointes de rocher & les couvre de coton ; non, non, *il faut périr & être véritablement perdu.* Vouloir toujours se perdre & vouloir en même tems des signes que l'on n'est pas perdu, c'est se perdre en figure & non en réalité ; c'est se reprendre après s'être livré, quoique l'on ne le croie pas. C'est vouloir allier deux choses inalliables. Il ne se faut point flatter, l'on ne sort de soi qu'en se perdant. Si j'ai véritablement quité ma maison, & que je n'y prenne plus d'intérêt, que m'importe qu'elle soit au pillage ; que l'on en arrache toute la beauté ; que l'on ne voie plus que des masures ruinées où l'on met encore le feu ? Si je m'en aflige, si je la plains, je ne l'ai point quitée ; si dans l'état éfroiable où je suis réduite, j'en ai de la douleur, j'en gémis, je me plains, je suis encore en moi-même, j'ai peine à abandonner une maison que l'on ne détruit de la sorte, que pour me faire perdre toute envie d'y retourner,

Dieu fait si j'ai envie que l'on me croie, ni que l'on suive mes avis. Si je pouvois disposer de moi-même, avec quel plaisir me déroberois-je à la vue des hommes? Mais lorsqu'on me fera parler, je ne dirai jamais que la vérité: mais vérité aussi certaine que la Souveraineté de Dieu est infaillible. Je me raporte à votre expérience. Je n'ai pu écrire à Monsieur votre neveu davantage que ce que j'écrivis hier. Je viens de la Messe, l'on a dit l'Epitre du sacrifice d'Abraham (*a*).

(*a*) Il y a dans le manuscrit après celle-ci, six Lettres qui sont dans les volumes précédens. La 1re est la Lettre 8e du volume 2d. La 2de est la 103me du volume 3me. La 3me est le Discours 45me du 2d volume. La 4me est la Lettre 159me du 2d volume. La 5me est la Lettre 93me du 1er volume. La 6me est la Lettre 94me du 1er volume.

COMMENCEMENT

de la Lettre 199e. du 1er Volume.

PEut-être m'attendrez vous ou m'auriez vous cherchée. C'est pourquoi j'ai cru devoir vous avertir

que quelque besoin que j'aie de vous parler, je ne le pourrois devant lundi. Car j'ai été trente heures aussi mal que l'on puisse d'une fiévre violente avec des redoublemens & des douleurs d'entrailles étranges. Les douleurs m'ont quité de hier au soir. Du moins elles sont légéres & rares. La fiévre n'est presque plus rien. Le matin il ne me reste que la foiblesse. Je me trouvois déja si mal mécredi que je ne pus qu'à peine vous répondre quoique je ne vous témoignasse rien (*a*).

LETTRE VI.

Fond de Me. Guyon qui admet ou rejette les personnes selon leur fidélité ou infidélité. Discution sur la Très-Sainte Trinité. Vocation de Fenelon à suivre la motion de Dieu.

1. J'Ai une disposition continuelle qui ne me quite jamais, qui n'est nullement ni dans mon pouvoir, ni dans ma volonté. C'est que mon

(*a*) Après cette lettre vient dans le manuscrit la 101me du 1er volume.

fond reçoit en Dieu les personnes qui lui sont conformes & unies en pure charité, ensorte que plus ces personnes se laissent désaproprier & demeurent unies à la volonté de Dieu sans détour & sans réserve, plus mon fond les reçoit & agrée avec une suave & douce complaisance. C'est comme un regard de complaisance non distinct de Dieu qui produit grace & écoulement dans ces ames. Au contraire, celles qui sont proprietaires & qui résistent à Dieu étant apellées à son union, sont rejettées de ce fond, sans que je puisse faire autrement, quelque volonté que j'en eusse, & lorsque je suis apliquée à elles, je sens comme un mur entre Dieu & elles.

2. L'autre jour je ne m'étois pas assez expliquée sur ce que je vous dis de la Trinité, quoique la proposition fut trop vraie, selon l'idée qui m'en fut donnée dans ce moment. Je voiois que le regard du Pere étoit un regard fécond, qui engendroit un terme de ce regard infini comme lui, que ce regard étoit de complaisance & d'amour, un regard néceſsaire auſſi bien que l'amour, & que cet amour produisoit

un terme infini, que cet acte dans son principe & dans sa fin, étoit pur, simple & indivisible, quoiqu'il fût très distinct dans ses effets personnels, que la simplicité & unité étoit entiere, ensorte qu'il n'y avoit ni tems ni instant ce qui fesoit sa perpétuité & son éternité : je sens bien ce que je veux dire à présent sans le pouvoir exprimer. Il me paroit que vous me comprendrez.

3. J'ai hésité de vous dire, qu'après que j'ai voulu me persuader qu'il pouvoit y avoir de l'imagination à ce que j'éprouvois à votre occasion, je fus quelque tems ôtée de cette expérience sans que je pus, même le voulant, me donner la moindre pente, & sitôt que je fus rentrée dans ma premiere croiance, que cela est un pur éfet de la grace, mon ame fût auſſitôt remise en communication avec la vôtre. Je suis toujours confirmée dans ce que je vous ai mandé pour votre vocation qui est que vous n'écoutiez ni votre esprit ni la raison de vos amis, mais que vous suiviez sans hésiter la simple & douce inclination que le Seigneur vous donnera. Je ne vous fais

point d'excuse de ma simplicité à vous mander les choses. Je ne le pourrois. J'en userai toujours de même, sans prétendre que vous vous arrêtiez à rien, parce que je ne porte point de jugement de ce que je dis, mais notre Seigneur qui est en vous saura bien vous faire rejetter le mal & choisir le bien. J'éprouve toujours plus que je n'ai aucun pouvoir sur moi-même, & que je ne puis me donner nul mouvement pour petit qu'il me soit, ni me tourner vers aucun côté si l'on ne me fait....

LETTRE VII.

Union centrale avec M.

HIer étant au parloir avec M. il me vint tout d'un coup sans que j'y pensasse une union très intime du côté du centre pour M. ensorte que je fus obligée de m'arrêter tout court, parce que je sentois qu'il se faisoit un écoulement de grace de mon ame dans la sienne, & je compris que notre Seigneur avoit des desseins sur lui,

& qu'il se l'acqueroit d'une maniere bien particuliere. Je vous prie de le lui dire, car notre Seigneur veut qu'il le sache. J'étois en peine comment vous le mander. Dieu y a pourvû par celui que vous m'avez envoié.

LETTRE VIII.

Point scéler ce que Dieu fait. Marques d'union en Dieu de l'Auteur avec Fenelon.

1. VOus serez sans doute surpris de ce que je vous écris des choses qui paroissent hors de saison & vous convenir si peu. J'en ai été étonnée moi-même & l'on m'a fait connoitre que je ne devois point vous scéler ce que fait le Tout-puissant; c'est à moi à obéir sans replique. L'on m'a fait entendre que lorsque vous seriez dans les états & dans les peines, ce que je vous en dirois seroit perte; parce qu'il vous serviroit alors d'apui, que ce que je vous dis à présent fait un fond qui établit, quoique de loin, l'ame dans les dispositions qu'elle

doit avoir, lorsqu'il en sera tems. Elle s'engraisse & se fortifie comme l'on nourrit une personne destinée à la mort, afin de pouvoir suporter la mort.

2. L'on m'a dit que je devois vous faire une *provision pour l'hiver.* Lorsque je dis, que *l'on me dit*, c'est pour m'expliquer. C'est une impression, que l'on me met dans l'ame à laquelle j'obéis sans replique. Je suis tellement pour vous, & nôtre Seigneur veut tellement que cela soit de la sorte, que quand je consumerois ma vie à votre service je la trouverois très bien emploiée. Je ne puis faire autrement sans que j'en sache la cause, & je puis vous protester devant Dieu, qui assurément me fait vous écrire, qu'il n'y a en cela *rien de naturel*, & que quoique je sois aussi misérable que je la suis, cela est tellement mis en moi par un autre, que je ne puis que me laisser conduire. Je ne sens pas la moindre inclination qui soit de moi, & j'ai été même quelquefois assez *infidéle* pour avoir un seul désir que *cela fut autrement*; un reste d'amour propre & de *crainte naturelle de vous*

rebuter. Recevez donc ce qui vous est donné & soiez assuré que quoique vous ne découvriez peut-être pas la nécessité de ces choses, elles servent de fondement à votre édifice & d'antitode contre les attaques de la *nature & de la crainte de se perdre*. Quand tout ne serviroit de rien, je serois assez récompensée d'avoir obéi à Dieu & de vous avoir donné des preuves de ce qui m'a fait vous *être avec un amour infini unissant toutes choses*.

LETTRE IX.

Prière continuelle de l'Auteur pour Fenelon. Bonté de Dieu envers ses Enfans.

1. J'Entre très fort dans toutes vos raisons & je serois très fachée de vous causer la moindre peine. Je mettrai le tout chez M. si vous voulez lire ce que l'on vous aporte. Vous le lirez, & à la premiere visite que vous ferez à Mr. De Chevreuse, vous le lui remettrez pour me le rendre. Il me sufit qu'en cas de mort vous

vouliez vous en charger, pour en faire ce qu'il vous plaira, & bruler ces écrits si vous le voulez. Je ne crois pas que Dieu demande autre chose de vous que l'état où il vous tient: pour moi il tient mon ame dans un état continuel; je pensois dire, de prier pour vous, mais j'aperçois que c'est tout autre chose que cela: c'est un amen qui opére tout ce qu'il pouroit demander. Soiez persuadé qu'il me donne pour vous une confiance unique & entiere. Elle ne vous fera jamais à charge. Cependant que voulez vous donc que je fasse de cette vie que vous m'avez fait garder? La mettrai-je avec les écrits ou vous la donnerai-je pour la bruler si vous le jugez à propos..... La raison pour laquelle on a usé de cette autorité sur moi à l'égard de la communion, c'est, selon que je l'ai compris ce matin, parce qu'aiant, à cause de la fiévre besoin de cure, je m'en abstenois ou me privois de communier.

2. Le Pere de famille a fait comprendre qu'il en usoit avec ses enfans avec une familiarité & une liberté infinie, & comme il ne donne pas de

bornes à son amitié, il n'en donne point à la liberté: si vous improuvez cela, & que vous m'ordonniez autre chose, j'espére que je pourai peut-être vous obéir. Il me seroit difficile de vous faire comprendre ce que votre ame m'est en notre Seigneur, & à quel point elle m'est donnée. Je vous parle simplement sans pouvoir m'en défendre.

LETTRE X.

Sur les écrits de Mad. Guion. Son afection pour Fenelon. Marque où il reconnoitra ce qu'elle a écrit pour lui.

JE n'ai aucune raison pour ne point donner la copie des écrits à M. puisque je n'ai point de secrets pour elle. Je n'en avois qu'une seule & unique, qui est que je sens toujours plus que Dieu veut que je vous confie toutes choses, ainsi il me sufit pour lui obéir de les mettre en lieu de votre connoissance, & que vous en disposiez aussi absolument que s'ils étoient chez vous. Les Originaux resteront

chez N. dans la même caſſette où je les ai mis avec quelques lettres qui ne ſeront pas inutiles à garder. Si je meurs, les uns & les autres vous laiſſeront diſpoſer de tout, ſoit pour les garder ou les ſuprimer. Je ne crois pas cependant mourir ſitôt, & vous êtes bien éloigné d'avoir rempli tous les deſſeins de Dieu ſur vous, car ils ſont grands. Je conſens d'être une victime éternelle, qui brule ſans-ceſſe pour vous devant lui, & j'eſpére que vous connoitrez un jour ſoit dans le tems, ſoit dans l'éternité ce que Dieu fait de moi pour vous, vous verriez un ordre de grace & d'amour qui vous ravira. Comme je craindrois de vous importuner, & que je ne ferai peut-être pas la maitreſſe de ne pas écrire ce qu'il me donnera pour vous, je l'écrirai & le mettrai dans mes originaux avec un L. & un F. & ce qui ſera de cette ſorte, vous ſera un témoignage un jour qu'ils étoient pour vous. A Dieu en Dieu même dans le ſein duquel vous me trouverez toujours comme je vous trouve ſans-ceſſe.

Voiez la réponſe après la Lettre 13.

LETTRE XI.

Filiation ſpirituelle. Communion. Sa néceſſité.

IL m'eſt impoſſible de réſiſter au mouvement que j'ai de vous écrire, quoique je fiſſe hier au matin. J'ai voulu remettre à une autre fois pour raiſon & crainte d'importunité, mais le Maitre eſt trop Maitre chez moi pour que je puiſſe diſpoſer de moi en nulle maniere. Car il uſe de ſon autorité Souveraine ſur moi qui ſuis ſi fort toute à lui, qu'il me ſemble n'avoir plus rien de propre. L'on veut donc que je prenne confiance en vous, & que comme un enfant, je vous diſe ſans retour toutes choſes. Je le veux de tout mon cœur. L'on vous portera peu à peu tout ce que notre Seigneur m'a fait écrire, afin que vous en faſſiez tout ce qu'il vous plaira avec l'agrément de N. L'on veut que je vous diſe qu'il y a de vous à moi une union de filiation auſſi intime qu'elle eſt inexplicable, qu'il me ſemble vous

engendrer souvent pour ne pas dire continuellement en Jésus-Christ. Cela me presse quelquefois si fort que je suis comme obligée de dire, c'est mon fils bien-aimé auquel je me plais, & cela sert à me soulager. Il me semble que le corps & les sens aient fait bande à part, & qu'ils soient comme une machine que quelque autre chose que l'ame anime. Cependant ils ont une simplicité d'enfant, & il semble qu'il n'y a que les enfans qui leur conviennent. Ils ignorent le bien & le mal tandis que l'ame habite une région qui leur est d'autant plus insupportable qu'ils y ont moins d'accès. Je crois que ce peu de correspondance de l'ame avec eux fait leur foiblesse & le peu de vigueur du corps. Je serois soulagée si je vous exprimois quelquefois ce que l'on veut que je ne vous cache pas, c'est à dire, ce qui se peut écrire de l'état présent.

2. Il me semble que la sainte Communion n'ajoute rien à ce que je possède, & cependant le maitre ne me l'interdit pas. Au contraire, l'on force de manger un pain dont on est déja rempli en maniere substantielle & si

propre à l'ame qu'elle ne discerne plus d'autre chose de sa vie que celle là, si elle la discerne encore. L'on s'est trouvé embarassé depuis deux jours. L'on avoit voulu se dispenser de communier. Cela n'a pas été possible, & le maitre usant de son autorité le voulût si absolument, qu'à moins d'entrer dans un enfer, l'on ne pouvoit lui résister davantage, Que dites vous à cela? Si vous agréez d'y répondre un mot l'on vous le renvoiera avec une extrême fidélité: mais puisque Dieu m'adresse à vous, que ce soit lui seulement qui vous fasse connoitre son pouvoir extrême sur moi, & non votre raison. L'on vous obéira cependant à moins d'impossibilité pour l'avenir. On ne sait pourquoi on veut que je vous dise cela, puisque l'on ne pouvoit résister sans sortir de Dieu & être rejettée de lui. Et que l'exécution de cette volonté cause une paix, un contentement & une largeur infinie.

LETTRE XII.

Vie divine dans une ame. Les effets dans les autres ames à qui elle est apliquée.

1. J'Ai manqué de simplicité ; ne vous aiant pas mandé positivement que mon enflure n'étoit nullement à craindre. Je suis tellement à notre Seigneur malgré toutes mes miséres, & il prend un soin si particulier de moi, que si je pouvois prendre quelque intérêt à ce qui me touche, je mourois de reconnoissance, & il me semble que Dieu est tellement l'ame de mon ame, & la vie de ma vie que je n'ai plus d'autre ame que lui. Il me paroit qu'il vous destine à la même chose, & comme il y a peu de personnes qui en viennent ici, il n'y en aura point qu'il consomme dans une plus étroite unité. Il ne veut faire qu'un seul & unique tout de vous & de lui, aussi n'ai-je jamais trouvé avec personne une si entiere correspondance, & je suis certaine que la conduite intérieure de Dieu sur vous

sera la même qu'il a tenue sur moi, quoique l'extérieur soit infiniment différent. Notre Seigneur veut que j'aie une confiance en vous sans réserve.

2. La grace intérieure pour les ames augmente toujours, de sorte qu'il est surprenant de voir les effets que cela opére sur les ames qui sont disposées. Il semble que ce soit un aimant qui les attire pour les perdre en Dieu, & j'ai dans cette communauté (*a*) deux ou trois filles qui surprises de ce qu'elles éprouvent, disent que Dieu ne m'a amené que pour elles. A cela je n'ai mis ni mouvement ni vie, & je ne trouve de correspondence parfaite qu'avec vous. Notre Seigneur ne me laisse rien ignorer à présent de ce qu'il fait, quoiqu'il m'ait conduit par la plus étrange ignorance, & à tout cela je n'ai ni être ni vie, & je trouve qu'il vit seul & qu'il y prend tout ce qu'il y met. Il m'a fallu vous écrire tout ceci, & vous certifier de votre apel pour la foi, la simplicité & l'enfance spirituelle qui n'est autre que la divine sagesse. Il y a des ames que

(*a*) Il est vraisemblablement ici question de St. Cyr fondé par Me. de Maintenon.

Dieu aime & d'autres qui font fes délices. Vous êtes du nombre de ces dernieres. Laiffez-vous donc conduire par celui qui vous aime avec tendreffe. Plus ce qui eft de vous chez vous fera détruit, plus il vous poffédera. Ce n'eft pas vous qui le détruirez, mais en demeurant fidéle dans la privation de toutes les vies, dont il n'eft pas l'unique principe, il fera en vous tout cet ouvrage. Je ne vous dis pas & Dieu, puifque vous m'êtes auffi intime que moi-même, & il femble que Dieu ne defcende avec impétuofité dans ce cœur que pour fe repofer dans le vôtre, fans que je vous trouve un inftant hors de lui, ce qui me feroit impoffible.

LETTRE XIII.

Attendre le tems de Dieu pour écrire.

L'On m'a fait entendre que l'on m'avoit fait écrire de cette forte *fur l'Ecriture Sainte* parce que per-

fonne n'écrit de même. Dieu s'eft fervi de la lecture de l'écriture, pour me faire écrire ce qu'il vouloit. Il y aura une infinité de gens favans & éloquens qui écriront & qui ont écrit fur les autres fens. Il n'eft pas temps pour Monfieur L. d'écrire : au nom de Dieu qu'il meure à cela ! Il viendra un tems où il lui fera *donné des déluges. Tout coulera de fource* & Dieu fe fervira de lui bien finguliérement. Mais il faut que tout ce qu'il a *à préfent de naturel, d'acquis & d'infus* demeure dans *la mort*, afin de produire un germe de vie éternelle. Il eft tems de fe remplir fans fe vuider. Il viendra un autre tems où il fera d'autant *plus plein* qu'il fe *vuidera davantage*. J'ai un grand defir de *manger la Pâque avec lui.* O qu'il me tarde que cela n'arrive ! J'aime tendrement N. & vous fans diftinction. Quand ferons-nous non feulement unis mais un en Jéfus-Chrift !

LET-

LETTRE XIV.

Réponse de Fenelon à la Lettre 10.

JE reçois dans ce moment le billet où vous me promettez de ne pas mourir sitôt. Vous me faites un très grand plaisir. Je garderai le Pentateuque pour le lire si Mr. de Chevreuse me le permet, & je ne le lui rendrai que par vos ordres. Encore une fois ne vous gênez pas sur les choses que Dieu vous donnera pour m'en faire part & ne craignez pas de m'en importuner. Quand vous me trouverez trop sage mandez-le moi tout simplement; ayez soin de votre santé: certaines chimeres d'ambition me viennent tracasser la tête; mais je suis en paix & me moque de ces folies. Dieu soit loué de ce qu'il vous donne pour moi. Ce 12. Mars 1689.

LETTRE XV.

Réponse à la précédente.

VOus êtes le maitre de garder le Pentateuque, Monsieur. Je ne sais pas le besoin que vous en avez, mais je sais que Dieu me tient incessamment devant lui pour vous comme une lampe qui se consume sans relâche. Je ne puis lui résister ni faire autrement que d'être unie à vous de la maniere du monde la plus intime & la plus pure. Dieu seul fait tout & opére tout & je le laisse faire & il me tient dans une telle disposition que je si j'avois mille vies je les donnerois pour votre ame. Cela consume le corps abatu de foiblesse & il me paroissoit tantôt que je n'étois que comme un canal de communication sans rien prendre & que la raison pourquoi Dieu en usoit de cette sorte, étoit ses desseins particuliers sur vous, car je voyois *qu'il vous destinoit* pour être *une lampe ardente & luisante pour éclairer son Eglise*; bien plus je sens qu'il veut que je

vous dise & que vous le receviez avec une extrême simplicité sans vouloir ni le rejetter par humilité ni vous en donner des vues : mais soyez persuadé en même tems que les hommes n'y auront point de part non plus que vos soins. Dieu seul le fera par des moyens qu'il choisit lui-même. O qu'il est honoré d'un parfait abandon ! Il ne peut l'être véritablement que par là. Je vous obéirai pour tout le reste. Il est vrai que Dieu ne laisse aucun doute à mon ame de sa sainte volonté à mon égard, & elle ne peut que la suivre aveuglement sans raison ni retour. O que cet état cause de paix, mais paix qui surpasse tout ce qui peut s'en dire. Je préférerois tous les enfers possibles à la moindre résistance aux volontés de mon Dieu. Qu'il fasse donc de moi pour vous tout ce qu'il lui plaira. J'avois eu ce matin la pensée de vous prier de vous tenir uni à moi pour me soulager un peu ; car notre Seigneur a les mains pleines.

LETTRE XVI.

A l'Auteur.

1. Il me semble que notre union va toujours croissant. Je me suis uni à vous non seulement en disant la Messe les jours de Joseph & de l'annonciation, mais encore les autres jours. Je veux tout en rien. Vous m'entendez. Il m'arrive tous les jours beaucoup de petites choses que je ne saurois dire dès qu'elles sont passées, mais qui contribuent dans le moment à me faire mourir peu à peu, soit par leur désagrément, soit par les mouvemens trop naturels & le fond de proprieté qu'elles me font remarquer en moi. Mais je ne m'arrête pas à tout cela volontairement. Je continue à sentir tout ensemble de la sécheresse & de la distraction avec beaucoup de paix dans l'oraison. J'ai une présence de Dieu plus douce & plus facile ailleurs.

Vous fermerez vos lettres & je fermerai les miennes sans aucune pei-

ne puisque vous l'aimez mieux. Je lis moins lentement votre Pentateuque.

Je suis persuadé, comme vous le dites, que les personnes entierement unies à Dieu le connoissent & l'aiment par un acte très simple, mais j'aurois besoin d'une ample explication.

2. Le Chrètien qui s'abandonne sans reserve peut bien consentir à être éternellement puni & malheureux, si c'est la volonté de Dieu; mais il me semble qu'il ne peut jamais consentir à hair Dieu dans l'enfer, autrement il arriveroit que par conformité à la volonté de Dieu il voudroit être contraire à cette même volonté, ce qui feroit une contradiction.

Si on me nommoit à un Evèché, ne pourrois-je pas sans blesser l'abandon le refuser, supofé que je fois manifestement attaché ici à un travail actuel pour des choses plus importantes que toutes celles que je pourrois faire dans un Diocèse? Pensez y devant Dieu & ne me répondez, s'il vous plait, qu'après avoir attendu deux ou trois jours ce qu'il vous mettra au cœur sur cette matiere. Quand vous m'écrirez des lettres cachetées ne pourrai-je point en faire part à M. de Chevreuse: mandez-moi ce que j'en dois faire. Ce 28 Mars 1689. (*a*).

(*a*) La Réponse à la précédente est au second Volume lettre 140. Puis vient la lettre 102. du premier Volume.

LETTRE XVII.

Réponse de Fenelon à la Lettre 102. *du premier Volume.*

1. VOtre derniere lettre m'a fait encore plus d'impression que toutes les autres, Madame. Tout m'y acomode parfaitement. Pour les repugnances je crois n'en avoir aucune dans la volonté il y a déja assez longtems. Ce que j'apelle donc repugnance, c'est de goût, c'est oposition involontaire. Ce que je craindrois seroit de suivre trop ces repugnances dans certains cas où la volonté de Dieu est obscure & délicate à se faire sentir & où les mouvemens naturels sont très forts pour repousser ce qui me choque. J'espére néanmoins que leur

force sera ce qui me le fera mieux apercevoir pour ne les poursuivre & ne pas m'oposer à ce que Dieu veut faire.

3. Pour les repugnances du fond auxquelles vous dites qu'il faut ceder, j'avoue que je ne suis pas encore assez simple & assez souple pour les discerner. Je suis trop acoutumé à me servir de ma raison & à repenser souvent à une chose avant que de m'y fixer, excepté certaines choses dans lesquelles il se représente d'abord à mon esprit une pensée si claire & si démêlée qu'elle m'arrête absolument. Dois-je me contenter de m'arrêter dans le moment dès que je m'aperçois que le mouvement de proprieté me conduit, & puis me laisser comme un enfant à mes premieres pensées? Je crains que cela n'aille trop loin & ne m'engage à abandonner la prudence qui est recommandée dans l'Evangile. D'un autre côté j'ai aussi à craindre d'être trop sage, trop attentif sur moi-même & trop jaloux de mes petits arrangemens. Mon penchant est de trop retoucher ce que je fais & de m'y complaire. La regle

de marcher comme un aveugle jusqu'à ce que la muraille arrête & qui se tourne d'abord du côté où il trouve l'espace libre, me plait beaucoup; mais dois je espérer que Dieu me fermera aussi tous les côtés, où je ne dois pas aller? Et dois-je marcher hardiment tandis qu'il ne mettra point le mur devant moi pour m'arrèter? Je ne crois pas avoir à craindre de me mêler de trop de choses, au contraire je suis naturellement serré & précautionné. De plus mon attrait présent fait que l'extérieur m'importune & que je serois ravi d'avoir peu d'action au dehors, quoique je fusse peut-être contristé si certaines personnes considérables qui me traitent bien cessoient de me rechercher.

3. J'ai dit aujourd'hui quelques paroles fort contraires à la charité par une plaisanterie qui m'a entrainé malgré un sentiment intérieur qui m'avertissoit de me retenir: une personne m'a paru en être mal édifiée. A l'instant j'ai senti une douleur amère en présence de Dieu. Sans me décourager ni m'ocuper volontairement de ma faute je me suis recueilli. Cette

douleur m'a percé au vif. - Le terme d'involonté dont vous vous servez exprime très bien mon état. Je ne saurois trouver en moi de vraie volonté que pour la volonté de Dieu. Encore même il me semble que je voudrois ne vouloir plus & que Dieu seul voulut en moi par acquiescement, ce qu'il veut en lui-même par Providence. Cependant je fais tous les jours des fautes qui marquent de la volonté très propre & très vive, mais c'est par entrainement passager & sans interrompre ma disposition fixe. Si c'étoit à moi à juger je croirois que je n'ai aucune proprieté volontaire & deliberée. Je sens néanmoins souvent des mouvemens si naturels & si malins qui m'échapent, que je conclus que le venin est au dedans, je comprends qu'il n'en peut sortir que par une opération plus violente. Ce que je souhaite le plus est de savoir à quoi me tenir pour bannir les réflexions & pour me laisser aller à l'esprit de Dieu. Ferai-je comme l'aveugle qui tatonne & qui marche sans hésiter tant qu'il trouve un espace ouvert ? Ne sera-ce point une simplicité trop hardie ? Je la goûte quoique la pratique doive en être rude à mon esprit circonspect.

J'ai soin de ma santé : ménagez s'il vous plait la vôtre. Prenez du quinquina. Ne faites jamais maigre. Je lirai ce que vous me mandez dans le Pentateuque. Marquez la diférence précise entre mort & amortissement. Dieu tout, nous rien. 16 d'Avril 1689.

Voyez la réponse dans la lettre 102 du premier Volume.

LETTRE XVIII.

Intimité des unions en Dieu.

IL n'y a personne sur terre pour qui je sente une union plus intime, plus continuelle, & je n'y trouve aucun obstacle ni entre deux, en sorte que c'est quelque chose autant doux que fort. Il me semble quelquefois que l'on ne veut faire qu'une seule & même ame de la vôtre avec la mienne, & je trouve un raport général en toutes choses & une correspondance assez douce de votre part,

Eprouvez-vous quelque chose de cela? Il me paroit que les unions que Dieu fait de cette sorte sont infiniment plus fortes & suaves que toutes celles de la nature & même de l'inclination & de l'amitié naturelle. Qu'en croyez-vous? Cela me donne une confiance sans retour & sans reserve ensorte que l'on ne pourroit pas vouloir rien cacher non plus qu'à soi-même. Je vous prie de lire *le* 54me *Chap. d'Esaie.* Il m'est venu plus de trois fois par Providence lorsque j'avois mouvement de lire dans la Bible, & il m'est venu plusieurs fois dans l'esprit de vous prier de le lire, notre Seigneur me l'attribuant pour ce qui me peut convenir en me le faisant lire. Voudriez-vous bien m'en dire votre pensée après l'avoir lû. J'ai toujours le même penchant du silence auprès de vous. Quand cela se pourra-t-il? Je vous souhaite les bonnes fêtes.

LET-

LETTRE XIX.

Réponse de Fenelon.

1. JE me sens porté à vous écrire depuis hier, Madame, quoique j'eusse résolu de ne point le faire, devant vous parler bientôt. Je pense très souvent à vous & je me trouve uni à vous de plus en plus, mais c'est une union générale & de pure foi. Je me trouve avec vous en celui qui est tout, & il me semble que nous y demeurerons toujours unis: je suis persuadé comme vous que Dieu se sert de vous pour me préparer ses dons. La pensée que j'ai de vous m'est toujours utile, car je ne vous vois jamais qu'en Dieu & Dieu à travers de vous sans m'arrêter à vous. J'ai quelquefois certains petits mouvemens de doute & de tentation sur votre sujet, mais ils ne sont que passagers & dans l'imagination.

2. Notre union est fixe & elle va toujours croissant dans ce tems même. Vous avez raison de dire que rien n'est si doux que ces unions,

quoiqu'elles ne paroissent donner aucun sentiment distinct. Je ne saurois dire aucune pensée particuliere que j'ai eu en pensant si souvent à vous. C'est une vue confuse & comme morte qui a néanmoins le germe de tout avec un goût de paix & un rassasiement en Dieu. La confiance est pleine par la persuasion de votre droiture, de votre simplicité, de votre expérience & de vos lumieres sur les choses intérieures, enfin du dessein de Dieu sur moi par vous. J'ai lû deux fois le 54e Chap. d'Esaie. Il représente la gloire & la fécondité de l'Eglise Chrètienne, qui est d'abord l'Epouse délaissée & stérile. Les ames que Dieu destine à attirer vers lui les autres, ont part à cette grace ; elles passent d'abord comme l'Eglise par le délaissement & par une stérilité pleine de tribulation, mais dans la suite il les glorifie & les rend fécondes. C'est ce que je crois qu'on peut attendre de vous. Je ne sais pas ce que vous ferez aux autres, mais je sais que vous me faites beaucoup de bien. Je serois ravi de me taire avec vous. Il faut vous voir

avant votre départ pour parler de Dieu & pour nous taire en lui chez N. Prenez avec elle le jour, elle me le mandera. Soyez persuadée que je vous parle avec une entiére simplicité. Vendredi saint. 1689.

LETTRE XX.

REPONSE.

Union des ames en Dieu. Doutes fruits de la réflexion. Charité de Dieu.

1. VOus avez expliqué en peu de mots la nature de l'union (*a*) simple, générale, qui ne forme nulle espece, parce qu'elle subsiste en Dieu. Je vous trouve en Dieu, & Dieu en vous. Plus je suis unie à Dieu, plus je vous trouve en lui. Ce qui me paroit plus marqué est, que quelquesfois il se fait en moi un réveil comme si mon ame se répandoit plus abondamment dans la vôtre, & comme si elle tiroit la vôtre à une parfaite unité ; & cela d'une maniere aussi pure que nue.

(*a*) Spirituelles des ames unies en Dieu.

2. Comment n'auriez-vous pas de doute ſur moi, qui en aurois infiniment moi-même ſi je pouvois réfléchir ? Lorſqu'il m'en eſt venu, ils ſe ſont évanouis quelquefois par une lumiere qui me faiſoit comprendre que Dieu prenoit plaiſir de ſe glorifier dans les ſujets les plus foibles & les plus défectueux, afin que la force n'en fût pas attribuée à l'homme, mais à lui ſeul : mais le plus ſouvent tout ſe perd dans une entiere indiférence de tout ce qui me regarde. Je ſuis contente de ſervir aux deſſeins de Dieu en ſa maniere : après quoi, il fera de moi ce qu'il lui plaira : ce n'eſt plus mon afaire.

3. Hier il me vint quelque penſée ſur ce que je me trouvois dans la diſpoſition que je vous ai marquée, ſi je ne me la procurois peut-être pas. Cela me paroiſſoit impoſſible, ſans ſavoir pourquoi. J'eus la penſée, que ſi c'étoit l'eſprit de Dieu qui produiſoit cela en moi, une perſonne, qui eſt bien à Dieu & qui étoit préſente, en reſſentit les effets, ſans rien marquer de ce que je penſois : auſſitôt cette perſonne entra dans une pro-

fonde paix ; & me dit, ſans ſavoir ce que j'avois penſé, qu'elle goûtoit auprès de moi quelque choſe de divin. Je ne vous mande ces choſes que par fidélité, ſans prétendre que vous vous arrêtiez à rien : car notre Seigneur me fait cette miſéricorde, que je ne juge de rien de tout ce qui me regarde ; mais je fais aveuglément ce que je crois ſa volonté ; & je ſuis toute prète de me démettre de mes penſées, ſi vous, Monſieur, pour qui notre Seigneur me donne une confiance entiere me le diſiez. Ne m'épargnez pas lorſque vous verrez du défaut ou de la mépriſe : pour de la droiture, il me ſemble que notre Seigneur m'en a donné beaucoup, & une extrême ſimplicité qui exclud également le retour & le propre intérêt du tems & de l'éternité.

4. J'eus hier une forte impreſſion de croix : j'étois au lit, (car mon accès a été de 26 heures, & j'en ſuis fort foible) tout ce que je pûs faire fut de dire avec Jéſus-Chriſt, *me voici prête à toutes vos volontés !* ne m'épargnez pas ! Il ſe fit en moi une nouvelle alliance avec la croix

avec l'impreſſion de ces paroles : *Sponſabo te in fide & in æternum (a)*. Je ne ſaurois m'empêcher de vous écrire avec la ſimplicité d'un enfant. Lorſque vous ſerez importuné de moi, dites-le moi avec une extrême ſimplicité : je crois comme vous, qu'il ne ſeroit pas à propos que j'euſſe la conſolation de vous voir ſouvent, & je vois que notre Seigneur ſuplée de loin à tout. Lorſque je vous l'ai mandé je ne croyois pas même que cela fut faiſable par raport à vous ; je le fais par fidélité ; & je reſte morte, ou plûtôt très indiférente au ſuccès. C'eſt à moi à vous expoſer les choſes dans ma ſimplicité ; & à vous à agir ſelon vos vues, & ſuivre ce je ne fais quoi qui vous fait embraſſer les choſes ou les rejetter : pour moi, je ne ſuis capable que d'obéir à ce certain inconnu qui veut auſſi que je vous obéiſſe en mille choſes. En vous écrivant même je trouve à préſent ce je ne fais quoi auſſi pur qu'intime, qui m'unit à vous, & qui me convainc que l'éloignement des lieux n'empêche nullement la communication des purs eſprits. Uſez-en en ſimplicité ; & contentons-nous de nous voir en Dieu : & je prierai notre Seigneur qu'il ſuplée à tout. C'eſt en lui que je vous ſuis ce que lui-même a fait pour ſa gloire : vous le verrez un jour.

(a) C'eſt-à-dire, *je t'épouſerai en foi & pour toujours*. Oſ. 2. vſ. 19. 20.

5. Il y a deux jours qu'il m'étoit montré par une expérience ſecrette la charité de Dieu pour les hommes, & comment cette charité le faiſoit pour ainſi dire, ſortir de lui-même pour ſe répandre dans les cœurs diſpoſés à le recevoir : comment tout l'amour des hommes n'eſt qu'un point auprès de cette charité infinie de Dieu, qui eſt comme un torrent qui deſcend avec impétuoſité, mais remonte dificilement. J'éprouvois cela en quelque ſorte à votre égard & à celui de quelqu'autre diféremment. Il y a huit ou dix jours qu'il me fut imprimé, *mes brebis entendent ma voix*, & ce que c'étoit que cette voix pleine de ſilence, qui s'entend de toutes les brebis du troupeau de Jéſus-Chriſt.

LETTRE XXI.

JE me trouvois avant hier si mal & encore hier au matin, que malgré un sentiment intérieur que j'ai depuis si longtems que je ne mourrai pas sitôt, je croyois mourir. Je pensai hier prendre du quinquina, mais il me sembloit que quelque chose en moi ne le vouloit pas. J'ai voulu passer outre pour vous obéir, mais Dieu permit qu'il ne se trouva pas prêt. Sur le soir j'eus une certitude intérieure que j'étois guérie & en même tems je me sentis de l'apetit & une dilatation de cœur & je l'ai été en éfet, mais de telle maniere que je me suis sentie toute forte. J'aurai quelque confusion de cela, à cause du lieu où je suis. Je me trouve toujours unie à vous intimément. Le Samedi saint 1689.

LETTRE XXII.

Réponse de Fenelon à la précédente.

JE me réjouis de la guerison, mais suivant le cours ordinaire il ne faut pas compter qu'elle puisse d'abord être parfaite, & il est nécessaire de la ménager. Le moyen qui me paroit le meilleur pour tout ajuster & pour éviter le scandale est de parler de ses infirmités & de prendre une bonne fois des mesures avec elles sur la décision du médecin. Je me sens assez souvent irrésolu entre deux choses, ou entre faire, & ne pas faire. Je vois des raisons des deux côtés. Et je ne sens aucun goût distinct. Alors que faut-il faire ? Faut-il prendre le parti qui gène la nature ? L'expérience de certains premiers mouvemens que j'ai suivis & où j'ai reconnu après beaucoup de proprieté & de naturel me fait craindre d'agir sans raisonner. Puis mon raisonnement me met en incertitude. Dieu m'humilie. Ce 22. d'Avril 1689 (*a*).

(*a*) Ici est placée dans le manuscrit la 149me lettre du premier Volume.

LETTRE XXIII.

De Fenelon à l'Auteur.

JE me sens la tête un peu brouillée sur la place dont vous parlez dans vos anagrammes. Ce n'est pas que je trouve en moi aucun vrai désir d'y arriver. A Dieu ne plaise ! mais plusieurs choses que j'ai oui dire ces jours passés sur d'autres personnes qu'on croyoit en état d'y prétendre & peut-être même ce que vous m'avez mandé m'ont excité l'imagination. Tout ce que j'y fais, c'est de n'y rien faire & de laisser tout tomber. Je sens que Dieu se sert de toutes ces petites choses en attendant les grandes pour me faire mourir peu à peu. Je disois en moi-même pourquoi Dieu dont la conduite est de me tenir dans la plus obscure foi, a-t-il permis qu'elle m'ait dit une telle chose : est-ce afin que je m'y prépare, ou bien est-ce pour me certifier par cette prédiction la solidité de la voye par où il me mène ? Mais n'importe ! Je ne veux non plus voir la

raison pour laquelle Dieu a permis que vous avez fait cette prédiction que les choses mêmes que vous avez marquées. Allons toujours par le *non voir*, comme dit le bienheureux Jean de la Croix. Il sufit qu'une certaine sensibilité réveille sur cette matiere m'humilie & me donne un certain travail intérieur dont il me semble que je ne me soucie point. Car je ne veux ni y adhérer ni le faire cesser. Souvent mon esprit chercheroit à se prendre à quelque chose pour se soutenir, tantôt une espérance du succès, tantôt des moyens humains, pour assurer & faciliter l'afaire, tantôt des réflexions pour me condamner moi-même dans ces mouvemens pour renoncer à ces avantages temporels & pour les fuir. Mais je sens la main de Dieu qui me repousse, qui rompt toutes les branches sur lesquelles mon esprit cherche à se racrocher & qui me replonge dans l'abime obscur du pur abandon. Il ne me reste qu'à demeurer immobile au milieu des vagues & à me laisser au gré de la tempête. L'incertitude que j'ai tant goûtée me paroit pénible &

il me vient cent raisons de nécessité aparente pour savoir à quoi m'en tenir pour prendre des mesures & pour éviter certains embarras : mais toutes mes visions sont folles. Il n'y a qu'à ne rien voir, qu'à demeurer en suspens, comme si j'étois en l'air, & qu'à ne me mettre non plus en peine de ce qui se passe au dedans que de ce qui arrivera au dehors. Au reste ne croyez pas que ce soit une grande agitation. Non, je suis paisible & peu ocupé de tout cela. C'est seulement comme je vous l'ai dit un certain travail intérieur qui ne me distrait point ni de mes ocupations, ni de mon recueillement; mais qui me mine secrettement & profondement, lors même que je vaque à toute autre chose, & que je suis le plus gai. Au surplus je ne voudrois pas me faire Pape, ne fallût-il pour l'être que le vouloir, sans que personne en sût jamais rien. Quelquefois même je suis tout honteux de craindre si peu l'élévation & de me sentir de la peine lorsque je suis dans l'incertitude d'y parvenir. Mais je laisse cette mauvaise honte avec tout le reste comme

elle le mérite. Enfin malgré cette démangeaison intérieure je suis en paix & je n'ai besoin de rien. Mon union avec vous augmente & quoique je fasse des fautes chaque jour & dans chaque action & qu'elles me reviennent en foule après coup, je trouve que Dieu me domine en tout. Je lirai avec grand plaisir les explications des Epitres de Saint Paul, mais lentement. Ayez soin de votre santé à la campagne. Votre enflure me fait peur. Nous saurons de vos nouvelles par les bons amis. Ce 30 Avril 1689.

LETTRE XXIV.

JE ne mourrai pas que je crois si-tôt, quoique je sois si fort enflée que N. m'a parlé aujourd'hui de testament. J'en userai avec ma simplicité ordinaire pour vous écrire, lorsque j'en aurai le mouvement. On ne peut être plus que je suis en notre Seigneur tout ce qu'il a fait. Ce 1 Mai 1689. Vol. III. Lettres 58 -- 60. p. 162.

LETTRE XXV.

Son union avec Fenelon & la vocation de ce dernier.

J'Ai été éveillée longtems avant quatre heures avec une douce & suave ocupation de vous en Dieu. Il me semble que l'on ne peut être unie plus intimement selon l'état présent que mon ame l'est à la vôtre. Demeurez fort tranquile sur votre état: Je crois qu'il faut ôter *vocation* qui désigne trop, & y substituer vocation état : Dieu a de vous un soin très particulier. N *** sera le lieu de vos conquètes. Dieu seul fait les moiens dont il veut se servir pour cela. Ils sont à lui. Sitôt que nous nous mèlons de quelque chose nous gâtons tout. Dieu n'établit les choses qu'en faisant semblant de les détruire. Je vais après Pâques à la campagne chez M. de N. pour un ou deux mois. Je sens quelque secrette inclination de rester avec vous une demi heure en silence. Je ne sais si cela arrivera.

Si Dieu vous en donne la pensée cela sera, sinon, quelque éloignée que je sois, Dieu saura bien faire sa volonté. Je n'aurois pu sans infidélité ne vous le pas dire. *J'ai de tems en tems des renouvellemens de certitude que vous êtes celui que j'ai vû en songe.* Dieu veut que je vous dise simplement les choses. Mars 1689.

LETTRE XXVI.

A L'AUTEUR.

Union des ames. Reserves mauvaises. Mort à la propre sagesse.

JE recevrai, Madame, avec un grand plaisir la vie que vous me promettez, puisque vous ètes persuadée que cette lecture m'est plus convenable que nulle autre. A votre retour vous me l'envoyerez. Cependant je lirai ce que j'ai. Il me semble que je suis le quatrieme à B. Il n'y a point de distance en Dieu, tout ce qui est un en lui se touche. Il me semble que je me trouve en lui bien près de

ces trois perſonnes. Tout ce que vous me mandez m'entre juſqu'au fond du cœur. Pour ce qui eſt de reſerve, j'en ai horreur, & je ſuis ſur une pente ſi roide qu'il n'y a qu'à tomber juſqu'au plus bas. Je ne veux plus avoir rien, ni m'avoir moi-même. Pour la ſcience je la compte pour rien. Mais j'ai un peu plus de peine à me défaire de la ſageſſe. Elle eſt pure folie & je crois que Dieu me l'ôtera après m'avoir fait éprouver qu'il confond tout ce qu'elle arrange. Encore un coup j'aimerois mieux ſoufrir toutes les peines que d'avoir un ſeul inſtant de reſerve volontaire. Je n'ai rien de nouveau ſinon, que je crois que ma bonne volonté augmente ſans que mes fautes diminuent : mais vous ſavez ce que je dois penſer là-deſſus. Vous ſavez avec qu'elle reconnoiſſance je ſuis à vous en notre Seigneur. Ce 6. Mai 1689.

Autre à l'Auteur après la Lettre 25.

J'ai reçu l'explication des Epitres, je vous en remercie & j'en profite-

rai ſelon l'arrangement que vous me marquez (*a*).

LETTRE XXVII.

Réponſe à la Lettre 106. du troiſieme Volume.

J'Eprouve bien que rien ne peut ſéparer ce que Dieu tient uni en lui, puiſque la diſtinction des lieux n'empêche pas qu'on ne ſe communique. Il y a des momens que votre ame m'eſt montrée ſi proche de la mienne que je ne trouve nul entre-deux. Je dis nul. Tout ce que je fais alors eſt de me laiſſer écouler à meſure qu'on me remplit d'une maniere inéfable, car Dieu ſe communique à moi avec d'autant plus d'abondance qu'il ſe lie plus fortement à vous. C'eſt une choſe à laquelle je ne puis contribuer ni me la donner. Je me laiſſe en proye à l'amour qui

(*a*) Le reſte de cette lettre ſe trouve à la pag. 466. &c. du 3me Volume. Enſuite vient la lettre 106. du 3me Volume.

consume (*b*) tout en lui-même. Cela me prend quelquefois avec autant de promptitude qu'un coup de foudre, & je ne puis alors parler ; de sorte que vos amis me font la guerre, mais je ne puis ni me contraindre ni dissimuler. Je me trouve si éloignée de moi-même & de toute vie propre, que je ne puis que me laisser posseder, agir & mourir par celui qui m'ayant entiérement chassée de moi, s'en est entiérement emparé. Ce sera donc de cette sorte que je serai toujours proche. Je ne m'étonne point qu'étant destiné comme vous êtes au plus pur amour, & à la plus étrange perte, vous ayez tant d'horreur des reserves. C'est la seule chose qui vous peut nuire ; vos fautes vous seront toujours utiles, étant disposé comme vous l'êtes. J'ai prié que l'on vous fit voir une lettre, afin que vous en jugeassiez. Je ne connois plus ni péché ni justice. Il me semble qu'il y a un tems où les péchés sont pardonnés, & c'est celui d'après la pénitence. Un autre où les péchés sont couverts, &

(*b*) Ou consomme.

c'est celui de grace sensible, de lumiere & d'amour ; mais il y en a un, où les péchés ne sont pas même imputés, & c'est celui que je porte, qui ne supose pas une personne impeccable, mais un Dieu aimant & aimé qui n'impute aucune faute ; parce que son amour les consomme toutes & le convertit en bien. Ceux à qui on n'impute point le péché ont une justice imputée & non aquise. C'est l'amour fort, & ce sera assurément le vôtre. Oui assurément, mais il faut perdre pour cela *tout aquis & toute possession de vous-même* pour vous laisser posseder de Dieu. C'est à quoi il travaille. Comptez pour rien tout le reste & tout ce que vous faites. Il faudra bientôt *tout déranger chez vous avant de vous en chasser.* Ce 7 Mai 1689.

XXVIII. SUPPLEMENT

à la Lettre 108. *du* 3e. *Volume.*

J'Avois écrit cette lettre fort à la hâte à Paris pour vous l'envoyer,

croyant que cela se pourroit. Je pensois n'être ici que pour deux jours, mais l'on m'y retient pour plus de tems. Je n'en suis nullement fâchée, quelque amitié que j'aye pour N. mais il s'en faut que ce ne soit comme.... où il ne me manque ici que vous Mr. si l'on peut dire que vous manquez dans un lieu où vous êtes si présent. Mon cœur est toujours plus lié au vôtre, ce qui n'empêche pas que l'aproche soit toujours plus utile. L'ami qui s'est chargé de vous envoyer celle-ci & sa compagne que j'ai voulu transcrire de peur que vous ne la pûssiez lire; l'ami dis-je, vous en dira des nouvelles. Ce 8 Mai 1689.

LETTRE XXIX.

De Fenelon à l'Auteur.

Les éfets du pur amour inconnus à celui qui n'en a pas l'expérience. Etat de St. Paul dans la vie divine. Justice donnée en réalité à l'ame. Fautes involontaires ne sont pas alors des péchés. Les volontaires très dificiles.

1. JE suis très persuadé que le pur amour, quand il a détruit toute proprieté, fait éprouver des choses que le seul pur amour est capable d'entendre. Nul ne connoit les profondeurs de l'Esprit de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu même. Celui qui est au dessous de cet état n'en peut juger qu'imparfaitement & selon sa mesure bornée, c'est pourquoi je me tais & je me contente d'attendre ce qu'il plaira à Dieu de m'expliquer par l'onction.

2. Je comprend par l'état où St. Paul se dépeint un état de mort, ou ce n'est plus l'homme qui vit, mais Jésus-Christ en lui, où l'on est crucifié pour le monde, c'est-à-dire, pour tout ce qui n'est pas Dieu, où l'on ne se sent coupable de rien sans néanmoins se justifier, où l'on ne se glorifie plus qu'au Seigneur, où l'on parle de soi comme d'un autre, & où l'on ne craint point de dire de soi des choses sublimes, parce qu'on est hors de soi & sans aucun propre intérêt. Voilà ce que St. Paul me fait voir dans un état qui n'est pourtant pas celui des bienheureux. Je crois

qu'alors la mort eſt conſommée mais que la vie ne l'eſt pas : je dis que la mort eſt conſommée, parce que toute vie propre eſt détruite & anéantie : mais j'ajoute que la vie divine n'eſt pas conſommée, parce qu'elle croit tous les jours & qu'elle ne ſera en ſon comble qu'au moment où elle entrera dans l'éternité.

3. En cet état la juſtice n'eſt pas ſeulement imputée mais elle eſt donnée réellement à l'ame ; ce n'eſt pas que l'ame la poſſéde en eſprit de proprieté, ce qui eſt contraire à la perfection, mais c'eſt qu'elle eſt réellement dans l'ame par l'infuſion du St. Eſprit & par le délaiſſement total de l'ame à ſon opération, ſans qu'elle prenne rien pour elle & qu'elle faſſe autre choſe que recevoir. Pour les fautes ou purement extérieures ou même intérieures qui ne ſont pas volontaires elles ne ſont pas des péchés ; que ſi en cet état on commettoit des fautes volontaires, je crois qu'elles feroient grandes, & qu'elles reſſembleroient beaucoup à la faute d'Adam dans le paradis terreſtre. Il réſiſta à l'Eſprit de Dieu dans un état où il ne

vivoit que de la vie de la grace, & où le principe de la proprieté maligne que nous portons n'étoit pas en lui. Cet exemple d'Adam qui péche quoiqu'il ſoit dans l'état de vie, de droiture parfaite, où ſes enfans ne peuvent plus parvenir que par la mort totale, me fait croire que les perſonnes les plus mortes peuvent encore tomber non en perdant la poſſeſſion de Dieu qu'elles n'ont plus par maniere de poſſeſſion actuelle, mais en réſiſtant à l'opération divine comme Adam y réſiſta. Mais peut être que vous trouverez abſolument impoſſible ce qui n'eſt que d'une extraordinaire dificulté. Je comprends que l'ame en cet état ne peut preſque ſe repréſenter cette réſiſtance qui troubleroit ſa paſſiveté, tant cela eſt éloigné de ſon état. Voilà ce que je m'imagine ſur un état que je n'ai point éprouvé, mais il me paroit clair qu'on n'eſt point impeccable, quoiqu'on ſoit mort à toute vie propre & maligne d'Adam, & qu'on peut croitre en mérite, autant qu'on a encore la liberté de réſiſter à Dieu & qu'on ne le fait pas. Je fis hier une faute d'indiférence

& de dureté pour un homme malheureux que je dois considerer. Je la fis plusieurs fois & en présence de plusieurs personnes qui en durent être mal édifiées ; je me trouvois dans une telle sécheresse & un tel dégoût pour cette personne, que rien ne pût me vaincre, & que Dieu même dont la présence m'est ordinaire ne me fit presque rien sentir dans ce moment. Je ne puis pourtant dire que j'aye résisté volontairement à Dieu. Cette faute m'humilie mais elle ne me trouble pas. Je vais ce matin faire vers cette personne ce que je lui dois. Je me sentis si sec & languissant que je suis comme un bateau qui n'a ni rames & voiles, & qu'il me faut toujours tirer à la corde & à la sueur de mon visage, non que je fasse des éforts intérieurs, mais parce que la plûpart des choses extérieures me sont pénibles, que Dieu me poursuit, ne laissant rien au mouvement naturel dont il ne me reprenne, & que le goût de paix dans l'oraison diminue. Quelquefois j'amuse un peu mes sens pour pouvoir me tenir dans un certain recueillement simple & facile, &

bien loin d'être troublé par cet amusement des sens il est au contraire plus paisible par là. C'est un enfant à qui on donne un jouet pour l'empêcher de courir & pour laisser diner & reposer la nourrice. Rien ne m'entre si avant dans le cœur, que la pensée d'être uni en vous à Dieu. Cela s'aprofondit tous les jours. Ce 11. Mai 1689 (a).

LETTRE XXVIII.

Union, Enfance, petitesse spirituelle.

J'Ai songé à vous cette nuit bien singuliérement. Cela ne m'étoit point encore arrivé depuis que j'ai l'honneur de vous connoitre. Ce songe qui m'a paru être de Dieu, m'a donné de la joye, parce qu'il m'a fait connoitre, tant la pureté, candeur, innocence & simplicité à laquelle vous êtes apellé & où vous arriverez sans doute, que l'intime & étroite union

(a) La réponse à cette Lettre est la [illegible] me du troisieme Volume.

de votre ame avec la mienne, qui m'a paru le moyen dont Dieu veut se servir pour vous réduire à cette parfaite simplicité & innocence qu'il vous prépare, aussi cette priere se faisoit-elle en moi sans que j'y pensasse: (*a*) "Mon Pere qu'il soit un „ avec moi, comme je suis un avec „ vous, & que tout se consomme „ dans l'unité parfaite". Dès hier tout le jour j'eus un renouvellement d'union avec vous, ce qui ne se fait jamais que je n'éprouve une plus abondante grace intérieure, c'est comme si Dieu me serroit plus étroitement des bras de son amour & que de ces mêmes bras il vous serrât aussi, & j'ai compris que la raison pour laquelle il vous choisit par dessus une infinité d'autres est la docilité qu'il a donné à votre cœur, qui ne peut être assez souple sous la main de l'amour qui saura le plier à sa mode. Dieu veut de vous à proportion de la raison & de l'esprit qu'il a mis en vous, quelque chose de simple & d'enfantin qui réduit l'ame à la candeur

(*a*) Jean 17. vs. 21.

& à l'innocence premiere que la seule expérience peut faire comprendre. En même tems que je vous voyois & moi aussi comme des enfans simples qui jouïons, & qu'en vous serrant contre mon cœur je vous rendois toujours plus simple & plus enfant, plus pur & plus innocent; je voiois en même tems des gens pleins d'artifice & fausse sagesse qui faisoient tous leurs éforts pour vous retirer de votre simplicité. Vous admiriez le contentement intérieur que vous causoit cet état *d'enfance*, & comme il vous afranchissoit insensiblement peu à peu de vous-même & de la nature *corrompue*. Il me *semble* que ce sera par-là que vous arriverez dans la *chambre* que je *vis une fois* & où *presque personne n'arrive* pour ne vouloir *pas devenir enfant*. Quoique je sois ici avec une amie qui a pour moi toute la tendresse possible & qui est de la grace, tout ne s'opére que par la parole, de sorte que mon cœur ne peut se bien décharger, mais je vous trouve si présent qu'il se vuide facilement dans le vôtre

ſans nul obſtacle. Je vous aſſure que je ne trouve cela en perſonne & que même les ames les plus avancées bâtiſſent ſouvent des murailles entre Dieu & elles & entre elles & moi par leur réſiſtance. Cela ne dure pas à la vérité longtems, mais tout le tems que cela dure, j'en ſoufre beaucoup. J'avoue que Dieu les pouſſe d'une maniere plus étrange, mais cependant lorſqu'on entre de bonne heure dans la petiteſſe & ſoupleſſe, l'on s'épargne bien de la peine. Ce qui me fait le plus ſoufrir, eſt que la conduite de Dieu ne paroit pas toujours telle à la raiſon. Mais comment Dieu feroit-il mourir cette raiſon, s'il n'avoit une conduite intérieure propre à lui faire perdre toute trace & à la renverſer. Ma ſanté eſt mauvaiſe, mais je n'en fais pas de compte, car Dieu eſt maitre. Ce 18. Mai 1689.

LET-

LETTRE XXIX.

à l'Auteur.

Sécheresse. Amolliſſement. Goût du repos.

JE me trouve toujours voulant tout & ne voulant rien, & il me ſemble que ma volonté eſt fixée en cet état, mais autant que ma volonté s'éteint, je ſens mes inclinations & repugnances involontaires qui pouſſent de tous côtés comme les feuilles des arbres au printems. C'eſt dans le fond une volonté ſéche, languiſſante & foible contre mes inclinations. C'eſt comme une place de guerre dont les murailles ſeroient tombées, & qui demeurent ouvertes de toutes parts. Ma ſécheresse contre tout ce qui me déplait augmente & je ne puis m'empêcher de laiſſer voir dans mon viſage & dans mes tons je ne ſais quoi de dédaigneux pour les moindres contretems même à mes meilleurs amis. Je me ſens un amolliſſement à faire frayeur pour toutes les paſſions. Ce

n'est pas que j'aye des tentations violentes; c'est moi qui suis foible sans que la tentation soit forte. J'ai de la répugnance à me mettre en oraison: quand j'y suis les tentations sont grandes, & la sécheresse presque continuelle, ensorte qu'il me semble que je ne fais rien; mais dans le fond je vois bien que j'y goûte un certain repos secret: dans la journée la présence de Dieu m'est moins facile; je serois tenté de vouloir courir pour la ratraper, mais je me contente de laisser à chaque moment où je m'en aperçois, tomber toutes les distractions. Je suis persuadé par la seule expérience présente, que le goût du repos, & l'ocupation que l'ame en a, est un retour de proprieté très dangereux. L'ame se retarde elle-même par tous les moyens dans lesquels elle s'apuye. Je comprends que pour être fidéle il ne faut prendre les moiens que comme des épreuves de notre fidélité, & comme des assujettissemens par lesquels il faut passer pour suivre l'ordre de Dieu, mais point comme de vrais apuis. Le goût du repos est un des moyens dont Dieu devient jaloux, après s'en être servi pour nous attirer. Malheur à qui s'amuse dans les dons, & qui fait des dons de la grace, ce que les grands pécheurs font des dons de la nature. La sagesse trop humaine me devient un embarras, je ne puis ni y trouver la paix, ni m'en dépouiller, elle est comme des entrâves à mes pieds. Ce 25. Mai 1689.

SUPPLEMENT

à la Lettre 55. du troisieme Volume.

I. J'Etois actuellement occupée de vous, Monsieur, lorsque j'ai eu de vos nouvelles, & j'éprouvois ce me semble votre état de dénûment qui vous sera toujours très avantageux: le don de la foi vous ayant été donné d'une maniere très éminente. Unissez-vous quelquefois à un cœur que Notre Seigneur vous a donné pour vos besoins, vous le connoîtrez un jour & je vous le dis simplement. Ce 26. Mai 1689.

LETTRE XXX.

Songe mystérieux de l'Auteur.

J'Ai fait cette nuit un *songe* qui m'a bien consolée. Il vous donne dequoi rire de ma simplicité à dire des choses ; mais qu'importe il faut que vous deveniez un jour aussi simple que moi. Plus vous êtes sage, plus vous serez simple & petit, supofé la fidélité à cesser d'être grand homme pour devenir petit enfant. Il m'a semblé qu'il y avoit une vallée d'une profondeur extraordinaire. Vous étiez presque sur le haut. Vous veniez du haut en bas. Il y avoit quelques personnes mais un petit nombre qui montoient avec bien de la peine la montagne que nous descendions ; pour nous, nous étions assis, & nous ne faisions rien autre chose que de nous laisser couler en bas ; je vous tenois fortement, ayant passé ma main gauche derriere vous, d'une maniere que je vous embrassois & je sentois même en dormant que mon cœur pen-

choit vers le vôtre, & sembloit vouloir attirer le vôtre à soi. Vous me disiez que vous éprouviez une douce correspondance. Vous me disiez même d'une maniere très contente ; *il n'y a rien de plus doux au monde.* Ce qui étoit extraordinaire à cette vallée, est qu'elle étoit faite en sillons comme par degrés. Cela facilitoit ceux qui montoient ; cela devoit ce me semble nous arrêter, puisque nous ne faisions d'autres mouvemens, que de nous laisser couler en bas, étant assis comme je vous l'ai dit d'une maniere presque imperceptible. Ce qui faisoit que les sillons ou dégrés ne nous arrêtoient point & ne faisoient nulle violence à la douce pente qui nous entraînoit en bas, c'est que cette vallée étoit flexible & qu'elle prenoit elle-même le mouvement qui étoit nécessaire pour faciliter notre descente, & se baissoit par endroit, comme les ondes de la mer, & cela nous faisoit couler toujours plus dans le fond. Une des personnes qui montoient la montagne (c'étoit une femme) vint vous parler & elle vous arrêta & empêcha de descendre tout le tems qu'elle

vous parla, empêchant même le mouvement de la vallée, & je fus aussi arrêtée avec vous, & il me fût donné à entendre que comme je ne descendois que pour vous, je serois arrêtée tout autant de tems que vous le seriez; que c'étoit la diférence quand je l'avois passé pour moi, que ma seule infidélité m'arrêtoit; mais qu'en la passant pour la faire passer aux autres, je ne pouvois avoir d'autres mouvemens que les leurs, & c'est de cette sorte que nous arrêtions le mouvement de Dieu en nous. Cela me faisoit étrangement soufrir. Lorsque cette femme se fût retirée, je vous serrai plus fortement & nous retrouvâmes notre pente. Je vous dis, O mon enfant! (ce sont les termes) *que vous m'avez fait soufrir tout le tems que vous avez été arrêté avec cette femme.* Vous me répondiez; *j'ai aussi beaucoup soufert; car j'étois déplacé & hors de pente, mais je suis éclairé par là, comme je ne dois m'arrêter à chose au monde & que je ne soufrirai rien qu'en m'arrêtant.* Nous coulâmes ensuite avec beaucoup de vitesse, & avec une paix, un con-

tentement & une union la plus intime & la plus étroite du monde. Nous nous trouvâmes insensiblement dans une chambre qui étoit au bas de la montagne, où je fus introduite au *mont Liban*; il y avoit un peu plus de gens quoique bien peu; l'on y étoit dans une grande souplesse & innocence, mais elle n'aprochoit point encore de celle que je trouvois sur la montagne dont je vous ai parlé. Je vivois avec vous avec une grande liberté & simplicité & je vous disois; *la liberté que vous me donnez de vous apeller mon enfant me contente & m'ôte une gêne que j'avois encore avec vous.* Vous demandâtes à manger, car il y avoit, disiez vous, longtems que vous n'aviez pris de nourriture, & durant que vous en fûtes guéri, nous joüions ensemble comme *de petits enfans.* Cette simplicité vous donnoit beaucoup de contentement & à moi une extrême joye. A mon réveil je me trouvois unie à vous d'une maniere bien intime, & l'intelligence m'a été découverte. Je vous la laisse pénétrer à fond. J'irai plûtôt à P. que je ne pensois, à cause de quel-

ques afaires ſurvenues à M. Ce ſera dans la ſemaine qui vient, à moins que les choſes ne changent. J'eſpére que je vous reverrai encore. Je ne ſais pourquoi je m'y attends. Ce 28. Mai 1689.

LETTRE XXXI.

Réponſe à l'Auteur.

J'Ai lû l'écrit qui eſt pour M. votre fille. Il me paroit fort bien, un endroit m'a paru avoir beſoin d'explication; vous lui dites, que ce n'eſt pas à l'Egliſe où elle doit faire la *grande Dame* (*a*). Elle ne doit la faire en aucun endroit, car en quelque place que la Providence la mette, non ſeulement la modération & l'humilité chrêtienne, mais encore la politeſſe du monde ſufit pour l'empêcher de s'abandonner au faſte. Vous lui donnez pour règles de Communier tous les Dimanches. C'eſt à vous à ſavoir, ſi cette règle convient aux diſpoſitions de M. votre fille, mais ſi vous n'en ètes pas bien ſûre craignez de la gêner. Du reſte cet écrit me paroit excellent. Je l'ai laiſſé à Me. de Chevreuſe, parce que vous lui avez mandé qu'elle pouvoit le lire. Pour moi je l'ai lû avec le plaiſir que je reſſens pour tout ce qui vient de vous. Gardez-vous bien de vous gêner pour tous les noms que vous vous trouverez portée à me donner. Suivez librement la pente que Dieu donne à votre cœur, & ſoyez perſuadée que j'en ſerai très édifié. Je reſſens là-deſſus par avance une reconnoiſſance cordiale. Je conſens que vous uſiez de reſerve ſur les choſes qui ſont des dégrés au deſſus du mien, mais pour celles qui ne demandent que la droiture & la ſimplicité de mon dégré préſent, je vous conjure de vous ouvrir à cet égard ſans aucune reſerve & de m'aider par-là à entrer dans la ſimplicité enfantine. Dieu vous a donné l'intelligence

(*a*) Dans cette lettre, Fenelon équivoque, car il eſt clair qu'en diſant qu'il ne falloit pas faire la Dame dans l'Egliſe, cela n'emportoit pas qu'il la fallut faire ailleurs. Et ſur la Communion Me. Guyon avoit un criterium plus ſûr que le ſien.

de votre songe, mais pour moi elle ne m'est pas donnée du moins entiérement. Je vois bien que la sagesse mondaine peut m'arrêter sur le penchant; mais je ne connois aucune femme ni à qui je me confie, ni qui soit à portée de m'arrêter par les conseils. Est-ce quelque chose de passé ou de présent? Je ne m'ouvre à personne qu'à nous deux … Suis-je maintenant dans cet état où vous m'avez vû arrêté? Pour moi je ne sens rien qui me retienne ni à quoi je veuille m'arrêter librement. *Cette chambre* du bas de la montagne où nous nous arrêtâmes, & qui étoit bien plus serrée que celle du haut dont vous aviez eu un autre songe, n'est-ce pas quelque état de reserve ou de proprieté où vous croyez que je me bornerai? Mandez-moi simplement ce que vous en pensez, si néanmoins vous jugez à propos de le faire. Pour moi je ne veux point juger de moi-même; mais il me sembleroit que je suis prêt à tout sans reserve, & que j'aimerois mieux que Dieu m'anéantit ou me rendit éternellement malheureux que s'il me laissoit dans la moindre reserve contre ses desseins. Je sens beaucoup de joye de votre prompt retour. Rien au monde ne vous est plus dévoué que moi en Notre Seigneur. Ce 3. Juin 1689.

LETTRE XXXII.

REPONSE.

Simplicité dans la parure. Maternité spirituelle.

1. JE vous suis très obligée Mr. pour l'avis que vous me donnez pour ma *fille*. Ce que je voulois dire, est que je ne veux jamais qu'elle se fasse porter la robe dans l'Eglise. Je ne l'ai jamais ni fait ni soufert. Je n'ai jamais prétendu qu'elle fasse la grande Dame, mais je m'explique mal, vous ne sauriez *croire le plaisir que vous me faites en me corrigeant*. Vous le devez à ma confiance & parce que Dieu le veut. Pour la Communion, elle s'y porte de tout son cœur & je le lui mettrai comme un libre conseil.

2. J'avoue que mon cœur a quelque chofe pour le vôtre que je puis dire de maternel, & qu'il vous feroit affez dificile de comprendre à moins d'expérience. Mais cela eft fi réel que je fuis quelquefois obligée de dire à Notre Seigneur pour vous & pour vos amis; ai-je porté ce peuple dans mon fein? Oui je vous y porte & d'une maniere que celui qui l'a fait connoit. Vous le connoitrez un jour. Rien ne vous arrête à préfent (*a*), & ce que j'ai vû eft un état à venir. Ce qui vous arrêtoit étoit au milieu de la defcente, & il me paroiffoit que vous ne faifiez que de commencer à la defcendre. Pour ce qui regarde la chambre il m'a été mis dans l'efprit ces paroles: *Nul n'eft monté que celui qui eft premierement defcendu*; & il m'a été donné l'intelligence, que ce n'étoit point que vous fuffiez retréci & referré, mais que le bas de la vallée n'étoit que la moitié du chemin; après quoi il faudroit monter d'autant plus haut, que vous feriez defcendu plus bas. Je n'ai point d'in-

(*a*) Lettre XXXI.

telligence claire de la femme; je crois que ce pourroit bien être la fageffe humaine, mais celui qui vous a donné cette intelligence, vous aidera à la détruire. Je vois qu'infenfiblement vous vous aprivoifez avec ma fimplicité, & cela me donne d'autant plus de joye, que vous m'êtes plus cher en Notre Seigneur. Je fuis fi certaine que Dieu vous veut petit & fimple, que je n'en puis douter. La fageffe humaine eft le Goliath, que le fimple David doit détruire, non avec les fortes armes de la nature, mais avec la fronde de l'abandon & de la fimplicité de Jéfus-Chrift, repréfentée par ces cinq pierres très claires du torrent. Vous ne fauriez vous imaginer mon enfant, (je me fens preffée dans le plus intime de mon cœur de vous donner ce nom & de franchir les obftacles de ma raifon) Vous ne fauriez, dis-je, vous imaginer combien j'ai de joye de voir que vous ne voulez être arrêté ni retréci par quoique ce foit. Non, vous ne le ferez pas; c'eft Dieu qui vous donne l'inftinct d'être à lui fans referve; oui vous y ferez, mais il vous en cou-

tera, & encore plus à moi qu'à vous. Dieu ſait que s'il y avoit quelque choſe de plus rude à ſoufrir que l'enfer, je m'ofrirois à le ſoufrir, afin que les deſſeins en vous ne ſoyent point bornés par votre faute. Mais ſouvenez-vous de l'Epitre d'aujourd'hui. *O altitudo divitiarum.* Toute la vie intérieure eſt renfermée dans cette Epitre.

LETTRE XXXIII.

à l'Auteur.

Mourir à la propre ſageſſe. Dificulté de connoitre l'inſtinct divin pour ceux en qui elle eſt encore.

JE rends grace à Dieu & à vous, Madame, de la derniere lettre que vous m'avez écrite. Si vous connoiſſez quelque choſe à quoi je manque & qui arrête les deſſeins de Dieu ſur moi, je vous conjure de me le dire ſans me ménager, car je ne veux rien que la volonté de Dieu & tout le reſte ne m'eſt rien. Je ſuis tout

perſuadé qu'il faut que la ſageſſe meure, mais ce n'eſt pas à moi, à lui donner le coup de mort. C'eſt la main de Dieu qui doit l'égorger, & c'eſt à moi à me tenir immobile ſous ſa main. J'aimerois mieux ſoufrir éternellement que de retarder un ſeul moment le bon plaiſir de Dieu en ſes moindres circonſtances. J'acepte tout ſans reſerve, je laiſſe tout tomber, que puis-je faire autre choſe? Faites le reſte auprès de Dieu pour moi. Je veux aller auſſi lentement & auſſi vite qu'il le voudra. S'il veut que j'aille vite & que par là il m'en coute d'avantage, je compte pour rien tout ce qu'il y aura à ſoufrir & toutes les repugnances que je ſentirai dans ce tems. A chaque jour ſufit ſon mal, & chaque jour aura ſoin de ſoi-même. Celui qui donne le mal ſait le changer en bien. D'ailleurs il n'eſt plus queſtion de mon bien, car je n'en veux plus connoitre d'autre que celui de me perdre pour acomplir ce qui plaira à Dieu. En vérité, je ne veux point vous faire ſoufrir par ma réſiſtance, & ſi je le fais ſans le ſavoir ne m'épargnez pas. Je ſuis

languiſſant d'eſprit & de corps, comme je vous l'ai déja mandé, mais je ſuis tranquile dans ma langueur, quoiqu'elle me cauſe une certaine impuiſſance & une certaine lenteur pour les choſes extérieures. Je ménage ma tète, j'amuſe mes ſens, mon oraiſon va fort irréguliérement, & quand j'y ſuis, je ne fais preſque que rèver; je n'ai le goût d'aucune lecture ſi ce n'eſt de vos lettres lorſqu'elles arrivent; enfin je deviens un pauvre homme, & je le veux bien. Pour la ſageſſe, vous ſavez qu'il n'eſt pas aiſé de s'en défaire; elle n'eſt pas comme la chair qui fait horreur. La raiſon a toujours de beaux prétextes; mes premiers mouvemens ne ſont point de grace, ils ſont de prudence mondaine, ou d'orgueil: les ſecondes vues ſont des retours ſur moi-même, je laiſſe tomber volontiers tout cela. Mais quand il faut ſe déterminer à agir, cette multitude de vues embrouille & on ne ſait ce que Dieu veut. Souvent je prends le parti qui me paroît le plus raiſonnable en eſprit d'abandon, afin que ſi ce n'eſt pas celui que Dieu veut, il m'en punisse & me confonde tant qu'il voudra pour ſa gloire. Ce 12. Juin 1689.

LETTRE XXXIV.

REPONSE.

Acquieſcement & foi au Directeur vaut la grace de l'Etat.

LOrſque je vous mande les choſes, je ne prétends pas qu'il y ait pour vous aucun travail. Je vous écris ce qu'on me fait vous écrire ſans héſiter. Recevez-le comme Balaam reçût ce que Dieu lui fit dire par la bouche de l'âneſſe. Ce qu'il faut donc que vous ſachiez, c'eſt qu'il n'y a rien à faire pour vous que d'aquieſcer à ce que l'on vous dit, & Dieu opérera lui-même en vous, ce qu'il me fait vous dire, ſans que vous examiniez ſi vous pouvez & voulez cela. Dieu me fait dire les choſes afin que vous les ſachiez & connoiſſiez, & non afin que vous y travailliez; c'eſt ſon ouvrage où vous

ne devez pas mettre la main. Je ne connois pas que vous résistiez à Dieu en nulle maniere, au contraire votre souplesse me plait infiniment. N'allez pas me dire, que vous ne vouliez pas me faire soufrir, car ce n'est pas vous, c'est Dieu qui a ménagé les choses de maniere qu'il n'y a rien au monde, que je ne fusse prète de soufrir pour vous. Il faut tout laisser faire à l'amour. Ma grande lettre vous a sufisamment répondu, sans savoir ce que vous me manderiez.

LETTRE XXXV.

Largeur qui reçoit tout sans action mais en acquiescement.

JE me sentis hier au soir fort pleine de Dieu ensorte que tout chez moi regorgeoit. Il me sembloit que Dieu distribuoit de cette plénitude à mes enfans. *Me. N.* & vous fûtes les deux qui y eutes le plus de part. Vous m'étiez même plus aperçu qu'elle. Je compris que votre naturel *froid & reservé* étoit la cause pour laquelle Dieu me pressoit si fort à votre égard. Je voyois que vos défauts auroient été de grandes vertus dans une autre personne & que ce qui faisoit un mort & un état parfait dans un autre, empèchoit en vous l'entiere largeur & étendue que Dieu veut qui y soit. La pratique de tout laisser tomber est admirable, mais c'est cependant une action, qui quoique très simple & quasi indistinguable, qui est si utile à tous & à laquelle je tâche de faire tendre tout le monde, est quelque chose pour vous qui êtes apellé à un large infini, parce que Dieu veut être votre portion très abondante. Laissez donc tout entrer sans distinction. Lorsque l'on veut remplir quelque chose, l'on remplit pour le dilater, & alors cette simple action de tout laisser tomber n'est plus de saison. Je ne sais si vous me comprendrez. Ne croyez pas que je vous demande pour cela aucun travail, non, mais un simple acquiescement, sans ce je ne sais quoi de dire, je ne veux rien: acquiescez simplement; car il y a des tems que Dieu veut cet acquiescement: & c'est la

feule & unique activité, fi l'on peut apeller de cette forte, une chofe fi fimple, que Dieu veut de vous. Il me paroit que les lectures générales ne vous conviennent point, que Dieu vous fournira pour vous feul ce qu'il vous faudra. L'amour veut dilater infiniment votre cœur. Acquiefcez par petiteffe à ce que je vous dis, quand même vous ne connoitriez pas encore que je vous dis la vérité. Si vous pouviez lire quelque chofe des béatitudes! Renvoyez les livres qui vous incommodent à M. Gardez l'Evangile de St. Matthieu fi vous voulez, afin que s'il vous venoit quelque forte envie de l'ouvrir vous le fiffiez. Il m'eft venu plufieurs fois de vous dire, que ce que vous avez lû dans le B. Jean de la Croix de la nuit de la volonté n'eft pas pour vous: il faut que chez vous la plénitude de la volonté faffe la nuit de l'efprit & même celle de la volonté non en la privant mais en la noïant. Dieu fe fert des chofes opofées au naturel & au tempérament. Il n'en fera pas de L. qui demeure avec vous comme de vous. Dieu le traitera bien diféremment.

L'on ne peut être plus à vous en Notre Seigneur. Ce 25. Juin 1689.

LETTRE XXXVIII.

à l'Auteur.

Danger de la propre fageffe aifée à fe fcandalifer des chofes les plus divines.

VOus avez pris, Madame, trop fortement deux chofes; l'une qu'il y a peut être des gens qui parlent trop; l'autre qu'il ne faut point écrire fur les purifications paffives. Pour le premier article, c'eft une chofe que M. D. M. m'a dit, & que je vous ai raconté fimplement. Il eft vrai qu'en vous la racontant, j'ai eu la vue de vous rendre compte de la peine que cela m'a fait pendant une nuit, & en même tems de vous avertir, afin que vous priffiez garde à vous affûrer de la difcrétion des perfonnes auxquelles vous parlez avec confiance. Il eft vrai que pendant une nuit, j'ai eu fur tout cela, je

ne ſais combien de réflexions qui venoient en foule me mettre dans une amertume inſuportable. Tout ſe montroit à moi par le plus afreux & le plus humiliant côté. Je ne pouvois non plus diſſiper ces penſées & la douleur qui en étoit la ſuite, que je pourrois maintenant vôler au milieu de l'air. Mais comme je ne faiſois que ſoufrir & me tenir à Dieu ſans pouvoir rien juger de vous ni en bien ni en mal, je ne crois pas avoir commis d'infidélité, & il me ſemble que Dieu m'en fait tirer le profit d'avoir acquieſcer ſans aucune reſerve aperçue pendant cette épreuve à tout ce qui peut crucifier ma vanité, mon ambition & ma fauſſe ſageſſe. Maintenant je ſuis dans le calme depuis pluſieurs jours, & vous pouvez me croire, quand je vous aſſure, que je n'ai jamais été ſi intimément uni à vous, que je l'ai été ce matin. Pour les purifications paſſives, je crois qu'il n'en faut pas écrire, c'eſt-à-dire, n'en rien faire imprimer. La raiſon que j'en ai dite, montre aſſez, que je n'ai voulu parler que de l'impreſſion par raport au public; car j'ai dit, qu'on

ſcandaliſoit bien plus les ames foibles, qu'on n'édifioit le petit nombre des ames éprouvées (a). Je perſiſte dans ce ſentiment que je crois très conforme au vôtre : mais je n'ai jamais voulu dire qu'il ne falloit pas en écrire en ſecret, comme vous m'en avez écrit. L'éclairciſſement de ces choſes bien loin de me ſcandaliſer m'afermit & m'étoit tout-à-fait néceſſaire. Je ſuis très perſuadé qu'il s'en faut beaucoup, que je n'entende beaucoup de choſes très délicates & très profondes dont l'expérience ſeule peut donner la vraie lumiere; mais pour les principaux états de la voie il me ſemble que je les comprends ſur vos écrits d'un bout à l'autre, du moins en gros, & d'une vue générale, enſorte que je les réduits ſans peine aux vrais principes de la plus Ste. Théologie; ainſi rien ne peut me ſcandaliſer à cet égard là. Ma tentation de ſcandale ſe tourneroit vers votre état, où vous ſuivez ſans examen votre goût intérieur avec tant de vivacité, ou pour mieux dire avec une force qui

(a) Voyez les Lettres XI. & LXXIII.

vous entraine ſi rapidement. Je craindrois ces ſorties, d'ailleurs ſi opoſées à celles de mon état toujours délibérant & précautionneux. Je craindrois même horriblement d'être entrainé comme vous dans une conduite qui *démontreroit ma ſageſſe aux yeux de tout le monde*, & aux dépends de toute réputation. Ce qui feroit que la *nature jetteroit les hauts cris* dès les premieres allarmes. Mais il eſt bon de voir toute ſa foibleſſe & d'avoir peur d'une ſervante comme St. Pierre qui avoit fait tant le brave; peut-être que ces accès me reviendront. J'aurois grand tort de répondre de moi: mais depuis pluſieurs jours mon union avec vous va toujours croiſſant, & je ſuis perſuadé qu'elle n'a pas ceſſé de croitre au milieu de ma peine. Pour votre vie donnez-la moi comme vous voudrez, mais n'allez pas vous tuer à en faire un abregé. Si vous ne voulez pas que je liſe tout, à cauſe que j'ai en éfet peu de loiſir & peu de goût pour la lecture, marquez moi les endroits que je devrai lire. Je ferois ravi de vous revoir le jour de la Madelaine, mais ne vous

incommodez pas. Je ne m'amuſe point de vous parler de ma reconnoiſſance pour toutes vos bontés: il me ſemble que la nature du lien qui nous unit doit bannir toute eſpece de complimens, quoique d'ailleurs je vous en duſſe de très grands & de très ſincères. Ce 11. Juillet 1689.

LETTRE XXXIX.

REPONSE.

Démiſſion de l'Auteur. Peines des ames dirigées ſources d'avancement. Diférence du goût paſſager & de la motion interne des ames transformées, pour qui tout eſt volonté de Dieu.

JE ſais bien que je prens quelquefois les choſes trop fortement ſoit avec vous ſoit avec bien d'autres; mais pour vous parler ſans me juſtifier avec ma ſimplicité ordinaire, je vous dirai que je ne m'en ſuis pas aperçu cette fois, c'eſt que je porte un fond de démiſſion telle, que,

ſans pouvoir faire autrement, dès que vous improuveriez une choſe, je trouverois ſans raiſonnement que vous auriez raiſon, & ſi vous me le diſiez, je brulerois le tout, ſans héſiter ni réflechir. Cela vient de l'eſtime fonciere que j'ai pour vous & de la confiance ſincere, & auſſi du peu de cas que je fais de ce qui vient de moi. Je vous prie afin que vous ſuppleiez à ma mauvaiſe expreſſion d'être perſuadé que lorſque je m'ofre de bruler quelque choſe, & que je vous en prie, je le dis comme je le penſe, croiant qu'il le faut faire & qu'il n'y a rien au monde que je ne condamnaſſe au feu, de ce qui m'apartient ſitôt que vous me le diriez: cela ſupoſé, uſez en donc à l'avenir avec autant de liberté que je vous en prie. Je ne pourrois jamais le trouver mauvais, à moins que Dieu me changeât. Pour ce qui m'a porté à vous envoyer la liſte des gens que je vois, c'eſt qu'il me ſouvient en m'en retournant que *M. B.* dit une fois à *M. D. C.* & à *M. D. B.* qu'il croyoit devoir à leur confiance de ne voir que des perſonnes qu'elles agréeroient. Il

me ſemble que je vous dis la même choſe & encore plus, vous proteſtant, que je ne ferai rien ſur cet article que de concert avec vous & avec M. D. C. Pour votre peine, elle ne m'en fait aucune. J'en ai écouté le recit comme d'une choſe qui vous arriveroit bien d'autres fois, & dont je ne ſuis nullement ſurpriſe, étant rompue à ces ſortes de choſes. Je vous demande ſeulement par grace de me les dire par petiteſſe, je crois que Dieu veut de vous cette fidélité, quand bien même il permettroit que je fuſſe aſſez ridicule pour le prendre mal, ce que je ne crois pas, & cela bien loin de vous faire du tort, ni même diminuer notre union ne ſervira qu'à l'augmenter par la contrarieté. Je ne crois pas que vous ayez commis une imperfection dans toute cette peine, au contraire je crois que cela vous a fait faire d'excellens ſacrifices, & a beaucoup purifié votre ame. Je ne doute pas que vous n'ayez quelquefois de ces attaques, mais elles purifieront votre foi & vous afermiront dans l'abandon. J'ai connu dès le commencement que c'étoit le deſſein

de Dieu en ſe ſervant d'un ſujet ſi deſtitué de toutes les qualités conformes à ce que vous êtes ; cela fait bien plus nourrir la nature qui veut prendre ſa part preſque en toutes choſes. Je n'ai pas la penſée de rien faire imprimer & ſur tout ſur ces matieres de purification paſſive. Comptez Mr. que je vous obéirai toujours en enfant, & que lorſque je fais des fautes à votre égard, c'eſt par confiance, ſoumiſſion aveugle & ſimplicité & une mauvaiſe maniere de m'expliquer, ſupléez à mon défaut par la ſolidité de votre eſprit, & croyez que ſi vous êtes aſſez petit pour vouloir bien écouter ce que je vous dis, je ſuis aſſez grande & aſſez ſage pour vous croire en toutes choſes ſans exception, & comme je puis aiſément me tromper, je vous prie & je l'eſpére de votre charité que vous me redreſſerez. Il eſt vrai que je ſuis aveuglément non un goût, car ce n'eſt pas par-là que Dieu me conduit, mais quelque choſe de très intime & de très fort. Je n'ai garde de l'examiner, parce que je ne ſaurois y réſiſter ſans ſouffrir un tourment intolera-

ble. Ce que je goûte ce ſont les ames des autres, mais pour ce je ne ſais quoi, auquel j'obéis il eſt plus fort que moi, & j'avoue ſimplement que je m'y abandonne ſans nulle raiſon ; cependant j'ai cette confiance en Dieu, que ſi vous me diſiez de ne ſuivre pas cela & de ne pas faire une choſe ou une autre, il me feroit vous obéir ſans peine, vous pouvez en faire l'eſſai ; car de même que je n'ai pas un retour lorſqu'il s'agit d'obéir intérieurement à ce que je crois être la volonté de Dieu, je n'ai pas auſſi la moindre raiſon, lorſqu'il s'agit d'obéir extérieurement aux perſonnes auxquelles je crois que Dieu veut que j'obéiſſe comme à vous. Si vous croiez que je doive changer en cela de conduite, dites-le moi ſimplement, & je me mettrai ſitôt en devoir de vous obéir. Il n'y a pas lieu de craindre pour vous que Dieu vous conduiſe d'une maniere qui ſoit tant ſoit peu irréguliere ; car quoiqu'il ſoit très bon que vous ſoiez auſſi abandonné que vous l'ètes à ſes volontés, je vous aſſure de ſa part qu'il ne vous fera pas faire de fauſſes démarches. Si j'en

ai fait quelques unes, c'eſt par le défaut de mon naturel, c'eſt pour n'avoir pas aſſez ſuivi Dieu, quoiqu'il ſoit vrai, que l'on m'en ait beaucoup attribué que je n'ai point faites. Vous verrez bien dans la ſuite, que ſi Dieu renverſe quelquefois la fauſſe ſageſſe, il ne trompera point votre ſimplicité & votre abandon, & qu'il ſera luimème votre ſageſſe; je crois que vous ne riſquerez rien à vous laiſſer emporter avec rapidité, & quoique vous le craigniez, ce ſera votre voie, non une rapidité vive, mais une choſe toute ſimple & naturelle. Vous êtes à couvert par votre bon eſprit & ſageſſe naturelle, & l'expérience que vous avez des imprudences, que le manquement qui eſt en moi de toutes ces choſes, me pourroit faire faire. Croiez moi en Notre Seigneur à vous d'une maniere que lui ſeul connoit. Ce ſeroit bien à moi de vous faire excuſe de vous tant importuner & à vous remercier de votre charité; mais je ne crois pas que cela fut bien: c'eſt trop l'air du monde. Ce 12. Juillet 1689.

LETTRE XL.

Sageſſe humaine n'eſt pas détruite par l'homme. Choſes foibles deſtinées à confondre les fortes.

JE vois par votre réponſe que vous n'avez pas reçu la premiere lettre que je vous ai écrite, il y a cinq jours, & par conſéquent avec le peu que je me ſuis expliqué, il vous a été dificile de m'entendre. Pour vous expoſer toutes choſes avec ſimplicité, je vous dirai, que la peur d'être importune m'a fait prendre la réſolution de réſiſter autant que je pourrai aux mouvemens de vous écrire; cela m'a tellement fait ſoufrir, que ne le pouvant plus porter, je vous ai écrit Dimanche matin. Je ne veux pas aſſurément que vous vous dépouilliez de votre ſageſſe par vous même, mais ce que je voulois dire, c'eſt que Dieu veut que vous écoutiez cette pauvre créature, quoiqu'elle ſoit ſi peu raiſonnable, & que j'ai cette confiance, que malgré tout ce que je ſuis, Dieu

ne permettra jamais que je vous entraine en nulle choſe qui puiſſe vous faire aucun tort dans le monde. Mais que je puiſſe avoir avec vous des reſerves, cela me paroit plus dûr que la mort, & ce que je ſoufre depuis quelques jours, me fait voir la choſe impoſſible. Je vous demande donc au nom de Dieu de trouver bon, que ſans me mettre en peine des tentations que vous pourriez avoir contre moi, je vous diſe bonnement toutes choſes. Non que je prétende en nulle maniere vous engager à ſuivre que ce que Dieu vous fera connoitre être de lui; mais c'eſt qu'il me feroit toujours impoſſible d'agir avec vous avec des regles & des meſures, & ſi je ne ſuis pas ce que Dieu me fait faire, j'éprouve de très fortes peines, une ſuſpenſion de toutes ſes graces, une facilité de m'égarer, & avec cela une certitude que je lui déplais, & qu'il veut que j'agiſſe ſans retour avec vous. Cela expoſé, ordonnez-moi ce que vous voulez que je faſſe, & j'obéirai. Si vous ſaviez ce que je ſoufre & comme Dieu me traite, lorſque je veux agir raiſonnablement avec vous,

vous auriez pitié de moi; car je vois fort bien ce que je devrois faire ſelon la raiſon, & par raport à vous, mais je ne puis. Je ſuis même perſuadée que ſi j'en uſois d'une autre maniere avec vous, vous y perdriez, & je n'aurois plus de grace pour vous: ſi je m'explique mal, je me ferai mieux entendre le jour de la Madelaine, où j'eſpére que Notre Seigneur vous fera connoitre ce que je vous veux dire, & le pouvoir abſolu qu'il exerce ſur moi. Je trouve que la pratique eſt admirable qui eſt de ſuivre les vues, qui vous ſont données ſans raiſonnement; c'eſt là le fondement de l'abandon qui bannit véritablement la fauſſe ſageſſe, & qui introduit dans celle de Jéſus-Chriſt. Tout ce que je vous ai mandé n'eſt que par raport à moi, qui ſuis ſi peu ſage afin que ma folie ne vous fut pas un embarras; car je crois que Dieu me rend telle à votre égard pour exercer votre foi, & c'eſt ce que je voulois vous dire, car Dieu ne demande jamais qu'on ſe mette par ſoi-même dans l'égarement. Ce feroit quiter la voie de la vérité, pour

ſuivre celle du menſonge & de l'erreur. Dieu vous aime trop, pour permettre, que vous preniez jamais le change: & vous ètes trop éclairé pour cela; cependant je ne puis m'ôter une certitude que Dieu m'a choiſi telle que je ſuis pour vous, afin de détruire par ma folie votre ſageſſe, non en me faiſant rien, mais en me ſuportant telle que je ſuis. Je ſuis ſage avec tout autre qu'avec vous, & ſi je pouvois vouloir quelque choſe, ce ſeroit d'être ſage envers vous, & je ne le puis: ſi vous ſaviez la force d'un Dieu & l'impuiſſance de ſa petite créature, vous me porteriez compaſſion. Ce 18. Juillet 1689.

LETTRE XLII.

Réponſe de l'Auteur.

Sécheresse naturelle corrigée par la grace. Abandon exclud le ſoin réflechi.

ON exécutera de point en point tout ce que vous dites pour M.

D. V. pour M. G. Il ne s'agit que de l'ouverture de l'intérieur qu'il goûte; il ſe trouve dans un pays nouveau à cauſe du goût de la préſence de Dieu, qui lui a été communiqué & c'eſt de cette ſorte qu'il ſe trouve lié à moi; je le trouve fort droit, mais je n'ai rien au dedans pour lui. Cependant j'ai une certaine facilité à éclaircir tout ce qu'il me demande, & d'une maniere qui contente ſon eſprit en ſatisfaiſant ſon cœur. Je me ſuis ſouvenue tout à coup de ce que j'avois voulu vous dire de E. c'eſt qu'elle trouve qu'il faudroit beaucoup travailler à corriger votre ſécheresse qu'elle croit être un obſtacle à votre avancement. Je lui dis là-deſſus ce que je penſois, qui eſt, qu'en violentant votre naturel, vous le rendriez encore plus ſec. Il n'y a que l'oraiſon & l'onction de la grace, qui le puiſſe corriger: à meſure que Jéſus-Chriſt s'emparera de tout vous-même, il vous communiquera la douceur fonciere, qui vient du cœur, & non d'une contrainte extérieure: votre naturel ne ſe corrigera que par la perte de toute répugnance, qui

font l'origine de cette sécheresse. L'ame abandonnée à Dieu lui doit laisser le soin de tout ce qui la concerne ; & comme vous êtes apellée à la foi & à l'abandon le plus pur, vous êtes par conséquent apellé à l'entier oubli de vous-même, qui ne peut compatir avec l'attention pour vous corriger. L'ame dans l'état d'abandon aveugle ne doit plus se regarder ni par réflexion, ni par attention à ses actions pour se corriger de ses défauts. Elle doit laisser tout le soin de sa perfection même à celui dans lequel elle se repose, étant unie à lui par la volonté. Je pars pour la campagne après diner. A mon retour vous saurez ce que vous m'avez demandé. Je crois que Dieu me donnera la facilité à cause de vous, pour mettre beaucoup en peu de mots. Ce 23. Juillet 1689.

LET-

LETTRE XLIII.

Passiveté dans les graces sensibles.

L'On n'a jamais prétendu que vous fussiez rien par vous-même, puisque vous ne sauriez être trop passif selon les desseins de Dieu sur vous. Mais comme votre cœur doit toujours être également ouvert pour recevoir les opérations de Dieu, sans y rien mettre des vôtres, ce feroit même une action d'outrepasser une disposition ou parce qu'elle est sensible & par conséquent moins pure, ou parce que l'impression en reste. Il faut vous laisser comme une chambre qui laisse tout entrer & sortir, fermer & ouvrir sa porte. Si après quelques dons sensibles il en reste l'impression, il la faut laisser sans faire le moindre éfort du monde pour l'ôter ; je voudrois que vous vous laissassiez tel que vous êtes toujours, je ne voudrois pas même que vous eussiez des réflexions (*a*).

(*a*) Ici sont placées dans le manuscript les Lettres 81. & 123. du troisieme Volume.

LETTRE XLIV.

à l'Auteur.

Description des divers états de l'ame depuis le commencement jusqu'à la consommation. Deux difficultés sur la désapropriation de la volonté & les ténèbres de la foi.

1. JE comprends & je goûte, Madame, beaucoup de choses dans ce dernier écrit que vous avez la bonté de m'envoier, sur les divers états de la voie & de la pure foi (*a*). Agréez que je vous dise ce que j'en entends & ce que j'aurois besoin d'en entendre plus distinctement. Pour l'état d'une ame que Dieu tire du péché & qu'il l'avertit par les sentimens ordinaires de pénitence, je ne le compte point, parce qu'il n'a rien de particulier par raport à la voie dont nous parlons & qu'il est commun à

(*a*) Cet écrit est l'Abregé de la voie & de la réunion de l'ame à Dieu, imprimé dans le second Volume des Opuscules spirituels.

toutes les voies diférentes de grace. Le premier degré qui commence à distinguer cette voie, est donc le recueillement & l'oraison simple, où l'on se sent attiré à mortifier les sens extérieurs, mais d'une maniere active, quoique moins multipliée, c'est-à-dire, que dans ce degré il y a trois circonstances, une oraison moins multipliée, une mort qui se répand dans les sens extérieurs, enfin une activité par laquelle on tend à cette simplicité & à cette mort des sens extérieurs. Le second degré est celui de la foi passive, où Dieu ôte peu à peu les goûts sensibles, ensorte qu'on perd peu à peu les sentimens intérieurs, comme on perdoit dans le degré précédent les extérieurs, mais avec cette diférence, que dans le degré précédent on mourroit par éfort & par vue active aux sens extérieurs, & que dans ce second degré on meurt au goût & aux sentimens intérieurs d'une maniere qui commence à être passive, c'est-à-dire, qu'au lieu que dans l'autre degré par un goût intérieur qui étoit sensible, on agissoit avec force sur soi-même pour mortifier ses

fens ; dans le fecond degré, on laiffe l'Efprit de grace amortir peu à peu les goûts fenfibles & intérieurs qu'on avoit eu jufqu'alors pour les vertus. Le troifieme degré eft un dépouillement univerfel qui fe fait peu à peu des dons aperçus, comme le degré précédent avoit déja ôté les dons fenfibles & intérieurs, ainfi dans ce troifieme degré la foi qui commençoit déja à être féche, & dépourvue des goût fenfibles devient peu à peu nue, enforte qu'elle parvient enfin à n'avoir plus rien, qui fe faffe apercevoir à l'ame; tandis que l'ame aperçoit fa foi quoique féche & fon abandon, quoiqu'elle ne goûte rien de fenfible ni dans les fens extérieurs, ni même dans l'intérieur, elle fe foutient par la vue des dons qu'elle aperçoit ; plus ils font purifiés du fenfible, plus ils donnent à l'ame malgré leur féchereffe, la confiance qui la peut foutenir, car elle fe rend ce témoignage que ces dons pour être plus fecs n'en font que plus purs. Il faut donc un plus profond dépouillement pour l'arracher à elle-même & pour lui ôter fa propre vie ; c'eft ce que Dieu fait

en lui ôtant peu à peu dans ce troifieme degré tout fon aperçu, comme il lui avoit ôté dans le fecond tout fon fentiment intérieur (*a*). Le quatrieme degré eft celui de la mort ; il confifte dans une entiere extinction de toute répugnance à tous les divers moiens dont Dieu fe fert pour défaproprier l'ame d'elle-même ; en cet état l'ame qui avoit été jufqu'alors pendant le degré de nudité dans les douleurs de l'agonie par les derniers dépouillemens qu'elle avoit fouferts, expire enfin ; c'eft-à-dire, qu'elle ceffe à repugner à tout ce que Dieu veut en elle : dès ce moment elle eft comme un corps mort infenfible à tout, qui ne réfifte à rien, & que rien n'ofenfe. Le cinquieme état eft celui de réfurrection, où Dieu rend peu à peu à l'ame & avec une alternative de vie & de mort tout ce qu'il lui avoit ôté dans le troifieme degré qui eft celui de nudité ; c'eft-à-dire que Dieu après avoir peu à peu arraché à l'ame tout fon fenti ou aperçu, après l'avoir mife dans

(*a*) C'eft-à-dire, fenti intérieurement & aperçû.

l'entiere cessation de toute action propre pour la désaproprier de son mouvement naturel & propre, lui rend en passiveté tout ce qu'elle avoit autrefois dans son activité, au lieu qu'avant la mort & le dénuement elle agissoit par elle-même pour le reste, alors elle ne fait plus que laisser faire à Dieu tout ce qu'il veut en elle: mais comme la mort mystique n'opére dans cette ame, qu'une extinction de toutes répugnances à tous les divers moiens dont Dieu peut se servir pour la désaproprier d'elle-même, & qu'en cet état elle n'a fait que cesser d'agir d'une action propre, & pour recevoir passivement toutes les impressions de Dieu, il reste encore pour une entiere désapropriation à la faire agir d'une maniere purement passive. Pour entendre ceci, il faut se représenter, qu'il y a dans l'état passif, comme dans l'actif, l'agir & le patir; on agit activement quand on agit par sa propre action, on patit activement quand on reçoit quelque impression par un consentement fait avec proprieté; de même on agit passivement, quand on agit par une action

action qu'on ne se donne point à soi-même, & qu'on reçoit de l'impression de Dieu; on patit aussi passivement, quand on ne fait simplement que ceder à quelque impression divine, qui ne porte à aucune action. Cela posé, je dis qu'il me semble, qu'après que l'ame par le dénuement & par la mort a perdu toutes répugnances aux impressions de Dieu pour se désaproprier d'elle-même, & qu'ainsi elle est demeurée paisible, immobile, indiférente, patiente dans cet état passif; il reste encore une derniere chose pour mettre le comble à sa passiveté, qui est qu'elle devienne passivement active, c'est-à-dire, qu'elle soit aussi souple à toutes les actions que Dieu lui donnera, qu'elle a été jusqu'alors souple à toute inaction, à toute privation, à toute la suspension, ou toute la soufrance où Dieu l'a mise jusqu'à la mort; ainsi ce cinquieme degré de résurrection, est un degré où l'ame soufre encore pour achever de se purifier & de se désaproprier d'elle-même par l'action, comme elle s'étoit désapropriée auparavant par la non action. Le sixieme & der-

nier état est celui où l'ame ayant achevé de ressusciter & de recevoir la vie divine en la place de la vie propre, se trouve anéantie & transformée; elle est alors anéantie parce qu'il ne lui reste plus rien de sa volonté propre, ni pour agir ni pour patir. Elle est transformée, parce que la vie & la volonté de Dieu sont en la place de la sienne propre. C'est l'état de St. Paul, qui vivoit, mais ce n'étoit plus lui, c'étoit Jésus-Christ, vivant dans sa volonté morte à tout. Alors l'ame qui avoit demeuré si longtems à mourir avec tant de douleur à sa propre action, & qui en suite avoit encore demeuré si longtems à mourir à son inaction & à reprendre l'action rendue sans proprieté, commence à agir & à patir indiféremment sans aucune peine selon que l'un ou l'autre a lieu en chaque ocasion, elle n'a plus rien à soufrir pour elle-même, parce qu'elle n'a plus ni proprieté ni repugnance; il ne lui reste à soufrir que pour la lenteur des ames, qui lui sont données, & qui ne veulent & ne peuvent encore seconder toute l'activité divine, qu'elle reçoit pour de

tels enfans. Le sixieme degré d'anéantissement ou transformation est le dernier après lequel il ne reste plus que la gloire des bienheureux. Mais on avance à l'infini dans ce degré à mesure que l'ame se délaissant davantage au mouvement divin, s'élargit aussi d'avance pour recevoir en plus grande abondance le même mouvement. Il n'y a que cet état où l'on soit parfaitement à Dieu, parce que dans le passage de la mort à la transformation, qu'on nomme la résurrection, & qui est le cinquieme, l'ame n'est pas encore désapropriée, quoique dans la mort il ne lui reste plus de répugnance, pour tout ce que Dieu fait lui seul en elle, il lui reste encore quelque défaut de souplesse pour tout ce que Dieu voudra en elle & par elle. Mais quand toute proprieté active & passive est détruite par la résurrection consommée, alors cet état devient une transformation, ensorte que l'ame n'aperçoit & ne trouve plus vouloir d'autre volonté que celle de Dieu; Dieu devient l'ame de cette ame, elle n'a qu'à agir naturellement, & elle se trouve arré-

tée avec douleur toutes les fois qu'on lui veut faire vouloir ce que Dieu ne veut pas. Mandez-moi, si j'ai bien compris votre écrit.

2. Il me reste deux dificultés, l'une sur la désapropriation de la volonté, l'autre sur les ténèbres de la foi. Pour la désapropriation de la volonté, je ne la puis croire entiérement parfaite au moment de la mort mystique. Voici mes raisons. L'ame a encore besoin d'être purifiée dans sa résurrection, or est-il que purifier, c'est ôter quelque impureté, l'ame n'a rien d'impur que la proprieté volontaire, je dis la proprieté volontaire, car il n'y a plus de vraie proprieté, où il n'y a plus d'aucune volonté propre. Il faut donc qu'il reste après ce qu'on apelle la mort, quelque reste de la volonté propre qui souille encore un peu l'ame & qui a besoin d'être purifié; c'est ce que vous nommez rouille, mais c'est une comparaison qui quoique bonne, ne montre pas exactement la nature de cette impureté. L'ame étant un pur esprit n'a point de rouille, mais elle a un reste d'attachement à elle-même que nous

apellons proprieté & qui la ternit comme la rouille ternit les corps. Je ne puis rien comprendre d'impur dans l'ame, que ce qui est volontaire, & de proprieté. Je conclus donc qu'aussitôt que l'ame sort d'elle-même elle entre immédiatement en Dieu, je dis bien d'avantage, car je soutiens qu'elle ne peut sortir d'elle qu'autant qu'elle entre dans Dieu, & qu'elle n'acheve de sortir d'elle que quand elle acheve de se perdre en Dieu, quoique l'ouvrage de la grace paroisse toujours commencer par le dépouillement & par la privation, & que la possession ne vienne qu'en suite, il est pourtant vrai dans le fond, qu'on ne se vuide de soi qu'à mesure qu'on se remplit de Dieu; ce n'est pas le vuide de l'ame qui attire la plénitude de Dieu, car comment se vuideroit-elle seule, si Dieu même n'y étoit pas pour la vuider? mais c'est la plénitude de Dieu qui entrant se fait faire place à la plénitude; ainsi le cœur n'est jamais un instant vuide; Dieu se l'ouvre lui-même en poussant au dehors l'amour propre qui remplissoit l'espace. Etre en Dieu, c'est être en-

tiérement désaproprié de sa volonté & ne vouloir plus que par le mouvement purement divin ; c'est ce qui n'arrive à l'ame que par l'anéantissement, transformation & résurrection consommée.

3. Ma seconde dificulté est sur les ténèbres de la foi. La foi ne consiste point à ne rien voir du tout, il y auroit de l'impieté à le croire, car il faut bien se garder de confondre la foi avec le mouvement aveugle des fantasques ou faux inspirés. L'obéissance de la foi est raisonnable selon St. Paul, & comme St. Augustin, rien n'est si raisonnable que le sacrifice que nous faisons à Dieu de notre raison. La foi est obscure parce qu'elle nous fait soumettre par son autorité à croire & à faire les choses qui vont au-delà de toutes nos lumieres naturelles : mais d'un autre côté elle est très claire puisqu'elle n'exige le sacrifice de notre raison qu'en faveur d'une autorité toute divine, qu'elle nous montre clairement, qui est au dessus de notre raison même. Je ne crois pas l'Evangile parce qu'il est obscur, au contraire, je surmonte

son obscurité, qui est une raison pour ne pas croire, à cause de *l'évidence des miracles* & des *prophéties*, qui me rendent clair ce qui est obscur dans les mystéres ; comprendre autrement la foi, c'est manifestement la renverser. Il faut donc que la foi, pour être vraie & pure foi soit tout ensemble obscure & lumineuse par l'évidence de l'autorité divine que nous proposent ces mystéres. Ne croire que ce que la raison comprend, ce n'est pas foi, c'est Philosophie, croire sans comprendre ni ce qu'on croit, ni pourquoi on croit, ni si c'est Dieu (*a*) qu'on croit, ce n'est plus ni raison ni foi, c'est fanatisme, c'est enthousiasme extravagant. Voilà le principe fondamental non seulement de la foi, mais encore de toutes les démarches de la pure foi. En quoi consiste donc cette conduite de la pure foi, qui va toujours par le non voir, comme disent le B. JEAN DE LA CROIX & les autres ? Le voici : c'est que l'ame voyant clairement la vérité de l'Evangile & étant certaine

(*a*) Ou si c'est Dieu qui fait qu'on croit.

que Dieu parle aux hommes, elle se laisse aller sans mesure & sans réflexion à l'impression de ces vérités; sa conduite est toute ensemble raisonnable & obscure, raisonnable puisque la voye de la pure foi où elle marche, & qui n'est autre que la pure perfection de l'Evangile lui est certifiée par l'autorité de l'Evangile, & par tous les principes de la Ste. Théologie. Je dis ceci parce qu'il est certain, que les ames intérieures doivent toujours soumettre, autant qu'ils sont libres, tous leurs attraits & toutes leurs expériences aux décisions de l'Eglise, leur Mere, qui est selon la promesse de Jésus-Christ dans l'Evangile, plus assistée du St. Esprit pour décider sur la doctrine que tous les Saints les plus éclairés ensemble ne le feroient avec toutes leurs expériences intérieures: aussi les ames les plus intérieures & les plus éprouvées dans la nuit de la foi, ne cessent jamais d'avoir une entiere (*a*) certitude de leur voie qui se réduit à la regle de la foi décidée par l'Eglise, & à la

(*a*) Ou entiere.

simplicité de ses enfans pleins de soumission. Cette conduite est en même tems obscure, parce que les choses proposées sont aussi incompréhensibles que l'autorité qui les propose est certaine, aussi tout se réduit à la définition que St. Paul donne de la foi; c'est une conviction des choses qui ne paroissent pas. Voilà la certitude de l'autorité des choses qui ne paroissent pas; voilà l'obscurité des mystères. Si je suis sûr d'un guide, je m'abandonne à lui dans un chemin que je ne connois pas, le chemin m'est obscur, le guide m'est clair; le chemin de la foi est ténébreux & impénétrable, mais Dieu qui est le guide nous le rend clair par son autorité; c'est pourquoi St. Paul dit; *je sais à qui je me confie* (*a*). Vous même dans l'état de la foi dénuée dites tous les jours; je ne puis résister à Dieu: vous savez donc que c'est Dieu qui vous mene, quoique vous ne sachiez pas où est-ce qu'il vous menera. Il n'y a donc jamais de foi, qui n'ait éfectivement sa certitude, mais c'est

(*a*) 2. Tim. 1. vs. 12.

une certitude sur laquelle on ne peut pas toujours réfléchir. Dans le tems de la tentation la certitude demeure, mais on ne sauroit en faire usage pour se calmer. Elle demeure si bien, qu'on ne voudroit pas pour un bonheur éternel sortir un moment de cet état, tant il est vrai, que la conviction qui fait la foi, quoiqu'envelopée demeure toujours inaltérable : mais comme je l'ai dit, Dieu ne permet pas alors qu'on puisse réfléchir expressément sur elle, pour se rendre témoignage à soi-même, qu'on la possede; ce retour seroit une proprieté qui empêcheroit l'ame de se déprendre d'elle-même. Remarquez encore la certitude de la voie ou la certitude de son propre salut. Il n'est pas nécessaire qu'on ait toujours la certitude de son salut; au contraire, l'état de cette vie demande qu'on en soit privé, & l'état des ames que Dieu veut perfectionner demande que dans ce doute elles fassent sans reserve un sacrifice d'abandon sur leur éternité. Il est donc vrai qu'il vient un tems où Dieu se cache, où l'on ne sait si on l'aime, ou si on en est aimé. On

sait bien certainement en général que la voie est de Dieu, mais on ne sait pas si on la suit. Je comprends que Dieu pousse quelquefois jusqu'à certaines extrêmités, où l'on ne voit plus aucunes traces du chemin, & où il faudra, quoiqu'on fasse, hazarder son éternité; mais alors ce n'est pas l'indifférence de tomber dans l'illusion ou de n'y tomber pas, qui mene librement dans cet état de doute & de hazard, au contraire on y est poussé violemment & involontairement par une puissance supérieure, qui ne laisse aucun relâche, alors quoiqu'on fasse & quelque parti qu'on prenne, on croit tout hazarder, on croira même que tout est perdu; mais remarquez qu'alors quoiqu'on fasse, ce n'est pas l'ame qui quite sa lumiere, c'est la lumiere qui la quite tout à coup malgré elle, encore même (que) la lumiere pure & véritable ne quite jamais, car comme nous le disions, si on lui proposoit, ce qui seroit véritablement mal, sa conviction intérieure se réveilleroit; elle diroit : j'aime mieux mourir, que de résister à Dieu, & de violer la loi. Dieu donc

prend plaisir à l'embarasser pour la réduire à lui sacrifier son éternité toute entiere. Mais dans cette agonie elle tient toujours par le fond de la volonté à tout ce qui lui paroit le plus droit selon Dieu. Si elle ne peut plus suivre Dieu clairement à la piste, elle va du moins à tatons le plus près qu'elle peut de lui. Il y en a là assez pour trouver la certitude de la conscience dans cette droiture d'intention, pendant que d'un autre côté cette ame, faute de pouvoir refléchir sur sa droiture d'intention & sur sa conviction certaine, ne laisse pas de se croire aussi perdue pour l'éternité que si elle avoit abandonné toute droiture & toute regle de conscience. Mais en cet état même tout ténébreux qu'il est, il y a une lumiere simple, & sans retour de l'ame sur elle, qui est plus pure, plus lumineuse, plus certifiante & plus chere à l'ame que toutes les consolations & toutes les certitudes sensibles des autres états. Ce qui paroit par son horreur pour d'autres choses vraiement mauvaises; d'où je conclus que l'état de la pure foi, n'exclud jamais la raison, il ex-

clud bien la raison de proprieté; c'est-à-dire, cette sagesse, par laquelle on est sage à soi-même, comme dit l'écriture, il exclud cette sagesse intéressée qui veut toujours s'assurer pour soi & se répondre à soi-même de son assurance pour en jouïr avec une pleine proprieté; mais il n'exclud jamais cette raison simple & sans réflexion sur elle-même, qui tend toujours à ce qu'elle aperçoit de plus droit. Ce n'est pas qu'elle y tende par des raisonnemens multipliés & refléchis, encore une fois tout cela n'est pas la raison mais l'imperfection de la raison même. Il s'ensuit de ces principes que la plus pure foi sans raisonnement est non seulement raisonnable, comme St. Paul nous l'assure, mais encore que c'est le comble de la raison parfaite. Dieu mettant dans les sens extérieurs & même intérieurs une violente tentation, qui semble rendre présentes & agréables les morts les plus horribles, en même tems l'ame par sa simplicité & par la conduite de Dieu qui la veut cacher à elle-même, ne pouvant refléchir sur son propre état pour apercevoir sa droiture & sa cer-

titude de confcience, elle marche avec une lumiere très pure, fans pouvoir fe dire à elle-même, que c'eft une lumiere. Ainfi elle a toute la clarté & toute la certitude qu'il faut pour une confcience droite & tout ce qu'elle fait eft la plus pure raifon; elle ne manque que de clarté refléchie, que la nature voudroit avoir pour s'apuier fur fa propre vertu par un mouvement de proprieté. Ce 11. Aout 1689 (*a*).

LETTRE XLII.

Félicitation fur fon avancement à la Cour. Vues de Dieu fur lui.

J'Ai eu toute la joye dont je fuis capable de la juftice que Sa Majefté vous a rendue, mais je n'en ai été nullement furprife. J'étois fi certaine que cette charge vous étoit refervée, que je n'en pouvois douter. La derniere fois que j'eus mouvement

(*a*) La réponfe à cette lettre eft la 83me du troifieme Volume. Voyez encore la 93me du même Volume.

d'aller à votre Meffe, il me fembla que je ne pourrois le faire dans la fuite que dificilement. Je penfois que c'étoit peut-être à caufe de ma fille qui me feroit changer de demeure. Ce qui me fût imprimé dans le cœur m'eft encore confirmé. *Qu'il foit petit & fimple où le déguifement régne, & il vivra d'une vie que je lui puiffe feul communiquer.* Je comprends pourquoi Dieu me preffoit fi fort pour vous. Je fuis toujours plus certaine que vous fervirez doublement à Mr. B. Ne vous étonnez pas des dégoûts & des impuiffances éloignées, vous aurez dans le mouvement préfent tout ce qui vous fera néceffaire, malgré votre mort pour remplir vos devoirs. L'impuiffance & les dégouts pourront fouvent préceder l'action; mais vous aurez un fecours actuel dans le moment de la chofe, & Dieu ne vous manquera jamais pour vous faire remplir la place où il vous met, & à laquelle vous n'avez point contribué. Moins il y aura de vous-même dans l'exercice de votre emploi, plus il y aura de Dieu. Vos talens naturels ne vous feront utiles dans cet emploi,

qu'autant que votre ame ſera docile aux mouvemens de la grace. Croyez-moi, *l'éducation d'un Prince que Dieu veut ſanctifier* (*a*), car je ſuis *certaine qu'il en fera un Saint*, ſe doit faire avec une entiere dépendance aux *mouvemens* de l'Eſprit ſanctificateur. C'eſt *pourquoi Dieu ſe ſert de gens capables de diſcerner ce mouvement.* Vous aurez plus en ce point en mourant à vous, qu'en toute autre maniere, & quoique dans *l'extrême jeuneſſe* vous ne voiez pas encore tout le fruit que vous pourriez prétendre, ſoyez perſuadé que ce ſera un *fruit exquis en ſa ſaiſon*, & cela je n'en doute pas; il *redreſſera ce qui eſt preſque détruit & déja ſur le penchant d'une ruine totale* par le vrai eſprit de la foi. Cela eſt certain, Dieu a des deſſeins ſur ce Prince d'une miſéricorde ſinguliere (*b*). Quoique je ne puiſſe peut-

(*a*) Le Prince eſt le Duc de Bourgogne, Pere de Louis XV. dont Mr. de Fenelon avoit été nommé Précepteur.

(*b*) Il n'eſt pas douteux que Fenelon ne fut deſtiné à être inſtrument d'élite à la Cour de Louis XIV. Me. de Maintenon, qui devoit y concourir, piquée de ce qu'il n'avoit pas ſervi ſes vues ambitieuſes d'être déclarée Reine, ſe

être plus vous écrire que rarement, ſoyez perſuadé que mon cœur ſera toujours le même pour vous. Il ſera inceſſamment comme une *lampe allumée qui ſe conſumera devant le Seigneur pour votre ame*; qui m'eſt *plus chere qu'aucune qui ſoit ſur la terre. L'éternité découvrira* ce que le Seigneur a fait. Je vois déja une partie accomplie de ce que Notre Seigneur m'a fait connoitre & quand le reſte arrivera, je vous dirai: *Nunc dimittis.* Je vous aſſure en Dieu même que vous n'êtes pas là ſeulement pour le petit Prince, *mais pour le plus grand Prince du monde.* Un peu de patience vous *découvrira bien des choſes.* Plus vous ſerez foible en vous, plus vous ſerez fort en Dieu, c'eſt en lui que je vous ſuis tout ce qu'il a fait. Je vous ſupplie que votre cœur me correſponde de loin. Je ſuis fort appliquée à Dieu pour vous ce matin.

livra avec plaiſir à une cabale, qui avoit mis adroitement dans ſes intérêts ſon Directeur Mr. Godet des Marais Evêque de Chartres, & devint ainſi perſécutrice d'une voye qu'elle avoit goûtée & introduite à St. Cyr: tant ſont terribles les jugemens d'un Dieu qui livre à l'aveuglement un cœur qui l'oublie.

J'ai dit, que je ne ſuis qu'un enfant, je ne ſais point parler. *Ne dis point, je ſuis un enfant, car tu iras par tout où je t'enverrai, & tu diras tout ce que je te commanderai.* Voilà ce que l'on m'a *imprimé pour vous*, y ajoutant : J'ai mis *ma parole en ta bouche.* Pour moi, l'on m'aſſure, que *l'on ne m'a établie qu'afin que j'arrache, détruiſe, perde & diſſipe, & qu'enſuite j'édiſie* (a). Ce 18. Aout 1689.

LETTRE XLIII.

Union intime avec Fenelon. Sa vocation à aider des perſonnes entrées avant lui.

VOus fûtes hier chez M. D. C. avez-vous pris un jour afin que je vous voie avant votre départ, & puis-je me promettre cette ſatisfaction? J'ai cent choſes à vous dire que je ne puis dire qu'à vous, & des meſures à prendre ſans leſquelles je ne pourrois avoir de repos ni ſuivre le deſſein de Dieu ſur moi. Accordez-moi cette grace & joignez-y celle de demander vous-même, que je puiſſe vous parler ſeule. Je vous aſſure que cela me paroit néceſſaire; Dieu ſeul ſait au point qu'il me fait être à vous, & combien votre ame m'eſt chere; il n'y en a aucune ſur la terre, pour laquelle Notre Seigneur me donne autant d'union & d'aplication en lui. Je vous aſſure qu'outre la fatigue extérieure jointe aux petits chagrins, l'atrait que j'ai & l'aplication continuelle où Dieu me mettoit pour vous, m'avoit ſi fort abattue que je ne pouvois preſque parler : un oui ou un non pour réponſe s'il vous plait. Si M. D. B. vous parle ne faites aucune dificulté de l'aider pour l'intérieur, car Dieu le veut : *il ne faut pas regarder le tems qu'il y a qu'il a commencé avant vous.* Dieu eſt le Maitre de ſes dons, & votre *grace eſt ſupérieure* à la ſienne, faites le donc ſans retour ſur vous-même, car aſſurément *vous devez lui aider.* Ce n'eſt pas que je croie qu'il ſortira dificilement de l'arrangement intérieur, cependant il

(a) Jerem. 1. 7. 10.

vous faut lui aider ; il *ſe dévelope chaque jour de mon eſprit bien des choſes*, que Notre Seigneur m'avoit fait connoitre il y a *bien des années*, & je vois à préſent *leur vraie ſignification* ; je prie Dieu qu'il vous ſoit toujours toutes choſes.

LETTRE XLIV.

A l'Auteur.

A peine, Madame, ai-je le loiſir de reſpirer, tant je ſuis preſſé & embarraſſé ; mais au milieu de cet embarras je me *trouve dans une paix & dans une union avec vous*, qui n'a jamais été plus grande. Je n'ai gueres le tems ni même le calme du ſens qui eſt néceſſaire pour faire ce qu'on apelle oraiſon ; mais il me ſemble que je le ſuis ſouvent ſans le ſavoir. Ce que je vois ne me touche point, & j'oſe me rendre ce témoignage que mon cœur ne tient qu'à Dieu ; il me mettra à toutes les épreuves qu'il voudra, & je ne ſais que m'abandonner.

Votre lettre m'a fait un grand plaiſir pour apaiſer mes ſens émûs, & pour me rapeller au recueillement. Dieu ſoit béni de tout pour lui ſeul ; je vous ſuis dévoué en lui avec une reconnoiſſance infinie. A toutes ces choſes que *vous m'annoncez*, je ſens cette *réponſe fixe* au fond de mon cœur : *Fiat mihi ſecundum verbum tuum.* Il me ſemble que Dieu veut me porter comme un petit enfant, & que je ne pourrois pas faire un pas de moi-même ſans tomber, pourvû qu'il faſſe ſa volonté en moi & par moi, quoiqu'il arrive tout ſera bon. Je meurs d'envie de vous voir, je devrois parler plus civilement, mais je ne puis le faire avec vous. Voici le billet que je vous avois écrit. Je ne trouvai point hier M. D. C. mais je lui ai mandé, que je la priois de convenir avec vous d'un jour, où elle ſeroit ſeule, & que je quiterois toute autre afaire pour celle-là. Ne ſoiez donc en peine de rien. J'aurai mes conſultations à vous faire. Croiez moi, M., que je ſuis à vous en Notre Seigneur au-delà de tout. Ce 21. Aout 1689.

SUPLEMENT

à la Lettre 145. *du* 3e. *Volume.*

Diverſité des unions ſous l'image d'une Roue en rapport avec d'autres. Hierarchies & leurs raports. Conſeils de Dieu inconnus quant à leur accompliſſement. Infidélité à l'apel n'en détruit point la certitude. Les uns reviennent, les autres non.

JE ne vous dis pas combien je ſuis à vous, car Dieu ſeul le ſait. J'ai connu que Dieu avoit bien d'autres deſſeins ſur l'Epoux (*a*) que ſur l'Epouſe, quoiqu'elle fût bonne. J'entens Mr. de B. Aſſurément il ira loin, mais il ſera humilié intérieurement & d'une maniere cachée, mais il ſera conſervé extérieurement à cauſe du deſſein du Seigneur ſur lui & ſur vous. Votre union eſt néceſſaire, & elle eſt tellement d'ordre de Dieu,

(*a*) L'Epouſe du Duc de Beauvilliers qui étoit fille de Mr. Colbert. Ce Duc de Beauvilliers étoit Gouverneur du Duc de Bourgogne.

que c'eſt comme une roue dont vous êtes le premier mouvement. Dieu le veut, mais il ſe ſert pour cela d'un vil pivot. Vous m'entendez. C'eſt une enchainure, qui fait comme *une famille.* Les autres quoique fort amis n'en ſont pas. Ils en compoſent une autre, qui a le même raport & mouvement. Si je pouvois vous exprimer cela comme je le conçois, & que toutes les familles différentes ont un raport en Dieu même, mais que leurs perfections ne ſont point attachées les unes aux autres, comme ceux de la premiere famille, enſorte *que ſi la premiere roue ſe déregle*, elle arrête, quoiqu'elle n'arrête pas les autres, qui ne ſont point enchainées avec elles : je ne ſais ſi ſous ces énigmes vous m'entendez. Je crois que Notre Seigneur fera que vous me concevrez. Demeurons-donc dans la place où Dieu nous a mis; ſi je pouvois vous exprimer cette admirable *hierarchie*, & cette dépendance toute divine, combien l'union des uns avec les autres ne fait pas une *hierarchie*, mais bien un corps hierarchique, compoſé de pluſieurs, mais quoiqu'il

y ait union, il n'y a pas ſubordination, ni cet écoulement de grace dont je parle, car je vous aſſure, qu'il en eſt ſur la terre comme des eſprits bienheureux, entre les ames qui ſont eſprits (*a*). Le reſte des Chrétiens ſont des corps morts, ou des corps morts animés par des machines, qui paroiſſent vivans quoiqu'ils ne le ſoient pas, puiſqu'ils n'ont pas cette vie divine & intérieure, cette vie dont Dieu eſt le principe, & dont il l'eſt plus véritablement, que la créature y a moins de part. Ce ſera en Dieu que vous découvrirez que tout cela eſt vrai, & quoique cela vous paroiſſe hors de faiſon il ne l'eſt pas, & a ſon utilité véritablement; puiſque le Seigneur vous le fait dire. Je ſerai Dimanche à la même heure que je fûs Mecredi où vous ſavez. *Pour le tems que les choſes arriveront*, il m'a été imprimé ces paroles: *Ce n'eſt pas à vous à connoitre les tems & les momens*, que le *Pere a mis dans ſa puiſſance*...

(*a*) Les ames qui ſont comme les bienheureux dans le ciel, ſont des eſprits conſommés, ou en eſprit pour y parvenir.

ſance... Je me ſens preſſée de vous dire qu'il eſt *de conſéquence* de ſavoir qu'il y a des *ames* que Dieu *choiſit d'abord*, & ſur leſquels il *a des deſſeins*, mais elles s'égarent & quitent par leurs fautes (*a*) la voie du Seigneur. Cela n'empèche pas *que leur apel & leur grace n'aient été véritables*, comme il eſt vrai de Judas à l'Apoſtolat & de *Salomon*. Il y a *deux ſortes* de ces perſonnes; les unes déchoient véritablement & ne reviennent plus; les autres au contraire ne ſont que *s'égarer & reviennent*. Jéſus-Chriſt *ne s'étoit* pas trompé en cet *Apôtre*, ni *Dieu en Salomon*: mais ce ſont *des promeſſes conditionelles* comme celles qui furent données au peuple Juif. Son égarement *n'empêchoit* pas, qu'il *n'eut été choiſi de Dieu*. Dieu le puniſſoit mais après un long châtiment il retournoit en ſa grace. Je vous aſſure que M. J. re-

(*a*) Ce paſſage eſt bien remarquable & fait voir que l'apel de Me. de Maintenon étoit véritable, mais qu'elle n'y a pas répondu, étant même devenue une perſécutrice amere de M. Guyon & de Mr. de Fenelon, & que telle choſe lui eſt arrivée par ſa faute, à cauſe de ſon orgueil, & de ſon envie de dominer.

tournera au Seigneur, & que malgré ſon égarement, qui ſera très long, il eſt un vaſe choiſi : c'eſt pourquoi je vous prie de ne lui point nuire ; je le ferai ſortir ſi je peux, ſi je ne le puis, il faudra prendre la voie de ſes ſupérieurs. J'ai été plus certifiée encore que vous ſerviriez à N. ; & que c'eſt vous qui avez pris pour cela la place de ... lorſqu'il me fût *arraché* & cette penſée m'eſt imprimée, ſon *Epiſcopat ſera donné* à un autre... Lorſque l'on *m'interroge ſur les choſes* que j'ai dites ou écrites, je reſte interdite, & il ne me reſte aucune idée, à moins que Notre Seigneur ne me le rapelle. Mais il permet ſouvent qu'on me parle des choſes ſur leſquelles il ne m'a donné nulles lumieres, parce qu'il a deſſein de m'éclairer après là-deſſus. Je vous dis tout ſimplement ce qui me vient dans l'eſprit. Mr. l'Abbé de L. (*a*) a beſoin de vous, & il méneroit une vie pleine de viciſſitudes, s'il ne vous avoit point ; Dieu vous l'a donné, ayez en ſoin : il l'aime quoiqu'il n'ait

(*a*) Aparemment l'Abbé de Langeron.

pas deſſein de le conduire juſqu'à la conſommation ; il y a pluſieurs demeures dans la maiſon du Seigneur. Depuis ma lettre écrite juſqu'ici j'ai une certitude que N. *vous étoit donnée.* Il faut de la patience car les choſes ne s'accompliſſent pas d'abord : mais Dieu le fait attendre & ſouvent bien acheter. J'ai tiré tout à coup le 14me Chapitre du 4me Livre d'Eſdras, & j'en ai été pénétrée du commencement. Je n'ai pas lû la fin. Liſez ſi vous en avez le tems les cinq premiers verſets.

LETTRE XLVI.

A L'AUTEUR.

Humiliation dans les fautes. Donner cours à la grace.

1. J'Ai reſſenti, Madame, tout ce que je dois ſur la bleſſure de Mr. votre fils. On aſſure qu'elle n'eſt pas dangereuſe. Vous n'aurez de moi aucun compliment là-deſſus. Il me

fufit d'être fur elle & furtout ce qui vous touche comme je dois être. J'ai apris que le mariage eſt fait enfin. Dieu veuille le bénir, & faire ſa volonté en eux.

2. Je n'ai aucun travail aperçu. Je fais beaucoup de fautes extérieures. Il y en a même plufieurs qui vont au dedans & qui marquent, qu'il échape de petites faillies à la volonté; mais je ne veux pourtant que ce que vous favez. Et quoique mes fautes me caufent une humiliation cuifante, je veux non feulement porter cette humiliation, mais encore fans exception toutes les fuites les plus terribles que Dieu veut y attacher. Ce que je vois, quoique nouveau & flateur pour moi, ne m'entre point au cœur, & je ne puis m'empècher de me rendre ce témoignage, que ce n'eſt pas là ce que j'aime. Dieu fait où il met mon amour, & c'eſt à lui à le garder. Je ne m'embarraffe point de certaines fautes de prudence que j'aperçois après qu'elles font faites vers les perfonnes avec qui il femble qu'il faudroit le moins en faire, mais il me femble que la terre ne peut me

manquer, & que Dieu me mene à fon but, autant par mes fautes que par tout le refte. Vous m'avez promis de m'envoyer quelque chofe de votre façon fur mon nouvel état, j'efpére que vous aurez cette bonté. Je voudrois bien auffi que vous me fiffiez entendre en deux mots comment va le nouveau ménage. Les petits nuages font-ils diffipés? Quelle joie aurai-je de vous favoir en profonde paix, & quand M. D. C. viendra à Verfailles, je lui donnerai ma petite caffette où font toutes mes lettres pour les faire tranfcrire. Je fuis de plus en plus unie à vous, Madame, en Notre Seigneur, & j'aimerois mieux mille fois être anéanti que de retarder un feul inftant le cours des graces par le canal que Dieu a choifi. Si Dieu vous donne quelque mouvement de prier... & pour... faites-le, & je vous recommande auffi... qui eſt fort bleffé. Ce 31. Aout 1689.

LETTRE XLVII.

REPONSE.

Peines & succès de Fenelon dans son Ministere. Petitesse où il étoit apellé. Fidélité à suivre les mouvemens de la grace. Passiveté dans les fautes sans se reprendre. Son union intime avec Fenelon.

1. J'Ai toujours bien de la joie, lorsque je reçois de vos lettres, mais je ne sais pourquoi j'en ai eu d'avantage cette fois ici. Mon cœur me rend témoignage que vous allez comme Dieu veut & c'est tout. Je vous trouve souvent si présent que j'en suis surprise, aussi bien que du soin que Dieu prend de me réveiller sur votre compte. Il y a longtems que je prie pour le R. & je le ferai pour le p. P. lorsque Dieu m'y apliquera (*a*). J'ai toujours dans l'esprit que les choses seront comme je vous

(*a*) Ou apellera.

les ai marquées, mais il y aura de la peine pour vous. Il vous en coutera; vous avez souvent peu d'espérance & les choses vous paroitront fort éloignées. Dieu veut de vous une fidélité inviolable pour vous laisser, ainsi que je vous l'ai mandé, à ses mouvemens. Ce sera lui qui réussira & non pas vous.

2. Moins il y aura de vous, plus il y aura de lui: j'aime mieux que vous fassiez des fautes en vous abandonnant à lui que les plus grandes choses du monde en vous conduisant par vous-même. Vous verrez que Dieu convertira même vos fautes en bien & c'est le secret de la sagesse toujours adorable, que de faire que ce qui est entre nos mains un instrument de mort, devienne une source de vie entre les siennes. Je suis toujours plus certaine, que Dieu veut que vous serviez M. & Me. D. B. & ceux que j'ai vû à St. Quentin, & surtout Mr. de B. les choses tourneront de maniere que vous découvrirez un jour les desseins de Dieu en cela: vous ne sauriez être trop petit. Je crois que vous ne devez pas

faire trop d'attention ſur vos fautes ; mais les ſoufrir. Dieu vous ſoutiendra d'une main inviſible lorſqu'il paroitra qu'il vous laiſſe tomber.

3. Je ſuis ſi certaine de ſon ſoin ſur vous, que je n'en puis douter. Il ne veut de vous rien autre choſe, ſinon que vous ſoyez bien petit, très dépendant de lui, & que vous le ſuiviez inviolablement quoiqu'il en coute, par les routes intérieures & les mouvemens qu'il inſpire lui-même. La fidélité à ſuivre ceux qui ſont fort aperçus vous éclairera & vous ſtilera pour ceux que leur extrême délicateſſe rend preſqu'imperceptibles. Vous reſſentirez encore du tems la peine de l'humiliation que cauſent les fautes ſurtout dans le poſte où vous êtes. Mais acoutumez-vous d'y être immobile, & de ne point mettre la main à l'Arche comme Uſa, quand même vous la verriez chanceler : car quoique ce fut une bonne œuvre pour un autre, elle ne vaut rien pour vous que Dieu veut entiérement paſſif. Cela fait beaucoup mourir. Cependant quelques fautes dans leſquelles vous puiſſiez être tombé, il ne

faut par aucune activité auprès de Dieu vous remettre bien avec lui ni avec les créatures, à moins que la charité du prochain n'y fut intéreſſée ; mais ſouvenez-vous de laiſſer tomber tous les mouvemens de la nature, qui ſous les prétextes les plus juſtes du monde veut toujours racommoder ce qui eſt gâté. Plus l'on eſt actif, plus il faut agir activement, mais plus l'on devient ſimple, plus il faut remédier à ſes maux ſimplement ; mais lors qu'on eſt paſſif, il faut reſter comme mort, ſans la moindre action quoique l'on ſe ſente piqueer. Ceci eſt très dificile pour la pratique, demande beaucoup de mort & de fidélité, mais c'eſt auſſi d'une grande pureté, & la ſeule pureté en peut découvrir l'extrême pureté & la profondeur de la mort. Votre cœur eſt trop à Dieu pour ſe laiſſer gagner au plaiſir de l'élévation. Il ſe laiſſeroit plûtôt pénétrer de la douleur que de la joie ; vous pouvez l'éprouver par vos fautes qui entrent plus que les avantages. Cependant je vous aſſure que ceux-ci ſeront pouſſés à cauſe des deſſeins de Dieu ſur vous, qui veut que

vous soiez une lampe ardente & luisante jusqu'à ce qu'il l'éteigne lui-même, pour la rallumer de nouveau d'un feu qui ne s'éteindra jamais.

4. Je ne réponds rien sur le mariage, M. D. C. vous aura tout dit. Tout ce que je vous puis dire, tant que la fille a été à moi, j'ai dit & fait ce que j'ai cru devoir. Dès que par son mariage elle a été à un autre, je me suis sentie dépouillée de tout ce qui la regardoit, pour l'extérieur sans qu'il me soit possible d'y prendre aucune part. Je ne sais si vous me comprenez.

5. Je vous assure que l'on ne peut être plus unie à vous que je le suis. Dieu qui le fait, le continue & l'augmente même avec bien de la douleur. Il n'y a personne à qui Notre Seigneur me tienne comme pour vous. Vous êtes selon ses desseins. Je vois souvent avec une complaisance infinie l'amour qu'il vous porte, & comme il vous a choisi entre tant d'autres pour être l'objet de ses complaisances. Il a fait & fera en vous de grandes choses, mais il ne regarde en vous que votre petitesse & votre docilité à

le suivre, quoiqu'il en puisse couter. Ce sera dans les autres, la violence qu'ils se feront, qui ravira le ciel; mais en vous la petitesse & la docilité, la foiblesse même ravira le cœur de Dieu. Si je pouvois vous exprimer, comme il fait goûter à mon cœur qu'il est content de vous. Cela se fait comme un Epoux, qui montre à son Epouse les tendresses qu'il a pour un de leurs enfans, & pourquoi il le préfére à tant d'autres. Il faut pour concevoir ce que je dis en faire l'épreuve. Il y a une personne dans le monde, à laquelle je ne pense qu'avec horreur & éloignement, & j'éprouve au dedans qu'il déplait autant à l'Epoux que vous lui êtes agréable, non par aucune qualité qui soit en vous, mais parce qu'il vous a choisi, qu'il vous a aimé le premier, & qu'il vous a donné un cœur droit propre à conduire un grand peuple (*a*). Je ne dis pas que je prens part à tous vos avantages: ce que je vous suis en Notre Seigneur en dit

(*a*) Le reste de cette Lettre est la 104. du 3e. Volume.

plus que je n'en puis dire & exprimer. Ce 23. Septembre 1689.

LETTRE XLVIII.

à l'Auteur.

L'incrédulité est la foiblesse même. Occupation de Fenelon.

1. J'Espére que Dieu conservera ce cher fils, qui est le fils, non pas de vos larmes, mais de votre foi. Pour les choses dont il doute, je n'en saurois être en peine; il n'y a que de mauvais Philosophes qui puissent par leurs livres, inspirer de tels doutes. Rien ne périt, rien ne s'anéantit dans la nature. Quand les touts se corrompent, les parties ne font que changer de figure, mais aucunes ne cessent d'être. Si donc les êtres, même les plus vils ne s'anéantissent jamais, comme les corps grossiers & inanimés, à plus forte raison les êtres raisonnables qui se connoissent & connoissent tout le reste, ils peuvent ces-

ser d'être liés à de certains corps, mais ils ne peuvent jamais cesser d'être. Encore une fois on ne voit point clair, quand on voit par cela. D'ailleurs l'immortalité de l'ame se trouve liée avec tout le Christianisme dont les preuves en détails sont infinies. Il faudroit un livre, non pas une lettre pour les raporter & à peine puis-je dérober un demi-quart d'heure pour vous écrire. Ce seroit peut-être les sujets de longues conversations, si Dieu, comme je l'espére, ramene Mr. votre fils en ce pays. Mais il faut qu'il compte qu'il n'y a que hardiesse & qu'ignorance chez les libertins. Ils méprisent & attaquent tout en gros, mais en détail la force de la religion bien examinée les accable. Quand il voudra en faire l'expérience, il verra les livres à la main, que l'impieté est la foiblesse même. Ils ne savent ni l'esprit de la religion ni ses preuves.

2. Pour moi je suis ici dans une agitation & même ocupation continuelle & je ne puis me mettre paisiblement devant Dieu, mais mon cœur est toujours uni à lui, & je l'y trou-

ve dans tous les momens de liberté. J'espére qu'après ce premier tems je serai plus à moi, & aux choses dont il faut se nourrir. Pour le fond, c'est toujours la même chose. Je vois bien des choses qui devroient me faire plaisir, mais Dieu les tempére, ensorte que mon cœur ne veut ni ne trouve à se reposer en rien. C'est la colombe de l'Arche, contrainte de revenir. Je bénis Dieu de tout ce qu'il vous donne. Quand nous reverrons-nous? Je ressens toutes vos douleurs & toutes vos consolations jusqu'au fond du cœur. Ce 12. Septembre 1689.

LETTRE XLIX.

Prix de la docilité aux mouvemens de la grace. Maniere de les connoitre.

1. J'Ai bien des choses à vous dire, car mon cœur est souvent plein pour vous devant le Seigneur. Je comprends toujours plus qu'il vous aime, & les desseins qu'il a sur vous

qu'il établit sur la petitesse. Mon cœur vous goûte de plus en plus, quoique de loin: & comme Dieu vous veut faire le pere d'un grand peuple, il veut jetter de profondes racines de votre édifice spirituel; il veut vous donner un cœur docile pour conduire un grand peuple. La demande que Salomon fit au Seigneur est admirable: il ne demande point un air d'autorité pour se faire craindre, mais un cœur docile. Plus votre cœur sera docile, comme un petit enfant sans raison & sans résistance, plus vous serez comme Dieu vous veut, plus vous serez propre à ce à quoi il vous destine. Le don de la véritable sagesse, c'est cette docilité du cœur. Craignez plus que la mort de refuser à Dieu quelque chose, qu'il veuille exiger de vous, ce que votre docilité ne vous laissera pas ignorer. Que le respect humain & le conseil des autres ne vous fasse jamais agir contre votre propre cœur. Ceci vous est de la derniere conséquence & pour vous le fond de toutes choses. Ne craignez pas de faire des fautes avec cette docilité de cœur. Si vous en faites, ce

sera par hésitation ; allez donc par-là avec une fidélité invariable : car le Seigneur sera avec vous ; il vous enseignera toutes choses ; il vous mettra, il mettra dans le moment dans votre bouche ce que vous avez à dire, mais suivez-le inviolablement. La fidélité sera lumineuse ; mais si vous étiez infidéle, vous vous dérouterez aisément & ce langage inconnu de presque tout le monde vous deviendroit étranger, & vous seriez tout dérangé. Allez donc par là je vous en conjure, & me croiez en ce point, car il est pour vous d'une extrême conséquence.

2. Cela ne se fait point par écouter long-tems l'inspiration, elle est prompte & soudaine, elle ne prévient point, mais dans le moment du besoin, elle ne manque jamais. Si cette maniere d'agir est pour quelqu'un, elle est singuliérement pour vous. C'est la voie des petits enfans qui n'agissent point par le raisonnement, mais qui agissent toujours simplement & de bonne foi. Quoique vous soiez froid & éteint, vous êtes fort sur certaines choses, & poussez les choses avec

vigueur, surtout lorsqu'elles sont raisonnables. C'est un éfet de votre esprit, qui étant très juste & très bon, ne s'acommode pas des choses qui lui sont contraires. Cependant l'esprit de Jésus-Christ détruira peu à peu cela, donnant la mort à ce qui est vivant & la vie à ce qui est mort. Je vous porte dans mon cœur d'une maniere aussi singuliere qu'elle est continuelle & je ne trouve personne qui me soit ce que vous m'êtes. Toute à vous en lui seul. Ce 20. Septembre 1689.

LETTRE L.

Ne pas s'arrêter à voir ses défauts. Dans l'état de perte les défauts paroissent davantage. Courage nécessaire dans ce degré pour se livrer sans reserve.

IL me seroit dificile de vous exprimer, Mr. l'union que Notre Seigneur me donne pour vous. Dieu semble serrer de plus en plus mon ame à la vôtre d'une maniere très intime

& je trouve que tous les milieux se dissipent & deviennent toujours plus délicats, & l'on me fait comprendre qu'il en est de même de votre ame à l'égard de Dieu que les moiens & entre deux se perdent chaque jour, & que ceux qui restent se subtilisent. Il vous est d'une extrême conséquence de ne vous arrêter à rien pas même à vos défauts, je dis à ceux même qui vous paroitroient volontaires & qui cependant ne le sont pas autant que vous le pourriez penser. Car il faut que vous compreniez, que plus vous irez en avant, plus il vous paroitra de volonté en de certaines fautes qui vous surprendra beaucoup. Il ne faut pas vous en étonner, cela ne vient point de la volonté, mais plûtôt de la perte de cette même volonté qui en se perdant peu à peu ne laisse découvrir dans les fautes nul rejet, nulle résistance & nulle séparation d'elle-même, parce que tout chez vous (*a*) *n'est point* par résistance qui sépare la volonté des choses, mais par une continuation de cette même

(*a*) Peut-être que les paroles du texte étoient, *ne se fait point*.

volonté. De sorte qu'il ne reste dans les fautes que la malignité de la nature qui y demeurant seule fait paroitre les choses volontaires. Ceci est d'une très profonde expérience & à moins que de l'avoir, ce qui n'arrive que tard, l'on se méprend beaucoup : car il faut savoir que la malignité de la nature est telle, que pour cacher sa malice elle se sert de la force de la volonté, ensorte qu'elle met tout en œuvre pour s'assurer elle-même d'une résistance, d'une séparation de volonté, *d'une certaine innocence* qui fait que l'on ne voit en soi nulle malignité, mais *pure foiblesse. A mesure que la volonté* se perd, la nature maligne *ne peut plus se cacher*, alors elle paroit dans toutes ses malignités & c'est alors que tout paroit volontaire sans pouvoir découvrir une bonne volonté. C'est ce qui fait beaucoup soufrir, mais il faut demeurer immobile : car la nature qui ne souhaite que de se cacher travaille au moins à mettre remede aux maux qui ont paru. Ne lui laissez pas la consolation qu'elle puisse découvrir chez vous *une action soit repentir*. Je vous

presse d'autant plus là-dessus que Notre Seigneur me fait comprendre que cela est nécessaire, & je vous conjure par lui-même d'être là dessus d'une fidélité inviolable malgré votre raison. Ceci est très dificile dans la pratique & je vous assure que rien ne fait tant mourir.

2. Notre Seigneur me donna en un songe une lumiere très claire là-dessus, cependant elle n'est rien auprès de l'impression *qu'il me donne* à présent & je vous assure que votre ame est tellement une même chose avec la mienne: car pour la mienne elle est disparue quant à moi, & je ne la découvre plus que par l'étroite union où Dieu la met avec la vôtre. O! quand viendra le tems, que la vôtre étant entiérement perdue en Dieu & réduite dans l'unité de ce principe, elle ne découvrira plus que lui. Mais croiez Mr. qu'il faut beaucoup de courage sans courage pour se livrer *à pur & à plein & encore plus pour s'oublier & s'envisager dans sa laideur*. Ceci paroit hors de saison, étant si éloigné ce semble de faire des fautes. Mais cependant il est essen-

tiel & je vous en assure, sans quoi vous resterez, flottant & souvent embarrassé & entortillé en vous-même dans un tems où vous seriez encore plus avancé que vous n'êtes. Allez donc tête baissée, malgré la crainte & l'envie de remédier à vos maux, même d'une maniere très simple. Je vous assure que Dieu le veut & que tout son sang vous servira de piscine, si vous en usez de la sorte. J'ai songé il y a deux jours que vous croyez avoir à une jambe une profonde plaie. Vous y aviez fait mettre un apareil, & chacun convenoit que vous y aviez bien du mal. Je vous priois de me laisser lever l'apareil, & je vous assurois qu'il n'y avoit que très peu de mal. Vous me fites assez de résistance, cependant vous y consentites. Quand je l'eus levé, il ne s'y trouva aucune plaie, mais bien un peu d'enflure causée par le remède. Vous restâtes fort surpris & me promites de me croire une autre fois. J'en ai eu une claire intelligence; je vous suis fort obligée de ce que vous m'écrirez pour mon fils. Je crois que son heure n'est pas encore tout-à-fait

venue. Il n'eſt rien de plus fort que le renouvellement d'union & d'atrait que j'ai eu pour vous depuis deux jours. Ce 25. Septembre 1689.

LETTRE LI.

à l'Auteur.

Séchereſſe acompagnée de largeur. Effet des ocupations extérieures.

DEpuis que je ſuis ici, je me trouve dans une ſécherеſſe & néanmoins dans une largeur très grande. Rien ne m'embarraſſe, ni les dificultés qui ſemblent devoir me ſurmonter dans le moment même, ni mes fautes, ni ce que les autres en peuvent penſer. Pour mes fautes elles me ſont aſſez ſouvent encore fort cuiſantes, mais je me trouve dans un certain calme au fond de ma volonté qui fait que je paſſe légérement par deſſus la douleur involontaire qu'elles me cauſent. Toutes ces choſes ſe paſſent ſi naturellement & avec

ſi peu de recueillement que je ſuis quelquefois tenté de croire que cette facilité vient de tiédeur, de diſſipation & d'indiférence pour les choſes ſpirituelles. Ce qui pourroit fortifier cette penſée, c'eſt la légéreté de mon eſprit, qui ſe promene ſans ceſſe, & qui eſt moins arrêté que jamais dans l'oraiſon : cependant je ne puis m'empêcher de me rendre ce témoignage ſans pouvoir dire ſurquoi je le fonde, que je n'ai point été juſqu'ici à Dieu d'une maniere auſſi ſimple, auſſi totale, auſſi profonde, auſſi continuelle & auſſi unie que maintenant. Les choſes qui m'arrivent ici me chatouillent quelquefois un peu, & quelquefois il m'arrive de laiſſer échaper quelque parole qui m'avertit de ce chatouillement : mais mon cœur ne ſe repoſe jamais volontairement, ce me ſemble, un moment ſur aucune de ces choſes, qui peuvent flater la nature, enſorte qu'il n'y a rien ici ſur quoi Dieu me laiſſe apuier pour délaiſſer l'amour propre. Je vis ici très ſéchement pour la nature & pour la grace ; pour la grace, car je n'ai ni goût ni conſolation aperçue ; pour la

nature, parce que je vois assez de gens, sans être libre ni en repos pour épancher mon cœur avec aucun. Ceux même avec qui j'ai ma principale liaison, sont peu en liberté; & moi je suis de même, de façon que nous nous voions souvent & ne nous entretenons que pour le besoin. Mon emploi demande une patience continuelle dans les fonctions séches & ennuieuses. Ainsi il y a bien à mourir, surtout selon mon tempéramment. Je suis presque sans réflexions, mes premiers mouvemens; & je laisse tomber toutes réflexions, qui vont ou à reparer les fautes, quand elles n'ont pas de conséquence à l'extérieur, ou qui m'engageroient à m'occuper de moi ou de mes intérêts. Dieu me fait trouver en tout cela du large, je n'éprouve aucune tentation forte, excepté celles de l'abattement, où une santé foible & une extrème sécheresse de l'intérieur font tomber. Je ménage ma santé & je travaille peu, quoique j'eusse des besoins pressans de travailler. Je ne saurois vous dire à quel point je suis uni à vous, car Dieu seul le sait, & je ne le sais pas moi-même. Ce 1 Octob. 1689.

La Lettre 105. du troisieme Volume sert de réponse à celle-ci.

A Dieu, il me donne pour vous ce qu'il ne me donne pour nul autre.

LETTRE LII.

à l'Auteur.

Oraison de Fenelon. Déchet apparent des ames de ce degré. Son abandon.

JE dois encore vous parler de mon oraison. Je crains de la faire, & Dieu permet soit par ma négligence ou autrement, que je n'en trouve gueres ni le tems, ni la facilité. Je ne saurois m'y soutenir longtems de suite, soit par ma santé, soit par mes ocupations, soit par ma sécheresse, soit enfin par ma lâcheté. Ce qui devroit ce me semble m'étonner davantage, c'est que je n'ai aucun regret de voir mon oraison qui se dessêche & qui m'échape, & qui me laisse dans une grande dissipation. Je me trouve

indiférent & insensible sur tous ces inconvéniens, qui devroient me paroitre d'autant plus grands que je suis ici plus exposé. Au lieu que j'ai un regret cuisant sur mes fautes extérieures. Je ne sens aucune peine sur ce vuide intérieur, au contraire je n'ai jamais été plus tranquile, plus libre, plus dégagé, plus simple & plus hardi dans ma conduite, quoique j'y fasse bien des fautes, qui viennent de dissipation & même assez souvent d'infidélités passageres. Au reste toutes les fois que la dissipation cesse, je me trouve en état d'abandon & de foi pure, immobile, ensorte qu'il me semble que j'ai toujours demeuré par le fond de la volonté sans interruption en Dieu, quoique je n'ai point pensé à lui & que j'aie fait & dit plusieurs choses, qui par elles-mêmes & par mon infidélité en les faisant devroient m'en avoir éloigné; aussi si je consulte ma conduite & mon oraison, je ne trouverai rien que ce qui est dans le commun des Chrêtiens grossiers, qui n'ont pas secoué le joug de la crainte de Dieu, encore même j'ai une chose qui me met

fort au dessous d'eux: car je me vois entiérement déchu par raport aux graces passées, au lieu qu'ils n'ont jamais reculé dans le chemin de la vertu; mais si je regarde un certain fond inexplicable, je vais à l'abandon pour laisser tout faire à Dieu & au déhors & au dedans sans vouloir ni me remuer sous sa main ni me mettre en peine de moi, dans tout ce qu'il lui plaira de faire ou pour moi ou contre moi-même. J'avoue qu'en ce sens je n'ai jamais été autant au large que j'y suis depuis mon entrée à la Cour. Voilà ce qui me vient maintenant dans l'esprit. J'espére que Dieu vous donnera ce qu'il faudra pour m'en faire part. Je ne saurois penser à vous que cette pensée ne m'enfonce davantage dans cet inconnu de Dieu, où je veux me perdre à jamais. Ce 10. Octobre 1689.

LETTRE LIII.

Autre à l'Auteur.

1. DEpuis cette lettre écrite, M. D. C. m'a lû un endroit d'une des vôtres, où vous marquez que je n'ai pas assez de foi. Voici précisément comment il me semble que je suis. Je n'ai jamais douté un seul instant de la pureté & de la parfaite droiture de vos intentions. Je suis persuadé que vous avez une grace éminente avec une lumiere d'expérience pour les voies intérieures, qui sont extraordinaires, & je suis très convaincu de la vérité de la voie de pure foi & d'abandon où vous marchez & faites marcher ceux que Dieu vous donne. Pour les mouvemens particuliers ou les vues que Dieu vous donne sur les personnes & sur les événemens, je ne suis pas pire que vous-même. Vous m'avez dit vous-même que vous outrepassiez ces choses sans les juger, & les donnant simplement telles que vous les avez reçues sans

décider. Voilà comme je fais. Je ne crois rien ni vrai ni faux. Je ne doute pas même : car je ne juge point du tout, mais j'outrepasse simplement, respectant ce que je ne connois pas. Aussi n'est-ce point du tout par ces choses, non pas même par celles qui sont déja vérifiées, que je tiens à vous. J'y tiens par la voie de pure foi, très conforme à tous les principes les plus exacts de la doctrine Evangelique, par la simplicité que je trouve en vous, & par l'expérience des morts à soi-même, & de souplesse dans les mains de Dieu qu'on tire de cette conduite. Tout le reste est au-dessus de moi & regarde des états dont je suis bien éloigné. Il me sufit d'être entiérement uni à vous selon mon degré, & sans regarder plus haut. Mais vous pouvez compter que cette maniere d'outrepasser tout ce qui est au dessus de moi, ne diminue en rien la confiance & l'union.

2. Quand je ne juge point il est certain que je ne m'en abstiens jamais avec éfort, & par une certaine prudence naturelle. Non je crois simplement toutes ces choses très faciles à

Dieu & par conféquent très croyables. Je ne compte pour rien la fageffe humaine qui s'en moqueroit, & je fuis ravi de devenir enfant fur tout cela : mais je ne vois pas dequoi juger fur les faits particuliers & je n'ai pas befoin de le faire. Ce que je crois me fufit pour les biens que j'ai à tirer de vous fans aller rechercher des motifs d'en croire davantage. Je vous avouerai de plus, que je me fens porté à croire que vous vous trompez quelquefois fur les gens & fur leur difpofition quoique je ne croie pas que vous vous foiez trompée fur moi, c'eft là une tentation que je vous ai avoué plufieurs fois. Elle va de tems en tems jufqu'à craindre que vous n'alliez trop vite, que vous ne preniez toutes les faillies de votre vivacité pour un mouvement divin, & que vous ne manquiez aux précautions les plus néceffaires. Mais outre que je ne m'arrète pas volontairement dans ces penfées, de plus quand je m'y arrèterois, elles n'y feroient rien ce me femble, contre le vrai bien de notre union, qui eft la droiture & la voie de pure foi & abandon, où je veux

vous fuivre. Quant aux afaires temporelles j'aurois peine à croire que vous ne fiffiez pas de faux pas. Peut-être Dieu vous tient-il à cet égard dans un état d'obfcurité & d'impuiffance pendant qu'il vous éclaire fur le refte. Encore une fois je fuis infiniment uni à vous au-delà de tout ce que je puis dire & comprendre. Ce 16. Octobre 1689.

LETTRE LIV.

Avantage de fuivre en enfant les confeils du Directeur. Etre auffi content de s'être trompé, que d'avoir rencontré jufte. Abandon vrai & pur.

J'Arrive tout préfentement d'un grand voyage, je dis préfentement, puifque je n'ai eu que le moment de repos depuis mon arrivée. Je vous dirai pour répondre à cette premiere lettre que c'étoit un fonge que j'expliquois à Me. D. C. où je vous difois en rêvant, que vous n'aviez pas de foi en moi, & que vous me l'a-

viez avoué, c'étoit pour la divertir que je lui contois ces fariboles. *Jugez si je suis assez* folle pour vouloir que vous ayez de la foi en un néant. Vous êtes toujours bien lorsque vous êtes comme Dieu vous fait être pour moi; je suis très unie à vous en Notre Seigneur. Il le fait, puisqu'il le fait. J'avoue que je réussis mal dans les afaires *temporelles*, ce qui se vérifie assez bien par leurs mauvais succès; mais je connois clairement que c'est pour hésiter plus que sur les autres, pour trop demander conseil, *trop donner au respect humain & à la condescendance, me suivant par un je ne sais quoi, dans le fond qui me redresse toujours. Il faut porter les suites des croix attachées à mon peu de courage.* Je vous dirai simplement cependant que pour les autres j'ai toujours remarqué, que lorsqu'ils ont eu assez de petitesse, (j'entends ceux que Dieu m'a donnés) pour me demander mon sentiment, malgré mon incapacité, & même en choses qui excédent ma portée, je leur ai toujours donné un conseil juste, & lorsqu'ils l'ont suivi, Dieu a donné bénédiction;

lorsqu'ils ne l'ont pas suivi, ils ne s'en sont pas bien trouvés. Dieu en use de la sorte, non à cause de moi, qui suis la misere même, mais ou pour les tenir dans une petitesse qui détruit leur raison, ou pour récompenser leur foi. Lorsque je parle, je ne songe pas, si ce que je dis est divin, je le dis naturellement, mais dans la suite je vois clairement la faute que l'on a faite de ne l'avoir pas suivi. Non que j'en aie de la peine, mais je ne saurois ne le point voir. Je ne puis vous dire comme cela se fait; voilà simplement toutes choses. Comptez que par moi-même je ne suis qu'une bète, & vous compterez juste. Je fais souvent des fautes visibles & manifestes dont je ne puis ni ne veux disconvenir. Je vous en dirois, si je vous voyois, ce sont des choses bien éloignées du divin. Cependant je ne puis en avoir de peine & elles servent pour mieux faire connoitre ce que je suis par moi-même, & afin que l'on n'attribue pas à la créature ce qui n'est dû qu'à Dieu, & aussi surtout pour épurer la foi de ceux que Dieu m'a donnés. Oui, je vous

assûre que c'eſt pour cela, & vous le verrez bien un jour, ainſi ſéparez ce qui eſt de l'homme qui n'eſt que néant & péché, & tirez de cet homme pécheur ce que Dieu vous donne par lui, comme Samſon tira le miel de la gueule du lion mort.

2. Si je pouvois vous dire ce que je conçois là-deſſus, combien j'aime mes miſères & qu'il eſt glorieux à Dieu même pour vous que je ſois de cette ſorte, vous goûteriez ſous la plus vile écorce une manne cachée. Votre ame m'eſt chere au-delà de tout ce que je puis dire. Je n'en pénétre pas la cauſe. Dieu le ſait & cela me ſufit. Vous faites bien de ne vous arrêter à rien, mais auſſi de ne rien rejetter. Laiſſez à Dieu les choſes à venir. Je crois qu'il eſt de la petiteſſe de recevoir celles que l'on vous dit, comme vous faites. Leur vérification ſert de réveil pour la confiance, qui ſeroit ſouvent dans une langueur mortelle, ſi Dieu qui connoit ce qui vous eſt propre ne vous la donnoit. Je vous aſſûre en ſa préſence que je vous dis les choſes comme il me les donne, ſans penſer ſi elles ſont divines ou non, ſans

me mettre en peine du ſuccès. Je ſuis auſſi contente qu'elles ſe trouvent fauſſes que vraies. Dieu ſe glorifie également dans notre ſimplicité que nous ſoyons trompés par le ſuccès ou non. Vous voulez bien cependant que je vous diſe avec tout le reſpect & la déférence que Dieu me donne pour vos ſentimens, que ſi en marchant par le ſentier de la foi, l'on étoit toujours certain que c'eſt Dieu qui nous conduit, il y auroit peu d'épreuves à ſoutenir, & l'on ne ſe perdroit jamais. Ce ſeroit bien une foi en Dieu comme vous dites bien, mais non pas une foi nue & dépouillée de ce plus grand de tous les moiens. Tant que l'ame eſt en nudité & en perte, elle ne connoit pas la main qui la conduit, & quoiqu'elle ne fût jamais plus proche de Dieu, elle ne le connoit pas & croit tout le contraire, & c'eſt ce qui fait toute la peine de cette ame qui ne s'abandonneroit pas, ſi l'on voyoit que Dieu fût certainement le guide? Mais s'abandonner lorſqu'il ſe cache, & lorſqu'il ſemble même nous être contraire, c'eſt le point princi[illegible] de

l'abandon, que Dieu vous fera bien découvrir après vous avoir conduit par l'abandon à sa conduite & à sa volonté connue, il vous conduira assurément par sa volonté inconnue, & je comprends bien à la maniere dont Dieu me faisoit agir avec vous qu'il vouloit vous faire pratiquer de solides vertus, & vous faire faire de bons sacrifices. Ce n'est pas que les ames conduites par la foi la plus nue se mettent d'elles-mêmes dans cette conduite, nullement; mais Dieu les y conduit insensiblement & après les avoir conduits dans ce sentier, il se cache de telle sorte qu'elles ne l'aperçoivent plus, & croient souvent s'égarer, ce que Dieu cependant ne permet jamais, à moins d'une grande infidélité qui fait comme je l'ai dit dans ma précédente, que voulant ajuster les choses par soi-même & par la sagesse, on les gâte & les détruit en voulant les établir, au lieu que Dieu les établit lorsqu'il semble à l'ame qu'il les détruit. Ce que je vous dis est général pour toutes les personnes qui sont comme vous apellées à la plus pure foi & au plus pur amour. Je ne

prétens pas dire par-là que vous manquez, je sais trop votre fidélité & la droiture de votre volonté, mais c'est que je vous dis simplement ce qui m'est mis dans l'esprit: cela me soulage, car j'ai soufert ce matin de telle sorte peut-être par ma résistance, que dans plusieurs heures que j'ai été à l'Eglise, j'ai dit souvent à Dieu, ou qu'il vous donnât la patience de me soufrir, dans ce qu'il exige de moi à votre égard, ou qu'il m'ôtât du monde: car je ne puis vivre & porter son indignation.

Ici vient la Lettre LXXI. *du troisieme Volume.*

Croyez-moi bien à vous en Notre Seigneur. Lorsque l'on aura fait de St. Matthieu, vous le rendrez, s'il vous plait.

Ici viennent les Discours LIV. & XLVIII. *du second Volume des Discours.*

LET-

LETTRE LV.

à l'Auteur, (du 25 Decembre 1689.)

Etendue de l'abandon sous l'image d'un fleuve qui entraine. Obstacles & le moien de les éviter.

J'Ai fait depuis peu deux fautes, qui m'ont afligé, Madame, mais comme elles n'étoient que de fragilité, & non de résistance intérieure, je les ai laissé tomber en évitant toutes les réflexions volontaires. Il m'arrive très souvent de parler & d'agir, sans aucune vue de Dieu & de le faire si naturellement qu'il semble qu'alors Dieu est bien loin de moi, cependant je crois qu'il en sera toujours bien près pourvû que je me recueille toutes les fois que j'aperçois ma dissipation, & que je ne repousse & ne retarde jamais l'impression de l'esprit de Dieu. Je me recueille assez dans de petits intervalles, & je crois que c'est ce qui me convient le plus. Il me semble que je suis embarqué sur

un fleuve rapide qui descend vers le lieu où je dois aller; je n'ai qu'à ne me laisser pas acrocher ni aux branches des arbres, ni au sable, ni aux rochers qui bordent le rivage. Le cours du fleuve fait le mien & je n'ai qu'à ne m'arrêter pas, il faut que je me laisse toujours porter, sans m'amuser, ni aux contradictions, ni aux agrémens du déhors, ni à la sécheresse, ni à l'onction du dedans, ni au goût des vertus & de l'oraison, ni aux tentations, ni aux infidélités intérieures. Tout cela n'est que le rivage que l'on découvre en passant, où l'on ne pourroit s'arrêter un instant sans se roidir contre le courant de la grace. M. N. se trouve bien de ce que vous lui avez conseillé & je suis très content de votre réponse là-dessus. Il me paroit que le procedé le plus édifiant que je puisse tenir ici est de ne demander jamais rien, ni pour moi ni pour les miens aux personnes qui ont la principale autorité. Ce désintéressement est ce qu'on goûte le plus; il y a même dans ce procédé une certaine Noblesse qui charme les honnêtes gens, & qui fait taire les en-

vieux. D'un autre côté, je crains de me complaire dans ce désintéressement, de m'en faire une pratique & d'avoir même une mauvaise honte là-dessus. C'est ce qui me fait douter, si je dois parler ou non à un Ministre pour un pauvre Neveu qui me prie instamment de le recommander. Que ferai-je? Mandez-moi sans façon ce que vous en pensez. Je n'ai pas manqué de m'unir à vous à la Messe dans ces Saints tems. Comment va votre santé? Je suis à vous, Madame, en Notre Seigneur de plus en plus & sans reserve.

SUPPLEMENT

à la Lettre LVI. *du troisieme Volume; & réponse à la précédente.*

JE voudrois cependant que toutes les personnes qui sont à portée de vous demander quelque chose sçûssent que vous ne demandez jamais rien, & que cela soit ferme, à moins que le Seigneur n'en ordonne autrement. Ce seroit une mauvaise pratique de

vouloir demander pour éviter la complaisance. Il faut la laisser tomber comme le reste sans cesser d'aller toujours tout droit à ce qui nous entraine. Il me seroit dificile de vous dire à quel point Notre Seigneur m'unit à vous.

„ J'avois écrit ce billet simplement.
„ Il me vient dans l'esprit que vous
„ aidiez Mr. votre Neveu, à moins
„ que Dieu ne vous donne un mouve-
„ ment contraire. Je vous souhaite M.
„ & à M. N. une année pleine de Dieu
„ & vuide de tout le reste. Ce 26.
„ Decembre 1689.

LETTRE LVI.

à l'Auteur.

Esprit d'enfance & de petitesse.

JE vous avois écrit une assez grande lettre . . . Mais comme je suis un peu brouillon, je l'ai écartée dans mes papiers, & je la cherche depuis hier sans pouvoir la trouver. J'ouvre à Dieu toute l'étendue de mon cœur

pour recevoir cet esprit de petitesse & d'enfance dont vous parlez. Mais qu'y a-t-il à faire, sinon de ne faire rien & de laisser faire Dieu ? Je suis en paix & je ne me donne aucun mouvement en aucun genre. Je crois devoir toujours suivre les regles lorsque malgré mon dégout je sens que je ne suis gêné intérieurement, ni au moment que je les suis, ni après que je les ai suivies. Puisque Dieu me laisse la même paix & la même largeur, il faut que je ne lui résiste point en me conformant à ces regles. Je m'unis à vous de plus en plus. Une fluxion sur les dents m'a ôté depuis plusieurs jours la liberté de dire la Messe. Votre petit présent m'a réjoui, & j'espére qu'il me fera du bien. Pour Job c'est un grand présent, dont je vous remercie.

LET-

LETTRE LVII.

REPONSE.

Conduite à tenir pour acquerir & affermir la petitesse & l'enfance.

JE ne demande rien autre chose, sinon que votre cœur soit ouvert pour recevoir l'esprit de petitesse & d'enfance. Ce seroit cesser d'être petit de vous donner aucune disposition. Notre Seigneur vous mene par la main. Je vous parle toujours de la petitesse non pour vous obliger à faire quelque chose, mais parce que j'en ai le mouvement & que Dieu veut que vous soiez dans un acquiescement continuel à être petit, & que vous vous apprivoisiez insensiblement avec la petitesse dans un lieu dont elle est entiérement bannie. Je vous ai mandé sur l'article des regles ma pensée. Il ne faut rien prévenir mais se laisser à Dieu sans reserve au moindre signal, sans que la raison arrête, c'est ce que Dieu veut par retour à l'amour

qu'il vous porte, que cette fidélité de foupleffe infinie fous fa main, mais foupleffe pleine de délicateffe qui ne délibère de rien mais qui fe laiffe à ce qui l'entraine; c'eft à Dieu à vous mettre dans le cœur lorfqu'il le voudra, fa volonté fur tous les articles. J'annonce de loin, je fuis fa voix, qui crie dans le défert, aplaniffez la voie du Seigneur, il faut que la parole fe faffe paffage; fa délicateffe eft extrême, je fais fûrement qu'elle fe fera difcerner chez vous, quoiqu'elle paroiffe muette, & c'eft à elle que je vous abandonne fans vous abandonner un moment, car je vous porte éternellement en Dieu. Je fuis quelquefois étonnée de l'aplication que Dieu me donne, comme fi vous étiez feul au monde & je connois en cela les deffeins de fon amour fur vous. Il eft vrai que la regle ordinaire de la réfiftance eft de rétrecir, deffécher ou troubler plus ou moins, felon que l'on eft pur ou moins avancé. Confervez votre fanté, lorfque Dieu vous ôte le moien de dire la Meffe; il faut demeurer ferme à fe laiffer tout ôter. A la premiere commodité je vous

enverrai un emplâtre qui arrête toutes les fluxions des dents. Si vous étiez moins petit vous ririez de ma fimplicité à vous envoier tout ce qui me vient dans la tête. Il faut que vous foiez bien bon pour me fuporter.

LETTRE LVIII.

AUTRE A L'AUTEUR.

RIen au monde ne me touche plus fenfiblement que votre état, Madame, mais je fuis touché fans trouble, car je ne puis être en peine de ce qui eft entre les mains de Dieu. Faites-moi favoir comment vous vous porterez, & fi vous voulez que j'aille vous voir. Votre derniere lettre demeurera toute ma vie au fond de mon cœur. Ne négligez rien, je vous en conjure, pour votre guérifon. Je vous le demande autant, que Dieu veut que je le faffe. Je fuis en lui à jamais tout ce que je dois être pour vous.

LETTRE LIX.

REPONSE.

JE vous avois écrit ſelon le mouvement que j'en avois eu ce billet ci-joint. Vous avez raiſon de n'être pas en peine de moi, car je ſuis ſi fort à Dieu qu'il doit diſpoſer de moi en Souverain. Je me trouve mieux aujourd'hui, & j'ai dans le fond de mon cœur que je ne mourrai point tant que ma vie ſera utile à ceux que Dieu m'a donnés. Quoique la plus grande conſolation que je puiſſe avoir dans la ſituation de mon ame à votre égard, ſeroit celle qui me vient de vous après Dieu; je ne déſire cependant pas de vous voir: je ſais que cela ne pourroit ſe faire ſans vous cauſer quelque peine. Je me repoſe & me conſole dans l'étroite union que j'éprouve avec vous, qui ſurpaſſe infiniment tout témoignage ſenſible, quoique je ne puiſſe m'empêcher dans mon extrême ſimplicité de vous en donner pluſieurs qui ſont auſſi inno-

cens qu'ils ſont enfantins. Mais j'éprouve au-delà de tout quelque choſe de fixe en Dieu même, qui eſt autant inéfable qu'il eſt au deſſus de toute expreſſion. Cette ſituation ne varie jamais. Son extrême ſimplicité & nudité n'empêche pas ſa force. Si vous croiez que je doive faire quelque autre choſe que ce que je fais pour ne point mourir, qui n'eſt rien du tout, mandez-le moi, & vous ſerez obéi. J'ai vu ce que vous écrivez à Mr. le M. de Ch. Si vous croiez que je doive ceſſer les remedes quoique je m'en trouve bien à ce que je crois, je le ferai pour vous obéir. Au nom de Dieu ordonnez ſans retour.

LETTRE LX.

LEs ames parvenues, &c. (Diſc. 14. Vol. II. p. *96*.) Voilà ce qu'il m'a fallu vous écrire ce matin. Agréez que je vous écrive lorſque j'en aurai le mouvement, car ſans cela je ſerai bien gênée. La dificulté eſt qu'étant où vous êtes, je ne ſais par qui vous

écrire, ne voulant pas que ce soit par la poste. Je suis assurée qu'il ne s'en perdroit pas une par la poste; car le Seigneur en prend soin, & quelque envie que l'on ait eu contre soi de prendre de mes lettres sur ces matieres, l'on n'en a jamais pris. Mais comme je vous veux obéir, je ferai ce que vous m'ordonnez. Pensez-y.

LETTRE LXI.

Diverses especes d'unions en esprit. Ce qu'on fait par la motion à son éfet.

JE me sens portée de vous dire, qu'il me feroit aussi dificile de douter que Dieu ne vous ait donné à moi, qu'il me le feroit de ne point croire que je vis & respire. Ce sera à lui de vous en faire connoitre ce qu'il lui plaira. Il me feroit dificile de vouloir qu'on me croie ou ne me croie pas. Et ma disposition est telle, pour vous en rendre un compte exact dans toute la sincerité de mon cœur, que quand toutes les ames que Dieu

m'a donné ne me croiroient pas je n'en aurois nulle peine, à moins que Dieu ne changeât ma disposition, que je ne ferois pas un pas pour les gagner, à moins que je ne m'y trouvasse poussée. Mai j'ai éprouvé que certaines ames, auxquelles j'avois dit certaines choses & qui ne l'ont pas fait, Notre Seigneur ne me donnant rien pour elles, & quelque éfort que j'aie fait pour leur répondre quelque mot, je ne le pouvois. Je trouvois tout fermé jusqu'à ce qu'elles entrassent dans ce que Dieu veut. J'ai vu d'autres s'égarer plusieurs années sans avoir pu leur écrire un mot pour les ramener, & après cela me trouver poussée à leur écrire, & la lettre avoit son éfet & elle faisoit rentrer. D'autres auxquelles j'écrivois par condescendance cela n'avoit aucun éfet. Voilà un petit compte que je vous rends.

LETTRE LXII.

Nécessité en Dieu de nature, & nécessité de volonté. Leurs diférences & éfets.

Dieu est un principe & un Etre infini, qui renferme tout ce qui est & tout ce qui est possible de sorte qu'il peut porter sans incompatibilité des choses incompatibles. Il n'y a rien de nécessaire en Dieu que les opérations de la Trinité. Tout le reste n'est point nécessaire, quant à la nécessité d'existence: & tout ce qui est fait, pourroit n'être pas fait, sans que Dieu en eut le moindre détriment. Ce qui est fait est cependant nécessaire quant à la nécessité d'exister en Dieu comme volonté de Dieu, desorte que ce qui n'étoit pas nécessaire quant à l'existence divine est nécessaire quant à la volonté divine. Or comme Dieu est indivisible, tout étant réuni en lui dans une seule existence, les choses en Dieu qui n'existent que volontairement, existent pourtant nécessairement, à

cause qu'il est simple & indivisible. Or il faut remarquer que Dieu tire de son trésor les choses anciennes & nouvelles; qu'il peut s'étendre en mille mondes créés, les retenir & les renfermer en lui. Cela ne fait nulle division en Dieu, parce que Dieu est également ce qu'il est & pourroit ajouter incessamment & ôter sans diminuer ni accroitre; ensorte que tout ce qui est possible en Dieu est tout ce qui est & ce qui n'est pas, sans division, ainsi qu'il est écrit; *devant vous les choses sont comme si elles n'étoient pas & celles qui ne sont pas, comme celles qui sont.* Tout ce qui est divisible en Dieu est rendu indivisible, & cette indivision n'empêche pas que les choses en elles mêmes ne restent possibles & non nécessaires parce qu'il n'y a rien de nécessaire en Dieu que Dieu même; mais comme les choses sont volonté de Dieu, elles sont rendues nécessaires comme volonté de Dieu & sont de cette sorte Dieu même, en sorte qu'à notre maniere de parler, quoiqu'elles ne soient pas nécessaires, Dieu pouvant être sans elles, elles sont pourtant nécessaires pri-

ses en Dieu dans sa volonté, de sorte qu'elles ne peuvent n'être point, la volonté de Dieu aiant été de les faire, & le souverain principe aiant résolu de s'écouler & de se produire en elles, de sorte qu'il n'est pas vrai de dire qu'en Dieu il y a des choses nécessaires & non nécessaires; elles sont toutes nécessaires dans le décret éternel de la volonté de Dieu qui fait que toutes les actions de Dieu quoique non nécessaires à son existence, sont pourtant nécessaires quant à la volonté. Il y a en Dieu la nécessité de son existence & la nécessité de sa volonté. Comme nécessité de son existence il n'y a rien de nécessaire pour le faire exister, son être étant parfait dans lui même & dans l'entiere indépendance même de sa volonté, puisqu'il ne pourroit pas n'être pas, ni ne vouloir pas être. Tout ce qui n'est pas l'existence de Dieu est nécessaire d'une nécessité de volonté, & c'est de cette sorte que tout ce que Dieu a fait étoit nécessaire & ne pouvoit n'être pas, le décret en étant infaillible & éternel & dans la volonté de Dieu qui rend la chose nécessaire, en sorte

que tout ce qui est créé & fait, est nécessairement fait dans cette volonté quoiqu'il soit voulu librement : car Dieu est libre pour vouloir, quoique nécessité de faire ce qu'il veut. La production du St. Esprit est une action en Dieu nécessaire & non libre, mais les actions produites par cet Esprit Saint qui est la volonté de Dieu sont des actions libres & nécessaires, cependant non d'une nécessité d'existence, qui est la volonté non libre, mais de nécessité de volonté qui est une nécessité libre : car de même que Dieu sort pour ainsi dire de son unité pour se produire dans ses divines personnes, qui enfin retournent toutes dans l'unité, Dieu aussi, sans se multiplier & sans cesser d'être simple, sort à toutes les actions au dehors, qui sont des actions de nécessité de volonté, ensorte qu'il n'y a rien en Dieu qui ait pû n'être pas, puisque tout ce qui est, y existe par la nécessité de la volonté qui les a voulu telles de toute éternité & qui n'a pas été un moment sans les vouloir. Tout est nécessaire faisant la diférence de ces deux nécessités, & les hommes fai-

ſant des diſtinctions ſe trompent bien. Il n'y a donc rien de fait qui ne ſoit néceſſaire, pas même le (*a*) péché. Et c'eſt pour cela que Notre Seigneur dit qu'il étoit néceſſaire que les ſcandales arrivent. Tout ce qui a été fait

(*a*) *Pas même le péché.* REMARQUE. Dieu ayant donné à la créature une pleine liberté dans ſa volonté de choiſir le bien ou le mal, il faut que Dieu ait auſſi conſenti aux ſuites de ce libre arbitre, & aux abus de la liberté qui lui a été donnée. Dieu donc ayant connu de toute éternité qu'une partie des créatures abuſeroient de leur liberté & pécheroient par là, & y ayant conſenti comme ſuite de la liberté & conſéquemment l'a voulu; il s'enſuit que le péché a été néceſſaire comme volonté de Dieu, comme ſuite de ſon conſentement à abuſer de la liberté. St. Paul dit; que Dieu a tout décrété ſous la déſobéiſſance, ce qui revient à la même choſe. M. Guyon, 4. Lettr. 109. §. 6. écrit: Rien ne deshonore tant Dieu que l'idée de la reprobation & prédeſtination abſolue. La preſcience de Dieu a connu de toute éternité la rebellion de chaque individu des créatures, & les voulant créer avec une pleine liberté, il a voulu tout ce qui ſuivroit de là; conſéquemment le peché même a été néceſſaire non comme décrété avec agrément de Dieu, mais comme ſuite de la même liberté.

» Toute cette remarque eſt d'un très grand » ſerviteur de Dieu, conſommé dans la doctrine » & dans les pratiques de Mme. Guyon, dont » les écrits n'ont rien de caché pour lui, qu'on » peut dire avoir été ſon enfant de grace de la » maniere la plus éminente.

n'a pas pu n'être point fait à cauſe du décret infini quoique libre en Dieu. Dieu pourroit faire des millions de mondes qu'il ne fait pas, & quoiqu'ils ſoient renfermés dans ſon pouvoir, ils ne le ſont pas dans ſa volonté. C'eſt pourquoi ils ne ſont pas néceſſaires & ne le feront jamais: mais tout ce qui eſt fait a dû être fait & n'a point dû n'être point fait pris dans la volonté de Dieu. Quoique Dieu n'eut que faire de cela, à cauſe de ſon indépendance & exiſtence, il l'a dû faire infailliblement à cauſe de la néceſſité de faire ſa volonté qui l'avoit ainſi voulu de toute éternité. Ainſi ce qui n'eſt point néceſſaire dans l'exiſtence eſt néceſſaire dans la volonté & cela eſt en Dieu indiviſible; ſi bien que la création de l'homme en Dieu eſt une action néceſſaire, infaillible & libre, au lieu que la production de ſon Verbe eſt une action néceſſaire & non libre. Or la néceſſité n'empêche point la liberté, Dieu étant libre de vouloir & de ne vouloir pas tout ce qui eſt hors de lui; mais comme il eſt immuable & qu'il a voulu, il a voulu de toute éter-

nité ; & quoiqu'il ſoit libre de vouloir & de ne vouloir pas, il faut qu'il faſſe ce qu'il veut, & dès qu'il a voulu la choſe a été comme faite de toute éternité. Le monde a été créé dans la volonté de Dieu & cette volonté fit une néceſſité. St. Paul dit, qu'en Dieu il n'y a point de oui & de non, & qu'en Dieu il n'y a qu'un ſeul oui, & ce oui eſt immuable & de volontaire rend néceſſaire tout ce qui eſt fait.

LETTRE LXIII.

JE comprends ſans le (Diſc. 42. Vol. II. p. 240.) Pour ce que vous déſirez de ſavoir de *l'Evangile éternel*, cet Evangile n'eſt autre que *la volonté de Dieu.* Nous en parlerons plus au long un jour, s'il plait à Dieu.

Ici vient la Lettre 190. *du ſecond Volume.*
Enſuite le Diſcours 17. *du ſecond Vol.*

Je ne ſais pas pourquoi je vous écris cela.

Enfin le Diſcours 39. *du ſecond Volume.*

LETTRE LXIV.

à l'Auteur.

Sur les tentations & épreuves dans la foi paſſive, & les marques auxquelles on peut éviter l'illuſion.

POur les ames qui ſont dans les tentations d'impureté, de déſeſpoir & de blaſphême, je comprends que ces tentations peuvent être ſi fortes & l'opération de grace ſi cachée dans l'ame, qu'alors l'ame n'aperçoit plus que la ſeule volonté de la chair, qui eſt la concupiſcence & qu'elle apelle péché, ce qui n'eſt que la ſuite involontaire en nous du péché volontaire d'Adam. Je comprends même que dans la foibleſſe où Dieu permet que l'ame ſe trouve, il peut y avoir dans le corps de certains mouvemens qui paroitroient de vrais péchés, mais qui ſont involontaires, ou par l'impulſion du Démon, ou par le reſſort naturel des paſſions même. C'eſt ainſi que Jérémie & Job ont proféré des

paroles, qui, prifes à la rigueur, feroient de véritables blafphêmes, quoiqu'en éfet ils n'aient point péché de leurs lèvres, ainfi que l'Ecriture le dit du dernier. C'eft pourquoi Jéfus-Chrift qui a daigné nous donner un modele pour toutes fortes de tentations, nous dit au jardin des paroles pour demander ce qu'il favoit bien, qu'il étoit formellement contre la volonté de fon Pere ; c'étoit pour exprimer la répugnance & le foulèvement involontaire de la nature, à qui il échape quelquefois des paroles & mouvemens involontaires, quoique le fond de la volonté demeure invariablement foumis. Mais quand Dieu met lui-même une ame dans cette afreufe épreuve & qu'elle ne s'y met point elle-même par témérité, ou par illufions, alors on y voit les circonftances fuivantes : 1°. Une fimplicité enfantine pour découvrir fes miferes fi honteufes à un Directeur pur & expérimenté. 2°. Une docilité fans referve pour toutes les chofes à l'égard defquelles il lui refte quelque force, & un aveu humble de fon impuiffance fur le refte, après l'avoir fouvent expérimenté. 3°. Une

amertume & un acablement involontaire fur ces tentations, je dis involontaire, parce que fans s'exciter à la douleur, elle en fent involontairement une très vive, & qu'il faut la confoler pour l'empêcher de tomber dans le défefpoir. 4°. Une fidélité parfaite pour éviter tout ce que le Directeur croit capable de réveiller la tentation, enforte qu'on voie une ame droite & fimple, qui ne tienne à rien, & qui n'ait en elle aucune caufe volontaire mais éloignée de la tentation qu'elle foufre. 5°. La difpofition continuelle à fe confeffer, de tout ce qui eft douteux ou qui lui paroit tel, en forte qu'elle ne s'en difpenfe que quand le Directeur favant & expérimenté connoit certainement qu'il n'y a point de péché en ce qu'elle a fait, que par conféquent le Miniftere des clefs n'y a pas de lieu, & que l'ame n'y auroit recours que pour nourrir fon fcrupule ou le foulager contre l'intention de Dieu qui veut qu'elle foit fans reffource, & qu'elle acheve de mourir dans cet abime d'iniquité aparente. 6°. Le fage Directeur obfervera encore toute la conduite paffée,

tous les divers degrés d'oraiſon où l'ame aura été, comment enſuite elle aura été dépouillée de tous les dons aperçus, & enfin toutes les circonſtances de ſon intérieur & de ſon extérieur préſent, pour mieux juger par toutes choſes ramaſſées de ſa bonne foi, & de la réalité de l'opération de Dieu en elle. Mais comme ces choſes ſont rares, qu'elles peuvent être imaginaires & contrefaites, qu'enfin en les publiant il y a plus de danger à cauſer à la multitude des hommes, faciles à ſcandaliſer ou à jetter dans l'illuſion, que de bien à faire à ceux qui en ont beſoin véritablement: je crois qu'il eſt hors de propos d'écrire ſur ces purifications paſſives, & qu'on doit ſe contenter d'en laiſſer inſtruire le petit nombre des ames éprouvées par les entretiens ſecrets d'un ſage Directeur à meſure que les beſoins preſſent.

LETTRE LXV.

REPONSE.

IL en eſt de ces tentations comme vous le dites, mais c'eſt qu'il y a quelquefois des perſonnes, &c. (Lettre 105. Vol. II.) Comme l'on n'a en cet état nulle peine à faire connoitre ſes miſeres bien différentes des états qui l'ont précedé, qu'au contraire la plus grande peine eſt de s'empêcher de les publier & de les dire à d'autres qu'au Directeur, que les diſant même lorſqu'on n'en reçoit pas l'abſolution, il eſt aiſé de voir que ſi l'on ne ſe confeſſe pas, c'eſt parce que l'on veut obéir, puiſque l'on ſubit par là ce qu'on apelle la peine de la confeſſion pour d'autres ames, qui eſt la déclaration, & l'on eſt privé du ſoutien qui eſt l'abſolution. Quoique la ſoumiſſion que j'ai pour tout ce que vous me dites me fait croire que j'ai mal fait de vous avoir écrit ſur les purifications paſſives, je ne ſaurois m'en répentir, puiſque ſi je

m'étois méprise, j'ai un extrême plaisir que vous le connoissiez, n'ayant dessein de tromper personne, surtout vous Mr. que j'honore au point que Dieu fait. Si j'ai dit vrai, l'expérience que vous ferez peut-être un jour de ces choses, vous rendra la connoissance que vous en avez utile. Je vous prie de le bruler, promettant de bruler l'original que j'écrivis dernierement. Vous m'obligerez sensiblement d'en faire de même de tout ce qui vous paroitroit trop poussé, vous assurant que vous me ferez toujours une très grande grace de me faire connoitre mon erreur. Vous le devez, ce me semble, à ma bonne intention & à la confiance que Dieu me donne en vous: (Voyez Lettre 105. du second Volume) L'envie que j'ai que vous me connoissiez à fond me donne toujours plus de désir que vous voiez ma vie; mais comme elle seroit trop longue, je la mettrai en abrégé & je ne mettrai que l'intérieur avec la conduite extérieure indispensablement nécessaire à se faire connoitre: Car quoique je ne puisse me défier de mon Dieu & que je sois aussi

contente d'être trompée que de ne l'être pas, je crois que je dois soumettre toutes choses à votre jugement, & je vous prierai de la lire par charité afin que vous jugiez de tout.... Ne jugez pas Mr. les choses que j'ai eues pour vous; je vous assure que vous êtes l'unique, & tout le monde se plaint de mon silence.

LETTRE LXVI.

(*Disc. 16. Vol. II.* p. 103.)

F*In.* J'écris de plus mal en plus mal, je ne vois presque plus; mais vous relirez sur le livre des Lettres ce que j'écris. Si vous ne pouvez lire mon écriture, je me contenterai de mettre ce que j'aurai à vous mander, à moins que vous m'en ordonniez autrement, le marquant à un point pour faire voir qu'elles sont nouvelles.

LETTRE LXVII.

D'Où vient que l'esprit est si clair & net, & qu'il semble que les opérations de Dieu se fassent dans le plus intime de nous mêmes : (Disc. 37. Vol. II. p. 229.) *Fin.* J'ai eu le mouvement de vous écrire cela. Je le fais simplement. Ce 25. Octobre 1689.

LETTRE LXVIII.

JE cherche souvent votre cœur ; & je ne le trouve presque plus. Cette douce correspondance que j'y trouverois s'échape, & le mien n'a plus presque d'issue pour se répandre dans le vôtre. Depuis ce matin je soufre même pour vous sans en pouvoir discerner la cause. O le songe que je vis à N... se vérifieroit-il bien ; & quelque chose pourroit-il vous arrêter au milieu de votre course & suspendre pour quelque tems le rapide cours des miséricordes de Dieu sur

votre ame ? Dieu m'avoit mis comme un signe de boue pour exercer votre foi, & quoiqu'il sache bien, ce Dieu de bonté, que je ne ferois pas un pas pour arrêter aucun de ceux qu'il m'a donnés lorsqu'ils m'échapent ou qu'ils essaient de le faire, que je demeure sur cela morte & sans action, il ne veut point de ma résignation à votre égard. Je vous le dis avec ma simplicité ordinaire, & je ferai toujours de la sorte jusqu'à ce que celui qui me porte à le faire m'arrête tout court. Je vous avois prié de me mander si vous vouliez que je vous renvoyasse les lettres, lorsqu'elles seroient copiées, ou que je les brulasse à mesure. Ce dernier parti étoit celui que j'avois pris. J'atendrai vos ordres sur cela. J'ai écrit & fait mettre au rang de vos lettres ce que j'avois à vous dire ; je le ferai de la sorte sans vous importuner jusqu'à ce que Dieu me fasse faire autrement ; car il faut que je lui obéisse, & qu'après s'être servi de moi selon ses desseins, il jette dans le feu ce vil instrument. Ce n'est plus mon afaire qui est de lui obéir quoiqu'il arrive. Ce 26 Novemb. 1689.

LETTRE LXIX.

JE soufre depuis quelques jours une peine pour vous que j'apelle de division ; il semble que l'on me divise de moi-même : il y a un lien de vous à moi indivisible, ce qui fait que lorsque vous ne me correspondez pas, ou que mes miseres vous causent du rebut, cela me fait éprouver une espece de déchirement. Dieu me tire d'un côté & vous tirez de l'autre ; votre raison vous arrachant, pour ainsi dire, ou essaiant de le faire. Lorsque vous ètes uni à moi, je sens une correspondance aussi douce & suave qu'elle est intime en Dieu, & j'éprouve que Dieu est content de vous & de moi, & lorsque le froid ou rebut vous divise, je soufre du côté de Dieu qui me fait tout paier, & en même tems j'éprouve à votre égard un tiraillement intime. Il m'est aisé de demeurer abandonnée & soumise à tout ce qui me pourroit arriver personnellement par cette division, & je ne trouve chez moi nulle résistance ;

mais Dieu ne veut pas que je vous remette entre ses mains, ni que je vous sacrifie à lui, mais bien que je vous retienne devant lui, malgré votre fuite, & c'est ce qui me fait soufrir. Je me trouve dans une priere continuelle pour vous, mais ce n'est plus cette priere douce & suave d'union qui ne demandoit rien, mais qui en recevant continuellement de Dieu s'écouloit incessamment dans votre cœur. C'est une priere afligée qui demande pour vous que vous soiez remis en votre place. Satan a demandé de vous cribler ; mais j'ai prié pour vous afin que votre foi ne défaille pas. Ce 27. Novembre 1689. Ma harpe est tournée en deuil, & mes orgues en voix de pleurs.

LETTRE LXX.

Retours d'union. Correspondance avec les ames dépend de Dieu & non de l'homme.

J'Ai eu une douce invitation pour vous écrire, quoique je n'aie rien

de particulier à vous dire ; mais il faut obéir. Je me sens depuis hier dans un renouvellement d'union avec vous très intime. Il me fallut hier rester plusieurs heures en silence si remplie que rien plus. Je ne trouvois nul obstacle qui pût empêcher mon cœur de s'écouler dans le vôtre. Les jours de soufrance & d'obscurité à votre égard m'ont été extrêmement lumineux pour me faire comprendre l'impuissance où je suis de me donner cette douce & suave correspondance qui fait que votre ame m'est toujours présente en Dieu d'une maniere nue, pure & générale, sans borner ni aucun objet. Cette ame me paroit toujours droite, & je n'y vois rien qui gauchisse. Je vois en Dieu un regard fixe & arrêté sur elle qui ne se détourne jamais. Ce regard est comme celui du soleil, qui échaufe, purifie & détruit, & il n'y a rien à faire de votre part qu'à rester exposé à ses yeux divins. Dieu a mis dans vous comme dans la terre une source de fécondité, sans que la terre fasse nulle action, elle devient féconde, exposée aux raions moderés du

soleil ; quelquefois même ce soleil la brule & la desséche au dehors, ensorte qu'elle ne produit rien, elle est même toute brulée, le soleil alors ne laisse pas de travailler dans son sein & d'y procurer par son excessive chaleur des mines d'or. Lorsque j'ai soufert, je ne voyois plus votre ame, & un rideau étoit tiré ; je me trouvois mise comme je vous l'ai dit dans une priere continuelle & très liée avec vous, mais je n'éprouvois plus cette correspondance que j'éprouve toujours. Je vous dis donc que Dieu est incessamment apliqué (Disc. 25. Vol. II. p. 159.) &c.... C'est ce que Dieu veut faire & fait en nous, c'est pourquoi il vous a choisi d'une maniere singuliere. O qu'il aime votre ame & qu'il me la fait aimer. Quand il me faudroit tous les tourmens possibles pour la rendre telle que Dieu la veut, avec quel plaisir les soufrirois-je & combien me suis-je immolée à l'amour, ou plûtôt l'amour m'a-t-il immolé lui-même. Il me fallut dernierement faire dire des Messes pour vous, sans en comprendre la raison ; je n'en demande aucune de ce que l'on me

fait faire ; j'obéis aveuglément. Ce 1. Décembre 1689.

LETTRE LXXI.

L'On m'a raporté mon petit Maitre. Je n'eusse jamais ôsé esperer un si grand bien, si Mr. notre Curé ne me l'étoit venu ofrir. Jugez avec quel plaisir (cette fète étant pour moi ce qu'elle est) mon petit Maitre s'est donné à moi avec un naturel amour. Il n'a pas plûtôt &c. (Vol. II. Lettr. 154.) C'est jour de Noël à deux heures après minuit.

Ici vient la Lettre 56. du second Volume.

LETTRE LXXII.

Intimité de son union avec Fenelon. Son dévouement sans bornes pour son avancement.

JE me sens entiérement pressée à votre égard sans que j'en puisse

discerner la cause, autrement que Dieu aiant de grands desseins sur vous, il hâte son ouvrage, & c'est la *diférence* de ceux que Dieu veut rendre propres pour aider au prochain, d'avec ceux qu'il ne destine point à cet emploi ; que les prémiers sont poussés & comme précipités, & les autres vont plus doucement. L'on me fait tout porter, tout soufrir & tout soutenir pour vous. L'on me réveille quelquefois avec tant de violence que j'en suis surprise. Je vous assure que je ne suis nullement maitresse de ma conduite à votre égard. Suportez-moi pour l'amour de Dieu. Ce matin j'ai été pressée pour vous d'une maniere autant forte que pleine d'onction. Vous m'étiez présent d'une maniere si fort intime, que je ne saurois vous l'exprimer. Je me suis oferte à tous les desseins de Dieu. Je ne voulois point vous écrire : j'ai été mise en soufrance pour vous. Plus je me laisse écouler en vous, pour ainsi dire, plus ma peine diminue, & je trouve qu'en vous écrivant elle étoit beaucoup soulagée. Je vous dirois volontiers avec

St. Paul, (*a*) *suportez ma folie.* Je crois que lorsque ce grand Saint désiroit d'être anathème pour ses freres, il n'éprouvoit pas autre chose que ce que j'éprouve. C'est la volonté de Dieu que vous correspondiez sans hésiter. Je n'ai jamais été poussée à l'égard de qui que ce soit, comme je le suis pour vous. Que Dieu ne m'épargne pas, j'en suis contente, pourvu qu'il acheve son œuvre en vous. Je ne m'étonne pas si l'amour qu'il a pour l'homme l'a porté à se faire homme & à soufrir une mort infâme, sur un gibet. Car je vous assure que dans ce qu'il me fait expérimenter, il me paroit qu'il en auroit fait infiniment d'avantage pour vous seul, s'il eut été nécessaire. Oui je sens que la charité de Jésus-Christ me presse & me dévore d'une maniere que je ne saurois dire, & qui est cependant telle que la mort me seroit douce quelque rigoureuse que l'on me l'a fit soufrir, si elle vous procuroit le moindre avantage spirituel. Ceci n'est point imaginaire mais très réel;

(*a*) II. Cor. XI.

réel; il se passe dans le plus intime de mon ame, dans cette noble portion où Dieu habite seul, & où rien n'est reçu que ce qu'il porte en lui. C'est cette même partie de l'ame, qui n'a plus nul pouvoir de s'apliquer ou de ne s'apliquer pas, qui ne peut se pancher vers aucun côté que l'on la met. Plus ces choses sont fortes en moi, plus je suis impuissante de me les donner ou de me les ôter. Dieu veut renverser chez vous tout ce que vous avez édifié. Il ne restera pierre sur pierre qui ne soit détruite. Si cela étoit autrement, je vous plaindrois & je soufrirois une peine plus dure que la mort: car ce seroit une marque que vous ne seriez pas assez souple en la main de Dieu. Sagesse, sagesse, il faut que tu deviennes l'enfance même & la petite enfance. C'est ce qui vous communiquera Dieu même en plénitude. *Dieu n'établit les choses que par leur contraire, il ne les fonde que sur leur destruction.* C'est pourquoi il se sert du sujet le plus foible & le plus misérable pour détruire & confondre par là toute force & toute sagesse. Que j'ai de plaisir,

mon Dieu, que vous vous ferviez de la créature la plus vile qui fut jamais, pour les grands desseins que vous avez sur une personne à laquelle vous avez donné tant de dons naturels pour répondre à ces mêmes desseins! Mais ce qui me comble de joie, c'est que vous ne vous établissez vous-même que sur des débris. La sécheresse que vous avez en rendra plus pure la jouissance que vous avez à présent ou que vous devez avoir bientôt. J'ai eu envie d'écrire ce que l'on m'a pris des Juges. Voyez si vous le voulez. Ce 7. Juin 1689.

LETTRE LXXIII.

Autre à l'Auteur.

Etat de Fenelon, langueur spirituelle; amusemens innocens.

J'Ai lû pour me conformer à votre désir, vos explications sur l'Epitre de St. Jaques, pour continuer les autres Epitres Canoniques avant que

d'entrer dans celles de St. Paul: mais en vérité je n'y trouve pas ce qu'il me faut. Ce sont des remarques très utiles sur les pratiques des vertus, mais vous savez que je tiens à quelque chose de plus intérieur que cette pratique. Je voudrois donc voir les endroits où St. Paul parle des opérations intérieures. Mais avant que de le faire, je verrai les explications de St. Pierre & de St. Jean, après quoi, si vous me le permettez, je lirai St. Paul. Sur ce que vous m'aviez mandé touchant l'Epitre de la Trinité, je cherche dans vos explications le onzième Chapitre de l'Epitre aux Romains, mais il n'y est pas. Si Dieu vous donne là-dessus quelque chose pour moi, mandez le moi simplement. J'ai peine à me mettre à l'oraison, & quelquefois quand j'y suis il me tarde d'en sortir. Je n'y fais, ce me semble, presque rien. Je me trouve même dans une certaine tiédeur & une lâcheté pour toutes sortes de biens. Je n'ai aucune peine considérable ni dans mon intérieur, ni dans mon extérieur, ainsi je ne saurois dire que je passe par aucune épreuve. Il me

femble que c'eft un fonge, ou que je me moque quand je cherche mon état tant je me trouve hors de tout état fpirituel, dans la voie commune des gens tiedes qui vivent à leur aife. Cependant cette langueur univerfelle jointe à l'abandon qui me fait accepter tout & qui m'empèche de rien rechercher, ne laiffe pas de m'abattre, & je fens que j'ai quelquefois befoin de donner à mes fens quelque amufement pour m'égayer. Auffi le fais-je fimplement, mais bien mieux quand je fuis feul que quand je fuis avec mes meilleurs amis. Quand je fuis feul, je joue quelquefois comme un petit enfant, même en faifant oraifon. Il m'arrive quelquefois de fauter & de rire tout feul comme un fou dans ma chambre. Avant-hier étant dans la facriftie & répondant à une perfonne qui me queftionnoit; pour ne la point fcandalifer fur la queftion, je m'embarraffai, & je fis une efpece de menfonge, cela me donna quelque répugnance à dire la Meffe, mais je ne laiffai pas de la dire. L'Abbé de L. qui demeure avec moi & dont je vous ai parlé, me paroit avoir un bon commencement pour l'intérieur. Il a lû & relû vingt fois avec un goût extraordinaire le Moyen court & f.... fon oraifon eft fimple. Les vues d'abandon augmentent, & quoique fon naturel l'atache au fenfible, il me femble qu'il entre bien avant dans les vues de pure foi. Peut-être faudroit-il pour lui plus d'expérience que je n'en ai. Mais je me contente d'être attentif à la lumiere que Dieu me donne, & de lui parler fort fimplement fuivant fon ouverture, & fuivant ce qui me vient dans le moment où je lui parle. S'il vous eft donné quelque chofe là-deffus, mandez-le moi. Je ne lui parle jamais le premier fur cette matiere. Je ne fens rien pour vous & je ne tiens à perfonne au monde autant qu'à vous. Ce 9. Juin 1689.

LETTRE LXXIV.

REPONSE.

Sitôt qu'une lecture ne vous convient pas, quitez-la. L'on m'avoit fait

entendre que les explications trop intérieures ne vous agréoient pas tant... parce qu'elles vous paroiſſent s'écarter plus de leur texte. Demandez à M. D. C. le premier Tome des Epitres de St. Paul, que je lui laiſſai à B. Liſez ſi vous voulez, celle aux Epheſiens que vous avez, & tout ce que Notre Seigneur vous inſpirera. Tenez-vous très libre au nom de Dieu. Nulle gêne ni contrainte. L'Epitre aux Romains eſt ce qu'il vous faut. La profondeur (Vol. III. Lett. 98.) J'aime L. dont vous me parlez, ſans le connoitre, & je crois que tout ira bien. Lorſque les perſonnes de bon naturel entrent tout de bon, elles font bien. Vous ne ſauriez mieux faire pour lui, que d'en uſer comme vous faites. Il faut inſenſiblement l'entrainer avec vous dans la pure foi. Voilà un écrit de la foi, qui lui ſera je crois utile. S'il vous convient, M. D. C. le fera copier pour le lui donner. Vous pouvez lui donner des écrits ce qui vous plaira. Celui du..... l'inſtruira & le conduira inſenſiblement dans la foi. Je ne crois pas que ce ſoit par politique que vous ne parlez

pas le premier de ces matieres à M. D. Z. Je crois qu'il faut plus de ſimplicité avec lui, car aſſurément il ſera bien à Dieu. Il y a une union de vous à moi qui s'eſt liée dans le ciel pour s'y conſommer éternellement. Elle n'eſt pas moins utile pour n'être pas ſenſible.

LETTRE LXXV.

Autre à l'Auteur.

Conſeils pour la conduite d'une maiſon. Sécherеſſe de Fenelon.

JE ne vois rien à ajouter à votre mémoire, pour Mlle. votre fille, puiſqu'elle eſt diſpoſée comme vous la repréſentez. Elle aura peut-être dans la ſuite des peines qu'elle ne ſent pas encore ; & ſi le goût du monde la prenoit, il faudroit qu'elle s'attendit de trouver en vous une mere qui ne ſeroit pas ſurpriſe de ſa foibleſſe, & qui y compâtiroit ſans la flater. Pour ſon naturel indolent, il pourra par la

grace se tourner en paix & recueillement. Mais il faut craindre la mollesse & l'oisiveté si dangereuse aux femmes. Il faut même l'acoutumer à une action réglée & vigoureuse, pour la conduite de toute une maison dont elle sera chargée. Continuez à vous faire aimer d'elle, ensorte que si elle avoit une foiblesse à découvrir, vous fussiez la personne à qui elle aimât mieux en faire la confidence. Quand revenez-vous donc? Je vois bien que ce n'est pas sitôt. Je n'ai rien de nouveau à vous dire sur moi. Je sens seulement que mon cœur se desseche, comme on voit certains malades de langueur dont la maigreur augmente, mais je ne soufre rien que la secheresse, & mon état est assez tranquille. Votre lettre sur le songe me réjouit. Pourvu que la volonté de Dieu se fasse c'est assez. Je ne suis pas d'un degré à être pour vous, comme vous êtes pour moi; mais je ne sens rien en moi qui ne soit uni à vous sans reserve, & je ne l'ai jamais été tant à rien en ce monde depuis que j'y suis. Ce 14. Juin 1689.

LETTRE LXXVI.

REPONSE.

Desseins de Dieu sur Fenelon.

L'Indolence dont je vous ai parlé de ma fille, n'empêche ni sa pénétration, ni qu'elle ne veuille être toujours ocupée, mais elle craint ce qui gêne. Elle me disoit il y a deux jours, qu'en disant ses prieres vocales que ses yeux se fermoient, & qu'elle a peine à poursuivre & qu'elle se sent recueillie. Elle persiste toujours à me prier de ne la point engager si jeune. Je prendrai toujours vos avis sur ce qui la regarde, comme sur tout le reste. Je n'ose vous dire, qu'il me semble, que si je pouvois être une heure auprès de vous en silence, que votre cœur s'en trouveroit bien. Je le souhaite, & il y a même quelques jours, que j'ai pour cela une tendance assez forte. Vous en connoitrez les éfets. Mandez-moi si j'ose espérer ce bien. En ce cas, je

me ſervirai de la Providence, qui oblige M. D. N. d'aller à Paris pour des procès, & je n'attendrai point le voyage de B. Mandez-moi votre penſée ſans regard & avec autant de ſimplicité que je vous écris. Je ſens à l'heure que je vous parle, qu'il faut que je vous voie encore; que Dieu le veut, & que vous en avez beſoin. Ordinairement je ne ſens rien pour vous, quoique je ſache que vous m'êtes plus que nul autre: mais Dieu m'éveille quelquefois très fort & avec une tendance de toute l'ame que je ne ſaurois vous exprimer. C'eſt alors que ſans ſavoir ce que je dis, je m'écrie! O mon fils! Que Dieu vous conſume tout entier! Je vous aſſure que la volonté de Dieu s'acomplira dans toute ſon étendue. Je le ſens & le connois & les deſſeins qu'il a ſur votre ame. Il me faiſoit même comprendre qu'il vouloit que je vous diſe toute choſe, afin que cela vous ſervit un jour de témoignage pour lui-même; & ſur ce qu'il m'étoit venu une penſée ſur ce que Notre Seigneur m'obligeoit à vous dire toutes choſes dans ma ſimplicité, puiſqu'il

vous conduiſoit par la foi la plus nue: deux choſes m'ont été miſes dans l'eſprit; la premiere, que Dieu vouloit que cela fut dans la ſuite un ſigne pour confirmer votre expérience, & ce paſſage me frapa, que les enfans d'Iſraël qui avoient connu les merveilles du Seigneur perſévérerent juſqu'à la fin, & que Dieu vous deſtinoit pour lui conduire un peuple tout ſingulier. Mais quoique vous êtes deſtiné à la mort & que la mort doit venir, votre ſechereſſe n'eſt pas mortelle. Elle vient d'une autre cauſe. L'on ne peut être plus à vous que j'y ſuis d'un cœur vraiement maternel. La charité de Jéſus-Chriſt me preſſe. Ce 15. Juin 1689.

LETTRE LXXVII.

Autre à l'Auteur.

A vous parler ingénuement, Madame, j'aime mieux que vous veniez à P. qu'à B. A. P. nous ferons très facilement ce que vous me

proposez. Pour B. il m'est impossible d'y aller maintenant. Je meurs d'envie de vous voir, & je crois vous devoir dire, que vous devez agir avec moi sans hésiter & avec moins de précaution. Quand vous serez à P. vous n'aurez qu'à m'avertir. La chapelle de M. D. G. à St. Jaques est faite exprès pour vous recevoir au Confessional l'après-midi. Vous pourrez aussi voir ce que M. F. vous veut montrer. Mais je crois qu'après avoir vu tout ce qu'il voudra vous faire voir, il faudra écouter aussi M. D. V. & voir tout ce qu'il aura à vous montrer. Peut-être tirerez-vous de ces deux examens rassemblés quelques bons éclaircissemens. Peut-être que M. D. V. fait mieux que M. F. ou qu'elles sont changées en mieux depuis que M. F. ne les voit plus. Je dis peut-être, & je n'ai garde d'en dire davantage ; mais la chose mérite d'écouter sans prévention les deux côtés. M. D. V. prétend vous parler avec une ingénuité dont vous ne pourrez douter. Il ne sera pas mauvais que vous soiez prémunie des mémoires contraires, quand vous écouterez ce qu'il aura à

dire ; ainsi il vaut mieux commencer par M. F. Je ne vous dirai rien aujourd'hui sur moi, parce que je remets tout à la prochaine entrevue. Cependant je fais ce que vous m'avez mandé. Je suis à vous avec une reconnoissance proportionnée à ce que je vous dois. C'est tout dire Madame. Ce 16. Juin 1689.

LETTRE LXXVIII.

REPONSE.

VOus ne sauriez croire la joie que vous me donnez de vouloir bien que je vous voie où vous me marquez. Il me semble que Dieu le veut & que votre ame en recevra des forces toutes nouvelles. C'est tout mon penchant que d'agir avec vous comme vous me marquez. Il me semble que Dieu le veut, mais j'attendois qu'il vous donnât la disposition de correspondre à mon attrait qui augmente chaque jour, loin de diminuer. Je vous écris une très grande lettre

sans pouvoir y résister. Il semble que je ne sois au monde que pour vous, tant Dieu m'y a apliqué fortement. Je serai Samedi au soir à Paris. Je vous verrai lundi si vous le voulez bien. Je ne manquerai pas de me rendre où vous me dites. J'irai vous voir dès le Dimanche, mais je crains de vous incommoder. Si le jour vous agrée, un petit mot me fera courir pour vous assurer de ce que je vous suis en Notre Seigneur. Ce 16 Juin 1689.

LETTRE LXXIX.

Songe expliqué. Communications spirituelles.

DIeu seul veut tout (Disc. 18. Vol. II. Lettr. 82. Vol. III.) *Fin.* Il y a plus de *huit ans* qu'après vous avoir *vû en songe* (*a*), je vous cherchois dans toutes les personnes que je voyois, je ne vous trouvois

(*a*) Voyez la vie de Mme. Guyon, Tom. 2. Chap. 17. §. 5.

point; vous aiant trouvé, j'ai été remplie de joie, parce que je vois que les yeux & le cœur de Dieu sont tout apliqués sur vous & son Verbe & son Esprit. Je ne vous fais point d'excuse, car il faut que j'obéisse sans replique à mon Maître. Il me donne bien de l'envie de vous voir. Il a du dessein en cela. L'après diner je me suis sentie tout-à-coup saisie d'un je ne sais quoi de très fort, il m'a fallu retirer à part quoique assez proche du repas pour donner essor à mon cœur qui crevoit. Il me sembloit que ce qui m'étoit donné pour vous dans ce moment ne trouvant pas assez d'issue, étoit comme une eau qui tourne & qui enfin redonde sur elle-même; ensorte que le cœur ne peut tout porter. Il désire toujours plus s'écouler dans le vôtre. Ce 15. Juin 1689.

LETTRE LXXX.

A L'AUTEUR.

Néceſſité dans l'état paſſif d'une volonté prête à ſuivre toutes les inflexions de Dieu.

JE ne ſais pas, Madame, ſi je m'explique mal, ou ſi je ne vous entends pas aſſez bien; mais il me ſemble que j'entens ce que vous voulez, qui eſt que nonobſtant cette involonté générale pour tout ce qui eſt diſtinct & particulier, je dois vouloir par petiteſſe tout ce qui m'eſt donné & déclaré par vous. Je ſuis perſuadé qu'autant qu'on ſeroit retréci par la proprieté de la volonté, ſi on vouloit par ſoi-même quelque choſe, au préjudice de l'abandon ſans reſerve, autant ſe retréciroit-on ſi par pratique & par crainte, on refuſoit de ſe laiſſer à l'Eſprit de Dieu pour vouloir tout ce qu'il veut qu'on veuille. Se délaiſſer ainſi aux volontés particulieres n'eſt pas une activité, mais

un état très parfait: ce qui fait l'entiere paſſiveté de la volonté & qui la rend ſimple à l'infini, c'eſt d'être auſſi ſimple & auſſi prompte à vouloir quand Dieu veut qu'elle veuille que d'être incapable de vouloir rien par elle-même: dès qu'on eſt attaché à ſa pure paſſiveté & à ſon pur vouloir ou à ſon pur avoir, enſorte qu'on craint de le perdre, on s'en fait une proprieté qui retrécit l'ame & qui la roidit contre l'impulſion divine. Il faut donc être également ſimple en tout ſens & à aimer autant à vouloir qu'à ne vouloir pas. Sitôt que Dieu imprime quelque volonté particuliere, il faut la ſuivre ſans meſure & ſans réflexion. Par là on s'élargit en ſe rempliſſant. C'eſt-à-dire que la volonté ſe dilate à l'infini ſe rempliſſant ſans meſure & ſans reſerve de tout ce que Dieu lui donne & lui fait vouloir. Voilà ce que je comprends; & voilà auſſi l'état où il me ſemble que je ſuis. Quand je dis que je veux tout & que je ne veux rien, je ne dis rien de contraire à tout ceci: Car je veux tout ce qui eſt donné, rien que je me donne par mon propre

désir. Comptez donc que j'acquiesce toujours sans hésiter : mais comme mon acquiescement est simple, sans goût, sentiment, & tout concentré dans la pure volonté au fond de l'ame, il paroit froid & sec au déhors, quoiqu'au dedans il soit plein, ensorte qu'il faudroit que je me gênasse & que je fortifie de mon attrait pour le rendre plus vif. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il est plus pur qu'il ne seroit, s'il avoit plus de vivacité extérieure. Je suis néanmoins tout prêt à cette vivacité extérieure quand Dieu voudra me la donner, alors elle seroit le meilleur état & je n'aurois garde de la retenir. Mille fois tout à vous en Notre Seigneur. Ce 26. Juin 1689.

LETTRE LXXXI.

REPONSE.

Vivacité extérieure. Trop grand feu nuisible en certaines ames. Se laisser dilater sans éforts. Repos en Dieu simple & multiplié.

O Oui, Mr., c'est ce que je voulois vous dire, & puisque vous en usez de la sorte, cela me sufit. Je ne prétends pas que vous vous donniez une vivacité extérieure, qui en vous gênant beaucoup contrarieroit votre attrait ; mais je ne voudrois pas aussi que pour être plus dénué, vous ne reçussiez pas ce qui vous est communiqué tel qu'il soit, cela vous feroit tort. Il y a des ames naturellement affectives auxquelles on recommande sur toutes choses d'éteindre un feu, qui nuit plus de leur tempéramment que de Dieu, mais cela n'est pas pour vous. Il faut vous laisser dilater en toutes manieres. Vous ne sauriez croire combien votre lettre me contente, parce qu'elle exprime nettement & naturellement l'état où Dieu veut votre ame. Si je pouvois vouloir quelque chose je la garderois. Lorsque je suis auprès de vous je m'y trouve bien, ce qui me fait comprendre qu'il n'y a chez vous nulle résistance ; mais comme je craignois que la lumiere que vous avez de la mort ne vous portât à une nudité un peu active & qui vous feroit

préjudiciable autant qu'elle ſeroit utile à un autre ; c'eſt ce qui m'a porté à vous écrire cela tout ſimplement. Une choſe que l'on voudroit dilater avec éfort en recevroit du dommage. Il ne faut que laiſſer faire celui qui vous aime, & qui prend en vous ſes délices : cela ſe fera peu à peu, mais infiniment. Je ne prétends pas que vous ſoyez dans le ſenſible, cela eſt trop éloigné de vous, mais que vous receviez ce qui vous emplit, ſans ſe faire une vertu de mort & de renoncement. Il pourra venir un tems où Dieu feroit réjaillir de votre fond quelque choſe ſur les ſens pour les purifier & réhauſſer leur capacité : cela étant de Dieu ne ſeroit pas impur & devroit être reçu comme le reſte. Dieu met quelquefois tout en acte dans une ſimplicité divine ſans que cette action trouble le repos parfait. C'eſt le repos en Dieu même où l'ame eſt rendue active & multipliée, ſans être moins ſimple & nue, & cela en participation de la divinité ; Dieu eſt ſimple & multiplié. Quoique ceci ne ſoit pas à préſent de ſaiſon, il ne vous ſera pas inutile ; car cela

étonne quelquefois & fait que l'ame ne ſe laiſſe pas aſſez tôt à ce que Dieu veut, faute de lumiere : Je vous écris bonnement mes penſées, & quand Dieu n'en tireroit point d'autre éfet que celui d'une auſſi extrême petiteſſe, que celle que vous marquez, ce ſeroit beaucoup. Je ſuis en lui pour vous tout ce qu'il fait. Je vous prie que je ſois de la converſation. Je vous aſſure que je ſerai unie à vous. Si vous y êtes encore lorſque je ferai réponſe ſur l'entretien de M. , vous en ſaurez le réſultat. Je vous prie de recommander tout au Seigneur. Ce 27. Juin 1689.

LETTRE LXXXII.

A L'AUTEUR.

JE voudrois bien, Madame, pouvoir deviner ce qu'il faut faire pour vaincre votre timidité à mon égard. Je ferai parfaitement à mon aiſe à votre égard. Vous êtes gênée avec moi. Si vous ſentez en moi

quelque diſpoſition d'eſprit, qui cauſe votre crainte & votre reſſerrement, écrivez-le moi. Vous aurez peut-être moins de peine à écrire qu'à parler. Vous craignez toujours ſans fondement, ce me ſemble, ou de me gêner ou de me ſcandaliſer. Me. D. C. ne vous inſpire-t-elle pas quelque choſe de la ſageſſe exceſſive? Je crois vous devoir dire que j'ai ſouvent remarqué, que bien loin d'être ſurpris des choſes auxquelles on me prépare, il arrive d'ordinaire que je les ai dans l'eſprit avant qu'on me les diſe. Cela fait que j'y parois peu ſenſible, quand on me les explique. Je ne puis même m'empêcher de croire que je vois clairement les principes de bien des choſes, que vous ne me direz qu'après longtems. Mais n'importe, je ne veux rien prématurer; & je ne dis tout ceci que pour vous montrer que vous devriez être plus ſimple & plus hardie pour toutes les choſes qui ſont de mon degré. Vous me mandez que c'eſt à moi de commander. Hé bien je le veux, & je commande de tout mon cœur que vous ſoyez plus libre. Si vous ne le faites, vous man-

querez, & à Dieu & à moi, & vous me nuirez. Pour M. D. B. je lirai & relirai ce que vous me mandez, quoique je l'ai déja lû & compris, ce me ſemble, après quoi je profiterai de la premiere ouverture de lui parler plus hardiment que vous ne faites avec moi. Mais pour le faire, il faut que j'attende une occaſion de le voir. Quelle apparence d'aller contre ma coutume à V.... dans un tems où une afaire eſt dans ſa criſe, & où beaucoup de gens s'imaginent que j'ai des prétenſions. M. D. B. même n'en feroit pas édifié & en auroit de la peine; d'ailleurs quand je le vois, c'eſt pour un moment, & il eſt toujours preſſé de me parler d'autres afaires qu'il croit importantes à ſon extérieur. N'importe je romprai ſimplement à la premiere occaſion. De plus en plus tout à vous ſans reſerve en Notre Seigneur, & avec une reconnoiſſance que lui ſeul connoit. Ce 4. Juillet 1689.

LETTRE LXXXIII.

REPONSE.

Largeur de l'Auteur avec Fenelon. Direction & vérités dites pour l'avenir & le tems de l'hiver.

IL me semble que toute crainte me fût levée Lundi à la Messe, & que je n'en puis plus avoir avec vous. Je ne prétends pas Mr. que vous fassiez un pas exprès pour aller trouver M. D. B. mais que vous vous serviez de la premiere occasion que Dieu ne manquera pas de vous fournir. Je ne croyois pas vous avoir mandé qu'il falloit y aller exprès. Du moins je ne l'ai pas prétendu, car cela n'auroit plus le même éfet. Je vous prie seulement de rompre la glace avec lui. Non assurément je ne ferai plus gênée avec vous. Je ne trouve rien en vous qui me gêne, & la gêne est en ma timidité. Je suis persuadée que Dieu vous en fera plus connoitre, que je ne vous en puis dire, & je suis

suis très résolue d'aller avec vous comme un enfant, quoiqu'il m'en puisse couter. La résolution que j'en ai faite m'a rendu la liberté & la vie. Mon union pour vous est encore augmentée; & il me semble que le Seigneur l'a fait de son autorité. Je vous ai écrit bien des choses qui paroissent hors de saison, mais on me le fait faire & je n'ai qu'à obéir. L'on m'a fait concevoir que je ne vous devois point celer, ce que fait le Tout-puissant. L'on m'a fait entendre que ce que je vous écris à présent fait un fond qui établit l'ame (quoique de loin) dans la disposition qu'elle doit avoir, lorsqu'il en sera tems. Elle se nourrit de la viande qui lui doit être naturelle, afin de pouvoir suporter la mort. J'ai compris qu'il falloit vous faire une provision pour l'hiver. Notre Seigneur veut que je sois telle pour vous, que quand je consumerois ma vie à votre service, je la trouverois très bien emploiée. Je ne puis faire autrement, sans que j'en pénétre la cause, & puis vous protester qu'il n'y a en cela rien de na-

turel, & quoique je sois aussi misérable que je la suis, cela est tellement mis en moi par un autre, que je ne puis que me laisser conduire. Recevez donc ce qui vous est donné, & soiez persuadé, que quoique vous ne découvriez pas la nécessité de ces choses, elles serviront de fond à votre édifice spirituel & d'antidote contre les craintes de se perdre : & quand tout ne serviroit de rien, je serois trop bien payée de vous avoir donné des preuves de ce que je vous suis & d'avoir obéi. Renvoiez-moi les livres qui vous sont inutiles. Je ne me suis jamais trouvé à l'égard de personne comme je me trouve au vôtre. Jamais je n'ai goûté un cœur comme je goûte le vôtre. Qu'il est propre pour Dieu ! Ce 5. Juillet 1689.

LETTRE LXXXIV.

à l'Auteur.

Etat de langueur, qui n'empêche pas au besoin qu'on n'agisse.

JE n'ai rien senti, Madame, depuis deux jours que la paix séche dans l'ame, & dans le corps une langueur qui me tient comme anéanti. En cet état je ne fais rien que porter le fardeau de moi-même : encore même m'échape-t-il des airs, des regards & des tons si secs & si dédaigneux que je m'étonne qu'on puisse me soufrir. Je ne fais aucune oraison suivie. Mais il me semble que ma réalité est plus abandonnée qu'elle ne l'a été jusqu'à présent, quoique la présence de Dieu soit moins facile & moins goûtée. Il n'y a gueres d'amis dont la conversation ne me fatigue. Tout m'est dificile & dégoûtant au déhors, & je ne trouve rien au dedans, pas même la liberté d'esprit, pour m'ocuper de Dieu. *Malgré cette*

féchereffe, cette langueur & cette diftraction, la folitude & le filence me foulagent. Je fuis content, pourvu que je fois feul dans ma chambre, à m'amufer à des riens comme un enfant. Il y a céans un enfant de deux ans & demi avec lequel je joue quelques fois un moment; mais pour les grandes perfonnes elles m'incommodent. Je ne fais que leur dire. Leurs difcours me déplaifent. Je trouve néanmoins que quand il faut que j'aille en certains lieux & que je parle pour le befoin, je me ranime. Si je raifonnois fur cet état de langueur & d'impuiffance, je ne me croirois propre à rien. Il me femble que Dieu veut m'aterrer & me faire invalide avant que de me mettre en œuvre. J'ai fur tous les deffeins connus & inconnus de Dieu un certain *Amen* continuel au fond du cœur pendant tout mon filence. Pour l'union avec vous elle eft intime, & quoique je ne puiffe dans mon dégré correfpondre avec tout ce que Dieu vous donne pour moi, j'ofe me rendre ce témoignage que je fais à proportion autant que vous. J'atens votre réponfe fur les

chofes que je vous ai mandées touchant M. D. B. Ne ménagez rien & dites moi tout ce que vous croiez que je doive faire. Je vais pour deux jours à la campagne avec M. D. P. Ce 5. Juillet 1689.

LETTRE LXXXV.

REPONSE.

Abandon. Volontés cachées. Sources de croix. Se tenir dans la joie.

JE vous ai fait réponfe que je n'avois jamais prétendu que vous fuffiez exprès pour parler à M. D. B. mais que vous n'en perdiffiez pas l'ocafion. J'atendrai à Vendredi; les chofes ne changeront pas de face jufqu'à ce tems. Ne vous étonnez pas de votre *féchereffe*. Tous vos éforts làdeffus ne feroient que l'augmenter. Ce n'eft point une *longue oraifon* qui vous doit apliquer préfentement, mais un abandon fouple & continuel. Plus vous avancerez dans la foi, plus vous

perdrez toute faveur. Ne *vous contraignez* point je vous prie; foignez votre corps. Quoique vous vous trouviez fi mort & fi différent de vous-même, tout vous fera donné dans l'ocafion felon votre befoin, pourvû que vous ne vous donniez rien par vous-même, vous éforçant de furmonter votre état pour parler & pour agir; vous avez raifon de croire que Dieu *vous anéantira avant de fe fervir* de vous. Vous ne feriez pas fans cela propre à fes deffeins. Je vous ai écrit un papier que j'ai fait tranfcrire & que M. D. C. vous doit donner. Je fuis convaincue que tout fe fera chez vous en langueur & en foibleffe. Ainfi plus vous ferez languiffant & foible en vous-même, plus Dieu faura tirer la vie de la mort. Pour les deffeins Dieu a mis en vous un fond incomparable pour l'abandon, & c'eft tout ce qu'il faut. Ce n'eft ni une difpofition ni une autre qui fait l'état, mais cette *foumiffion continuelle plus aux volontés cachées qu'aux connues.* Ce feront ces volontés cachées qui feront dans la fuite votre fuplice: car elles font fi cachées qu'elles ne fe

manifeftent qu'après leur acompliffement. Je vous fouhaite un bon voyage. De la gaieté au nom de Dieu. Tâchez d'amufer votre langueur, & de foutenir votre corps par la joie. Les uns meurent par le glaive, & vous mourrez par la défaillance. L'enfance fera votre partage & fuccédera à la fageffe.

LETTRE LXXXVI.

à l'Auteur.

Vraie & fauffe fageffe.

JE reviens de la campagne, où j'ai demeuré cinq jours, & où je me fuis trouvé fort tranquile, quoique j'aie reffenti quelque petit mouvement de peine à votre égard & quelque goût pour des chofes mondaines, avec une diftraction & une féchereffe continuelle. Mais j'ai été d'ordinaire dans un état fixe, & même dans les petits intervalles de tentation que je viens de vous dire, je demeurois fans

peine uni à Dieu par le fond de la volonté. Votre lettre que je viens de recevoir me donne une vraie joie, & je crois avoir grand besoin contre ma propre sagesse des choses que vous y marquez. Mais quoique je sois encore de beaucoup trop sage je crois néanmoins qu'il y a bien des choses sur lesquelles je me laisse aller sans m'écouter moi-même. On est plus embarrassé sur cet article que sur tout autre : car on sait certainement par l'Evangile qu'il y a une vraie sagesse qu'on ne se doit jamais dispenser de suivre ; on craint de manquer la vraie sagesse en évitant la fausse, & dès qu'on veut discerner on s'embrouille. Cependant je trouve dans la pratique que Dieu m'épargne assez souvent cet embarras. Je suis sans beaucoup raisonner les vues qui me viennent, avant l'action. Quand l'action est faite, je ne me mets point en peine des fautes que j'ai commises. Tout au plus, si j'en aperçois quelqu'une, qui tire visiblement à conséquence : j'atens en paix que Dieu m'ofre quelque ouverture naturelle pour la reparer. Dailleurs je croirois manquer

à l'abandon, si je voulois me marquer la voie & la régler, ensorte que je me bornasse à ne passer point par certaines épreuves ou par certaine humiliation, sans savoir quelles. Je veux aller sans savoir où par tout où Dieu me menera, pourvu que ce soit lui : mais je ne voudrois pas me dépouiller de ma propre sagesse pour marcher à l'aveugle, sans savoir que c'est celle de Dieu qui m'en prive. L'état de pure foi demande bien qu'on ne cherche à rien voir pour le chemin par où Dieu me conduit, mais il ne demande pas qu'on marche sans savoir si c'est Dieu qui nous fait marcher, autrement ce ne seroit plus foi en Dieu, mais foi en son propre égarement. Je n'ai pas besoin de tout ceci à votre égard, & je ne le dis que pour éclaircir les regles générales, car d'ailleurs je suis très persuadé que Dieu vous mene, & moi par vous. Je suis en lui tout ce qu'il veut que je vous sois. J'irai chez M. D. C. savoir des nouvelles du mariage de Mlle. votre fille. Et je compte toujours d'avoir l'honneur de vous

voir le jour de la Magdelaine. Ce 17. Juillet 1689.

LETTRE LXXXVII.

A L'AUTEUR.

JE suis d'autant plus fâchée de votre peine, Madame, que vous la souffrez sans avoir besoin de la souffrir. Je vous ai déja dit bien des fois & je vous le répete encore devant Dieu du fond du cœur, rien ne me scandalise en vous & je ne suis jamais importuné de vos expressions. Je suis convaincu que Dieu vous les donne selon mes besoins; & il m'est témoin que je ne reçois jamais de vous aucune lettre qui ne me donne une sensible joie. Pour la maniere de me dire les choses, bien loin d'être trop ingenue & libre, elle ne l'est pas assez, ce me semble. Vous craignez toujours de vous ouvrir trop, & à force de vous gêner, pour ne me gêner pas, vous me gênez quelquefois un peu. Ne faites

jamais réflexion avec moi, & assurez vous, que j'en ferai plus à mon aise dans notre petit commerce. Je dois me rendre ce témoignage, que je ne m'apperçois d'aucune chose à laquelle je tienne volontairement. Il me semble que je suis prêt à passer pour fou aux yeux de tous les hommes, quelque douleur que j'en puisse sentir, si Dieu me poussoit dans ce précipice pour renverser ma fausse sagesse. Ce n'est pas là ce que j'ai voulu vous dire; l'unique chose dont j'ai voulu vous parler, est que vous me mandez, que vous ne vous souciez point de vous tromper & de ne vous tromper pas. A la vérité je vois bien le bon sens de ces paroles, qui est que quand Dieu vous met dans la nuit impénétrable, qui est sa volonté inconnue, on ne peut plus voir la main de Dieu qui nous mene parce qu'on a besoin de perdre cet apui, pour se perdre soi-même, mais alors il reste une certaine droiture d'intention, ensorte qu'on ne voudroit pas résister à l'atrait quoique inconnu, c'est-à-dire, que quoique l'on ne

puiſſe plus ſuivre Dieu clairement à la piſte, on va néanmoins par ce mouvement intérieur & délicat à ce qui peut lui plaire, autrement on ne pourroit pas dire comme vous le faites; je ſens que je réſiſte à Dieu: Dieu veut de moi une telle choſe, il me preſſe: mais dans l'état d'obſcurité où Dieu jette & dans la néceſſité de marcher de quelque côté, on va tout droit où la ſimplicité du cœur mene; ſupoſant que c'eſt ce qui eſt le plus conforme aux deſſeins de Dieu. Nous parlerons de tout cela Vendredi: cependant mettez votre cœur au large & ſans reſerve avec moi. Je ſens que vous le devez non ſeulement à Dieu, mais encore à moi tout foible que je ſuis. Rien n'égale mon atachement froid & ſec pour vous. Ce 18. Juillet 1689.

LET-

LETTRE LXXXVIII.

REPONSE.

JE n'entrerois point en réflexion ſur vous, ſi l'on ne m'y faiſoit entrer. Votre lettre m'a remis dans mon état naturel de paix & de large. Il faut que je vous diſe devant Dieu que depuis bien des années je ne me poſſéde point, étant pour bien des gens d'une ſi grande reſerve, qu'il m'eſt impoſſible de leur correſpondre, & pour vous je ne puis faire autrement. La moindre raiſon que j'allegue, ſufit pour irriter Dieu contre moi; & cela me met dans un état ſi violent qu'il eſt inſuportable. Il me ſemble qu'il n'y a que l'expérience que vous en aurez un jour, qui puiſſe vous faire concevoir ce que c'eſt que l'impuiſſance de ſe poſſéder. Il faut ſavoir, &c. (Vol. III. Lett. 118. p. 344.) je prie Dieu que vous m'entendiez. Ce 19. Juillet 1689.

LET-

LETTRE LXXXIX.

A L'AUTEUR.

JE vous renvoye, Madame, vos deux lettres de M. L. C. D. V. & de M. G. pour M. le C. D. V. je crois qu'il fufit que vous lui mandiez ou faffiez favoir que vous vous verrez. M. D. E. il vaut mieux parler qu'écrire. Ce n'eft pas que je me défie de lui; au contraire plus je le connois & plus je l'eftime. Mais il me femble qu'il vaut mieux s'expliquer de vive voix & avec tous les affaifonnemens néceffaires. Pour les chofes à dire, vous les favez mieux que moi; mais on ne peut rien malgré M. S'il perfifte de bonne foi, on lui déclarera qu'on veut au plûtôt conclure cela, ou autre chofe. Pour cette affaire-là, c'eft à lui à la rompre & à manquer, s'il le veut. Pour vous, continuez à lui renvoyer la décifion. Pour M. G. je ne lui manderai que les chofes précifément néceffaires pour fon befoin; encore je

les affaifonnerois avec précaution pour empêcher qu'on ne vous fit des chicanes par des interprétations. Je crois néanmoins que vous pouvez vous ouvrir par un befoin preffant, fi vous fentez intérieurement la bonne foi & la fureté de cet homme. Mais je lui dirois toujours les chofes dans les tems les plus propres à éviter le fcandale de fon ami M. N. Ce 22. Juillet 1689.

LETTRE XC.

à l'Auteur.

Sécherefſe extérieure & intérieure. Langueur fpirituelle. Défauts dans ce dégré & la conduite qu'on y doit tenir.

JE vois bien, Madame, que pour travailler à ce qu'on apelle ordinairement perfection, il faudroit me corriger de ma féchereffe: mais je ne vois pas qu'elle caufe en moi une réfiftance volontaire aux mouvemens

que Dieu me donne, & c'est ce qui me console dans mon imperfection. J'ai de deux sortes de sécheresse. L'intérieure par raport à l'oraison & aux choses spirituelles. L'extérieure, par raport au commerce avec le prochain. Pour la sécheresse intérieure je n'en suis pas en peine. Vous savez que c'est une épreuve donnée & non une imperfection volontaire. Cette épreuve sert à éprouver la foi & à faire mourir à tout ce qui n'est pas Dieu. D'ailleurs je ne me la procure jamais volontairement. Au contraire, je lis avec plaisir ce que l'on me donne. Si on cessoit de me donner des choses nouvelles, je relirois celles que j'ai déja. Si je sentois du besoin, je demanderois secours. Mais quand je suis en paix, & que je ne sens aucun besoin, je ne demande rien, & je me contente de recevoir avec plaisir ce que Dieu qui connoit mon besoin, quand je ne sais pas le connoitre, m'envoie par vous. Il est vrai que quand je reçois quelque instruction, je n'en ai point une joie sensible. C'est un aquiescement simple, quelquefois même froid & sec, mais

doux, prompt, facile, paisible, & qui est du fond du cœur. Alors on pourroit se tromper sur ma disposition; car je crois avoir dit tout en disant oui. La brieveté des paroles ne me paroit point une sécheresse, au contraire, c'est la multitude des paroles qui me paroit afoiblir & dessécher le discours. Il faut pourtant convenir que mon intérieur est fort sec, mais je ne crois pas entretenir cette sécheresse, ni par indocilité aux avis que vous me donnez, ni par résistance aux mouvemens intérieurs, ni par dédain pour les petites choses; au contraire je goûte la simplicité & l'enfance plus qu'il ne paroit. Mon air est grave & sec; mais jamais assez, (a) *à faire l'enfant.* Pour les choses de la voie intérieure dont il est question, j'y entre sans peine, & il y a bien des choses sur lesquelles on veut me préparer de loin, de peur de me scandaliser, dont j'avois déja les principes dans la tête avant qu'on me les dit; ensorte qu'après les avoir

(a) Peut être que l'Auteur avoit écrit, *à fuir l'enfance.*

écoutées, je n'en parois pas fort touché, c'est que je les aprouve simplement. S'il faloit par complaisance s'étendre davantage en paroles pour témoigner mon aprobation, ma sécheresse naturelle & extérieure me rendroit cette pratique pénible. Mais je suis sûr que ce n'est pas là ce que vous voulez. J'agis naturellement. Pour revenir à vous, je goûte tout ce que vous me donnez sur la voie en général & sur mes besoins en particulier. Quand je reçois de vous quelque nouvelle instruction, j'en suis ravi, moins par le sentiment de mon besoin, que par la persuasion que Dieu m'en avertit par vous & par vous me donne mon pain quotidien. C'est même un état de grande enfance: car je ne puis ni demander mes besoins ni les connoitre. Je les crois quand on me les dit. Je crois que ce que l'on me feroit pour me ranimer ne me conduiroit pas; car Dieu veut que je meure peu à peu de langueur & il ne faut pas retarder cette opération détruisante. D'ailleurs je crois qu'il n'est jamais tout en moi que quand il y est caché plus profondé-

ment. Sitôt qu'il me donne quelque goût sensible, je m'y abandonne sans reserve. Hors de là il n'y a qu'à laisser dessécher mon ame jusqu'à l'agonie. Je n'ai d'ordinaire dans l'intérieur ni peine ni consolation vive. Tous mes sentimens sont émoussés. J'ai seulement une langueur qui est semblable aux fievres lentes. En cet état on maigrit tous les jours. Rien ne fait un grand mal, mais aussi rien ne plait. Je ne puis presque faire oraison, qu'en me promenant à pié ou en carrosse. Sitôt que je suis fixé dans une place, mon imagination & mes sens sont en grande inquiétude. Je suis néanmoins persuadé que ma sécheresse extérieure est beaucoup plus grande que l'intérieure. A mesure que le goût sensible s'est retiré, & que la foi s'est dessechée, mes répugnances qui sont naturellement bien plus fortes que mes désirs, ont pris une vivacité qui m'entraine. Je décide avec hauteur, je fais sentir je ne sais quoi de dédaigneux pour tout ce qui me déplait, je soufre impatiemment la contradiction; je suis quelquefois prêt à bouder comme un enfant, si la

honte ne me retenoit, je ne puis même cacher ſur mon viſage mon émotion. Jugez combien cette expérience me confond & me convainc de mon impuiſſance. Ma ſageſſe & ma vanité en ſoufrent dans le moment, mais je n'y fais aucune réflexion de ſuite; au lieu qu'autre fois mon amour propre étoit des mois entiers à ſe faire des reproches cuiſans ſur les moindres fautes. Je crois que Dieu me laiſſera encore longtems cette ſécherreſſe qui me fait faire tant de fautes envers le prochain, tantôt par des paroles dûres, tantôt par un ſilence dédaigneux, ou par les omiſſions ſur les honnêtetés néceſſaires envers les amis que j'aime davantage. Tout cela m'eſt bon; car tout cela me démonte. J'ai beſoin que Dieu me refonde & rejette en moule. Il me ſeroit commode de pouvoir travailler par des éforts contre cette ſécherreſſe ſi enracinée par l'habitude & par le tempérammment. Car les humiliations que mes fautes me cauſent, me crucifient plus que la violence néceſſaire pour me vaincre me feroit de peine dans un état ſemblable à mes états paſſés,

où la ferveur me ſoutenoit. Mais comme je ne ſaurois maintenant me préparer contre ces ocaſions elles me trouvent bien moins ſur mes gardes. Cependant je ne crois pas devoir chercher une attention active & forcée pour me ſoutenir. Je ne pourrois ſans ſortir de mon attrait réveiller par moi-même cette attention. Il me ſufit de la ſuivre toutes les fois que Dieu me la donne. Une attention propre & artificielle ſeroit une infidélité plus grande quoique plus cachée que les fautes extérieures d'humeur dont les autres ſont mal édifiés. Quand je ſuis ſeul, je ne ſuis jamais ni ſec, ni triſte, ni ennuié. Il n'y a que l'aſſujettiſſement à autrui & le dérangement, qui éfarouche mes répugnances. Il y a quelques perſonnes avec leſquelles j'ai un badinage de petit enfant, mais la plûpart des gens me laſſent bientôt. J'ai lû avec plaiſir & édification la lettre que vous m'avez confiée. Elle eſt très belle; vous pouvez croire que j'en ſuis perſuadé; car je ſuis par ma ſécherreſſe bien éloigné d'exagérer & d'admirer. Je vois que les lumieres diſparoiſſent

& que la pure foi règne : mais peut-on déja avoir passé par la mort, comme il le dit, lorsqu'il y a si peu de tems qu'on a outrepassé les lumieres distinctes incompatibles avec la foi entiérement nue ? Ces lumieres ne sont-elles pas une possession contraire au dénuement total qui opére la mort ? Vous savez mieux que moi jusqu'à quel point Dieu me donne tout à vous sans reserve. Ce 26. Juillet 1689.

LETTRE XCI.

REPONSE.

COmme j'ai fait voir dans les écrits que j'ai faits pour vous selon l'ordre que vous m'en avez donné, que la perfection se doit aquerir selon (Vol. III. Lett. 77.) Je veux dire la personne qui lui est confiée, & on la presse de lui donner les besoins, comme une mere se sent pressée par la tendresse de donner à son fils la nourriture dont il a besoin. Je ne crois pas (§. 7.) Ne lisez pas

ce que vous ne goûtez point. Il ne le faut pas faire. Je vous donnerai pourtant un jour Job ; car il y a bien des choses qui vous conviennent, & étant mystique de lui-même l'allegorie lui est inutile. La docilité (§. 8.) Je crois que vous supléez au défaut de votre naturel par votre honnêteté, & quelque chose qui racommode dans leur cœur les plaies que vous pourriez y avoir faites. La confusion que (§. 10.) J'ai beaucoup goûté votre lettre : elle m'a réveillé un certain goût secret que j'ai ordinairement pour votre ame, lorsque je pense à vous, que je n'ai de même pour nul autre, & qui m'est un témoignage qu'elle est comme Dieu la veut. Vous ai-je dit qu'il y a huit jours que vous me fûtes donné en songe, sous la figure d'un bassin de glace ? Tout autour c'étoit une glace pure & dure comme du cristal, & le milieu étoit une eau pure & profonde, mais elle étoit retenue par ces glaces qui l'empêchoient de s'épancher au dehors. Quelques personnes admiroient le présent qui m'avoit été fait. Quelques-uns l'estimoient

mille écus, & d'autres douze mille livres. Je fus certifiée que c'étoit la figure de ce que vous êtes à présent une eau vivante & profonde quoique toute entourée de glace. Mais cette eau ne se communiquera au déhors que par la rupture de cette belle glace, ce qui paroitra aux yeux peu éclairés une fort grande perte. Ce 27. Juillet 1689.

LETTRE XCII.

Réponse à la Lettre 42.

ON ne peut mieux prendre (Vol. III. Lett. 83.) des frayeurs. Je laisse à celui qui a un pouvoir Souverain sur les cœurs & sur les esprits de vous le faire comprendre. Je sais qu'il vous aime assez pour ne rien dérober à votre expérience. C'est en lui que je suis à vous plus que je ne puis dire. Il y avoit bien des choses à dire sur les dépouillemens dont l'étendue est extrême; mais vous en comprenez assez.

LET-

LETTRE XCIII.

A L'AUTEUR.

JE vais dans ce moment à la campagne, Madame, pour jusqu'à demain. Je ne puis avant mon départ lire ce que vous m'envoiez; mais il me servira de lecture ce soir & demain. Tenez ferme, ni de rompre ni de conclure. Je veux dire que vous ne devez pas confier le billet à M. H. Pour le dépôt il est bon devant Dieu & devant les hommes. Je suis dans des hauts & bas qui me sécouent rudement. Mais comme je suis plus agité qu'à l'ordinaire, je suis soutenu par un apui plus aperçu. Je ne saurois croire que votre affaire se rompe. Ce 12. Août 1689.

LETTRE XCIV.

REPONSE.

Dispofition d'une ame perdue en Dieu quand aux afaires temporelles. Souplesse à tous les vouloirs divins plus pénible que la mort même. Apui secret pas toujours aperçu, mais qui se trouve au besoin.

1. IL me feroit dificile de comprendre les manieres dont M. H. en ufe. Il ne veut aucune. Il a rompu fon mariage. M. D. V. & M. D. C. voudroient m'engager à le faire malgré lui. J'avoue que s'il me reftoit quelque chofe du naturel que j'avois, j'en uferois de la forte pour me venger de fes infultes. Mais ce qui m'étonne & ce que je ne puis bien dire qu'à vous, m'étant impoffible de le dire à d'autres, c'eft que je ne puis en nulle maniere me donner aucun mouvement ; & lorfque je veux faire quelque éfort pour cela, je ne trouve rien, tout m'abandonne chez moi ; & lorfque le Maitre ne donne point de mouvement, il eft impoffible de m'en donner. Quoiqu'il y ait longtems que je faffe cette expérience, je ne l'avois pas faite fi fort pour les chofes temporelles. Je me trouve fans force & fans vigueur comme un enfant ou un mort, & tout autant de fois que je veux me donner quelque émulation & me perfuader de faire l'afaire pour tirer ma fille de l'opreffion & moi de la tirannie ; je trouve d'une maniere à furprendre & qui ne peut être comprife que de l'expérience, qu'il n'y a chez moi nulle puiffance de vie. C'eft une machine que l'on veut faire tenir en l'air fans apui. Enfin je demeure impuiffante de paffer outre, fans que nulle raifon que l'on puiffe m'alleguer entre, ni que j'en puiffe faire ufage. Je verrois tous les malheurs poffibles prêts à tomber fur ma tête, que je ne pourrois me donner une autre difpofition. Je ne la puis faire paroitre à perfonne, elle pafferoit pour une foibleffe dont je devrois rougir. Cependant je ne trouve en moi nulle puiffance de vouloir

ni d'exécuter, & je me trouve comme un fantôme. J'aurois quelque consolation si vous compreniez mon état; du moins je le crois. Si je veux me donner le moindre mouvement, outre qu'il est sans la moindre correspondance du dedans, c'est que j'en soufre d'abord. Cependant l'on veut que je fasse cette affaire sans M. H. Outre qu'il s'y trouvera peut être des opositions, c'est bien me charger devant tout le monde de ce qui seroit défectueux en cette affaire. Outre cela ne sachant pas les affaires, je ne les ferois peut-être pas surement. Cependant ce ne sont pas ces raisons qui m'arrêtent. Elles céderoient au dépit de me voir si maltraitée, si j'avois quelque pouvoir sur moi-même: mais mon impuissance est entiere. Si je n'étois pas aussi convaincue que je la suis du Domaine de mon Dieu sur sa petite créature, l'expérience que j'en fais m'en seroit une preuve bien forte. Vous ne sauriez vous imaginer les morts qu'il faut passer pour en venir à cet état. Je vous assure que la mort qui nous arrache tout, n'est rien au prix de la souplesse à

tous les mouvemens que Dieu donne. C'est beaucoup d'être rendue toute passive, mais c'est toute autre chose d'être rendue agissante, sans agir propre, & surtout lorsque Dieu exige de l'ame cent choses diférentes, où elle ne voit pas d'autre raison que celle du vouloir divin & de son domaine absolu sur sa créature, auquel elle céde volontiers. C'est une expérience que peu d'ames font, parce qu'il y en a peu d'assez courageuses pour mourir au point qu'il faut. Une telle ame est un prodige, car elle a un courage & une fermeté incompréhensible pour exécuter quoiqu'il en coute, ce que Dieu veut d'elle, & une impuissance pour ce que Dieu ne veut pas, une foiblesse d'enfant pour ce que Dieu n'aime pas.

2. Pour vous, Monsieur, qui m'êtes plus que je ne puis exprimer, puisque vous êtes dans le plus profond de mon cœur, vous éprouverez toujours dans le besoin un secours plus aperçu. Dieu ne vous abandonne pas d'un moment. Il vous aime singuliérement, selon le témoignage qu'il en a gravé dans mon

cœur. Mais l'on n'apperçoit pas toujours cet ami ſecourable à cauſe des ténèbres qui l'environnent, parce qu'il a choiſi les ténèbres pour cachette. Mais ſi l'on avoit beſoin d'apui ou de ſecours il eſt prêt, ſi l'on bronche, l'on ſent ſa main qui ſoutient & empèche de tomber; & c'eſt alors qu'il ſe fait apercevoir comme un aveugle qui eſt accompagné ſans qu'il y penſe d'un ami fidele, il ſent qu'il le ſoutient beaucoup lorſqu'il y penſe le moins. Dieu eſt toujours préſent à notre ame, il ſe cache ſouvent par amour, afin de nous faire courir plus fort & nuement à notre terme. Mais cet ami ſecourable eſt toujours ſi préſent & ſe manifeſte ſitôt que l'agitation ou l'affliction nous ſurprennent. C'eſt véritablement l'ami fidele. Il n'y a que lui qui puiſſe véritablement porter ce nom & ceux qu'il rend participans de ſa fidélité. Je ne vous dis pas que je partage vos maux & vos biens; car je crois que vous n'en doutez pas. Ce 13. Août 1689.

Autre Lettre LVI. (*Vol. II. Diſc.* 48. §. 6.)

Autre Lettre LXVI. (*Vol. II. Let.* 183.)

Fin. Si Notre Seigneur vous inſpire de m'écrire ſur ce que je vous écrivis la derniere fois, vous le ferez s'il vous plait.



Quelques Lettres Spirituelles de MADAME GUYON,

Telles qu'elles se trouvent dans le Volume IV des Oeuvres de Mr. Bertot *.

LETTRE I.

Abrégé des voies & des dégrés que l'ame convertie doit passer, pour mourir entiérement à soi & devenir une créature nouvelle en Dieu.

I. DIEU en nous créant a mis dans l'essence de notre ame une tendance de réunion à son principe, & un germe d'immortalité. Si l'ame ne perdoit point son innocence après son Batême, & qu'elle fut instruite de se tourner au dedans & d'invoquer Dieu, elle y découvriroit cette pante à la réunion ; & demeurant sans cesse tournée vers ce *je ne sais*

* Les Lettres qui suivent sont adressées au célèbre Mr. Poiret.

quoi qu'elle y découvriroit, sans se tourner vers elle, ni vers aucune créature, elle découvriroit d'une maniere admirable ce Dieu caché dans le fond d'elle-même. Elle éprouveroit ce principe vivant qui animeroit toutes ses fonctions.

Mais ceci est très rare que dès l'enfance on cherche Dieu de la sorte ; ce que l'on auroit fait dans l'état d'innocence, & que la grace de Jésus-Christ nous communiqueroit si nous ne perdions pas la grace du batême. Mais elle est ofusquée par le venin du serpent ; ce qui fait que l'ame devient proprietaire, & que l'amour propre qui se glisse par tout, qui se mélange avec toutes les œuvres de justice, & porte sans cesse l'ame à se recourber sur elle-même, à atribuer à son soin & à sa fidélité une grace si éminente, fait qu'elle se détourne de Dieu. C'est ce qui fait qu'il est si rare de trouver des ames, qui aient conservé l'innocence de leur Batême, & entiérement fidéles à ne se recourber jamais sur elles-mêmes, & à ne se rien atribuer ni aproprier, qu'il est inutile d'en écrire.

2. Il faut en venir à la conversion. Si une ame après avoir péché, & qui fent les pointes des remords & un défir véritable de fe convertir, prenoit la route de fon intérieur, c'eft-à-dire, qu'elle cherchât Dieu au dedans d'elle-même, & qu'elle fe tournât à lui dans fon fond de tout le cœur, fa converfion feroit tout d'un coup véritable, & elle fe perfectionneroit d'autant plus qu'elle s'attacheroit plus fortement à Dieu habitant en elle. Elle s'éloigneroit de plus en plus de la créature & par conféquent du péché : car pour retourner au péché, il faudroit qu'elle fe détournât encore de Dieu & s'en féparât ; car l'homme ne péche jamais qu'en s'éloignant de Dieu, fe détournant de lui & fe retournant vers la créature. Il eft donc certain que celui qui dès le moment de fa converfion retourneroit à Dieu dans fon intérieur, & l'y chercheroit avec une conftante fidélité, & y adhéreroit fans ceffe, feroit parfaitement converti du péché à la grace.

3. Mais comme la cupidité & les mauvaifes habitudes folicitent fans ceffe

l'homme animal d'adhérer à elles, & que l'homme fpirituel eft afoibli par la contradiction que lui donne l'homme animal, & par l'empire qu'il a eu fur fon efprit, il faut dans le commencement de la converfion châtier fon corps & vivre dans une mortification continuelle fans fe ménager, fans quoi on n'avance pas, & l'on vit toujours dans la nature. La lumiere étant alors donnée pour fe combattre foi-même, on doit y travailler de toutes fes forces, & fe roidir contre fes paffions. A mefure que l'ame adhére à Dieu, Dieu la foulage dans fon travail ; & la douceur de fa préfence, la paix, tout concourt à rendre ce travail aifé.

4. Il faut remarquer qu'il eft de la derniere conféquence (*a*) de travailler à la correction des défauts, pendant que la lumiere eft tournée de ce côté là : car l'intérieur croiffant, la lumiere des défauts fe perd peu à peu, & l'ame pour ne s'être pas fervie de la lumiere actuelle, vit avec un mélange de grace & des défauts

(*a*) *Voyez ci-deffus* la Lettr. XXV. §. 6. & 7. du II. Vol.

confidérables. De plus c'eft que ne travaillant pas avec la lumiere actuelle pour fes défauts extérieurs, Dieu ne travaille pas par l'aplication de la divine juftice à purifier les défauts fonciers, l'amour propre & la propriété. Ainfi fans la fidélité à ce premier travail on ne devient jamais une nouvelle créature en Jéfus-Chrift, on n'arrivera jamais en cette vie à fon origine, & perdra des biens immenfes & infinis.

5. Tout dépend donc d'abord d'une mortification générale, entiere & fans interruption avec une adhérance continuelle à Dieu, foit dans l'oraifon foit durant le jour: & comme Dieu nous aide dans nos foibleffes, il fait la principale partie de l'ouvrage; car il ne le fait pas alors entier, laiffant ocuper la propre activité de l'ame contre elle-même ce qui l'amortit peu à peu & enfin fait tomber l'ame dans l'état paffif. Il faut ajouter à ces mortifications une grande fidélité à remplir les devoirs de fon état, & préferer l'ordre de Dieu à tout le refte. Dieu donne ordinairement un grand goût pour la croix, & la di-

vine providence n'en laiffe pas manquer. La volonté par cette adhérance continuelle à Dieu fe gagne de plus en plus, & devient peu à peu fouple, pliable, & conforme à celle de Dieu. L'ame fe foumet fans ceffe à Dieu, & perd auffi toute facilité de raifonner: l'efprit fe fimplifie infenfiblement; enforte qu'à mefure que la foi s'empare de l'efprit & fait tomber le raifonnement, la charité s'empare de la volonté & lui ôte peu à peu toute activité, comme la foi a ôté celle de l'efprit.

6. L'ame arrivée ici croit n'avoir plus rien à faire, tant elle goûte de paix & de tranquilité. Ce n'eft néanmoins que le commencement: c'eft un état tantôt actif, tantôt paffif; jufqu'à ce que Dieu par fon opération en foi & amour ait abfolument détruit toute l'activité de l'ame, & qu'elle devienne paffive. Alors non feulement fon Oraifon eft paffive, mais fes épreuves le font auffi. L'ame avoit bien eu quelques tentations; mais c'étoit peu de chofe: elle difcernoit fort bien fa réfiftance qui lui paroiffoit d'autant plus vigoureufe, que

ſon activité étoit plus forte. Mais cette réſiſtance même ſi démêlée, ſi aperçue ſoutenant ſa proprieté. Dieu lui envoie de plus fortes tentations de toute maniere : car il eſt alors queſtion d'une purification fonciere ; & comme elle a perdu ſon activité, elle ne réſiſte que paſſivement ; de ſorte qu'elle entre dans des craintes terribles, ne démêlant pas aſſez ſa réſiſtance. Au commencement elle la diſcerne encore ; mais plus elle devient paſſive, moins elle la peut diſcerner. C'eſt ce qui la met dans des déſeſpoirs éfroiables par la crainte d'ofenſer Dieu. Elle croit même ſouvent que ſes tentations & ſes peines lui ſont venues par ſa faute, quoique cela ne ſoit point. De ſorte que ſi elle n'a pas une perſonne éclairée, elle retourneroit ſur ſes pas ; & ſe trouvant encore plus miſérable, ou elle quite la pieté, ou elle ſe déſeſpére preſque.

7. Que faut-il donc faire en cet état ? faut-il combattre activement ? Point du tout. Cela eſt preſque impoſſible ; & l'ame rentrant dans ſa propre conduite tomberoit dans le péché. Que faut-il faire ? S'abandonner à

Dieu ſans reſerve, afin qu'il détruiſe en nous nos ennemis. S'il ne le fait pas ſi-tôt, c'eſt à cauſe de cet amour propre qui eſt comme identifié en nous, & qui ſe nourrit de ce qu'il diſcerne, & qui s'atribueroit la victoire que Dieu remporte. Enfin plus les tentations durent longtems, plus nous devons conclure que notre amour propre & notre proprieté ſont fortement enracinés en nous.

8. Il eſt d'une grande conſéquence de mourir ſans ceſſe à ſoi-même dans cet état d'épreuve, ne cherchant ni en ſoi ni en aucune créature de l'apui & du ſoulagement, ſe laiſſant dévorer à la peine, ſans ſe multiplier par actes formés, ni auſſi ſe divertir avec les créatures ſous prétexte de détourner ſa peine, ou de ne pas s'en ocuper. Il faut demeurer mort & renoncé entre les mains de Dieu, en lui faiſant un ſacrifice de tout ſoi-même en tems & en éternité. L'ame eſt par cette peine ſi prodigieuſement humiliée, qu'elle ne voit qui que ce ſoit, qu'elle ne croie meilleur que ſoi, même les plus grands pécheurs. Elle ſe livre à la divine juſtice, afin qu'elle

s'exerce fur elle fans l'épargner ; & que fi elle a été affez malheureufe pour ofenfer Dieu, (ce qui lui eft impoffible de démêler, ne pouvant être affurée du pour ni du contre,) qu'elle la puniffe des châtimens les plus rigoureux. Elle défire d'abord d'être punie en cette vie ; mais enfin elle fe réfigne totalement aux décrets éternels de Dieu fur elle.

9. Peu à peu de cette profonde humiliation, & de cette haine qu'elle conçoit contre elle-même, elle tombe dans le néant, elle n'a plus ces peines véhémentes : ce qui lui eft une douleur bien plus profonde ; elle croit être devenue infenfible, elle fe croit endurcie, & qu'elle a perdu Dieu. Car plus l'ame eft exercée par les peines & tentations, plus Dieu fe cache ; jufqu'à ce que l'ame defefpérant de toute chofe & d'elle-même, elle tombe dans un repos de mort & de néant.

10. Lorfqu'elle n'atend plus rien, qu'elle n'efpére plus rien d'elle, ni en elle, c'eft alors que Jéfus-Chrift, cette divine lumiere vient éclairer fes ténébres, & lui dit comme à Lazare, (*a*) *Sors déhors*. Elle fort éfectivement de ce fépulcre, & eft dans un étonnement le plus grand du monde d'apercevoir ce nouveau jour qui n'eft encore qu'en fon commencement. Elle fent une paix profonde & intime, non fenfible ; elle fe trouve vivante après une fi profonde mort ; elle ne comprend pas encore tout fon bonheur, qui croît peu à peu comme le jour. Ce commencement n'eft que comme l'aube du jour ou crépufcule, qui s'éclaircit infenfiblement. L'ame fe trouve fi diférente de ce qu'elle a été autrefois, qu'elle ne fe connoit plus elle-même ; elle eft dans l'admiration, & dans un profond anéantiffement devant Dieu, fe tenant dans fa baffeffe & laiffant à Dieu faire en elle & d'elle ce qui lui plait, fans y prendre aucune part. C'eft ici le commencement de la nouvelle créature qui emporte avec foi des états fans nombre ; mais j'ai tant écrit de ces derniers états, que ceci fufit.

(*a*) Jean 11. vf. 43.

LET-

LETTRE II.

De deux sortes de filiations spirituelles. Ne point se desunir des enfans de Dieu.

J'Ai vu par votre lettre que vous êtes en peine sur la filiation. Il y en a de deux sortes, l'une qui se connoit par des éfets extérieurs. Celui qui nous engendre à Jésus-Christ est nôtre véritable Pére & N. vous doit tenir cette place, puisque Dieu s'est servi de lui pour cela. Il y a une autre filiation qui se fait par le cœur & d'une maniere purement intérieure. Dieu donne mouvement à ce cœur supérieur de se répandre dans un autre; & le divin petit Maitre se sert de ce moien, en sorte que celui pour lequel ce don est fait en ressent les éfets d'une maniere tranquile & recueillie. C'est une filiation intime & purement intérieure, plus rare que l'autre, qui a besoin d'une grande fidélité & d'une correspondance entiere de la part de celui qui doit re-

cevoir; sans quoi la grace que Dieu répandoit par ce moien, redonde sur celui que Dieu avoit choisi pour se communiquer. On en trouve deux exemples dans l'Evangile. Lorsque l'hémorroïsse aprocha de Jésus-Christ, il demanda (*a*): *Qui est-ce qui m'a touché?* &c. *Une vertu secrette est sortie de moi.* Il en est de même de ce cœur maternel, il sent une vertu secrette qui sort de lui pour se communiquer à cet enfant de grace. Mais lorsque le cœur de l'enfant est inapliqué ou qu'il manque de foi, on éprouve intérieurement ce que dit Jésus-Christ dans un autre endroit: (*b*) *S'ils sont enfans de paix, ils recevront la paix; mais s'ils ne sont pas enfans de paix, cette paix retournera sur vous.* Ainsi je vous dis, qu'il y a de ces filiations purement intérieures, & que l'ame goûte en silence lorsquelle est préparée pour cela: ce silence est plus éficace qu'une multitude de paroles. Je ne crois donc pas que ce soit cette seconde filiation qui soit entre N. & vous: mais pour la premiere dont

(*a*) Luc. 8. vs. 45. 46.
(*b*) Luc. 10. vs. 6.

parle S. Paul, vous n'en devez pas douter.

2. Il eſt certain que le Démon fait ce qu'il peut pour empêcher l'union des Saints. Jéſus-Chriſt ne demande qu'à réunir tout en lui; & le Démon ne tâche qu'à tout diviſer. Mon cher frère, défiez-vous de tout ce qui diviſe, ſous quelque prétexte qu'on ſe puiſſe ſervir. Le Démon ſe ſert de l'inquiétude de l'eſprit pour tourmenter les enfans de Dieu; il ſe ſert de certains défauts extérieurs que Dieu leur laiſſe pour les cacher & à eux & aux autres, pour diminuer l'eſtime qu'on doit avoir d'eux, ne ſe ſouvenant pas aſſez que Dieu (*a*) ſe ſert des choſes foibles pour confondre les fortes. Il eſt dit (*b*) que lorſque les enfans de Dieu étoient en ſa préſence, Satan ſe trouvoit avec eux. Il en fait de même à préſent; il n'y a rien qu'il ne faſſe pour diviſer, il tente de toutes manieres, & c'eſt une expérience que les plus grands Serviteurs de Dieu ont faite. Il tenta Lot de quiter Abraham ſous prétexte que leurs

(*a*) 1. Cor. 1. vſ. 27.
(*b*) Job 1. vſ. 6. Chap. 2. vſ. 1.

ſerviteurs ne pouvient vivre enſemble, & qu'il n'y avoit pas aſſez d'etendue pour leurs troupeaux. Vous ſavez tout ce qui lui arriva après qu'il eut quité ce grand Serviteur de Dieu. Roidiſſez-vous contre tout ce qui peut vous deſunir, Dieu vous aiant unis pour achever enſemble votre courſe. Je vous dirois volontiers ce que diſoit le grand S. Antoine à Euloge (*a*): Vous êtes prêts à paroitre devant Dieu, prenez garde qu'il vous trouve enſemble, afin que vous aiez la recompenſe qu'il vous a deſtinée. Je ne doute point de votre droiture & de la ſincérité de votre cœur, & je ſuis bien aſſurée que vous ne voudriez rien faire volontairement [qui pût déplaire à Dieu:] mais le Démon pallie ſi fort les choſes par ſes artifices, quil ne nous laiſſe rien à nous reprocher. Y avoit-il une plus grande droiture que celle du bon Euloge? Que n'avit-il point fait pour l'eſtropié? Cependant S. Antoine le reprit ſévérement. Prenez courage, mon cher Frére, & nôtre chere Sœur auſſi. Je vous ſouhai-

(*a*) *Voi.* Vitas Patrum Roſweidi Lib. VII. c. 19. Lib. VII. c. 26.

tre à tous deux toute forte de benédictions. Vous ames me font très cheres en Jesus-Christ.

LETTRE III.

Pour arriver à Dieu il sufit, sans autre détail, de savoir mourir à soi & s'abandonner.

1. IL est vrai, les écrits pour les commençans sont plus à la portée de tout le monde les entend : mais il y a aussi inconvenient en cela, que ceux qui ne voient que des Ecrits pour les commençans, y demeurant atachés toute leur vie sans avancer d'un pas, ne meurant point à eux-mêmes, ne rendent point justice à Dieu, ne restituent point leurs usurpations, & par conséquent ne lui rendent pas une grande gloire.

2. Sans s'attacher si fort au détail des moiens, ceux qui ont apris qu'il faut se renoncer continuellement & mourir par tous les évenemens de la providence dans l'état & condition où

Dieu nous a mis ; ceux, dis-je, qui savent cela & qui ont une Oraison simple, doivent se contenter de ce détail, se beaucoup abandonner à Dieu, se tenir dans un anéantissement profond, n'atendre rien de soi, atendre tout de Dieu, & néanmoins faire tout ce qui se présente à faire à chaque instant. Celui qui saura ces choses, qui sera assez petit pour assujettir les lumieres de la raison à la foi, ne manquera pas d'arriver, aiant plus de détail qu'il ne lui en faut. Mais l'esprit de l'homme veut toujours voir un détail pour s'y atacher & pour s'en nourrir ; & rentre par là dans la circonference de lui-même dont on le veut faire sortir : Il ne fait plus que décrire un cercle sans trouver le point central ; & étant arreté à la circonference, il n'arrivera jamais au but quand il marcheroit sans cesse.

3. Presque tous les hommes sont arrétés par leur propre raison qui veut juger elle-même de ce qui est fort au-dessus de sa portée, & qui au lieu de devenir assez petite pour en faire faire l'expérience, veut juger de plus profondes expériences. Ces

personnes veulent, disent-elles, marcher par la foi nue & l'abandon; & cependant raisonnent sans cesse sur l'un & sur l'autre, & ne veulent point sortir des bornes de leur capacité propre; parce qu'ils ne veulent point mourir à leur propre raison: ces personnes au bout de trente ans feront les mêmes & se tenant fixées à leurs idées & à leur raisonnement, ne passeront point outre. Tous les détails du monde de ne leur serviront de rien; car ils ne feront que les rejetter encore dans la circonference du raisonnement. Ils reculent au lieu d'avancer. Celui qui fait mourir à soi à chaque moment, croire & s'abandonner, deviendra bientôt savant par son expérience. Celui qui ne veut rien pour soi, qui veut Dieu pour Dieu, qui ne cherche que la gloire de Dieu, qui aime Dieu purement, qui ne veut d'autre recompense dans son amour que l'amour même, sera bientôt parfait; non selon ses vues, mais selon Dieu.

4. Mais pourquoi changer de route? Pourquoi avez vous abandonné celle

celle que vous suiviez? Je voulois vous tailler a ma mode, dit le Seigneur; Je voulois vous rendre selon mon cœur: mais vous n'avez pu porter votre nudité: vous cherchez des babillemens, vous êtes autant & plus rentré en vous-même que vous avez fait & de pas pour en sortir.

Rentrez - dans votre simplicité; abandonnez - vous à moi tout de nouveau, laissez vous conduire, reprenez votre chemin. Ne cherchez que moi pour moi; & non pour vous satisfaire en vous - même; & vous rentrerez dans votre voie; je vous conduirai par tout le soin de ma providence, vous serez mon peuple & je serai votre Dieu. Si non, vous irez toujours dans une route contraire, vous vous éloignerez de plus en plus, vous vous dessécherez, vous irez non dans les ténébres de la foi mais dans les ténébres de vous-même.

LETTRE IV.

Comment l'ame apellée à la foi nue & l'Oraison simple y doit correspondre.

1. JE vous assure N. que Dieu vous appelle à une foi très simple & très-nue, à un certain général que vous éprouvez; & si je puis avoir certitude de quelque chose, c'est de cela. Loin qu'une foi particularisée & une Oraison discursive vous fussent avantageuses, elles vous nuiroient beaucoup; parce qu'elles entretiendroient votre raisonnement qui est tout ce qu'il y a de plus mauvais chez vous. Ce raisonnement en vous tirant de la simplicité de la foi, vous jetteroit dans un labirinte d'incertitudes, vous multiplieroit en vous-même, & seroit contraire au dessein de Dieu sur vous.

2. Soiez donc certifié que Dieu vous appelle à une Oraison très-simple, à une foi pure, nue & générale. Il veut être le principe de votre Orai-

son. Quand vous n'aurez qu'un simple recueillement, demeurez y: c'est le meilleur pour vous, étant ce où Dieu vous appelle. Lors qu'il vous donnera quelque vue ou goût particulier, soit de sa volonté soit de sa providence, recevez le de même: Tout ce qui vient de Dieu, ne multiplie point. Ce qui pourroit vous nuire est ce que vous vous donneriez vous même sous quelque prétexte que ce puisse être, apréhendant d'être oisif, & de vous dénuer trop tôt. Laissez vous en la main de Dieu qui prend soin de vous.

3. Les distractions vagues de l'imagination n'interrompent point l'Oraison, pourvu qu'on ne s'y entretienne pas volontairement. Je croi comme vous qu'une Oraison trop longue ne vous acommode pas; une faite par reprise vous conviendroit davantage. Cependant il ne faut pas vous étonner des sécheresses; elles sont utiles. Lors que vous êtes trop distrait, un simple retour au dedans sufit, soit adorant la divine volonté qui vous tient en cet état pour vous purifier; soit en vous suportant vous-même & votre pau-

vreté rendant hommage par elle à l'indépendance divine. Ne desirez ni un état ni un autre, mais d'être à chaque moment comme Dieu vous fait être.

4. Jusqu'à ce que l'ame ait une longue habitude au recueillement, il lui est fort pénible; Dieu tire d'un coté, l'habitude & les sentimens de l'autre: c'est quelque chose qui divise: à la suite cela vous sera plus facile. Je voudrois, que sitôt que vous vous sentez atiré au recueillement, vous cessassiez toute chose dans l'instant, pour vous habituer au repos; quand ce ne seroit que pour des momens, ce moment aura toujours son éfet; car ces momens sont des touches qui portent éfet dans l'ame quoiqu'on n'en connoisse rien; car quoique les touches ne soient que pour des momens, l'éfet reste subsistant, comme un coup de lancette laisse une cicatrice: ainsi ces petits momens de grace sont très-éficaces, pourvu qu'on ait la fidélité de n'en laisser passer aucun sans y correspondre. C'est la voix du Verbe qui appelle. Cette fidélité à correspondre à ces momens est plus essentielle pour avancer qu'une longue

Oraison. La raison de cela est que c'est nous qui choisissons nos tems: mais alors c'est Dieu qui apelle & qui est le principe du tems & de la priere.

5. Dieu qui vous appelle à la simple unité, n'a garde de vous donner du goût pour les misteres en particulier &c., parce que cela en vous multipliant vous empécheroit de tomber dans l'unité. Mais lors qu'étant reduit en unité, vous aurez trouvé Dieu lui-même, qui vous invitera à à vous perdre en lui, vous trouverez en lui tous les misteres sans vous multiplier & d'une maniere admirable. Mais le tems n'en est pas venu. Il faut donc à présent tendre à l'unité, & éviter tout ce qui peut vous multiplier. Rien ne peut vous multiplier que votre propre action sous bon prétexte. Croiez ce qu'on vous dit audessus de vos vues, de vos lumieres & de vos sentimens. Lors que Dieu a choisi un moien pour nous faire connoitre ce qu'il veut de nous, il ne faut croire sans envisager ce moien, mais simplement Dieu qui nous a choisi un tel moien. Le plus

foible & le plus pauvre est le plus propre en sa main.

6. Si Dieu a les desseins sur vous qu'il m'a fait connoître, & si vous n'y mettez point d'obstacle, vous éprouverez encore plus votre misére & pauvreté, afin que n'atendant rien de votre propre industrie, vous vous jettiez à corps perdu dans le divin abandon.

Ce que vous dites de votre état est vrai, c'est à dire cette tendance vers Dieu qui vous invite amoureusement & vous donne l'instinct d'y correspondre. Toutes les créatures paroissent peu au cœur qui a goûté Dieu. La plus grande marque que Dieu est dans un cœur, c'est qu'il fait disparoître tout le reste, comme il est dit (*a*); que les montagnes se sont évanouies en la présence du Dieu de Sinaï.

(*a*) Pf. 96. v. 5. & 67. v. 9.

LET-

LETTRE V.

Faire usage de son incertitude en s'abandonnant à Dieu. Anéantissement de l'ame, & moien d'y arriver.

1. TAnt que nous désirons des assurances dans nôtre voie, nous somme acablés d'incertitude; & c'est une peine qui dure long tems & qui augmente toujours considérablement. Cette peine sert à exercer l'ame; mais elle ne la fait point avancer & ne la purifie que médiocrement, l'arrête & recule même souvent, à moins qu'elle n'en fasse l'usage que je fais dire: C'est de s'abandonner totalement à Dieu, & de redoubler son abandon à mesure que l'incertitude augmente. Lors qu'on en use de la sorte, l'incertitude fait beaucoup avancer l'ame, la purifie, la fait mourir à elle-même, & fortifie son abandon à un point qu'elle arrive à se déprendre d'elle-même, s'abandonnant au-dessus de tout interêt propre, croiant au-dessus de toute foi compri-

fe, efpérant contre l'efpérance même. Comme la foi & l'abandon ôtent tous les apuis, l'ame refte incertaine; car le plus fort apui eft la certitude: il n'y a qu'à s'abandonner toujours plus fortement au-deffus de toute certitude; alors fans trouver de certitude on trouve l'immuable.

2. L'incertitude ou plutôt la peine de l'incertitude ne vient que de l'amour de nous-mêmes, & de ce que nous n'abandonnons pas affez à Dieu tout ce qui nous concerne, pour entrer dans l'amour de fon ordre & de fes deffeins éternels fur nous. L'incertitude vient de retour fur nous-mêmes; tout retour fur nous-mêmes vient d'amour propre, fous quelque bon prétexte qu'on le faffe, & quel nom qu'on lui puiffe donner. Le parfait amour eft comme une pure flamme qui monte toujours en haut & qu'on ne recourbe point vers foi-même.

3. Vous me répondrez. Mais je ne fai fi ce que je fais déplaît à Dieu: & c'eft ma peine. Si vous n'êtes qu'incertain, allez-votre chemin, en vous abandonnant fans referve à celui qui

ne peut fe méprendre, & qui ne veut pas vous tromper; fi vous êtes certain de ne pas faire fa volonté, donnez vous bien de garde de jamais faire ce que vous êtes certain que Dieu ne veut pas de vous. A l'incertitude il faut l'abandon total; mais à la certitude dun mal il faut plutôt mourir que de le commettre. Cette régle eft certaine. Evitez tout ce que vous connoiffez avec certitude être mal: lors que vous avez fait quelque chofe qui ne vous a pas paru mal avant que de le faire, & qu'enfuite la réflexion vous faffe douter & héfiter, il n'y a alors qu'à s'abandonner à Dieu fans referve. Il ne faut pas agir dans le doute; mais quand une chofe eft faite, il faut agir avec Dieu en enfant & s'abandonner pour tout ce qui en peut être & arriver. De cette maniere l'incertitude loin de vous nuire vous fervira: ce fera comme un coup d'eperon pour réveiller votre abandon, empéchant qu'il ne s'engourdiffe.

4. O Lumiere Eternelle conduifez vous même N. dans ces facrées ténébres qu'il faut franchir pour vous trou-

ver ; puisque selon l'Ecriture (*a*), un nuage épais vous environne, & ailleurs (*b*), une eau ténébreuse & profonde. Mais à quoi servent les paroles, ô Seigneur, si vous même ne les imprimez dans le fond de son cœur? L'habitude de raisonner fait un obstacle si grand à l'abandon, à la foi nue, au pur amour, que c'est à vous, Seigneur, à détruire cette habitude. Nous frapons à la porte, vous seul la pouvez ouvrir ; & quand vous l'aurez une fois ouverte qui pourroit la refermer.

5. O tout-immense, il n'importe de quel moien vous vous servez pour nous enfoncer dans nôtre néant pourvu que nous puissions dire avec le Prophete-Roi (*c*) ; *J'ai été reduit au néant & je ne l'ai pas sçu.* Car tant que dure la voie de l'anéantissement nous ne comprenons point que c'est pour nous anéantir que Dieu permet tout ce qui nous arrive : nous ne le connoissons que quand il est arrivé. Et à quoi le connoit-on? Ecou-

(*a*) Ps. 96, v. 2. (*b*) Ps. 17. v. 12.
(*c*) Ps. 72. v. 22.

tons Job (*a*) ; *J'ai été reduit à néant, il a emporté mon désir comme un vent.* Ainsi qu'un vent impétueux enleve tout ce qui est léger, le néant enleve tous les désirs : or c'est à cette impuissance de désirer qu'on connoît qu'on est anéanti. Celui qui ne désire plus, se contente de tout, se trouve bien par tout, ne cherche & ne craint rien.

6. Voila le néant où Dieu vous apelle. Vous n'y arriverez que par un abandon généreux qui vous fasse outrepasser toute vue & tout sentiment, par une foi dénuée de tout apui, par un amour pur qui exclut tout interêt propre.

LETTRE VI.

Vraie & fausse idée de l'abandon absolu de nôtre sort entre les mains de Dieu.

1. CE seroit une idée bien illusoire de croire qu'il falut par des péchés risquer son éternité pour l'a-

(*a*) Job. 30. v. 15.

mour de Dieu. Celui qui n'aime pas aſſez Dieu pour ne pas apréhender de lui déplaire, ne l'aimera jamais aſſez pour lui abandonner abſolùment & ſans reſtriction ſon ſort pour le tems & l'éternité. Ce même Sauveur, qui a dit que (*a*) *celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il poſſede ne peut être ſon diſciple* nous a auſſi aſſuré (*b*) que nul ne peut aſſez donner pour ſauver ſon ame; que quand on donneroit tout ce qui eſt au monde pour la ſauver ce n'eſt rien en comparaiſon du prix de nôtre ame, qui a couté tout le ſang d'un Dieu. Il dit auſſi (*c*); *Celui qui veut perdre ſon ame pour l'amour de moi. la ſauvera par cette perte;* mais il ne parle de la perdre pour lui qu'après avoir perdu tout le reſte pour la ſauver. Comment celui qui tient à mille choſes ſeroit-il en état de perdre ſon ame pour Dieu?

2. Lorſque nos péchés ſont efacés par la pénitence, & que nous ſommes dans une reſolution ſincére de plutôt mourir que d'ofenſer Dieu, alors l'ame peut & doit abandonner ſon ſort

(a) Luc. 14. v. 33. (b) Marc. 8. v. 37
(c) Matth. 10. v. 39.

entre les mains de la juſtice pour le tems & l'éternité. Il faut pour cela qu'on n'ait que des péchés paſſés & non des préſens. J'apelle péchés préſens ceux qu'on a encore inclination de commettre, & lorſqu'on n'eſt pas prêt à les éviter au dépens de ſa vie. Celui qui n'eſt pas réſolu d'en éviter pour jamais l'ocaſion, qui flate ou entretient le panchant de ſon cœur, eſt bien éloigné de cette charité, qui fait dire à S. Paul (*a*); *Nous ſommes aſſurés que ni la mort, ni la vie &c. ne ſauroient nous ſéparer de la charité de Dieu qui eſt en Jeſus-Chriſt.* Celui qui a des ataches, eſt bien loin de donner tout ſon bien aux pauvres & de livrer ſon corps aux flammes; qui ſont des actions qu'on peut néanmoins faire ſans charité. Comment auroit le pur amour celui qui étant tout enfoncé en ſoi-même eſt plein de ſoi, de raiſons & d'opinions.

Le pur amour eſt ſi grand, ſi élevé, que rien moindre que Dieu ne peut l'arréter un moment. Son feu monte toujours en haut & ne panche

(a) Rom. 8. v. 38. 39.

jamais d'aucun coté. C'est cet amour que la multitude des grandes eaux ne sauroit éteindre; car comme il est dit dans le Cantique (*a*); Quand l'homme donneroit tout ce qu'il a & tout ce qu'il est, il le compteroit pour rien au prix de la charité. Cette charité a porté Jésus-Christ à quiter le sein de son Pére pour nótre amour; & nous craignons d'abandonner un païs, où nous trouverions immancablement la perte de ce même amour. Ecoutez (*b*) ma fille, quitez la maison votre pére, & le Roi concevra de l'amour pour votre beauté. Votre ame sera véritablement belle, si vous renoncez toutes choses & vous même pour son amour.

4. Mais, grand Dieu, que nous en sommes loin! Nous avons quité le péché, mais nous en conservons l'inclination; nous ne combatons pas nos panchans; loin d'en avoir de l'horreur, nous y pensons avec plaisir; nous nous éloignons toujours plus de de la vérité, en nous afermissant dans nos pensées, & nos inclinations.

(*a*) Cant. 8. v. 7. (*b*) Ps. 44. v. 11. 12.

Or la vérité est charité, & la charité ne se trouve point hors de la vérité. On trouve bien quelque ressemblance de charité, mais ce n'est point elle-même, comme ces fausses pommes qui ressembloient si fort aux véritables, qu'on ne pouvoit les discerner qu'en les ouvrant. Il ne faut pas floter entre deux termes (*a*); il faut choisir l'un ou l'autre.

5. Je prie Dieu de vous envoier sa véritable lumiere, d'éclairer votre esprit, d'embraser votre cœur, & de vous faire faire la véritable Pâque. Après que les Israélites eurent passé la la Mer rouge, ils ne la repassérent plus pour retourner en Egipte. Je prie Dieu qu'il vous donne quelque Moïse.

(*a*) Jug. 5. v. 16.

LETTRE VII.

Que Dieu ne détruit point la foi, mais l'afermit & la perfectione. De la foi une & pure.

1. DIeu ne détruit jamais les vertus, comme vertus; mais il détruit la propriété de ces mêmes vertus. Dieu loin de détruire les vertus Théologales, les rehausse & ennoblit admirablement. La foi n'a donc garde d'être détruite en l'ame; au contraire elle est tellement fortifiée dans les choses essentielles à la Religion, qu'elle y devient inébranlable, & ce qui avoit paru douteux à sa raison foible & flotense est imprimé dans l'ame avec des caractéres inéfables & inéf.cables. Ce que Dieu détruit est le propre raisonnement. Car quoi que la foi soit si conforme à la raison, elle ne peut admettre le propre raisonnement. Il faut marcher de foi en foi d'une foi qui ne nous est obscure, qu'à cause de la foiblesse des yeux de nôtre entendement, dans une

foi nue. Remarquez que c'est toujours foi, & non destruction de foi; ce qui feroit une folie.

2. Nous l'apellons foi nue parce qu'elle est si pure qu'elle n'admet aucun raisonnement pour croire. Elle croit, parce que cela est, sans chercher de certitude ni de lumiere; car loin que les lumieres & les certitudes servent à la foi, elles la détruisent: car qui dit croire suppose qu'on ne voit point, qu'on ne sait point. On ne croit point ce qu'on voit ni ce dont on est certain. La foi a en elle-même une certitude infaillible; mais cette certitude est en elle, & non en moi: ainsi je dois m'atacher uniquement à elle, sans chercher en moi des certitudes, qui lui feroient entierement contraires, & qui ne m'assureroient jamais moi-même. Car les mêmes raisons qui m'assurent aujourd'hui, seroient détruites demain par d'autres raisons qui me paroitroient plus probables: ainsi je rendrois ma foi sujette à mon raisonnement sous le joug certain & infallible de la foi.

3. Dieu ne détruit donc pas la foi ; il l'afermit, & la perfectione par la destruction de tout raisonnement, de toute lumiere acquise & infuse, qui sont entiérement opposés à la foi. L'amour pur & généreux n'admet rien non plus de toutes ces choses ; il soutient la foi en l'ame, lui faisant sentir que tout ce qui n'est point Dieu est indigne d'elle. Ainsi la foi sert également avec la pure charité à perdre l'ame en Dieu, ou la foi se trouve absorbée & surmontée par la charité & non pas détruite ; au contraire elle acquiert dans l'amour une dignité, qu'elle n'avoit point auparavant.

LETTRE VIII.

Que les voies extraordinaires sont sujettes à la méprise. Seureté des voies simples & de tendre à n'être rien.

Ecrite à l'occasion de certains Nouveaux Prophétes qui se voiant desaprouvés de l'Auteur dans une Lettre (*), repliquérent là-dessus, *qu'on vouloit poser des bornes à la puissance de Dieu* &c.

(*) *Voi.* la Lettr. 104. du IV. Vol. des Lettres de Mad. Guion.

1. Nous sommes bien éloignés de vouloir poser des bornes à la puissance de Dieu, & nous sommes prsuadés qu'il y a diférentes routes, quoiquelles doivent toutes aboutir au même chemin, qui est Jesus-Christ. Mais si on ne pouvoit pas se méprendre, S. Jean. ne nous diroit pas (*a*) d'éprouver les esprits & (*a*) : Ne croiez pas à toutes sortes d'esprits. Vous ne savez pas de quel esprit vous

(*a*) 1. Jean. 4. v. 1.

êtes pouffés, dit Jefus-Chrift (a). Le zéle peut donc venir d'un bon & d'un mauvais efprit ; c'eft pourquoi le difcernement des efprits eft fi néceffaire. Nôtre Seigneur Jefus-Chrift n'a-t-il pas dit (b), que dans les derniers tems il y auroit des faux prophétes? Et plus ces derniers tems aprochent, plus nous devons craindre & pour nous & pour nos fréres ; la charité chrétienne demande cela de nous. Il ne fufit pas d'une bonne intention pour n'être pas fujet à la méprife, car les Apôtres avoient de bonnes intentions dans leur zéle. Et fi l'Ange de ténébres ne fe transformoit pas en Ange de lumiere (c), il n'y auroit pas tant de méprife, & on ne nous en auroit pas précautioné.

2. L'Efprit foufle où il lui plaît (d) : c'eft au fruit qu'on connoît l'arbre (e) ; car les voies extraordinaires doivent porter des fruits extraordinaires. Quand cela n'eft pas, nous devons les fufpecter. Les Prophétes de Baal étoient en grand nombre, mais il n'y avoit

(a) Luc. 9. v. 55. (b) Matth. 7. v. 15.
(c) 2. Cor. 11. v. 14. (d) Jean. 3. v. 8.
(e) Matth. 7. v. 16-20.

qu'un Prophéte du Seigneur (a) : & je vous affure que l'Efprit du Seigneur ne fe communique guere de la forte. Le Prophéte Balaam a dit (b) des chofes plus admirables que les autres Prophétes.

Lorfqu'une impulfion extraordinaire fait agir, & qu'un efprit étranger commande avec empire, tout ce qui fe dit dans ce tems doit être la vérité & ne doit point impliquer contradiction. S'il eft vrai que ce foit Dieu, tout ce qui fe dit dans ce tems actuel de l'impulfion d'un efprit étranger, doit être abfolûment véritable ; fi cela n'eft pas, il faut conclure que l'Ange de ténébres s'eft transformé en Ange de lumiere.

3. J'eftime tout à fait la droiture & les bonnes qualités de N. mais qu'il fe fouvienne que les Péres des Déferts envoiérent éprouver S. Simeon Stilite & ne l'eprouvérent que fur fon obéiffance (c) ; tant les voies extraordinaires ont toujours été fufpectes &

(a) 3. Rois 18. v. 22.
(b) Voi *Nombr. chap.* 23. & 24.
(c) *Voi.* Rosweidi Vit. Part. L. I. p. 177. & in fin.

examinées de près. Ce grand Saint ne fut-il pas trompé lui-même lors qu'il alloit monter sur le chariot de feu, croiant être enlevé au Ciel comme un autre Elie (*a*)?

4. L'attache & l'amour de l'extraordinaire vient ordinairement d'un goût secret de nôtre propre excellence; ce qui fait que nous nous imaginons facilement que Dieu nous meut & nous pousse: & cet amour ou certitude en nous-mêmes des choses extraordinaires est où la propre excellence se mele le plus, & par conséquent ce que le Démon contrefait plus facilement. Si le Démon ne faisoit faire que des choses mauvaises, il feroit bientôt reconnu, & le cœur droit le discerneroit d'abord & s'en défieroit. Le Diable est éloquent, il parle de Dieu parfaitement, il est chaste, il soufre: mais il est toujours Démon; parce qu'il ne sauroit être humble, simple & docile. Le Démon paroit zelé, charitable; il n'est rien moins que cela. Ce fut l'amour de la propre excellence qui le fit tomber du Ciel; il tâche de

(*a*) *Voi.* Sa Vie Ch. 6. dans les vies de SS. Péres des Deserts.

nous inspirer la même chose. C'est pourquoi S. Paul dit (*a*); *Quand je donnerois mon corps aux flammes &c. si je n'ai la charité, je ne suis que comme un airain-batu*: car l'airain fait grand bruit lors qu'on le frape, mais il est vuide par le dedans. Ce qui est impétueux au déhors est souvent vuide. L'Esprit du Seigneur, dit Elie (*b*), n'étoit point dans le vent impétueux, lorsqu'il étoit à la porte de sa caverne; il n'étoit ni dans le feu ni dans la commotion ou tremblement de terre: mais il se trouva dans le Zéphire; parce que l'inspiration du Seigneur est délicate. Mais dira-t'on, le zéle d'Elie a été fort impétueux? Cela ne venoit que pour de grandes choses; & la prophétie étoit acompagnée de la vérité & du d'on de miracles: hors de cela il passoit sa vie dans la solitude & sur la montagne ou dans des cavernes.

5. Tout se passoit dans l'Ancien Testament par l'extraordinaire; mais depuis la naissance de Jesus-Christ, plus les choses sont simples & paroiss-

(*a*) 1. Cor. 13. v. 1-3.
(*b*) 3. Rois 19. v. 11-13.

fent arriver comme tout naturellement, plus elles font de Dieu. Ce qui arrive à Jesus-Christ lorsqu'il naît dans une étable, arrive comme tout naturellement. La Ste. Vierge est obligé de se faire enroler étant de la race de David, & obeïssant aux Puissances temporelles; ne trouvant point de place dans les hôtelleries, il est comme obligé de naître en une étable; il fuit en Egipte pour èviter la persécution comme un homme ordinaire. Il n'y a que les dernieres années de sa vie où étant obligé de fonder son Eglise & de détruire celle qui étoit établie sur des miracles si éclatans, il fait quelques miracles & guérisons. Sa doctrine est simple & naïve, mais pleine d'une grace divine. Il ne laisse pas dans cet état tout simple d'accomplir les Ecritures. La vie cachée a été sa nourriture: il semble que le peu qu'il y a eu déclatant, lui échapoit comme malgré lui; car durant trente années il n'est rien dit de lui que ces paroles (*a*); *Et il leur étoit soumis*, à la reserve de sa

(a) Luc. 2. v. 51.

sa dispute au milieu des Docteurs. Mais pour faire voir qu'il ne faisoit des miracles éclatants que pour gagner un peuple mené par l'extraordinaire & dont le goût étoit *l'extraordinaire*, il a voulu mourir pauvre & nud au rang des malfaiteurs, préferant la pauvreté, la soufrance, l'humiliation, le mépris & la confusion à tout le reste. Il sembloit détruire par sa mort ignominieuse ce qu'il avoit établi par l'éclat de ses miracles; tant il préferoit l'un à l'autre. La Ste. Vierge a mené une vie commune.

6. Mais enfin tendons à n'être rien ni à nos propres yeux ni à ceux des hommes, & nous serons dans la vérité. Le Démon n'entre point dans ce sentier, il s'en éloigne; parce qu'il est naturellement superbe. Je prie Notre Seigneur de faire entendre la vérité de ces paroles & de les imprimer dans le cœur d'une personne que j'estime véritablement, & auquel je souhaite le vrai bien, qui est qu'il soit animé de Jesus-Christ, simple, petit, tranquile, renoncé & mourant à tout. Amen, Jésus.

LETTRE IX.

Des peines que l'ame se cause en résistant à Dieu pour se conduire par soi-même, & que le seul abandon y remédie.

I. QUand je ne serois pas aussi convaincue que je la suis, ma chere Sœur, que tout ce qui n'est pas fait par amour mais avec gène & contention, ne sauroit subsister longtems, votre lettre m'en auroit persuadée. L'homme est tellement né pour la liberté, que tout ce qui le contraint, lui est un suplice; parce qu'il le met dans un état violent: & cette nature contrainte est comme un oiseau qui a rompu le filet qui le retenoit, & qui prend d'autant plus d'essor qu'il avoit été plus géné. Il vous est arrivé de même. Vous vous ètes jettée dans l'autre extrémité, & vous avez donné l'essor à vos passions; parce que vous vous étiez gênée avec excès. L'amour sacré fait faire sans gène les choses les

plus gènantes, & tout le bien dont il n'est pas l'auteur, est un suplice.

2. Vous avez eu grand tort de vous prendre à Dieu de toutes vos peines; puisque loin qu'il en soit l'auteur, c'est vous qui vous les ètes causées, par la résistance que vous lui avez faite; & vous avez éprouvé par la vérité de ce passage (*a*), *Qui a pu résister à Dieu & vivre en paix?* Dieu vous avoit fait une très-grande grace, qui étoit de vouloir vous conduire lui-mème à sa mode & non à la vôtre. Au lieu de vous soumettre à lui, vous lui avez toujours résisté; & cette résistance a été la source du déreglement de vos passions, & ensuite de toutes vos peines. Si vous aviez soumis votre cœur & votre esprit au fort & puissant Dieu, il vous auroit conduit; & vous auriez éprouvé une liberté douce, ainsi que Jesus-Christ le dit lui-même (*b*), *Si le Fils vous met en liberté, vous serez véritablement libres.*

3. Or cette liberté consiste à être assujetti à ce Fils bienaimé, qui est à

(*a*) Job. 9. v. 4. (*b*) Jean. 8. v. 36.

nôtre égard voie, vérité, & vie (*a*); voie pour nous conduire, vérité pour nous éclairer comme nôtre lumiere & nous instruire comme nôtre Maître, & vie pour nous animer. Vous vous êtes oposée à tout cela : vous avez voulu suivre votre propre voie que vous vous étiez tracée vous-même, & vous n'avez pas suivi Jesus-Christ dans le chemin où il vouloit vous mener; & vous avez voulu suivre les régles & les Mètodes de votre propre raison, & n'avez pas reçu la vérité ou lumiere Jesus-Christ. Vous avez voulu vivre en vous même & dans votre bien-être; & Jesus-Christ vouloit être votre vie, que vous ne vécussiez plus, & qu'il vécut seul en vous. Dieu est infiniment jaloux de son domaine, & de sa sainteté; il vouloit vous assujettir à son empire, & vous lui avez résisté pour agir à votre mode. Il vouloit être saint en vous, & que vous le laissassiez agir en vous sans vous en méler, & qu'il fût lui-même votre sainteté; ainsi qu'il est écrit (*b*): *Je me saintifie moi même pour eux.*

(*a*) Jean. 14. v. 6. (*b*) Jean. 17. v. 19.

4. Que faut il faire pour remédier à cela? C'est de laisser Dieu faire tout en vous, sans vouloir vous en méler ni y mettre la main, sous quelque prétexte que ce puisse être; car ma tres chere Sœur, toutes peines de revolte contre Dieu ne viennent que de nos résistances. Lorsque nos peines viennent simplement d'épreuves de Dieu, elles font soufrir à la vérité; mes ces soufrances quelques grandes qu'elles soient, sont accompagnées, si ce n'est d'une résignation aperçue, du moins d'un fond soumis qui ne résiste pas. Le trouble vient de la même chose lorsque ce trouble dure. Car la paix séche & le non-trouble ne quitent point une ame qui ne résiste pas à Dieu. Que faut il donc faire? Rien, rien, rien; mais vous abandonner à Dieu sans reserve. Il faut le laisser maître de votre Oraison, & de toute votre conduite; & vous vous trouverez toute autre. Que votre Oraison soit une simple exposition devant lui. Restez abandonnée ensuite. Vos actes, vos prieres ne sont que des assurances que vous chercherez, & des apuis à la nature, que

Dieu rejette, & où vous ne trouverez jamais la paix. Vous vous éloignez toujours plus par votre activité du but que vous cherchez. Si vous saviez vous abandonner à Dieu en tems & en éternité, ce seroit la meilleure préparation à la mort que vous puissiez faire; & votre salut seroit dautant plus assuré en Dieu, qu'il le seroit moins en vous.

5. Il ne faut pas croire que Dieu rejette tout le bien que vous voulez faire: ce n'est pas le bien que Dieu rejete, il en est incapable, puisqu'il est la source de tout bien; mais le bien n'est pas bien, qu'autant qu'il le connoit pour tel, & qu'il est selon sa volonté. Ce que Dieu rejette, ce sont les œuvres propriétaires, ou la propriété dans le bien, c'est à dire, ces œuvres dont nous sommes en quelque sorte le principe, quoique la grace les acompagne; l'opération du *moi*, ce qui m'est propre, qui sont les œuvres de la volonté de l'homme, & non celles de la volonté de Dieu; qui sont les vraies bonnes œuvres, & non une multitude d'œuvres propriétaires, qui n'ont que très-peu de valeur devant

Dieu. Dieu vous avoit choisie pour vous conduire, & pour faire, comme dit l'Ecriture (*a*), en vous toutes vos œuvres. Loin de céder à ce Dieu plein d'amour & de bonté, vous lui avez résisté de toutes vos forces, & avez été par cette résistance la cause de toutes vos peines. Il vouloit vous rendre heureuse, & vous vous êtes rendue miserable.

6. Quitez donc toute action, toute pratique, qui ne sont pas absolument néceffaires dans votre état; abandonnez vous à Dieu pour le tems & l'eternité. Laissez lui opérer votre salut, qu'il vous prépare lui-même à la mort. Vous retrouverez la paix, la liberté, la joie & peut-être la santé. Car la peine de la résistance altére souvent l'esprit, cause la folie ou le desespoir. Laissez tout faire à Dieu; ne vous mêlez plus de l'œuvre. Vous avez fait trop de tentatives inutiles, & trop vu votre impuissance; il y a trop long tems que vous résistez à Dieu: cédez lui une bonne fois pour ne vous

(*a*) Isa. 26. v. 12.

plus reprendre, & ne plus vous mêler de vous.

7. Méprisez les ruses du Démon, qui veut vous donner de la vanité. C'est pour vous tirer de l'Oraison simple qu'il vous embarasse l'esprit de tout cela; car comment prendre de la vanité d'une chose, où vous n'avez aucune part, & dont Dieu seul est le principe? Aiez de la vanité de ce qui est à vous, on vous le permet. Or vous n'avez en partage que le néant & le péché; c'est ce qui vous apartient, tout le reste est à Dieu. C'est donc à Dieu selon l'Ecriture qu'apartient la gloire des toutes nos œuvres (*a*). Ne nous glorifions comme S. Paul (*b*) que de nos foiblesses.

8. Je vous porterois compassion de toutes vos peines, que vos résistances ont causées, si je n'espérois qu'elles vous rendront fidelle à vous laisser conduire à Dieu, & que vous étant si mal trouvée de vous être mêlée de vous, vous n'aurez plus envie de le faire. Pour le mépris de

(a) Isa. 26. v. 12. Matth. 5. v. 16.
(b) 2. Cor. 11. v. 30.

vos Sœurs, c'est une excellente chose qu'il faut recevoir de tout le cœur. Je prie Dieu qu'il vous soi toutes choses.

LETTRE X.

Perte de la raison & de la volonté par la foi & la charité.

1. CE que fait la foi est prémiérement de s'éliver sur les débris de nôtre raison: elle combat souvent & très long tems, quelquefois la raison paroit la surmonter, d'autre fois tout est balancé; & cela arrive souvent & dure long tems. La peine alors de l'homme, & de l'homme raisonnable qui avoit ajusté toutes choses dans la même raison autant juste qu'éclairée, est de sentir que peu à peu cette raison claire & ferme le quite pas pour lui donner une lumiere de révélation divine, certaine & brillante, mais pour le mettre dans l'obscurité & dans l'incertitude. Cela est toujours plus de cette sorte jusqu'à ce

que la foi par son obscurité séche & pénible ait reduit l'ame dans un si grand aveuglement qu'elle ne va plus qu'à tâtons : & en suite ne pouvant plus marcher, elle est contrainte de s'abandonner sans reserve à un guide inconnu, qui ne lui dit pas où il la mene ; mais qui veut qu'elle s'en fie à lui lors qu'il paroit l'égarer & la mener par des routes entierement oposées au chemin que la raison lui avoit tracé.

2. L'ame conduite de la sorte voiant que ses soins sont inutiles, que sa raison est sans lumiere, qu'elle perd peu à peu tout pouvoir d'user d'elle, & que les éforts qu'elle a faits pour s'en servir sont inutiles, est contrainte de s'abandonner sans reserve, de perdre toute voie & de marcher aveuglément dans un chemin qui lui paroît sans route, & où elle ne trouve personne qui l'assure de la bonté de ce chemin ; au contraire, l'on ne parle que de pertes & de précipices autant inévitables qu'ils sont afreux.

C'est alors que la foi s'exerce parfaitement, & qu'elle fait un trophée à Jesus-Christ de la ruine de la raison ; C'est alors qu'il devient nôtre propre conduite & qu'il semble que la foi disparoisse pour donner lieu a Jesus-Christ Sagesse éternelle, de nous conduire lui-même.

3. Il est à remarquer qu'à mesure que la foi travaille en le maniere que je l'ai dit, sur nôtre raison, la charité encore plus active que la foi, travaille sur la volonté & fait perdre à l'ame tout dégoût, tout vouloir & non vouloir ; de sorte qu'à mesure que l'homme perd toute route & tout moien de se conduire, il perd aussi tout vouloir d'en avoir : & cela va si loin qu'il perd même à la fin la puissance de vouloir & de raisonner ; il demeure assujetti à Jesus-Christ, qui veut & ordonne tout ce qui lui plait & en la maniere qu'il lui plaît.

4. Quoique la foi travaille en même-tems, le triomphe de la charité paroît le prémier. Il semble à l'ame que la volonté soit bien plutôt détruite que la raison, & qu'elle perd très long tems le pouvoir de vouloir avant que de perdre celui de raisonner. Cela est de la sorte ; & cependant dans la fin

l'on s'aperçoit que la volonté eſt ce qui ſe conſume le dernier, & que c'eſt en elle que la raiſon ſe termine; que lacharité abſorbe la foi & que tout ſe trouve réüni dans la pure charité qui eſt Dieu même.

5. Je ne vous parle point de l'eſpérance, quoiqu'elle ſoit inſéparable des deux autres. C'eſt elle qui ſoutient long tems dans le deſespoir même; & c'eſt elle cependant qui ſe perd la prémiere: car celui qui eſpére eſt ſupoſé avoir le déſir de ce qu'il eſpére; car l'on n'eſpére pas ce que l'on ne peut vouloir.

Il ſeroit inutile à un homme auſſi pénétrant que vous l'étes, d'expliquer les choſes plus au long: il ſufit que c'eſt là votre route ſans route, & que c'eſt où l'on vous veut conduire, & où l'on vous conduira ſans doute, parce qu'il faut qu'un autre vous poſſéde. Conduiſez vous par la raiſon tant que vous vous poſſédiez vous-même: mais de quoi vous peut ſervir votre raiſon lors qu'un plus puiſſant que vous, vous veut conduire par un chemin tout contraire? Je vous dis avec Jeſus-Chriſt parlant à S.

Pierre (a); *Lors que vous étiez jeunes, vous alliez où vous vouliez: mais lors que vous ſerez devenu vieux, un autre vous ceindra, & vous ménera où vous ne voudriez point aller.* O, n'eſt-il pas juſte que Jeſus-Chriſt régne! Qu'il régne & que je périſſe!

LETTRE XI.

Que l'ame apellée à l'abandon total doit être ferme à ſuivre Dieu, ſans ſe regarder ſoi-même.

1. LA lettre que je vous avois écrite a fait dans votre ame l'effet que Nôtre-Seigneur en prétendoit qui eſt de vous élargir le cœur & vous communiquer paix & force pour paſſer l'état qu'il veut aſſurément vous faire paſſer. Ce qui a duré tout le tems que vous étes reſtée fixe & ferme à ne vous épargner en quoi que ce ſoit de tout ce que Dieu pourroit vouloir de vous; ce qui comprend bien des choſes. Car quoique l'on ne pé-

(a) Jean 21. vſ. 18.

nétre pas en détail ce que Dieu pourroit vouloir, ce qu'il ne montre pas toujours, ce consentement implicite sufit; comme la Ste. Vierge en consentant à être mere de Dieu, consentit implicitement à tous les travaux & les suites de cette maternité.

2. Soiez donc assurée que Dieu ne fait jamais rien faire d'extraordinaire à une ame qu'il n'ait tiré son consentement ou implicitement ou en détail. Si vous étiez restée ferme à cette résolution de vous abandonner sans reserve, votre paix auroit toujours duré: mais la nouvelle qui est venue vous a a mise en réflexion & en retour sur vous-même, & par cela vous étes rentrée en vous; car vous devez agir n'aiant qu'un quart d'heure comme devant y être plus long tems. Etant rentrée en vous, vous étes tombée dans la réflexion; & les avis du P. étant venus au secours de votre raison, ont fait du ravage en votre ame. Vous ne devez pas vous étonner de cela. Cela vous arrivera bien de fois avant que vous soiez établie dans l'état ferme d'abandon. Plus vous avancerez & vous précipiterez avec courage, plus

vous serez forte; mais non pas à couvert de ces vicissitudes, d'embarras, de peines, & de scruples, qui seront d'autant plus violents que l'état sera plus poussé, & que la raison y perdra toute prise.

3. Le P. n'étant pas hors de la raison illuminée de la foi, ne peut pas conduire dans un chemin qui le passe absolûment; de sorte qu'il est impossible que vous entriez sans vous troubler dans ce qu'il vous dit, ni qu'il entre dans votre voie, qui sera toujours pour lui abime impénétrable: Et c'est la diférence des ames poussées violemment par le Démon d'une maniere ouverte ou cachée, qui leur reste toujours l'apui de la violence; & quoi qu'elles ne le voient pas, & se croient bien perdues, la marque qu'elles ne le sont pas autant qu'elles se le persuadent est, qu'une perte plus naturelle, plus insensible, & où il ne paroit rien de violent, les éfraie, & ils ne la peuvent suporter même en choses de moindre conséquence.

4. Soiez donc fidelle au nom de Dieu, non à vous regarder & à suivre une fidélité qui vous paroisse telle;

mais à vous perdre à l'infini : c'eſt la voie de Dieu ſur vous. Tout ce qui n'eſt point cela, quelque grand & ſaint qu'il vous paroiſſe, & qu'il le ſoit en éfet pour les autres, ne l'eſt point pour vous. Les conſeils qui ne ſont pas perte totale peuvent bien vous arreter quelque tems, vous brouiller & vous faire entrer en vous-même ; mais ils ne vous communiqueront jamais paix & joie au St. Eſprit, largeur & immenſité dans l'immenſité même. Je ne m'étonne point du dégoût ; cela vous ſera un bon exercice : mais portez tout avec courage, c'eſt le tems de tout dévorer.

5. Quoique les diſpoſitions où vous ont mis les conſeils du P. ſoient bonnes en elles-mêmes & admirables pour une ame autre que la vôtre, elles ne vous ſont pas utiles ; parce que votre defaut n'eſt pas la preſomption, mais la timidité, & que vous avez beſoin de courage pour avancer, & de vous perdre abſolument de vue : de ſorte que tout ce qui vous arrête en vous, pour peu que ce ſoit, quand ce ſeroit pour y pratiquer les plus admirables vertus, n'eſt plus ce qu'il vous faut. Auſſi

Dieu, qui a de vous un ſoin particulier, en vous remettant dans votre place, a reveillé en vous l'inſtinct d'avancer & d'outrepaſſer tout ; ce qu'il a apuié d'un nouveau courage pour vous perdre, puiſque vous ne pouvez avancer qu'en vous perdant.

Laiſſez donc tous les conſeils & votre raiſon, pour vous perdre, dans l'abîme inconnu ; où Dieu vous conduira lui-même ſi vous le laiſſez faire, & ſi vous ſuivez en paix ſes démarches, ſans vous regarder un moment ſous quelque prétexte que ce puiſſe être. Ceci eſt ce que Dieu veut de vous : n'héſitez plus. La conformité de ces avis à ceux de Mr. Bertot devroit vous aſſurer : mais il ne s'agit pas de chercher d'aſſurance mais de vous perdre. Il vous viendra ſouvent dans l'eſprit que vous êtes trompée, & que l'on vous trompe. Ne cherchez point dans la raiſon des argumens pour prouver le contraire ; mais dévorez tout cela & ſoiez afamée de votre perte, vous mettant avec généroſité au-deſſus de vous même & de tout interêt quel qu'il ſoit. Je ſai bien à qui je parle, & ces avis ne ſont que pour vous.

LET-

LETTRE XII.

Fidélité dans la voie de la perte sans vue ni retour sur soi.

1. QUi peut mettre des bornes au pouvoir divin, pour dire; Si l'état a été de Dieu, il doit suivre telle & telle chose? On veut se soutenir par quelque endroit, & lors que tout soutien manque, c'est alors que l'esprit subtilise pour en trouver en quelque chose. Se reprenne & se garde qui pourra! pour moi je ne puis ni ne veux faire autre chose que de me laisser davantage. Plus ma perte est assurée, & plus je suis bien; puisque celui qui n'a prétendu que de se perdre, doit être entierement content lors que sa perte est plus seure: mais vouloir trouver son salut en soi-même lors qu'il faut tout perdre en Dieu, ou prétendre* sortir de sa perte, c'est n'être qu'à demi perdu.

2. O vous qui êtes à Dieu, & qui valez quelque chose, conservez ce qui vous reste, ou tâchez de retrouver ce

que vous avez perdu! mais pour ce cœur il demeure perdu sans ressource, & a plus d'horreur de se regarder soi-même que du Diable. Que Dieu garde ce qui est à lui, ou qu'il laisse perdre ce qu'il ne veut pas, que sa volonté soit faite; Mais il est impossible à une ame perdue en Dieu de se trouver pour s'observer; non seulement comme dans l'état passif, où cela est bien d'une autre maniere: mais c'est que celui qui n'est plus, ne peut s'observer; s'il se trouve pour cela, il est quelque chose. L'ame peut bien voir ce qu'on lui fait voir; mais ce n'est plus en elle ou comme à elle, mais hors d'elle. Il n'y a rien que le rien & la perte totale pour cette ame. O, brulez, perdez, s'il y a encore à perdre, ou s'il reste quelque chose ou au déhors ou au dedans qui ne soit pas perdu! O Dieu vous avez tout pouvoir! traitez du moins cette créature à votre gré: mais j'aimerois mieux périr mille fois que de me trouver pour faire le moindre bien par moi-même.

3. O homme, tu veux toujours subsister en quelque chose! tu veux te trouver dans ta perte! tu veux ton

falut pour toi où tu difois te vouloir perdre ! O Dieu foiez feul Dieu ! faites à jamais de ce méchant néant tout ce qu'il vous a plu ! qu'il vous a plu ! qu'il foit éfectivement perdu ! il n'a pas prétendu autre chofe lors qu'il s'eft jetté dans l'abandon entier ; il n'a point efpéré qu'un fecours favorable l'en tireroit. D'où vient donc, que lors qu'il fe voit comme dans l'abime, il fremit, il pâlit, il regarde de tout coté s'il lui peut venir quelque fecours, & n'en trouvant point, il fe plaint à foi-même d'y être tombé ?

O ame demeure dans ton rien ! il faut y mourir, il faut y fufoquer, il faut tout perdre fans efpoir de le retrouver jamais. Mais helas ! où eft le cœur qui eft abfolûment fans tendance ou fans efpérance ? Ou qui après la perte de toute efpérance conçue & de tout apui n'a pas quelque fombre douleur ? -- -- --

* *Le refte de cette lettre manque.*

LET-

LETTRE XIII.

Qu'il ne peut y avoir d'affurance dans la voie de la perte.

I. VOus demandez trop de raifon ; & vous voulez trop raifonner & trop d'affurance. Je n'ai nulle régle à vous donner, vous ferez ce que Dieu vous infpirera. Soit que vous réfiftiez, ou que vous fuiviez fes mouvemens, il vous inftruira par votre expérience, & il ne vous laiffera jamais égarer, ni rien retenir, fans vous faire fentir par la gêne où il vous mettra, ce qu'il veut de vous. Soit que vous mourez de douleur ou d'autre chofe, c'eft toujours mourir : mais croiez moi, fi vous mourez ; ce fera d'une bonne mort. Plus vous ferez peinée, plus vous aurez de fanté : Dieu eft affez fort pour foutenir votre fanté & votre efprit ; & quand il les faudroit perdre, tout n'eft il pas à lui ? Je n'ai donc rien à vous dire là-deffus, finon de vous laiffer à Dieu : il faura fort bien faire de vous tout ce qui lui plaira. Pour M. il s'étran-

gle & le doit toujours faire, ne suivant rien que le mouvement de Dieu, & non de la cupidité.

Je n'ai aucune assurance à vous donner : peut-être serez vous perdue tout de bon, je ne suis caution de rien. Vous voulez des régles & des Mesures dans ce qui est fait pour faire perdre toute mesure. Laissez-vous à Dieu, & faites ce qu'il vous fera faire. Quand je ne serois plus au monde, Dieu sauroit bien vous faire tomber dans l'abîme.

2. Communiez le plus souvent que vous pourrez. Ne craignez point ce que vous m'avez mandé. Dieu ne le permettra jamais. Je ne suis nullement surprise de toutes les pensées que vous avez : si cela n'étoit pas de la sorte, vous ne mourriez jamais à vous-même. Il est bon qu'il y ait quelque chose en vous de particulier qui vous fasse perdre toute assurance.

Soiez persuadée que N. est capable de tout : si vous avez mouvement de lui parler, il ne vous en faut point retenir pas les considérations de votre raison. N. a passé des trajets qu'assurément vous ne passerez pas. Je n'ai jamais parlé à lui ; mais je n'en suis pas moins savante. Il y a une maniere de se connoitre qui n'atend pas la découverte des personnes mêmes.

3. Vous voudriez être perdue & trouver des assurances dans votre perte; cela est tout à fait impossible : il faut que tout périsse, il ne doit point y avoir de reserve pour Dieu. Vous n'êtes pas à bout de douleur & d'angoisse. Il est inutile que vous cherchiez de l'apui dans l'exemple d'autrui. Dieu ne permettra pas que vous en trouviez : & quand vous verriez plusieurs exemples semblables au vôtre, Dieu permettra plutôt que vous crussiez toutes ces personnes dans l'illusion que de vous les laisser voir comme apui.

4. Laissez vous donc sans autre soutien que la perte même, où le cœur se glace par l'assurance de sa perte totale, qui sera bien autre lors que vous verrez les choses augmenter loin de diminuër, & aller contre les idées d'état, & de perfection même dans cet état que vous vous êtes figurée selon vos vues. Plus vous avez été sage & prudente, plus vous avez eu d'é-

gard ; plus tout vous paroîtra étrange. Je ne dis pas de vous précipiter ; car je ferois bien fâchée que vous priffiez de loin des idées de faire ou de ne pas faire ; mais je vous laiffe à celui qui faura bien vous faire faire fa volonté, & après oter toute idée que vous l'aiez faite, pour ne vous laiffer voir que la nature toute pure ; & ce qui eft pis, c'eft que fouvent l'on fait les chofes comme une bête fans favoir pourquoi on les fait.

LETTRE XIV.

Communication des efprits. Soupleffe infinie fous la main de Dieu dans une ame abandonnée.

1. LEs efprits purifiés non par leur propre vertu, mais par l'abandon parfait & par le paffage de leur volonté en celle de Dieu, s'écoulent les uns dans les autres, & tous ces ruiffeaux ainfi mélangés fe perdent dans le mer & ne font qu'une même chofe

chofes avec elle. L'ame de David (*a*) fut collée à celle de Jonathan lors qu'il le vit, parce qu'ils fe trouverent conformes. C'eft un échantillon de la pénétration des efprits bienheureux. Il me femble que tous les mifteres du tems & de l'éternité s'éprouvent dès cette vie.

2. Vous verrez bientôt comme Dieu ôte à l'ame toute répugnance, quelque légére qu'elle foit, pour tout ce qu'il peut ordonner d'elle ; & cela à tel excès qu'elle ne voit rien de bon ou de mauvais, que ce que Dieu voit pour elle. Elle n'a plus nul retour, comme elle n'a plus d'interêt. Si elle craint plus une difpofition qu'une autre, quelque étrange & pleine de miféres qu'elle lui paroiffe, elle vit & fubfifte encore, & n'eft point propre à être parfaitement perdue en Dieu. Un corps mort fe laiffe jetter par les vagues de la mer également dans la boue ou fur le fable, dans les abîmes ou fur les rochers. Le corps vivant fe défend de tout cela, & tâche avec un refte de force de gagner le ri-

(*a*) 1. Rois 18. v. 1.

vage & d'aprocher du bord : A mesure que ses forces se perdent, il se laisse emporter au gré des ondes ; mais il se laisse emporter comme malgré lui : il ou quelques raions d'espérance, ou bien il est saisi de trances mortelles & acablé de desespoir. Mais sitôt qu'il est expiré, il n'a plus aucune de ces choses, ni crainte, ni desespoir, ni répugnances : il est baloté & le jouët des vagues ; cependant il n'a aucun interêt pour soi, quelqu'il puisse être, il en est incapable : Et si l'ame est bienheureuse ne voit-elle pas avec plaisir son corps être le jouët des ondes, comme elle a été le jouët de la Providence ? C'est la fortune d'un homme abandonné à Dieu que d'être de cette sorte le jouët de la Providence.

3. Je vous dis ceci, car c'est à quoi vous étes particulierement destiné, qu'à cette souplesse infinie sous la main de Dieu. Il vous jettera quelquefois dans la boue ; d'autre fois il vous mettra sur le sable : & lors qu'il vous paroitra être arrivé au port, de cette même main, comme une vague, il vous enfoncera dans le plus profond

de (a) lui-même ; & tout cela sans que vous changiez de situation.

4. Regardez vous donc comme une personne qui n'est plus à soi, & qui étant achetée d'un grand prix, est dans l'absolue disposition de celui qui l'a aquise. Votre afaire est de vous laisser en la main de Dieu ; qu'il sauve, ou qu'il perde, qu'il tue s'il veut, qu'importe ? O M. que j'embrasse de tous les bras de mon cœur ! soiez à Dieu de cette sorte, & avec tant de dégagement pour vous-même, qu'à quelque état qu'il permette que vous soiez reduit, vous ne tâchiez pas d'y aporter de reméde. Ne vous regardez pas même : mais portant les interêts de mon Dieu & de sa volonté souveraine, entrez dans son parti contre vous-même : frapez ce qu'il frapera ; laissez tout enlever sans exception. Qu'il profane s'il veut son lieu saint ; qu'il détruise les sabats ; qu'il renverse ses autels ; qu'il y mette la désolation : tout cela ne vous touche plus. Plus vous serez apauvri couvert de boue en aparence ; & plus vous se-

(a) *Peut-être* de vous-même.

rez bien, ſupoſé l'entiere deſapropriation & la perte de tout interêt. Vous verrez que le ver eſt fait pour la boue, & non pour être dans des lieux ornés; qu'il trouve là ſon centre & ſon repos; & à meſure que la ſuprême partie de nous-mêmes eſt abimée en Dieu & y trouve ſon parfait repos, ce qui eſt de nous en nous, ou plutôt ce qui apartient proprement à l'homme, trouve le ſien (*a*) dans la miſére & la foibleſſe. Il n'y a que l'expérience qui puiſſe parfaitement inſtruire de ceci.

LETTRE

à l'Auteur.

Doutes & peines d'une ame que Dieu conduit dans la voie du dépouillement.

„ JE ſuis comme une perſonne banie de ſon païs, qui ne ſait ni „ où elle eſt, ni où elle va, & à quoi „ aboutira la vie qu'elle mene; & qui

(*a*) 2. Cor. 4. v. 7. Ch. 12. v. 9. & 10.

„ néanmoins ne s'inquiéte de rien & „ va au jour la journée, perſuadée „ qu'elle perd ſon tems; & qui paſſe „ par-deſſus tout, & eſt contente, gaie „ & libre plus qu'elle n'a jamais été. „ Mes fautes-mêmes ne peuvent me „ toucher, quoique tout le monde les „ voie, & que je ſois preſque tou- „ jours convaincue que mon état n'eſt „ point ce que l'on penſe; que je ſuis „ ſortie de ma voie par ma faute, pour „ n'avoir pas aſſez rempli chaque dé- „ gré, & pour avoir trop peu nour- „ ri mon ame, n'avoir pas fait toutes „ mes actions, mes lectures, mes „ Oraiſons & Communions avec aſſez „ de préparation, c'eſt à dire, avoir „ ſuivi ma vivacité, & m'y être laiſſé „ emporter; & qu'enfin mon état eſt „ tout naturel: que je ferois bien de „ me ſoumettre à recommencer & à re- „ prendre mes régles pour toute ma „ journée, & de m'y atacher malgré „ ma répugnance, qui n'eſt peut-être „ que naturelle; le néant & la ceſſa- „ tion de toutes choſes que j'aime & „ où je retombe toujours pour tout „ exercice n'étant qu'inutilité en moi. „ Je me perſuade que, ſi mon état eſt

„ de Dieu, mes forces diminueront „ encore : car ſouvent je ne laiſſe „ pas d'avoir une paix ou calme aper- „ çu ; ſouvent auſſi il n'y a que l'éga- „ rement & la diſtraction.

LETTRE XV.

Reponse à la précédente.

Qu'il faut avoir perdu toutes choſes avant que de pouvoir être perdu en Dieu.

1. VOus dites bien que vous êtes comme une perſonne banie de ſon païs ; car le deſſein de Dieu eſt de vous chaſſer de chez vous, où vous avez toujours demeuré d'une maniere tranquile & paiſible dans un fond vaſte : il faut perdre toute demeure & être banie de tous les êtres pour entrer dans le parfait néant. Si Dieu a de plus grands deſſeins ſur votre ame, vous verrez par les pertes infinies qu'il vous fera faire, combien vous êtes éloignée du parfait denûment ; & ce

que vous nommez perte & dureté vous paroîtra un grand ſalut au prix de ce qu'il vous faudra éprouver. Dieu eſt impitoiable : ce que la guerre laiſſe, la famine le tue ; ce que la famine a laiſſé, eſt détruit par la peſte ; & le feu conſume ce que ces trois fleaux ont épargné. Voiez combien il y a encore à perdre avant que d'être perdue en votre être original.

2. Si vous croyiez que votre état fut bon, ce feroit un grand ſoutien : il faut perdre toute confiance que cela ſoit. Je ne voudrois ni vous aſſurer ni que vous fuſſiez aſſurée de n'avoir pas perdu votre voie & de ne l'avoir pas perdu par votre faute. Si vous ne perdiez jamais votre voie, comment vous égarer & vous perdre ? Celui qui ſe perd, ne ſe perd que parce qu'il s'égare & s'écarte de la route ordinaire qu'il ne peut plus retrouver. S'il marchoit un chemin batu & connu, quand il ne le feroit que de lui ſeul, il ne s'égareroit jamais. Perdez donc toute voie, tout ſentier ; & n'en trouvez plus. Vous avez juſqu'à préſent poſſédé votre voie, quoique d'une

maniere fort simple ; il faut à présent vous égarer pour vous perdre : mais comment vous perdre ? peut-être d'une maniere toute divine qui charme l'ame & l'enleve ? C'est tout le contraire ; toutes ces assurances vous soutiendroient sur l'eau, & vous empêcheroient de tomber dans le fond de la mer où vous devez trouver tout vôtre bonheur : il faut vous perdre dans la perte même, dans un précipice autant afreux qu'il est inconnu.

3. Comment recommencer une voie que l'on ne posséde plus ? On est égaré : il est aussi dificile de trouver le commencement que la fin. Il ne faut plus penser à rependre une voie, mais à marcher errant & vagabond dans le désert tant qu'il plaira à Dieu nous y laisser. Que si nous mourons en chemin, qu'importe ? Dieu sera glorifié de nôtre défaite. Si nous trouvons un abîme, & que nous tombions dedans, sans trouver de main favorable pour nous en tirer ; à la bonne heure : nous en ferons plutôt perdus. Il ne faut non plus se soucier de soi-même que d'un chien mort, ni de toutes les

créatures. Dieu sufit à lui-même ; c'est assez. Nôtre interêt n'est rien.

4. Oubliez vous le plus que vous pourrez, & si vous tombez dans l'abîme, ne le regardez pas pour avoir compassion de vous même : je n'en aurai point non plus, je vous assure : au contraire comme cruelle je me rirai de votre perte ; votre égarement sera mon plaisir. Dieu semblera rire de vous, comme il fait des pécheurs. O que cela sera grand si cela vous contente, comme il plaît infiniment à Dieu ! Dieu dissimule pour ainsi dire, que cela lui plaît ; il semble même s'irriter quelquefois. Tout cela ne doit point faire reculer : il faut demeurer dans l'abîme jusqu'à ce que Dieu en tire lui-même.

5. Vous avez raison de croire que vos forces diminueront encore. Soiez persuadée que la perte n'est qu'à peine commencée.

Je prie celui qui m'a fait vous écrire cela, de vous le mettre dans le cœur, vous donnant le courage qui vous est nécessaire pour vous perdre autant qu'il le désire.

LETTRE XVI.

Que la perte totale (du soi) est la source de tout bien. Avis & encouragement pour une ame que Dieu y conduit.

1. J'Ai beaucoup de joie lors que je reçois de vos nouvelles, parce que vous m'êtes chere en Nôtre-Seigneur ; & vous la serez d'autant plus, que vous vous perdrez davantage. Il est vrai que je ne ne le puis assez dire qu'il se trouve peu d'ames qui veulent bien se perdre sans ressource, & entrer dans l'abîme sans fond avec un courage infini. C'est là où il n'y a plus de vue de recompense ; puis qu'il n'y a plus qu'une assurance de perte totale sans rien qui puisse paroitre de Dieu. C'est bien en se perdant que l'on sert Dieu pour lui-même, & sans aucune vue de recompense ; puisqu'il n'y a plus de propre interêt & que l'on ne pense non plus à soi-même pour le tems ni pour l'éternité que si l'on n'étoit pas au monde.

2. O heureuse perte, tu apportes tout bien ! Mais où te trouvera-t'on ?

Helas, que tu es rare ! Je ne vois de tout coté que des gens qui s'éloignent de toi & qui te regardent avec horreur, comme si tu devois leur aporter, tous les maux, ignorant que tu es la source de tous biens ; mais biens qu'ils ne trouveront jamais en eux-mêmes. Ils ne les trouveront qu'en Jésus-Christ, s'y perdant sans ressource, & après s'être perdus sans espoir ; mais perdus dans la perte même.

3. J'avoue N. que l'abîme dans toute son étendue est encore loin ; vous êtes cependant sur le bord de l'abîme, & déja sur le panchant du précipice. Perdez-vous y sans retour, perdez-vous. O, que si vous aviez assez de cœur pour vous y jetter comme une fole ! mais patience : perdez vous donc peu à peu puisque les choses sont disposées de la sorte. Soufrez, soutenez, mourez par les agonies éfroiables qui vous sont préparées de toute maniere. Ne faites non plus d'état de votre ame, de votre corps, de votre santé, de votre propre salut, du tems & de l'éternité que d'un moucheron.

4. Mais que dis-je ? ne fais je point un blasphême ? Non. Courage ! dé-

vorez, conſumez. Perte ſans vue, ſans retour, ſans s'éfraier des folies de l'imagination, des déſirs qui ſemblent venir du cœur, & de mille autres choſes. Vous ne ferez jamais mieux que lorſque vous croirez être abſolûment mal. Mais à quoi cela aboutira-t'il? à l'abîme, à la perte, & perte ſans reſſource. Mais cela eſt horrible à penſer! il le ſera bien plus à dévorer. Ne vous épargnez donc pas, & ne dites pas; Je pouvois éviter cela. Vous ne l'avez évité que trop; puiſqu'il y a long tems que vous avez été arrêtée en vous même ſous bons prétextes, & vous y ſeriez peut-être reſtée toute votre vie, ſi Dieu n'avoit pris ſoin de vous envoier quelcun pour vous en tirer. O, que vous étiez bien chez vous pour vous! l'ordre & la paix y étoient admirables. Mais que vous y étiez mal pour Dieu! qui étoit privé de ſon plaiſir lorſqu'il vous combloit de plaiſirs. Ne vous mettez non plus en peine des fautes que vous voiez dans les autres que de celles que vous faites vous-même. Laiſſez tout tel qu'il eſt.

5. Vous éprouverez ſouvent de pareilles angoiſſes à celles que vous avez ſoufertes; mais courage! le tems de la mort eſt venu: il faut mourir ſans miſericorde. Mourez par tout ce qui ſe préſente à chaque moment, quel qu'il ſoit, ſans vouloir ni ajouter ni réflechir ſur quoi que ce ſoit. Dieu ſaura vous faire des morts proportionnées à ce que vous êtes. Vous ne mourez point ſelon vos vues, mais ſelon la volonté de Dieu, & ſes deſſeins éternels. Vous verrez que Dieu agira en maître, & qu'il vous fera entrer peu à peu dans ce qu'il veut de vous. Courage ſans courage! car la mort eſt longue, ennuieuſe, & angoiſſante pour les ſens.

6. Prenez les petits ſoulagemens néceſſaires pour votre ſanté. Oubliez vous profondément, devenez cruelle ſur vous même. Il eſt tems de témoigner à Dieu votre amour. Vous l'avez aimé en vous, en goûtant l'amour: il faut l'aimer en lui, ſans goûter l'amour, dans la perte de toutes choſes. O heureuſe mort qui produit une ſi divine vie! O heureuſe perte qui opére un tel ſalut, non en nous;

mais en Dieu ! O heureux néant qui donne le Tout. Mais que dis-je ? Perte, mort, néant qui fait passer dans le Tout immuable, & change ce rien en son Tout, sans qu'il cesse d'être rien : Dieu lui tient lieu de tout, sans y rien prendre pour soi. Dieu se sufit à lui-même ; & c'est assez.

LETTRE XVII.

Régne du pur Amour en l'ame parfaitement abandonnée.

1. O Amour ! jusqu'à ce que l'ame soit en la main de Dieu comme un chifon seroit en la main d'une personne pour se laisser tourner, mener, salir, & blanchir, elle n'a point le pur amour, & l'abandon parfait, tant qu'elle a quelque reserve, quelque reste de ménagement pour petite puisse-t-elle être, l'amour pur n'est point satisfait. O Amour ! je commence de comprendre & de connoitre, du milieu du profond abime de bou où je suis descendue, quel est votre régne parfait.

2. Dieu n'est point parfaitement souverain, si au moindre signal l'ame ne se précipite sans ordre ni raison dans son bon plaisir. Ici il n'est plus question d'un commandement, d'une force, d'un entrainement puissant ; il sufit du moindre signal. O, afin qu'une ame ait cette souplesse & cette suprème indiférence & cette égalité parfaite à suivre sans aucune reserve tous les prémiers mouvemens de la grace les plus légers & imperceptibles, par quels étrangers renversemens & précipices la faites vous passer ! Je comprends, ô mon Amour-Dieu, que c'est pour cette seule chose que vous faites passer de si étranges états. On est long tems dans la disposition de tout cela hors de l'état : mais sitôt que l'état est arrivé, qu'il est réel ! O, l'on se défend, l'on ne s'y laisse aller que les plus tard que l'on peut, & après s'être défendu ! Mais où trouvet'on des ames qui ne résistent plus.

3. O Amour ! c'est ainsi que vous me voulez ; vous me le faites assez entendre par votre langage muet. C'est à cette seule chose que vous me desti-

nez. O loix, ô oraiſon, ô vertu, ô méthode, ô prudence, ô ſageſſe, ô ſoin pour Dieu, pour les créatures, ou pour ſoi, vous n'êtes plus de ſaiſon pour cette ame! O Amour, acheve & fais tout ſans réſiſtance! O, qu'il me ſemble que tu es bien véritablement le maître en cette maiſon qui commence à être tienne. O, ſi je pouvois dire ce que je conçois de ton véritable honneur, de ta véritable gloire! Mais je ne ſerois pas compriſe ni entendue. Que les autres faſſent ce qu'ils voudront: pour moi, tout mon bien eſt de laiſſer régner Dieu.

4. O mon Dieu, il me ſemble que c'eſt à préſent que je vous aime, ou plutôt que l'Amour Dieu eſt Dieu ſouverainement. O non, non; je ne puis ne pas avoir cet amour pur ſans bornes ni limites! O, non plus de réſiſtance, de heſitation, de défiance, ni de défenſe! O Amour maître, Amour Souverain, je ne puis l'expliquer; mais il eſt auſſi réel [qu'il eſt réel] que j'ai un être, que cet Amour eſt tellement étendu dans toutes ſes

parties par cet abandon total, non d'actes, mais d'action & d'éfet, que je ne le puis exprimer. O, la créature n'a pas ce pur amour, ſi elle n'en ſuit à l'aveugle le plus ſimple & léger mouvement.

LETTRE XVIII.

Agrément paiſible de l'abjection la plus extrême.

JE ne puis vous exprimer l'abîme d'abjection où je ſuis, & quelque choſe en moi en crie, encore plus. Quoique ce renfoncement ſoit extrème je ne puis rien exprimer là-deſſus: car cet état encore ne ſe dit point comme ces ames ſont qui veulent l'abjection & la croix avec courage & comme quelque choſe de glorieux; mais c'eſt d'une maniere terraſſée comme un morceau qui m'eſt propre, comme, ſi vous voulez, les damnés diront (a), *Montagnes écraſez-nous.* Ce n'eſt pas cela encore; car c'eſt quelque choſe

(a) Apoc. 6. v. 16.

de plus abjet que l'abjection, mais plus paisible que la paix même. Quand vous avez dit à la Messe (*a*), *Je suis un ver & non un homme, mais l'opprobre des hommes*, c'étoit, ce me semble, mon endroit. Je me suis mise en repos, en posture d'Oraison & il m'est venu d'ans l'esprit comme si Nôtre-Seigneur me disoit. Je ne veux plus que tu te justifies; mais je veux que l'on croie, & que tu laisses croire, tout ce que l'on voudra de toi, sans dire un mot; & il m'est venu plusieurs fois ces paroles (*b*), *Vous serez tous scandalisés en moi.*

LETTRE XIX.

Etat d'abandonnement extrême de la nature divisée de l'esprit.

1. O comment pourrois-je exprimer l'état où je me trouve. Quelque chose en moi voudroit crier de toutes ses forces, mais la voix est arrachée; & il ne se trouveroit per-

(*a*) Ps. 21. v. 7. (*b*) Marc. 14. v. 27.

sonne pour entendre ces cris. Cette créature pleure & se lamente sans pouvoir dire ni connoître ce qui la reduit à cet état: car elle ne voit ni n'aperçoit nulle cause de sa peine, & elle ne peut pas dire même que ce soit peine; parce qu'il y a une distance quasi infinie entre l'esprit & cette partie abandonnée, & quoique la douleur soit extrême, il semble qu'elle me soit étrangere. Le corps brisé & moulu ne demanderoit que la terre, ou du moins un lieu de repos; mais il ne lui est pas acordé. Et cette nature abandonnée d'une maniere indicible, regarde comme une insensée de tout coté, d'où pourroit lui venir du secours, sans qu'elle en puisse demander pour peu que ce soit, ni même en désirer; mais loin d'en trouver du coté du ciel, qui est fermé pour elle, & qu'elle n'ose même envisager, ni du coté de l'esprit, c'est que cet esprit est bandé contre elle d'une maniere qui ne se peut comprendre, & s'il pouvoit ou la plaindre ou la regarder, ce seroit avec indignation de ce qu'elle n'a pas assez de maux; non qu'il lui souhaite des maux & des peines pour

la purifier, car il n'y peut penser; mais la voiant livrée, il ne sauroit s'en soucier ni l'envisager, mais la laisser comme une chose qui ne la touche pas. Cependant cette créature crie, se lamente, & ne sait que faire; par ce qu'elle ne trouve personne qui ait pitié de son mal, & veuille la soulager: elle ne peut même penser au soulagement.

2. Elle ne peut ni ne doit espérer la fin de ses soufrances; elle se desespére de ce qu'elles ne sont pas plus extrêmes: leur augmentation seroit un rafraichissement qu'elle demandoit autrefois, mais elle n'ose ni l'espérer ni le prétendre, c'est une grace dont elle est indigne & dont elle se voit rejettée. O, tout ce qui sert pour punir & les plus miserables & les plus criminels, n'est pas pour cette créature abandonnée & banie de tout refuge! On ne sauroit croire comme tout ce qui seroit le plus cruël & le plus extrême, seroit un refuge pour cette créature, si on vouloit la recevoir; mais ce n'est pas pour elle. O Seigneur! vous avez créé l'abime pour les Démons, & les Démons

seroient infiniment plus malheureux qu'ils ne sont, s'ils ne le trouvoient pas: & il m'est aisé de comprendre que ce lieu infiniment cruël, étant ordonné pour les recevoir, est pour eux un lieu de misericorde; parce que s'ils ne le trouvoient pas, ils seroient bien plus à plaindre.

LETTRE XX.

N G M E.

L'ame abandonnée par état.

DEvinez. Je panche sans panchant, & suis toujours flexible; à force d'être immuable je suis incessamemnt mue: on m'incline sans cesse, parce que je suis sans inclination. Ferme comme un rocher, je suis comme un roseau; ma force me rend foible. Je tiens à tout à force de ne tenir à rien. Depuis que rien ne me posséde, tout me posséde. A force d'être vuide je suis pleine. L'excès de la sagesse m'a rendue fole, & la grandeur a fait ma

petitesse ; enfin la consommation de tout m'a fait devenir le plus petit Enfant.

LETTRE XXI.

Etat d'une ame toute perdue en Dieu, où Dieu seul est tout.

1. LE Livre que je vous envoie, sur tout le 13. Chapitre, me paroît très-conforme à l'état que j'ai passé il y a déja long tems. Cette pensée ne peut subsister en moi par réflexion, à cause qu'il met cet état si relevé que je ne sai que dire. Cependant mon expérience me fait voir qu'il y en a encore un plus simple, plus nud, plus rien, plus Dieu. Nôtre-Seigneur me donne, il y a longues années, cette expérience de l'amour sans connoissance : en sorte que j'aimois sans vue, ni raison, ni motif d'aimer ; & mon amour étoit plutôt, comme il l'exprime bien, un serrement, & un embrassement du centre le plus profond qui se sentoit, sans

sentir, embrasser & posséder. Lorsque que je dis sentir c'est pour faire comprendre que rien ne se passoit dans les sentimens, mais dans une expérience intime, réelle & très-profonde.

2. L'état que je porte autant que je le puis comprendre selon la vue présente qui m'en est donnée est très-diférent de celui là. L'ame n'est plus ni serrée, ni possédée, ni même ne possède ni ne jouït ; elle ne peut faire nulle diférence de Dieu & d'elle, rien voir en Dieu, rien posséder, rien distinguer. Dieu est elle, & elle est Dieu : ensorte que c'est comme la vie naturelle, sans amour, sans connoissance, sans que la volonté puisse se tourner de coté ni d'autre, ni vers aucune chose créée pour les vouloir désirer, ou goûter, ni vers Dieu même qu'elle ne trouve plus. Elle ne peut ni s'élever vers lui, ni s'abaisser, ni se joindre, mais elle est non seulement comme s'il n'y avoit que Dieu & elle ; ce n'est point cela : mais comme si Dieu étoit seul, car elle est si éloignée de penser de Dieu, de goûter Dieu, d'avoir de la reconnoissance, de

désirer rien ni pour lui ni pour elle que cela ne se peut dire.

3. Autrefois elle étoit insensible aux peines dans le tems de jouïssance, à cause de la profonde paix qu'elle goûtoit, qui lui duroit long tems, & aussi aux foiblesses mêmes : mais ici ce qui la rend insensible, est qu'elle l'est pour tout ; aussi bien pour Dieu comme pour tout le reste, pour tous ses intérets, qu'elle ne distingue jamais s'ils ne lui sont montrés par quelcun. Elle est comme une chose qui ne se peut exprimer, tant pour le créé que pour l'incréé : & il semble quelquefois que les graces viennent comme chatouiller la partie propre, qui est dans un fort grand éloignement ; mais la volonté reste en ce qu'elle est. L'ame ne peut distinguer ni la nature ni la grace ; ne sachant si la grace est devenue naturelle, ou si la nature est devenue naturelle, ou si la nature est devenue grace : mais lorsque certaines faveurs viennent, qui semblent revivifier cette nature, elle paroît alors dans un étage bas & éloigné ; mais pour l'ordinaire il n'y a nulle distinction.

4. Je

4. Je cherche dans les livres & je ne trouve rien pour moi, ni qui exprime, non ce que je sens, mais ce que je ne sens pas. Cela m'étonneroit, si je pouvois ou douter, ou être étonnée, ou être incertaine : Mais tout cela est bien éloigné de ceci. Je trouve seulement une chose, qui est que lorsque je me vois abandonnée de toutes créatures, la nature ou la grace veut pour un instant s'en réjouïr ; mais toute joie est otée aussi bien que toute tristesse : l'ame ne correspond ni à l'une ni à l'autre, & ne peut qu'être immobile, soit que vous la laissiez ou non.

5. Il me semble cependant que Dieu veut que je vous dise tout ; & je le fais sans me mettre en peine du succès. Si je vous ai célé quelque chose sur ce qui regarde les autres, c'est l'apréhension de blesser la charité : non que j'aie cette vue actuelle ; mais c'est que je crois facilement le bien des autres, & j'oublie presque tout. Cet oubli incommode le prochain humain, à qui peut-être je ne rends pas les devoirs civils & humains ; mais je ne puis faire autrement.

6. Tout intérêt est tellement oté de mon ame, que si on pouvoit comprendre cela, on l'estimeroit folie ou bêtise. Si je pouvois le voir, ou discerner, ou craindre, j'aurois lieu de le croire mauvais; mais je ne puis faire tout cela. Je n'ai plus de scrupules; & si je veux réflechir, je ne trouve que cela qui me fasse sortir de mon état & qui me nuise. Tout le reste ne me donne aucun reproche, non plus que si je n'avois point de conscience. Je suis toute bête, & ne puis ni penser ni savoir les raisons de ce qui me concerne, à moins qu'elles ne me fussent données. Il faut demeurer telle que je suis.

LETTRE XXII.

ou

Conclusion de tous les Ecrits de Me. G.

En quelle disposition il faut lire les Ecrits Interieurs afin d'en tirer du fruit.

1. SI jamais ces Ecrits tombent entre les mains de quelcun devant ou

aprés ma mort, je les prie de ne point les examiner scrupuleusement; mais d'en tirer le fruit que Dieu prétend, soit par son onction, soit pour instruire & animer à l'amour divin. Si on lit quelque chose qu'on n'entend pas, & qu'on travaille à mourir à soi-même, Dieu en donnera l'intelligence lors qu'on sera plus avancé. Chacun y peut trouver quelque nourriture selon son dégré, laissant ce qui le passe sans vouloir anticiper la lumiere, l'attendant humblement de la bonté de Dieu.

2. Si on les lit de cette maniere, ils ne nuiront à personne & serviront à beaucoup; & Dieu par cet humble procédé donnera la lumiere pour les comprendre: ou du moins ils béniront Dieu de ce qu'il a departi ses faveurs aux hommes avec tant de profusion; ils travailleront courageusement à se renoncer & à mourir à eux-mêmes, afin de se rendre dignes par là des communications divines.

Que si Dieu ne leur donne rien, ils se complairont dans le bonplaisir de Dieu, qui dispense ses faveurs com-

me il lui plaît ; & alors ils auront tout, croiant ne rien avoir. Ils ſuporteront leur miſere avec petiteſſe, ſe perdant ſans ceſſe dans la volonté de Dieu & dans ſon ordre divin, ſe tenant volontiers dans leur néant, atendant plus de la Bonté divine que de leur travail ſans ceſſer de travailler néanmoins à la mort à toutes choſes tant intérieures qu'extérieures, recevant également de la main de Dieu ce qui les crucifie & vivifie, s'acoutumant à perdre ſans ceſſe toute volonté propre dans celle de Dieu, chériſſant les croix que ſa providence envoie comme le plus grand des biens & la plus éminente faveur

3. Qu'ils ſoient perſuadés qu'on n'obtient rien que par un renoncement continuel, une mort à toute choſe & une conformité entiere avec Jeſus-Chriſt, qui été dans les travaux dès ſa jeuneſſe (*a*), qui a choiſi la croix plutôt que la joie (*b*), qui aſſure qu'il eſt écrit qu'il fera la volonté de Dieu (*c*). C'eſt par ces choſes qu'on lui

(*a*) Pſ. 87. v. 16.
(*b*) Hebr. 12. v. 2.
(*c*) Pſ. 39. v. 8. 9.

devient conforme, ſuivant ſes maximes Evangeliques, & par un pur & parfait amour ſoumis à tous les ordres de la providence. C'eſt où il n'y peut avoir de tromperie : il y en peut avoir dans tout ce que nous choiſiſſons ; mais non dans l'obéiſſance à Dieu, la pauvreté d'eſprit, le renoncement continuel, la croix, & la mort à toute choſe. Je croi qu'on n'y trouvera rien qui ne ſe trouve dans les SS. Peres & les SS. Docteurs Miſtiques. Je prie Dieu de donner l'intelligence aux petits.



TABLE
DES LETTRES
DE CE V. VOLUME,

Et Abregé de leur contenu, selon qu'il est marqué au haut des pages.

PREMIERE PARTIE,

contenant

Quelques Discours Chrétiens & Spirituels.

DISCOURS.

SECONDE PARTIE.

Correspondance avec Fenelon.

LETTRES. Pag.

Quelques Lettres spirituelles de Mad. Guion.



TABLE
DES MATIERES
PRINCIPALES
de tous les cinq VOLUMES.

Les Lettres A. B. C. D. E. *qui suivent les chifres des pages, désignent le Volume où se trouve la matiere dont il s'agit.* A, *marque le premier Volume.* B, *le second.* C, *le troisieme.* D, *le quatrieme.* E, *le cinquieme.*
Le tiret qui est entre deux chifres marque que la matiere est continuée depuis le premier nombre de la page jusqu'au dernier. Exemple 401-412. B. *veut dire que la matiere dont il s'agit* (de l'Abandon) *est traitée depuis la page* 401. *jusqu'à la* 412. *du second Volume,* & *ainsi du reste.*

A.

B

C

Conſeil.

D

F

H

I

L

Mort

N

O

P

Préſence,

Q

R

T

V

Volonté

FIN.

INDICE

des noms de quelques-uns de ceux à qui les Lettres contenues dans ces cinq Volumes sont adressées.

extraites du 4e. Volume de Mr. Bertot, singuliérement la 4e. & non pas les 22 Lettres, comme porte la note qui est au bas de la page 464.

A Mr. Otto Homfelt.

Tome I.

Lettre 81.

Tome III.

Lettre 10.

Tome IV.

Lettres, 62. 73. 75. §. 2. 78. 80. 82. §. 2.

A Mr. l'Abbé de Wattenville de Berne.

Tome IV.

Lettre 89. C'est une réponse à une Lettre qu'il lui avoit écrite, où il lui mandoit qu'il avoit rendu au Consistoire son Diplome, portant qu'il avoit été fait Ministre, & où il lui annonçoit qu'il s'étoit séparé de la Communion des Protestans, 166.

A Mlle. de Venoge à Lausanne.

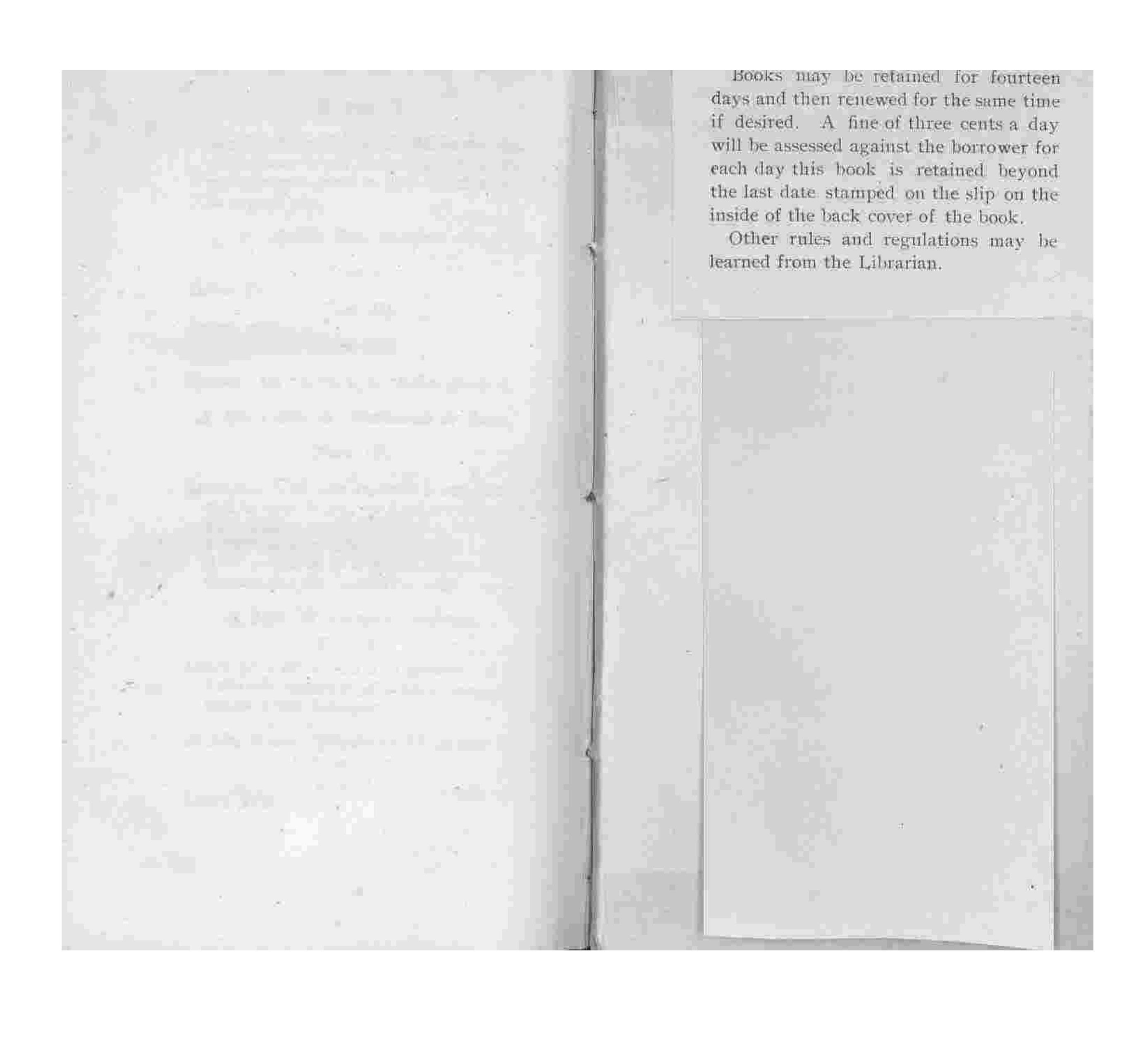
Tome IV.

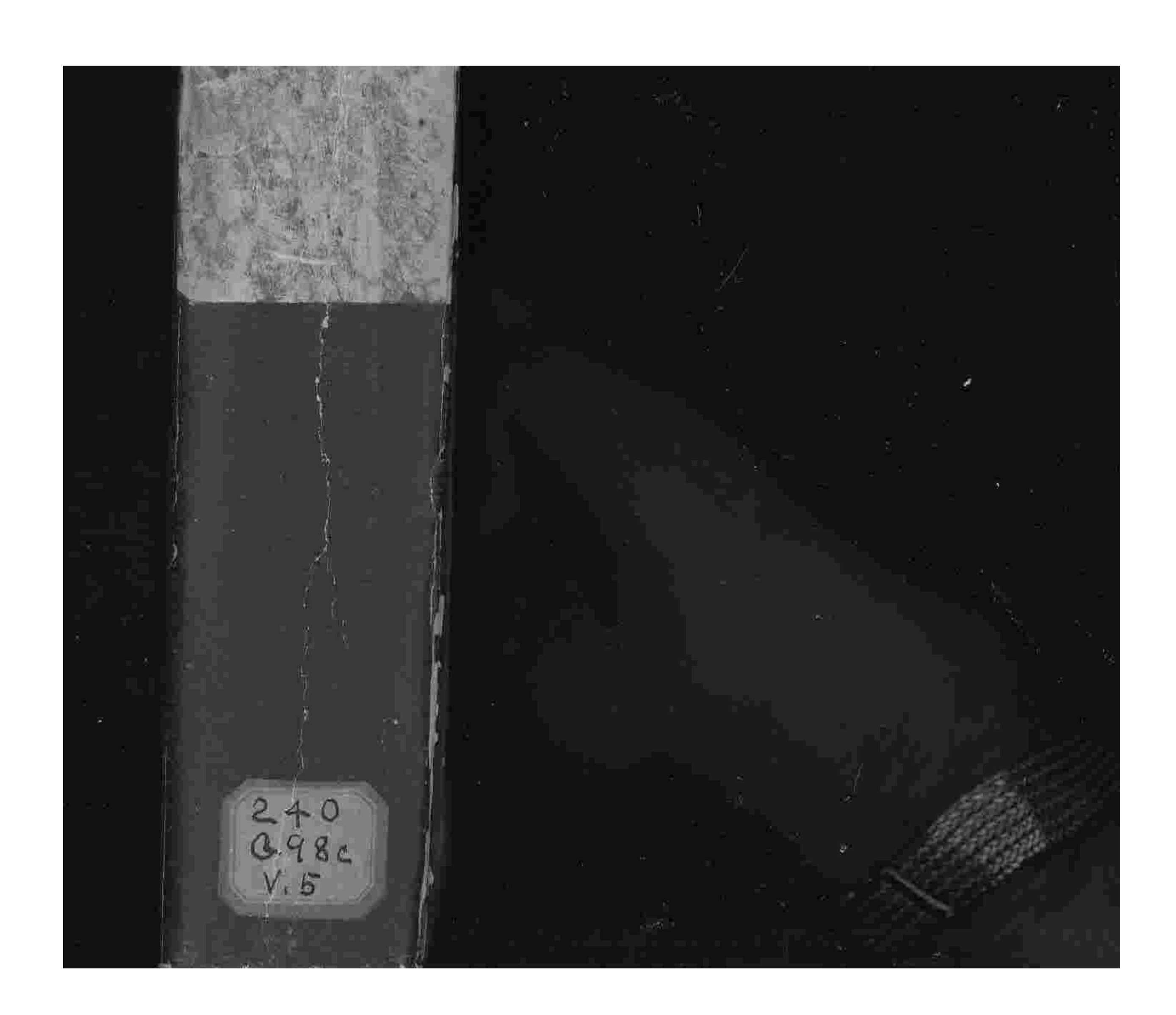
Lettre 151. en réponse à la question: si les Reformés reçoivent Jésus-Christ corporellement à leur Sacrement.

A Mr. Monod, Chirurgien & Maitre des Postes à Morges.

Tome IV.

Lettre 106.




240
C98c
V.5